NOUVEAU MANUEL

DU

BOUVIER

ET DU ZOOPHILE.

NOUVEAU MANUEL
DU BOUVIER
ET
DU ZOOPHILE,
OU
L'ART
D'ÉLEVER ET DE SOIGNER
LES ANIMAUX DOMESTIQUES;

CONTENANT

L'ART DE CONNAÎTRE, NOURRIR, DRESSER CONVENABLEMENT, DE SOIGNER ET DE GUÉRIR LES BŒUFS, BREBIS, CHÈVRES, ANES, VOLAILLES, PIGEONS, etc.

Ouvrage propre à perfectionner les Races et à multiplier les Produits;

PAR UN PROPRIÉTAIRE-CULTIVATEUR.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 10 BIS.

1836.

MANUEL DU ZOOPHILE, OU L'ART D'ÉLEVER ET DE SOIGNER LES ANIMAUX DOMESTIQUES.

PREMIÈRE PARTIE.

BÊTES A CORNES.

CHAPITRE PREMIER.

LE BOEUF.

Histoire naturelle du Bœuf et de la Vache. — Conformation. — Espèces. — États divers. — Habitudes et Mœurs.

INESTIMABLES bienfaits du Créateur, le bœuf et sa femelle, qui cultivent et engraissent nos terres, traînent nos fardeaux, nous chaussent,

nous éclairent, nous fournissent nos principaux alimens (le pain et la viande), nos principaux assaisonnemens (le fromage et le beurre), notre principal remède (le lait), qui, selon la juste expression de l'abbé Rozier, sont un trésor plus précieux que les mines du Pérou; ces bienfaisans animaux doivent nous intéresser assez par eux-mêmes, pour que nous nous plaisions à étudier leur organisation et leurs mœurs dans les plus grands détails. Mais cette étude n'est pas seulement l'attrait d'une pieuse philosophie, elle est encore d'une indispensable nécessité pour l'économie rurale et la médecine pratique du bétail. En effet, pour bien soigner, nourrir, faire travailler les bêtes à cornes, gouverner sagement leur propagation, prévenir ou guérir leurs maladies, n'est-il pas essentiel qu'un bouvier connaisse parfaitement quel est le mode de leur digestion, de leur reproduction, leur tempérament; quels sont leurs goûts, leurs mœurs, leurs habitudes, et les modifications que les espèces et les individus peuvent éprouver par des causes naturelles ou accidentelles?

Conformation du bœuf.—En histoire naturelle, le premier caractère qui sert à faire connaître le bœuf est celui de mammifère ruminant, nom qu'il doit à l'organisation particulière de son estomac; en agronomie, on le distingue d'abord par la dénomination de *bête à cornes*, en opposition avec la chèvre et la brebis, qui sont dites *bêtes à laine*, quoiqu'elles portent aussi des cornes. Le bœuf, en sa qualité d'animal ruminant, est aussi nommé *bisulque* ou animal à pied fourchu; il forme le septième genre de l'ordre des *ruminans*.

Le bœuf est gros, lourd, nerveux : sa forme

massive, dénuée d'agrémens, a cependant le genre de beauté que donne la force. Son front large supporte deux longues cornes recourbées, creuses, à base arrondie; ses yeux sont grands et recouverts de grosses éminences; ses oreilles basses ont une direction horizontale; la partie appelée ordinairement chez les autres animaux museau, se nomme *mufle* chez le bœuf; elle se termine carrément et porte deux larges naseaux, humectés d'une liqueur visqueuse que l'animal lèche fréquemment; toute la tête est recouverte d'un poil court et rude, qui présente un épi au milieu du front; ses lèvres sont épaisses, et sa mâchoire supérieure est privée de dents incisives : aussi résulte-t-il de cette double disposition que le bœuf ne peut brouter l'herbe fine et courte, ni mâcher d'abord convenablement l'herbe longue, qu'il ramasse en faisceau avec sa langue, et scie assez grossièrement. Nous verrons plus tard comment la mastication achève de s'opérer. Cet animal n'est pourtant point dépourvu de dents : il en a vingt-quatre. Six mâchelières placées de chaque côté des deux mâchoires inférieures, et huit incisives implantées sur le bord antérieur de la mâchoire inférieure. La langue est hérissée de petits crochets rudes, pointus, dirigés constamment en arrière, ce qui la rend extrêmement rude, et propre à soutenir l'action des dents. Son poil, de diverses couleurs, mais communément rouge, est épais et luisant; la peau dont sa poitrine est couverte est tombante jusqu'aux genoux, et se nomme *fanon*. Le bœuf n'a que deux doigts à chaque pied, et les dernières phalanges sont enveloppées de deux ongles, en corne moins dure et moins épaisse que celle du cheval. On leur voit

autour du pied une couronne de poil semblable au paturon du cheval : les hanches sont plates, larges, terminées par de grosses élévations ; la queue est longue, nue, et terminée par une touffe de poils rudes et longs dont l'animal se sert pour écarter les mouches.

Telle est l'organisation extérieure du bœuf : passons maintenant à son organisation intérieure, dont les importantes particularités fournissent au naturaliste une de ses classifications les plus naturelles.

Le bœuf est dit quadrigastrique, ou à quatre estomacs, parce qu'effectivement cet organe se divise en quatre parties distinctes. Le premier estomac se nomme *rumen*, *panse*, *herbier* ou *la double* ; il est tapissé entièrement d'une membrane brune et mince. Le second estomac, appelé *réseau* ou *bonnet*, n'est en quelque sorte que la continuation du précédent. Son nom vient des cloisons minces et cannelées qui le recouvrent et s'y croisent en tous sens comme un réseau ; la membrane dont la panse est recouverte le garnit également. Une espèce de gouttière, que l'on regarde comme la continuation de l'œsophage, et qui se contracte à volonté, s'étend sur la partie interne et supérieure du réseau jusqu'à l'orifice du troisième estomac, qui reçoit le nom de *feuillet*, *mellier*, et quelquefois *psautier* ; sa capacité, plus grande que le réseau, est divisée par des lames de diverses longueurs et largeurs disposées en croissant, et comparées aux feuillets d'un livre, ressemblance d'où il tire sa dénomination. Le quatrième estomac, nommé *caillette* ou *franche-mulle*, montre aussi à l'intérieur des plis sinueux, inégaux, moins saillans et moins fermes que

les lames du feuillet. Une membrane veloutée en revêt la capacité qu'humecte une liqueur onctueuse qui suinte de toutes les parties.

Les intestins sont très amples; le canal intestinal est d'une fort grande longueur; le colon et le cécum sont aussi très grands. Le foie est composé de trois lobes distincts, deux grands, et un petit de couleur noire. La vésicule forme une longue poche remplie de fiel jaune foncé, dont nous décrirons plus tard l'avantageux emploi. Trois lobes partagent le poumon droit, tandis que l'on n'en voit que deux au poumon gauche. La rate, extérieurement d'une teinte grisâtre, est intérieurement d'un rouge noir; on remarque que son extrémité est divisée en deux bouts également arrondis. Le taureau a quatre mamelons correspondans aux mamelles de la vache; ses testicules ont une forme ovoïde, la vessie est ovale, mais elle est ronde chez la vache dont la matrice peu ample, arrondie à son orifice, est très large à son cou. Sa mamelle, d'une grande capacité, a quatre mamelons allongés : on observe souvent un cinquième et même un sixième mamelon, mais dépourvus de conduits laiteux; ces mamelons parasites demeurent toujours vides et secs.

Rumination. — La forme particulière de l'estomac du bœuf annonce nécessaire un mode particulier de digestion. Ce mode est la rumination, ou faculté de ramener dans la bouche les alimens déjà introduits dans l'estomac. En voici l'action et la réaction. Le bœuf, comme nous l'avons vu, scie grossièrement les herbes ou autres alimens, et remplit promptement sa panse. Ces herbes se ramollissent dans cette cavité : lorsqu'elles ont été soumises pendant

quelque temps à l'action de ce viscère, et que l'animal est tranquille, il s'occupe de les remâcher ou de les ruminer; c'est pour cela que le bœuf se couche ordinairement après avoir pris sa nourriture. Sa panse se contracte, et fait passer dans une poche voisine, mais beaucoup plus petite (le bonnet), une portion de ces alimens qui sont, pour ainsi dire, exprimés par l'action des parois musculaires de ce second estomac. Ils se trouvent resserrés de manière à prendre la forme d'une pelote, qui, par un mouvement inverse de déglutition, est reportée dans l'œsophage, et par suite dans la bouche, où l'animal la remâche avec soin. Lorsque ces alimens ont été suffisamment broyés par les dents et imbibés de salive, le bœuf, ainsi que tous les ruminans, les avale une seconde fois; mais alors l'œsophage les dirige dans le troisième estomac (le feuillet). Il ne paraît pas que la matière nutritive séjourne long-temps dans cette cavité; elle passe bientôt dans le quatrième estomac (la caillette) : c'est là, à proprement parler, le véritable estomac. Les alimens passent de là dans le tube intestinal.

La rumination exige un parfait état de tranquillité; si le bœuf est inquiété par quelques animaux étrangers, troublé par quelque bruit, il cesse aussitôt de ruminer. Elle est aussi l'annonce d'une bonne santé.

Le bœuf ne rumine pas sa boisson, c'est-à-dire ne la ramène pas dans la bouche, parce que la force de contraction de la membrane de la panse et du bonnet, fait immédiatement passer le liquide dans le troisième estomac ou feuillet, dont, ainsi que nous l'avons vu, la communication avec l'autre n'a lieu que par un conduit

étroit, dont l'orifice est situé à la partie supérieure du premier, et presque aussi haut que celui de l'œsophage. Il n'y a que les parties sèches des alimens qui remontent dans l'œsophage, afin que l'animal achève de les macérer. Voici pourquoi, tant que les veaux tettent ou sont nourris de lait et d'autres alimens liquides et coulans, ils ne ruminent pas, et qu'ils ruminent beaucoup dès qu'on les nourrit de choses solides. Par la même raison, tout le bétail rumine beaucoup plus en hiver, et lorsqu'il prend des alimens secs, qu'en été, pendant lequel il paît l'herbe tendre.

Espèces de bœufs. — L'espèce du bœuf a longtemps été regardée comme provenant de l'auroche, animal décrit par les anciens, et qu'on ne trouve plus maintenant en Europe; mais après de longues observations sur le squelette de l'auroche, le savant Cuvier a déclaré que cette espèce est étrangère à celle du bœuf, qui, par conséquent, n'est point indigène à nos contrées; elle vient de la haute Asie, et n'a plus son représentant dans l'état sauvage. Au genre du bœuf se rattachent cinq autres espèces : le *bison* d'Amérique ou *bœuf bossu*, le *bœuf musqué*, le *bœuf à queue de cheval* ou de Tartarie, et deux espèces de buffles, bœufs toujours noirs, à cornes couchées sur le côté, que l'on rencontre en Asie et en Afrique.

Au chapitre de l'économie rurale nous parlerons des races et variétés du bœuf.

États divers du bœuf. — La nature et l'homme soumettent les individus de cette espèce à plusieurs états ainsi caractérisés. Le mâle, en pleine vigueur, se nomme *taureau*; la femelle *vache*; avant qu'elle ait rapporté, et ordinairement à

l'âge de deux ans, on l'appelle *genisse*; le jeune taureau est dit *taurillon*; leur petit est appelé *veau*. Le taureau que la castration a privé des organes de la génération, est distingué par le nom de *bœuf*. Le taureau est maigre, ardent, irritable; la genisse indocile; la vache paisible, féconde, très attachée à son petit. Le bœuf est lent, tranquille, soumis. Le veau, comme tous les jeunes animaux, ne songe qu'à chercher sa nourriture et sa mère.

Quoique polygame, l'espèce du bœuf n'a qu'un seul petit; un taureau suffit à vingt vaches, et même plus. La vache porte neuf mois, et met bas au commencement du dixième. La vie du bœuf ne va guère au-delà de quinze ans : cependant il est des individus qui vivent jusqu'à vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Goûts du bœuf.—Cet animal se nourrit de toutes sortes de fourrage, mais il a une préférence marquée pour l'herbe tendre et divers légumes et racines; le sel, et le vinaigre surtout, font ses délices; le grain est pour lui un objet de friandise. Il ne refuse ni les spiritueux, ni les siccatives, ni même la chair de poisson, car dans les provinces du nord de l'Europe on nourrit quelquefois, pendant l'hiver, les vaches avec des harengs secs, sans que leur santé en soit altérée. Seulement cette nourriture donne un goût détestable au lait. Des alimens légèrement mucilagineux sont ce qui convient le mieux pour le bétail.

Habitudes du bœuf.—Quoique pesant et lourd, le bœuf dort peu, et d'un sommeil court et léger qu'interrompt le moindre bruit; il se couche ordinairement sur le côté gauche, aussi le rognon de ce côté-là est-il toujours plus gros, et plus chargé de graisse que le rognon du côté

droit. Les vaches surtout paraissent toujours plus grosses du côté gauche.

Le bœuf boit en humant comme le cheval et l'âne; il marche pesamment, et cependant court assez vite; il nage avec facilité.

Son cri, fort et prolongé, se nomme mugissement. Les vaches se font entendre plus souvent que les taureaux; et ceux-ci mugissent aussi plus souvent que les bœufs, dont la voix est endormie comme les mouvemens, par l'effet de la castration. L'amour seul et la colère font mugir le taureau; la peur, la souffrance, l'horreur, excitent autant les mugissemens de la vache que l'amour, quoiqu'ils soient chez elle un signe de chaleur. Le veau mugit de besoin, de douleur, d'inquiétude, et surtout du désir de sa mère.

Les bestiaux se plaisent à frotter leurs cornes contre les corps durs, comme les pierres, les murailles, et c'est grâce à cette habitude qu'ils détachent la petite lame de corne qui leur tombe ordinairement à l'âge de trois ans.

Mœurs du bœuf. — La patience et le courage, mais un courage tranquille et constant, sont les qualités distinctives de ces animaux. Un travail pénible et continuel, les coups répétés de l'aiguillon, les innombrables piqûres des insectes qui les assaillent, rien n'est capable de les rebuter; ils vont lentement, lourdement, mais ils vont toujours. Le bœuf est plutôt paisible que doux, parce que sa tranquillité ne lui vient point de la nature; sans être aussi glouton que le porc, il est beaucoup moins sobre que l'âne, et se donnerait de fréquentes indigestions si l'on ne prenait soin de l'en empêcher.

Mœurs du taureau. — Le taureau est d'un naturel fier, indomptable et courageux. Dans la

saison du rut, il devient indomptable et souvent furieux; il attaque ses ennemis avec ses cornes, et les lance par-dessus son dos. L'homme, que les animaux respectent naturellement, n'en impose point aux taureaux; les chiens furieux, le loup, l'ours, le lion même ne l'épouvantent pas. Lorsqu'un troupeau de vaches est attaqué dans les bois par un loup, elles forment une sorte de bataillon carré, en mettant la croupe en arrière, et présentant les cornes; les veaux, les jeunes bœufs dont la tête n'est point encore armée, sont placés au centre : le loup hésite alors, il n'ose s'approcher de ce rempart hérissé de cornes. S'il tarde un peu à s'éloigner, le taureau sort de la troupe, en faisant voler la poussière, se jette sur l'ennemi, lui donne une chasse terrible et le met en fuite.

Les taureaux ne se bornent pas à combattre pour la sûreté du troupeau contre les animaux carnassiers; leurs principaux combats sont entre eux pour la possession des femelles. Leur humeur belliqueuse et terrible n'a pas même besoin d'être excitée par ce puissant mobile; il suffit à deux taureaux de se rencontrer pour s'attaquer avec fureur. S'il y a deux troupeaux de vaches ou bœufs dans une prairie, les deux taureaux qui marchent à la tête s'en détachent et s'avancent l'un vers l'autre en mugissant; quand ils sont en présence, ils s'entre-regardent avec colère, frappent la terre du pied, font voler la poussière par-dessus leur dos, et s'élancent l'un sur l'autre avec impétuosité; ils se battent avec acharnement jusqu'à ce qu'on les sépare, ou que le plus faible soit contraint de céder au plus fort; alors le vaincu se retire honteux et triste, tandis que le vainqueur s'en

retourne la tête levée, les naseaux ouverts, triomphant, et tout fier de sa victoire. Les combats ont tant d'attrait pour eux qu'il n'est pas rare de voir des taureaux passer la rivière pour aller combattre avec le taureau du village voisin, et revenir de même à la nage pour rejoindre leurs troupeaux. Nous verrons plus tard comment l'homme a profité de cette disposition guerrière.

Le taureau est aussi ardent qu'il est brave et hardi; lorsqu'il monte la vache, il la force de plier sous lui par l'impétuosité de ses mouvemens. Jamais il ne l'attaque, et lorsqu'elle est pleine, il se plaît à la lécher. Les vieux taureaux, ou ceux qu'un service trop fréquent a épuisés, sont les plus redoutables dans le temps du rut.

Mœurs de la vache. — La vache n'a ni la pétulance indomptable de son mâle, ni la pesanteur du bœuf. Elle est sensible aux mauvais traitemens, qui l'irritent à tel point qu'elle frappe du pied et de la corne les personnes qui l'ont battue ou rudoyée, et qu'elle retient presque complétement son lait; elle s'attache aux vaches qui l'avoisinent à l'étable. Beaucoup de fermiers ont observé que si on sépare des vaches accoutumées à vivre ensemble, ou que seulement on les change de place à l'écurie, elles mugissent de chagrin, mangent moins, et ne ruminent qu'incomplétement. Leur affliction est bien plus vive lorsqu'on leur enlève leurs veaux; leurs mugissemens plaintifs sont continuels, elles s'agitent sans relâche, perdent l'appétit, ne ruminent plus; leur lait diminue ou s'arrête entièrement; on en a vu même périr de chagrin; d'autres après le sevrage de leur veau n'ont plus souffert qu'on les approchât, et cela avec tant de

fureur, qu'après leur première portée on a été obligé de les livrer au boucher. Ces dispositions varient beaucoup selon les individus.

Singularités que l'on observe chez le bœuf. — Il y a des bœufs dont la corne mobile ne tient qu'à la peau. Aristote dit à ce sujet qu'en Phrygie le bétail remue les cornes comme les oreilles. Dans son *Histoire naturelle des quadrupèdes du Paraguay*, M. d'Azara assure qu'il a vu des taureaux dont les petites cornes s'agitent quand l'animal marche, et retombent sur sa face, qu'elles frappent légèrement à chaque pas. Ces cornes croissent en se fixant avec le temps par la racine, et demeurant alors recourbées comme celles de certains béliers, finissent par faire entrer leurs pointes de chaque côté de la mâchoire.

Les bœufs et vaches, en se léchant personnellement et entre eux, détachent leur poil avec la langue, et l'avalent; ce poil, qui ne peut se digérer, s'amasse et forme à la longue, en se feutrant, des boules ou pelottes arrondies et de couleur brune, qui demeurent dans la panse de l'animal et acquièrent souvent une grosseur si considérable, qu'elles gênent l'action de l'estomac, interrompent la digestion et font dépérir le bétail. Ces boules sont nommées *égagropiles*. Tous les cultivateurs en savent la cause, et néanmoins plusieurs persistent à l'attribuer à la malveillance des sorciers.

CHAPITRE II.

ÉCONOMIE RURALE.

Manière de fonder ou d'améliorer un troupeau de bœufs. — Choix des individus. — Soins à prendre avant, pendant et après le vêlage ou part. — Education des veaux. — Méthodes diverses de les élever.

Fondation ou amélioration du troupeau. — Nous parlerons plus tard de la manière de croiser les races, afin d'en obtenir de nouvelles, ou de les perfectionner les unes par les autres. Ces essais ne peuvent être tentés que lorsqu'on a déjà un troupeau en bon état, et ne conviennent que très peu aux petits propriétaires. Les conseils que je vais donner ici seront utiles à tout le monde.

Gardez-vous d'abord d'accoupler trop tôt vos bestiaux. Le taureau et la génisse sont aptes à la reproduction à quinze ou seize mois ; mais une économie bien entendue commande d'attendre environ jusqu'à trois ans : c'est le premier moyen d'obtenir de beaux produits, de ne point fatiguer l'étalon, et de rendre la vache féconde en lait. Beaucoup d'agriculteurs, pressés de jouir, font rapporter leurs bêtes à deux ans, d'autres à dix-huit mois ; et les individus accouplés si promptement, et les petits qu'ils produisent, ont toujours une chétive et misérable apparence. La seconde condition pour avoir des veaux bien constitués, c'est de renoncer au pernicieux usage

des taureaux communs qui saillent à prix d'argent toutes les vaches d'un canton, qu'on leur amène successivement. Cet usage, adopté dans les pays de petite culture, où le fermier ne peut faire la dépense de la nourriture d'un taureau pour son petit nombre de vaches, est sans contredit la cause de l'abâtardissement des races de bétail. L'intérêt général exigerait que les taureaux-étalons fussent visités et reçus par un vétérinaire instruit, et que leur monte fût soumise à des réglemens qui préviendraient les inconvéniens de cet usage; ainsi l'on s'assurerait que les taureaux de service ne sont ni trop vieux, ni trop jeunes, ni malades, ni fatigués, et l'on empêcherait surtout que la cupidité de leurs propriétaires les fassent couvrir jusqu'à quatre-vingts vaches et plus. Un taureau ne doit servir que vingt à trente vaches : on pourrait, à la rigueur, lui en donner quarante à cinquante; mais alors il faudrait le nourrir parfaitement et le renouveler de bonne heure. Un taureau ménagé peut monter avec avantage après l'âge de neuf ans; mais celui-ci n'ira pas jusque-là : ne faites pas surtout saillir plus d'une vache par jour.

Une autre précaution à prendre pour obtenir de bons produits, c'est de saisir le temps où la vache est en chaleur; cet état dure peu : chez la plupart il ne se manifeste que pendant vingt-quatre heures, et très rarement il se conserve quatre ou cinq jours. Conduisez immédiatement la vache en chaleur au mâle, sans quoi attendez qu'elle en éprouve de nouveau le besoin.

Etat de chaleur de la vache. — La vache entre en chaleur tous les mois, d'autres moins souvent; il en est qui demandent le taureau tous

les quinze ou même tous les huit jours. Cette fréquente chaleur est un signe certain d'infécondité, et une sorte d'indisposition vulgairement nommée *pommelière*; on appelle aussi ces vaches si ardentes *taurelières* ou *taurinières*, pour exprimer qu'elles ont beaucoup de la nature du taureau.

La vache en chaleur mugit très souvent et très fort; elle a de vifs et fréquens mouvemens de la tête, elle s'agite, cesse de manger et court çà et là; sa vulve se gonfle et laisse échapper une liqueur blanchâtre; souvent elle quitte le pâturage et va chercher le taureau dans l'endroit où elle l'a reçu, soit que le souvenir la guide, soit par suite de son agitation; enfin, les vaches en chaleur sautent les unes sur les autres, et bondissent aussitôt qu'on les laisse libres.

C'est communément au printemps qu'elles éprouvent particulièrement cet état, depuis environ le 15 avril jusqu'au 15 juillet; on en voit cependant beaucoup dont la chaleur est plus précoce ou plus tardive. Comme la chaleur se renouvelle fréquemment, le cultivateur peut choisir le temps de la monte pour faire naître le veau en automne ou au printemps. Les opinions sont partagées à cet égard; les uns prétendent que les veaux d'automne, renfermés pendant l'hiver près de leur mère, ne se trouvent point échauffés dans l'étable, et dès qu'ils peuvent manger, paissent au printemps une herbe tendre, dont l'abondance et le bon goût les font très bien profiter. Les autres répondent que les veaux de printemps ayant un été entier pour fortifier leur tempérament, craindront moins l'atteinte du froid, et seront préservés de diverses maladies. L'observation des biches et

autres animaux pâturans, dont les petits viennent en été, décide la question, et conseille aux agriculteurs d'imiter la nature. Au reste, avec des soins convenables, on élève toujours bien les veaux et l'on en fait de bons élèves.

Quand la vache et le taureau sont réunis, il faut les laisser ensemble seuls, soit à l'étable, soit dans un pâturage particulier; les témoins les gênent, les troublent et nuisent ainsi à l'œuvre de la génération. Toutes les précautions qu'indiquent les livres pour assurer les résultats de la monte sont superflues; la nature agit seule et toujours efficacement. Lorsque les vaches ont été couvertes, on doit attendre qu'elles donnent de nouveaux signes de chaleur pour les reconduire au taureau. Du reste, dès qu'elles sont pleines, il refuse de les couvrir, quoiqu'il y ait encore apparence de chaleur; mais, pour l'ordinaire, cette chaleur passe dès le moment de la conception, et les vaches refusent aussi les approches du taureau; elles retiennent, ou conçoivent souvent, dès la première, seconde ou troisième fois qu'elles ont reçu le mâle. Il faudra observer celles qui conçoivent tout de suite, afin de les garder de préférence; il faudra se défaire de celles qui tardent trop à concevoir.

Quand les vaches ont l'avantage de garder leur lait, les nourrisseurs les font couvrir le moins souvent possible, afin que leur lait ne soit ni arrêté ni éclairci par le temps qui précède et suit le vêlage; mais il serait très imprudent de trop tarder à faire saillir la vache, car l'expérience a prouvé que celles qui restent plusieurs années sans vêler finissent par avoir la phthisie pulmonaire, appelée vulgairement *pom-*

melière. On doit mener la vache au taureau tous les ans, ou au moins tous les dix-huit mois.

Choix du taureau. — Un bon taureau doit être gros, bien fait et en bonne chair ; il doit avoir l'œil noir et ardent, le regard fixe, le front ouvert, la tête courte et large, les cornes grosses, courtes et noires ; les oreilles longues et velues, le mufle grand, le nez court et droit, les naseaux bien ouverts, le cou charnu et si gros, qu'il doit être à proportion la plus forte partie de son corps. Les épaules et la poitrine seront larges ; le fanon doit pendre jusqu'aux genoux ; les organes générateurs seront gros, les reins fermes, les jambes grosses et charnues ; le dos sera droit, la queue longue et couverte de poil, l'allure ferme et sûre ; le poil luisant, épais et doux au toucher, le caractère doux. Cette dernière qualité est importante, parce que l'humeur des pères passe entièrement aux enfans, et que les bœufs méchans sont difficiles à contenir au pâturage, qu'ils sont indociles au travail. Les vaches intraitables refusent leur lait, ne le donnent qu'en partie, et forcées par divers moyens dont l'emploi est gênant ; de plus, les uns et les autres en se battant courent risque de s'écorner et de se blesser grièvement : si l'on ne veut pas faire d'élèves, on tiendra moins à la douceur du taureau.

Il est essentiel d'avoir un taureau de choix, tel que nous venons de le décrire, parce que la différence du veau qu'il produira sera d'un cinquième en poids et en prix ; mais il importe également de ne pas faire couvrir une petite vache par un taureau trop gros pour elle, parce que son fruit, prenant un accroissement disproportionné à sa taille, elle ne pourrait mettre

bas, et vraisemblablement périrait en vêlant. On s'imagine qu'il n'est rien de meilleur que de faire venir des taureaux d'Angleterre, de Hollande, de la Suisse, du Danemarck, parce qu'ils sont de belle espèce et de grande dimension; mais il faudrait les accoupler avec des vaches proportionnées à leur grandeur, et leur donner aussi une nourriture analogue, toutes choses qui, ajoutées aux frais de transport, seraient extrêmement onéreuses; il vaut bien mieux que le cultivateur choisisse, dans son département ou dans les provinces voisines, un bel étalon et de belles vaches, les plus forts et les mieux constitués qu'il pourra trouver.

Soins du taureau. — En général les soins à donner aux mâles des animaux domestiques sont peu nombreux. On traitera le taureau comme le bœuf, dont il ne diffère que par les facultés génératives. On le tiendra bien proprement; on le nourrira bien, sans cependant lui donner des alimens trop nutritifs; et dans le temps spécial de la monte, c'est-à-dire depuis le mois d'avril jusqu'au commencement de juillet, on le régalera de temps en temps avec de l'orge et de la vesce. Pour l'animer davantage, il sera bon de lui donner un picotin d'avoine chaque jour où il doit saillir; en ne le faisant couvrir les vaches que de deux jours l'un, il durera long-temps sans s'épuiser.

La méthode de nourrir les taureaux à l'étable pour prévenir les effets de leur méchanceté naturelle a plusieurs inconvéniens. Premièrement, l'ennui d'être toujours attachés les irrite, et les dispose à entrer sans cesse en fureur; la nourriture sèche, l'air chargé des étables leur sont nuisibles; au lieu que mis au pâturage avec le troupeau, ils s'égaient sur la verdure, et devien-

nent plus doux en se récréant et en s'habituant à voir du monde. On craint encore faussement que les taureaux s'épuisent en paissant avec les vaches; jamais ils ne recherchent les vaches qui ne sont point en chaleur; ils songent encore moins aux vaches pleines, quand même elles ne commencent qu'à l'être, et se contentent de les lécher. En hiver, lorsqu'il faut les tenir enfermés, il convient de les mettre auprès de la porte de l'étable, afin qu'ils s'accoutument en voyant du monde, et que leur naturel farouche puisse s'adoucir.

On peut faire labourer les taureaux en les mettant au joug avec des bœufs ou même seuls, mais leur éducation est horriblement difficile, et l'on doit toujours redouter qu'ils n'abusent de leur force, et ne fassent ressentir les effets de leur fureur à leur compagnon ou à leur maître.

A mesure que le taureau avance en âge, il se montre plus méchant; dès que l'on s'aperçoit qu'il devient intraitable, lourd et pesant, ce qui a lieu à l'âge de neuf ans pour l'ordinaire, il faut tâcher de l'engraisser; je dis tâcher, parce qu'il est impossible de faire subir la castration à un taureau de cet âge et de cette humeur, et que sa qualité d'étalon l'empêche toujours de prendre la graisse, lors même qu'il serait épuisé. On le vend dès qu'il est assez épais. Sa chair est toujours dure et de mauvais goût.

Choix de la vache. — Voici le caractère d'une bonne vache. Le front large, les yeux doux et unis, les cornes bien ouvertes et polies, le ventre gros et ample, le pis volumineux, les tétines peu charnues, les veines mammaires très saillantes; il est encore important que les os du bassin soient élevés, et que l'espace compris

entre ces os et les dernières fausses côtes soit allongé ; le poil doit être épais, luisant, doux au toucher.

On remarque que les vaches qui ont les cornes, le cou et le derrière conformés comme le taureau, sont dites *taurelières* ou *taurinières*, et ne conçoivent jamais, parce qu'elles tiennent de la nature du mâle ; elles sont dites *mitigées*. Il faut les engraisser pour la boucherie.

On croyait autrefois que le meilleur bétail était de couleur rouge, et que la teinte noire annonçait une plus grande quantité de lait chez la vache ; on reconnaît maintenant assez généralement que ces distinctions de couleur sont un préjugé ; cependant il est des cantons où l'on préfère encore les vaches rousses ; d'autres où on estime spécialement les blanches ; en d'autres endroits, les noires sont les plus recherchées ; tout cela prouve combien la couleur est arbitraire.

Nous avons dit que la vache ne doit pas être trop jeune, parce que ses produits seraient faibles et mal constitués ; il en est de même lorsqu'elle est trop vieille, c'est-à-dire quand elle a plus de huit à dix ans. Une vache-laitière est ordinairement un peu maigre, mais elle doit être en bonne chair, car la maigreur excessive l'empêcherait de concevoir ; on peut en dire autant de l'excès d'embonpoint ; les fermiers ou nourrissseurs agiront en conséquence ; ce qui sera surtout l'objet de leurs observations, c'est la constitution de la vache. Faible, maladive, elle ne pourrait concevoir, ou ne donnerait que des produits chétifs, faibles et souffrans comme elle.

Soins de la vache. — Les soins qu'exige ordi-

nairement la vache étant exactement les mêmes que ceux qu'il faut donner au bœuf, nous en traiterons quand nous serons à la description générale de la nourriture, du pansement et des habitations de tout le bétail; nous ne nous occuperons ici que des divers états particuliers à la vache, la gestation, l'avortement, le part, accouchement ou vêlage, et les premiers temps qui suivent la naissance du veau. Les détails appartenant ici à l'économie rurale, dès qu'ils seront trop compliqués, nous les renverrons à notre partie vétérinaire.

Soins pendant la gestation.— Dès que la vache est pleine, il convient de la nourrir plus abondamment et avec des alimens plus substantiels qu'à l'ordinaire; plus elle approche de l'époque du part, plus il est important qu'elle soit bien nourrie. Pour cela, donnez-lui, à cette époque, du regain ou foin de la seconde coupe, de la gerbée, de la vesce, surtout des grains, comme quelques poignées d'orge et d'avoine; évitez cependant de l'engraisser, crainte que le vêlage ne soit trop laborieux, par suite du rétrécissement de la vêlière, et du reste, faute de place, le petit ne pourrait prendre assez de développement. Quand une vache pleine est trop grasse, au lieu de la nourrir de substances nutritives, donnez-lui au contraire une nourriture débilitante, comme raves, choux, courges, etc., mais en petite quantité; purgez-la même plusieurs fois.

Dans beaucoup de livres qui traitent du bétail, on recommande de séparer le taureau des vaches pleines; mais le conseil est superflu, puisqu'il n'approche jamais de sa femelle en cet état: et de plus ce conseil est nuisible, car il est d'un grand avantage de faire paître le taureau au mi-

lieu du troupeau de vaches. Ainsi que nous l'avons dit, il se plaît à les lécher, et cette caresse les fait rester tranquillement dans la prairie, où sans cela on les verrait fréquemment se tourmenter.

On ne doit mener paître les vaches pleines que sur un terrain uni; en leur faisant sauter des fossés ou des haies, on les expose à l'avortement.

Il est essentiel de veiller très exactement les vaches pleines au pâturage, afin d'empêcher qu'elles ne se battent entre elles; on en a vu souvent avorter après des coups de cornes, de tête ou de pied reçus en se battant.

On a vu qu'il est important que le bétail soit à l'étable dans un parfait repos, pour que la rumination ne soit pas interrompue; cela est encore plus indispensable pour les vaches pendant la gestation, afin que le fœtus puisse prendre tout son accroissement, et que la mère ne soit pas exposée à des indigestions qui, toujours dangereuses, pourraient être mortelles dans son état, ou du moins la faire avorter. Ainsi, dès que vous aurez ramené les vaches pleines du pâturage, tranquillement, sans forcer leur marche, laissez-les paisiblement à l'étable après leur avoir donné à manger.

S'il ne convient jamais de faire travailler les vaches au labourage et au charroi, à plus forte raison doit-on s'en abstenir dans le temps qu'elles sont pleines; cette recommandation est inutile dans les pays de grande culture, où l'on a suffisamment de bœufs; aussi ne s'adresse-t-elle qu'aux petits fermiers, qu'aux pauvres métayers qui sont obligés de profiter du travail de leurs vaches; ils font le plus mauvais calcul possible,

car la vache trop fatiguée avorte, ou produit un petit, mal constitué, ou enfin son lait se tarit bien avant l'époque fixée par la nature. Si l'on est absolument forcé d'attacher la vache pleine au joug, que ce ne soit au moins que dans les premiers temps de la gestation, rarement, en la ménageant et la traitant avec douceur.

Certaines races de vaches, ou certaines vaches de telles races perdent leur lait au cinquième ou sixième mois de la gestation; d'autres le gardent jusqu'au septième ou huitième mois, d'autres encore sont laitières jusqu'au neuvième, et d'autres enfin ne le perdent point du tout. Les premières ne sont point à rechercher, et l'on fera sagement de s'en défaire; les autres sont des bêtes précieuses que l'on doit bien ménager, et pour cela, au lieu de profiter de l'abondance de leur lait jusqu'au vêlage, il faut cesser de la traire au moins vers la fin du huitième mois. Quelque bien nourries qu'elles soient, ce qu'on leur ôte de lait alors enlève la subsistance du petit, et le rend faible et d'une chétive constitution : lors même qu'on ne le destinerait point à faire un élève, il ne faut pas moins s'abstenir de prendre ce lait; car, outre la petitesse et l'état maladif du veau, on a à craindre la maigreur et l'affaiblissement de la mère, l'avortement et même la mort du fœtus, suites trop fréquentes de l'avidité des propriétaires de vaches. Si l'on veut avoir un bel élève, il faut cesser de traire au septième et même au sixième mois.

Le seul cas où il faudrait tirer ce lait, serait si le pis venait à s'engorger; alors on ne trait qu'à demi et de temps en temps : cet engorgement n'est jamais que momentané, la substance

du lait prenant bientôt et nécessairement un autre cours. On fait, en laissant ce lait, un faible sacrifice, car il est de mauvaise qualité et tourne aisément sur le feu.

Soins pendant le part ou vêlage. — Les symptômes du part sont les suivans : abaissement des flancs et de la croupe, grossissement des mamelles, agitation, mugissemens, écoulement d'une matière blanchâtre par la vulve, que l'on nomme vulgairement *naissance ;* il faut alors veiller la vache afin d'être présent au vêlage, et de l'aider dans le cas où il serait trop laborieux, et que la sortie du veau ou du délivre tardât trop. Dans ces cas extraordinaires, les seuls où il faille aider la nature, on fera sagement d'appeler un vétérinaire instruit ; si le part est naturel, restez spectateur tranquille, et ne vous montrez point à la vache, de peur de la troubler.

Quand les signes que nous venons de décrire se seront fait apercevoir, préparez une bonne litière, bien épaisse et bien étendue, afin que la vache soit à l'aise, et que le veau ne puisse se blesser en tombant, car les vaches mettent presque toujours bas debout. Je conseille fort de mettre la bête en travail dans une étable séparée, afin que les autres bestiaux ne l'incommodent point, et qu'eux-mêmes ne soient point distraits de la rumination par ses mugissemens et ses efforts ; de plus, on aura la faculté de ne point attacher le veau après sa naissance, ce que l'on pratique ordinairement et dont on devrait se dispenser.

Tout doit être bien approprié autour de la vache ; l'étable offrira assez de clarté pour que l'on puisse commodémsnt observer et agir. S'il

fait froid, elle sera bien close; si au contraire on est en été, il convient de procurer de l'air. En Flandre, on a la mauvaise habitude de charger de couvertures la vache prête à vêler; l'hiver ne nécessite ni n'excuse cette précaution.

On sait que les animaux multipares, c'est-à-dire qui portent plusieurs petits, mettent bas étant couchés, parce que les petits se poussent l'un l'autre. Les unipares, ou à un seul petit, au contraire, accouchent en pliant les genoux et relevant la croupe, afin de favoriser la sortie du petit qui se trouve poussé par ce mouvement vers l'orifice génital. Ordinairement la vache prend cette situation et met bas naturellement. Nous dirons dans la partie vétérinaire comment on doit agir lorsqu'il en est autrement.

Soins après le vêlage.— Immédiatement après l'extraction du veau, celle de l'arrière-faix ou délivre a lieu. Certaines vaches se délivrent plus lentement que d'autres, et l'on doit attendre l'effort de la nature, autant qu'il se peut; mais si la vache tardait trop, il faudrait l'aider en lui donnant environ une livre de pain coupé en rôties, grillé ou rôti, arrosé d'une pinte de vin, dans lequel on met autant d'eau; la vache, très friande de cet aliment, le dévore, se trouve fortifiée et se délivre peu après : on peut remplacer le vin par une double quantité de cidre, de poiré ou de bière; il sera même bon d'augmenter un peu la dose; on donne cette rôtie au plus tard douze heures après le vêlage.

Lors même que la vache aurait jeté promptement le délivre, on lui donnera à boire une bouteille de vin ou de cidre trempé d'eau : l'ad-

dition du pain grillé lui fera plaisir, et ne peut qu'être salutaire à l'estomac.

Dans la grande chaleur on fera bien de donner de la bonne eau blanche, rendue telle par le mélange de farine d'orge ou autre grain; les auteurs et les fermiers blanchissent également l'eau avec du son de froment, et les uns et les autres ont tort: il n'y a que la partie de farine restée dans le son qui soit nutritive; les pellicules du son chargent l'estomac sans nourrir, et, par conséquent, vous rendez la digestion plus pénible quand cela a le plus d'inconvéniens. Dans le cas de vêlage bien naturel, on donne la rôtie au bout de deux heures, et l'eau blanche à peu près une heure après; la quantité de cette eau est d'environ un demi-seau ou quatre pintes.

Les vaches sont très friandes de leur délivre, ainsi que toutes les femelles des autres animaux sans exception. Dans les espèces carnivores, on a attribué cette disposition à leur férocité naturelle; chez les omnivores, à la gloutonnerie; mais comme les animaux les plus sobres et les plus doux, l'ânesse et la brebis, partagent ce goût étrange, ne conviendrait-il pas mieux de croire que la nature a eu pour but de ne pas exposer ces femelles à la visite des races carnassières dans un moment où elles ont à défendre un petit extrêmement faible, et où elles sont elles-mêmes dans un état de souffrance et d'affaiblissement. Généralement on regarde comme un mal que la vache mange le délivre: on dit que cela la fait maigrir, dessécher, mourir de consomption; en beaucoup d'endroits, toutefois, on considère cette action comme un avantage; mais la vérité est qu'elle est sans in-

fluence sur la santé et les produits futurs de la vache; la preuve, c'est que toutes les femelles qui mettent bas dans l'état sauvage mangent le délivre et ne dépérissent pas; néanmoins il vaut mieux empêcher que la vache ne le dévore, et pour cela il faut exactement la surveiller. « *Dans le doute, abstiens-toi.* »

Dans quelques cantons on tire le premier lait des vaches qui ont nouvellement vêlé, et on le leur donne à boire dans l'intention de les purger; c'est une grave erreur : ce n'est point la vache, mais le veau qui a besoin d'être purgé, d'être débarrassé de la substance noirâtre et visqueuse dont son estomac et ses intestins sont remplis, ainsi que tous les jeunes animaux qui viennent de naître. Cette substance, nommée *meconium*, se détache par le premier lait, auquel la nature a prêté à cet effet une qualité purgative; cela est si vrai, que lorsque la mère, par maladie ou autre cause, ne peut être immédiatement tétée par le petit, on supplée à ce premier lait par de légers purgatifs. (*Voyez* à ce sujet tous les meilleurs ouvrages d'histoire naturelle, d'économie rurale, et le *Manuel du charcutier*.)

Pendant huit à dix jours après le vêlage, nourrissez bien les vaches avec du très bon foin ou regain, de très bonne herbe et de l'orge mêlée avec du son de froment qui n'ait point été passé : continuez à leur faire boire de l'eau blanche; si elles sont faibles, qu'elles aient de la peine à se remettre, donnez-leur journellement, pendant une semaine, la rôtie dont nous venons de parler, pour faciliter l'extraction du délivre. Dans les endroits où le vin est rare et cher, il faudra lui substituer le poiré, le cidre

et la bière, ainsi que nous l'avons précédemment fait observer; on y ajoutera de l'eau en petite quantité, ou l'on s'abstiendra d'en mettre, selon la force de la bête, et par gradation. Par gradation aussi on la remettra à la nourriture ordinaire, ce qui convient à toutes les vaches nouvellement vêlées, mais surtout à celles qui se remettent difficilement : sans cette précaution on courrait risque de leur donner des indigestions, d'autant plus dangereuses que ces animaux sont plus faibles.

Afin de favoriser la rumination, un sage bouvier donne souvent, et peu à la fois, à manger au bétail; cette règle générale est d'une nécessité encore plus indispensable pour la vache après le vêlage; pendant les huit à dix jours de soins particuliers elle garde l'étable, après quoi elle retourne au pâturage comme auparavant.

Il va sans dire qu'immédiatement après la mise bas on renouvelle la litière, en partie du moins; au bout de quelques jours on peut ramener la vache vêlée dans l'étable commune.

Education des veaux. — Immédiatement après le vêlage il faut porter le veau auprès de sa mère, qui s'empresse de le lécher; si elle tardait à le faire, ou pour mieux l'y exciter, vous le saupoudrerez avec un peu de sel, de mie de pain, de son ou de farine. En beaucoup d'endroits on a l'habitude de faire avaler un jaune d'œuf cru au veau; mais il vaut mieux lui laisser prendre tout de suite le premier lait, qui doit nettoyer ses viscères. En général, toutes les recettes des livres et des campagnes, pour fortifier le veau nouvellement né, ne valent pas le repos et les soins que lui donne sa mère.

Ordinairement le veau cherche lui-même le trayon de la vache, mais il sera mieux de l'en approcher et de le lui mettre dans la bouche pour le faire téter, sitôt que sa mère l'aura séché en le léchant.

Cela achevé, laissez le veau auprès de sa mère, qui continuera à le lécher, et le réchauffera auprès d'elle. Comme ce jeune animal est très sensible au froid, vous ferez bien de l'en garantir en fermant exactement la porte de l'étable; mais il n'est pas moins important que la température n'y soit pas trop chaude, et que l'air circule librement.

Ne maniez le veau que le moins possible, à cause de sa délicatesse et des efforts qu'il fait pour s'échapper; par la même raison, ne vous pressez point de l'attacher. Il y a plusieurs manières d'élever les veaux : nous allons les indiquer successivement; le cultivateur pesera le pour et le contre, et se déterminera selon ses convenances particulières.

Première méthode. — C'est la plus simple et la plus naturelle; elle consiste à laisser téter le veau aussi souvent et autant qu'il veut; afin d'exciter leur soif et de prévenir leurs maladies, on place auprès d'eux une pierre de sel qu'ils lèchent fréquemment, puis ils prennent librement leurs ébats dans l'étable quand ils sont un peu forts, et reviennent téter; de cette manière ils croissent et engraissent à vue d'œil : c'est le meilleur moyen de faire des élèves. Quand ils sont un peu grands, ce qui ne tarde pas, on les envoie au pâturage avec leur mère. Les avantages de cette méthode sont la parfaite santé du veau, beaucoup d'embarras de moins, et la bénigne influence des causes morales qui influent

tant, comme l'on sait, sur toutes les nourrices et leurs nourrissons. La vache est paisible, heureuse, et cette disposition suffit pour la maintenir en santé. A cela on objecte qu'elle ne rapportera rien; mais l'expérience a prouvé que plus on trait une vache, plus elle a de lait : aussi, quand le veau téterait trente fois par jour, vous tirerez encore plus de lait que si vous lui donniez le produit de deux traites. Ne craignez point que cet allaitement continuel épuise la vache, la nature y a pourvu chez toutes les femelles, et plus chez elle encore, puisqu'elle est naturellement plus féconde en lait; ayez soin seulement de la bien nourrir.; la seule objection fondée, est quand le lait est insuffisant ou altéré par quelque maladie. Les veaux élevés de cette manière font seuls les beaux élèves, et aussi les meilleurs sujets pour la boucherie; on les vend alors avant qu'ils aient mangé de l'herbe : ils sont dits *veaux de lait*, ont beaucoup de graisse et se paient fort cher. Ce moyen d'éducation convient spécialement dans les campagnes fort éloignées des villes, où le lait en nature est d'un faible rapport.

Deuxième méthode.— Dans les endroits où le lait et ses produits rapportent davantage que les veaux, et que ceux-ci ne sont pas destinés à être veaux élèves, le fermier ne les laisse téter que dans les premiers jours, et même pas du tout, parce que le sevrage est plus pénible pour la mère et le petit quand ils sont ensemble. Dans cette seconde méthode on a une étable séparée ou une partie de l'étable commune, close de palissades, qui se nomment *enceinte aux veaux;* on les réunit tous ensemble, sans les attacher, quand ils sont très jeunes; on trait la vache et

l'on fait boire son lait au veau de cette façon : mettez dans un seau ou baquet bien propre le lait de la mère, trempez dedans un linge ou une éponge figurant le pis, et présentez-le au veau, qui le sucera comme si c'était un pis véritable ; à mesure que le temps s'écoule, que le lait devient meilleur et le veau plus fort, vous lui en retranchez une certaine quantité ; et finirez par le lui faire boire dans un baquet extrêmement plat. Cette méthode se pratique avec succès, mais toujours aux dépens du veau, quoique les *veaux de Pontoise, de Rivière*, si connus à Paris par leur grosseur et leur bonté, soient nourris ainsi. Ce qui explique leur supériorité, c'est que l'on donne à un seul veau le lait de deux ou trois mères : le lait doit être présenté le plus chaud possible. On gagne à la pratique de cette seconde méthode la docilité de la vache qui quelquefois, comme je l'ai déjà dit, ne veut pas se laisser traire quand son veau a l'habitude de la téter.

Troisième méthode, ou manière d'élever les veaux en Italie.— Cette méthode consiste à laisser téter le veau deux ou trois fois par jour, et à lui donner, en supplément du lait qu'on lui supprime, deux œufs crus entiers ou battus dans du lait, ou une sorte de panade composée de mie de pain bouillie et mitonnée dans du lait. Les veaux élevés selon cette méthode se nomment *veaux montanes*, et sont ordinairement de bonne qualité, surtout pour la boucherie. Les Italiens, auxquels nous avons emprunté cet usage, saupoudrent quelquefois de sucre les divers alimens qu'ils présentent au veau ; ces alimens se donnent tous les jours ou tous les deux jours : il faut que le lait et ses produits

soient bien estimés pour indemniser de tant d'embarras.

Quatrième méthode, ou manière d'élever les veaux en Angleterre. — Faites chauffer environ quatre pintes d'eau; quand cette eau sera en grande ébullition, mettez dedans deux poignées de farine d'avoine, laissez bouillir encore un peu, faites refroidir; ensuite prenez du lait chaud nouvellement tiré, et mêlez-en deux pintes à deux pintes et demie dans l'eau que vous venez de préparer. Voulez-vous conserver principalement la crême, diminuez un peu la quantité d'eau et augmentez celle du lait; laissez-le reposer douze heures, ou mettez-le sur un feu doux pendant une heure, écrêmez-le et mettez-le dans l'eau préparée; remuez le tout; ajoutez-y, si vous le jugez convenable, un peu de sel et un jaune d'œuf (l'un excite l'appétit du veau, l'autre le fortifie), et faites boire ce mélange au jeune animal en le lui présentant à la main : les six, huit ou dix premiers jours après le vêlage, il sera bon de donner le lait pur au veau.

Cinquième méthode adoptée avec avantage par M. Thomas Crooke, propriétaire agronome de Bath. — Ayez une livre de foin de trèfle rouge cueilli avec soin, jetez-le dans six pintes d'eau de source bien pure, faites bouillir et réduire à quatre pintes, ôtez le foin de la liqueur et mêlez-y une livre d'orge, autant d'avoine et de fèves avec encore un peu d'eau; remettez le tout sur le feu pour faire bouillir, et remuez jusqu'à ce que le mélange épaississe; faites refroidir un peu, mélangez avec du petit lait, et donnez au veau.

On peut remplacer les céréales, ou du moins

l'orge, par une gelée de graine de lin, obtenue en faisant bouillir le lin pendant dix minutes.

(*Extrait des Mémoires de la Société de Bath, en* 1789.)

Sixième méthode, ou manière d'élever les veaux aux Etats-Unis. — Cette méthode mixte, qui consiste à partager le lait avec le veau, a trois modifications, qui toutes exigent beaucoup de docilité et de douceur dans la vache: 1°. on trait seulement la moitié du lait, et on laisse le veau téter le reste; 2°. on commence par faite téter au veau la moitié du lait, et l'on trait le surplus, parce que le dernier lait est toujours plus crêmeux que le premier; 3°. le veau tette d'un côté et la laitière trait de l'autre. Cette méthode est presque générale dans les Etats-Unis, où elle n'offre aucune difficulté, grâce à la manière d'être des vaches dans cet heureux pays. Voici quelle est cette manière d'être. La grande quantité de terrain boisé et de pâturages, ainsi que la rareté des bras, commandent de laisser paître le bétail sans gardien pendant toute l'année; il faut cependant en tirer parti; pour cela on profite du goût particulier des vaches pour les grains et le sel, et surtout de leur attachement pour leurs petits; en conséquence, toutes les vaches sont habituées à revenir seules, chaque soir, coucher dans un enclos voisin de la maison, car il n'y a jamais d'étable. Là on leur amène leur veau et on les trait avec beaucoup de facilité pendant qu'il tette; on répète la même chose le lendemain matin, et les vaches retournent dans les bois pour toute la journée: n'ont-elles point de veau, on leur présente à leur retour une poignée

d'orge, de maïs, de foin imbibé d'eau salée, ou bien un peu de sel, et elles reviennent chaque soir à cinq heures et demie, avec tant d'exactitude, que leur retour sert de règle pour la cessation des travaux des nègres. Quand l'instant du vêlage approche, on retient les vaches pleines dans l'enclos des veaux; comme on ne les surveille pas très exactement, elles mettent souvent bas dans le bois, et reviennent un ou deux jours après avec leur veau, qu'on enferme avec les autres dans l'enclos des veaux.

Septième méthode, ou manière d'élever les veaux sans lait. — En France, dans certaines localités, on élève les veaux absolument sans lait. Cette méthode, qui ressemble beaucoup à la méthode anglaise, en diffère toutefois en ce que l'on délaie d'abord de la farine fine dans l'eau, du petit lait, puis des raves et des pommes de terre cuites, et broyées de telle sorte qu'on puisse préparer une bouillie; on a une machine particulière pour faire avaler cette préparation aux veaux; on leur donne aussi de petites boules de pâtes de farine de seigle ou d'orge : ce moyen ne convient que dans les cas où l'on a un débit lucratif du lait.

Si, comme il arrive quelquefois, la vache refuse de faire téter son petit, il faut bien examiner si cette répugnance ne tient pas à la situation maladive du pis; dans ce cas, il faut y remédier promptement; puis, si la vache persiste dans son refus, ou qu'il n'ait aucune cause, il faut la contraindre en lui attachant le pied de derrière au pied de devant. Les Espagnols se servent à cet effet d'une sorte de machine faite en fourche, qui tient la vache comme suspendue en la soulevant sous la poitrine : après quelques

jours de contrainte elle obéit ordinairement. (Voyez *Manuel du charcutier.*)

Quand le veau demeure auprès de sa mère, et qu'on veut l'empêcher de téter hors les heures convenues, on lui met une muselière; mais comme il n'en fait pas moins de fréquentes tentatives pour saisir le pis, il pâtit, il tourmente sa mère et blesse les mamelons. Si nous condamnons avec raison cette pratique, que dirons-nous de celle de remplacer la muselière par un clou ou une lanière de peau d'hérisson, que l'on attache au-dessus du mufle avec une ficelle, afin que la mère, qu'il pique à chaque tentative, ne se laisse point approcher; quoique préconisée partout, et notamment dans l'ouvrage de J. Robinet, cette méthode est tout ce qu'il y a de plus stupide.

Tenez les veaux proprement, chaudement, à l'abri de l'humidité; mettez-les constamment à l'air pendant l'été, pourvu qu'il y ait auprès du pâturage un appentis où ils puissent être abrités pendant la nuit et en cas de pluie. Les veaux sont sujets à la constipation, au dévoiement dysentérique, aux poux et même à la gale, lorsqu'on néglige de leur donner de la litière fraîche, et qu'ils restent sur le fumier. (*Voyez* plus bas au chapitre des maladies de la vache et du veau.)

Comme presque tous les jeunes animaux sevrés, les veaux ont la mauvaise habitude de se téter les uns les autres; quand vous vous en apercevrez, il faudra les séparer sur-le-champ, car ils dépériraient à vue d'œil.

Ils commencent à rompre l'herbe vers la fin du premier mois, quand ils suivent leurs mères au pâturage; mais ils ne mangent réellement qu'à la fin du deuxième mois. Au reste, les races et

les individus diffèrent beaucoup à cet égard. Laissez-les faire, sans vous inquiéter des retards. Les élèves, nourris seulement au lait, ne seront mis que par gradation au vert; on leur donnera d'abord du lait coupé avec deux tiers d'eau, ou bien de l'orge écrasée dans l'eau où elle a bouilli; de temps en temps on leur présentera avec cela un peu d'herbe tendre pour les accoutumer. Ces précautions conviennent surtout pendant l'hiver, et quand on tient les veaux à l'étable; autrement ils s'accoutument d'eux-mêmes au pâturage, en tétant et broutant alternativement.

N'élevez jamais le premier veau d'une vache, principalement si elle est très jeune, parce qu'il est petit; la nécessité de ménager la mère et de l'accoutumer à se laisser traire, exige encore de sacrifier le veau. C'est de quatre à dix ans qu'une vache a de bons produits, et plus tard ses veaux doivent aller à la boucherie. Au surplus, soyez très difficile pour le choix des veaux-élèves; rejetez impitoyablement tous ceux qui seront de petite dimension, faibles, contrefaits, car les vaches en produisent toujours plus qu'on n'en peut élever, et vous trouverez toujours à les vendre.

Je terminerai ce chapitre en rappelant les réglemens de police qui défendent, sous des peines pécuniaires, de vendre et d'acheter les veaux avant un mois. Ces réglemens sont fort sages, car avant ce temps la chair en est fade et indigeste; néanmoins on en tue beaucoup à huit jours. Les deux tiers des veaux de France sont tués à deux ou trois mois, aussi sont-ils sains et succulens; les moindres pèsent cinquante livres, et les plus gros cent cinquante.

Je recommande au fermier qui vend des veaux

pour la boucherie, de leur éviter le supplice d'être étroitement liés par les quatre pieds, et conduits la tête pendante, qu'agitent les cahotemens de la voiture. Ces pauvres animaux font connaître leur douleur par des mugissemens plaintifs, qui devraient faire rougir leurs conducteurs : ne pourrait-on les étendre l'un près de l'autre, et même, si l'on en a beaucoup à transporter, les uns sur les autres, en posant la tête du second sur le derrière du premier ? On s'assurerait aisément d'eux en leur attachant les deux pieds de devant et de derrière, sans les réunir comme on le fait ordinairement. Tirer le meilleur parti des animaux, et les rendre le plus heureux possible, doit être également la devise de l'agriculteur.

CHAPITRE III.

ÉCONOMIE RURALE.

Soins des génisses et des taurillons. — Pousse des dents et des cornes. — Manière de reconnaître l'âge par ces organes. — Castration. — Choix du bœuf. — Manière de le dresser. — Ne point faire travailler la vache. — Préférer le bœuf au cheval pour labourer. — Races de bœufs.

Soins des génisses et des taurillons. — Il y a peu de chose à dire sur les soins à prendre des veaux-élèves devenus taurillons et génisses, puisque toutes les précautions hygiéniques dont nous parlerons plus tard leur sont communes

avec le reste du bétail; nous nous bornerons donc à quelques observations. La première sera de conseiller un pâturage en terrain sec pour ces jeunes animaux; ils y grossissent moins, mais en revanche ils y acquièrent plus de vivacité et de vigueur. Il est important de les traiter avec la plus grande douceur, afin qu'ils en aient eux-mêmes; car cette réaction providentielle, qui fait toujours trouver la punition de la dureté dans la dureté elle-même, existe dans nos rapports avec les animaux comme dans nos relations avec nos semblables. Si l'on parle d'un ton bienveillant aux bestiaux, qu'on les caresse, ils viennent à la personne qui leur donne ces témoignages d'affection, la regardent d'un air caressant, frottent leur tête après elle, et leur donnent diverses marques d'attachement. Bien que d'une conformation lourde et grossière, le bœuf, et la vache surtout, sont susceptibles de distinguer, d'aimer ceux qui les traitent avec douceur; et dans les pays de petite culture, où les fermiers, ayant peu de bétail, leur donnent des soins particuliers, et s'en occupent avec intérêt, on a vu ces animaux prouver leur affection par les témoignages les plus touchans. Cela se remarque beaucoup plus rarement dans les grands troupeaux; cependant il est assez ordinaire de voir un vacher ou un bouvier avoir un favori qui manifeste à chaque instant sa reconnaissance et sa fidélité. Quand ce vacher ou bouvier est doux, qu'il traite toutes ses bêtes avec ménagement, on peut être sûr qu'elles seront toutes paisibles et dociles.

Si, au contraire, on brusque les bestiaux, qu'on les maltraite, ils deviennent farouches, fantasques, indomptables, et par là on se prépare

bien des ennuis, sans compter les dangers. Un taureau méchant ne peut être gardé; un bœuf intraitable travaille mal, et menace sans cesse son bouvier; une vache est encore pire : elle refuse de se laisser traire, frappe de la corne, du pied, et, quelque précaution que l'on prenne, renverse souvent le pot au lait et celle qui vient de le remplir; de plus, elle retient son lait par malice, et le pis, en s'engorgeant, peut donner lieu à des maladies dangereuses. On prévient tous ces inconvéniens en usant de la plus grande douceur envers les génisses et les taurillons, même envers les veaux, parce que c'est dès la première impression que naissent les souvenirs durables pour tous les êtres.

Pousse des dents, ou dentition. — Les dents de lait du veau commencent à sortir avant même le vêlage, ou très peu de temps après; elles sont complètes à la fin du premier mois, et dès lors l'animal a les vingt-quatre dents dont nous avons parlé. Le bœuf n'a jamais de crochets, c'est-à-dire de dents canines. A mesure que le veau broute, grandit, devient génisse ou jeune taureau, la mâchoire supérieure se fortifie, et l'espèce de bourrelet qui remplace les dents à cette mâchoire s'épaissit (ce bourrelet est formé de la peau intérieure de la bouche, qui est très épaisse à cet endroit). A dix-huit ou vingt mois, et même quelquefois à deux ans, selon les individus, les deux dents du milieu, dites pinces, tombent et sont remplacées par deux autres dents qui sont plus larges et moins blanches. A deux ans et demi les dents suivantes, et les deux premières mitoyennes, sont remplacées de même; à trois ans et demi c'est le tour des secondes mitoyennes; à quatre ans et demi les

coins sont renouvelés, de telle sorte qu'à cet âge seulement, ou à cinq ans au plus tard, toutes les incisives de lait sont remplacées. Ce changement graduel varie tellement, que certaines bêtes ont les dents entièrement renouvelées à trois ans. Après leur remplacement elles sont égales, longues et assez blanches ; à mesure que le bœuf avance en âge, elles s'usent et deviennent inégales et noires.

Pousse des cornes. — Les cornes poussent au bœuf à la deuxième ou troisième année, alors il se forme à la base des cornes une espèce de bourrelet ; à trois ou quatre ans, c'est-à-dire un an après, ce bourrelet est poussé en avant par un autre bourrelet, et successivement d'année en année. Ces bourrelets forment des nœuds annulaires faciles à distinguer, et par lesquels l'âge de l'animal se peut aisément compter, en prenant pour deux ou trois ans la pointe de la corne jusqu'au premier nœud, et pour un an de plus chacun des bourrelets ou nœuds annulaires. L'inspection des dents et des cornes est l'unique moyen de connaître l'âge des bestiaux ; mais ce moyen trompe quelquefois, les races et les individus étant sujets à diverses exceptions.

Castration. — De l'âge de six mois à deux ans on peut châtrer les veaux, mais on le fait rarement avant que l'animal n'ait atteint dix-huit mois, car avant ce temps l'opération pourrait souvent être mortelle. Plus le taurillon est jeune, plus elle est dangereuse : les élèves n'ayant pas encore acquis assez de développement, n'auraient, étant bœufs, que très peu de courage et d'activité ; mais en revanche leur accroissement se trouvant favorisé par le retranchement des organes sexuels, ils deviendraient plus

grands, plus gras et plus gros que ceux que l'on châtre à deux ans révolus, ou même à trois ou quatre ans. Les bœufs qui ont subi la castration encore plus tard, ou qui n'ont été que bistournés, sont plus indociles, plus impétueux et plus farouches que les bœufs ordinaires, parce qu'ils conservent davantage de la nature du taureau. Dans le temps de la chaleur des vaches, ils cherchent à les couvrir; mais il est important d'empêcher cet accouplement factice, parce qu'il fait naître à la vulve de la vache des espèces de verrues qu'il faut couper ou brûler; le seul attouchement produit quelquefois cet effet.

Il y a plusieurs manières d'opérer la castration : 1°. par incision; 2°. par arrachement; 3°. par écrasement; 4°. par ligature ou bistournement (voyez *Traité de l'éducation des animaux domestiques*, par M. Thiebaut de Berneaud). De toutes ces méthodes barbares, la première et la dernière sont le plus en usage. Le bouvier ne les exécute point ordinairement : on a coutume de remettre l'animal entre les mains d'un *châtreur* de profession, et l'on ferait mille fois mieux d'appeler un vétérinaire.

Pour alléger autant que possible la souffrance du pauvre animal que vous devez mutiler, choisissez le printemps et l'automne, parce qu'en hiver le froid augmenterait ses douleurs, et qu'en été la blessure pourrait s'enflammer, et même la gangrène s'y mettrait si les chaleurs étaient très fortes. Il est important que le temps soit beau, sec, et que le soleil brille, afin de disposer à la gaîté l'animal, qui doit être d'ailleurs dans un parfait état de santé. Aussi, avant de pratiquer l'opération, faudra-t-il l'examiner attentivement. La cruauté du traitement que

vous allez lui faire souffrir n'exclut pas la douceur, et même les caresses ; elle les commande au contraire. Si la castration du taureau n'était pas indispensablement nécessaire pour maîtriser sa fougue et sa méchanceté, elle serait la honte du cultivateur.

Voici les précautions qu'il faudra prendre pour exécuter cette opération. Vous commencerez par jeter le taureau par terre du côté gauche ; vous lui attacherez le pied de devant, du côté droit, après un piquet planté auprès ; vous attacherez également le pied gauche de derrière. Si l'animal est très jeune, on peut se contenter de les lui faire retenir par un aide ; mais s'il est déjà taurillon, on ne saurait trop s'assurer de lui. Quoi qu'il en soit, vous lui prendrez la jambe droite de derrière avec une corde, et la lui passerez par-dessus le cou, afin de pouvoir saisir les testicules ; vous en couperez d'abord un avec un bistouri, puis vous laverez la blessure avec de l'eau fraîche, vous épurerez le sang, vous y verserez un peu d'huile de lampe, vous y appliquerez un couteau rouge à plat pour arrêter le sang, puis vous y ferez fondre de l'onguent divin ; vous opérerez de même l'autre testicule. L'opération achevée, vous lâcherez l'animal, et le laisserez pendant trois jours à l'étable sans sortir ; vous lui donnerez pour toute nourriture de la paille, du son et de l'eau blanche.

La castration par bistournement, outre qu'elle laisse les bœufs dangereux et encore ardens, a le grave inconvénient d'incommoder très longtemps l'animal, et de lui occasionner une inflammation fort souvent gangréneuse, si l'on n'y apporte pas les plus grands soins. En effet, cette

opération, qui consiste à lier et serrer fortement les testicules avec une ficelle, de manière à les séparer du corps par la compression, meurtrit les parties voisines, et la corruption des testicules contribue encore à envenimer cette inflammation. En Angleterre on châtre les vaches en leur enlevant les ovaires. Cette pratique qui les dispose à l'engraissement, lorsqu'elles ont rapporté jusqu'à neuf ou dix ans, n'est pas du tout connue en France.

Bœuf. — Une fois mutilé, le taureau se nomme bœuf. Alors son humeur devient paisible : son impétuosité fait place à la lenteur; sa colère à la longanimité : ses membres deviennent lourds, ses mouvemens pesans; néanmoins il est de tous les animaux celui qui perd le moins extérieurement par la castration.

Choix du bœuf de tirage ou de labour. — Selon les localités, les quantités de pâturages ou de terres labourables de la ferme, ainsi que le nombre et l'état de ses bœufs déjà dressés, le cultivateur calculera s'il doit vendre ses élèves ou les garder pour son usage. En certains cantons on vend les taurillons et les génisses à deux ans; en d'autres on trouve plus de bénéfice à conduire à la foire les bœufs nouvellement châtrés, et les jeunes vaches pleines pour la première fois. D'après ses calculs, s'il se décide à vendre ses produits comme veaux ou comme élèves, et qu'il achète des bœufs faits, voici comment il doit les choisir.

Un bon bœuf de labour ne doit être ni trop gras ni trop maigre; ainsi que le taureau, il faut qu'il ait la tête courte et ramassée, le front large, les oreilles grandes, unies et velues, les yeux gros et noirs, le mufle gros et camus, les na-

seaux bien ouverts afin de respirer librement ; les dents seront blanches et égales pour qu'il puisse durer long-temps ; les lèvres noires. Il doit aussi avoir le cou charnu, les épaules grosses et fermes, la poitrine large, le fanon pendant, les flancs grands, le ventre spacieux et tombant en bas, les hanches longues, la croupe ronde, épaisse, les cuisses et les jambes courtes, grasses, charnues, le dos droit et plein, la queue tombant jusqu'à terre, et abondamment garnie de poils luisans et fins. Enfin il faut que les pieds soient fermes, le cuir épais, maniable, les ongles ou sabots courts et larges, le caractère doux et obéissant. Si avec toutes ces qualités le bœuf connaît bien la voix, qu'il soit sensible à l'aiguillon et ni trop ni trop peu mangeur, on aura fait une excellente acquisition.

Il ne faut point omettre d'observer si le poil est doux et luisant, car un poil hérissé, rude et terne, est un signe de maladie, ou tout au moins de chétive constitution.

On achète ordinairement une paire de bœufs de même taille, ou si l'on en prend un seul on l'assortit avec un bœuf de sa dimension, afin de conserver l'égalité du trait et de maintenir le soc en équilibre entre les deux travailleurs. Si les bœufs de labour étaient de grandeur et de force inégales, le plus fort porterait tout le poids du travail, tandis que le plus faible ne le pourrait seconder ; c'est à quoi il importe de faire attention lorsqu'on réunit un bœuf et une vache sous le même joug.

Manière de dresser les bœufs. — Si le cultivateur a gardé ses élèves et qu'il veuille les accoutumer à porter le joug, soit au labour ou au charroi, voici comment il s'y prendra pour réussir. Il se

gardera d'abord d'attendre trop long-temps à commencer leur éducation, parce qu'ils deviendraient indociles, et souvent indomptables. Dès l'âge de deux ans et demi ou trois ans au plus tard il faut les habituer peu à peu à porter le joug; et comme la patience, la douceur et les caresses sont les premiers moyens de les subjuguer, le bouvier devra employer ces voies de bienveillance long-temps même avant l'époque où ils pourront travailler. Il leur passera une branche d'osier au cou, autour des cornes, comme par amusement.

On commence par leur imposer un nom, qu'ils connaissent bien vite, quand le bouvier les appelle pour leur donner quelques friandises à leur usage, comme une poignée d'orge bouillie, des fèves concassées, et surtout un peu de sel. Les paysans les nomment toujours d'après leur couleur, leur taille, leur caractère; ainsi ils ont le *grand*, le *mignon*, le *rouge*, le *noiron*, le *lent*, etc. On les caresse en même temps à leur manière, c'est-à-dire en les frottant par tout le corps avec un bouchon de paille, en les grattant sous le cou, vers les oreilles, et en leur passant la main sur le dos. Tandis que le bouvier les flatte ainsi, il leur lie les cornes, ou bien leur met un harnois sur les épaules, ce que l'on devrait préférer constamment, puisque, selon la judicieuse remarque de Buffon, les bœufs tireraient beaucoup plus avantageusement de cette manière qu'à l'aide du joug, et que les bœufs écornés ne seraient point forcément mis à la réforme; quelque méthode que l'on choisisse, on les mettra quelques jours après au travail, que l'on augmentera graduellement; d'abord on les mettra au joug avec des bœufs de même taille et déjà dressés; les premiers jours ils ne traîneront

qu'une simple planche, puis une pièce de bois un peu plus forte, puis le timon avec la chaîne traînante pour les accoutumer au bruit, puis enfin le soc et la charrue. Quelque difficulté qu'ils fassent dans les commencemens, le bouvier ne les rudoiera, ne les battra point, ne leur fera point sentir l'aiguillon, car ils se rebuteraient pour toujours; il les ménagera beaucoup, ne les fera travailler qu'à petites reprises, et dans les momens de repas les attachera constamment à la mangeoire entre leurs compagnons déjà dressés; les menera ensemble boire et paître, afin qu'ils apprennent à les connaître et à se régler sur eux; en même temps on les nourrira plus abondamment, car le bétail novice se fatigue beaucoup tant qu'il n'est pas accoutumé à l'ouvrage. Si l'on remarque qu'ils ont trop chaud au retour du travail, on frotte bien les jeunes bœufs, et on leur donne un peu d'avoine pour les fortifier.

Temps du travail. — Lorsque le bouvier aura convenablement pansé ses bœufs, il les menera à l'ouvrage, en été, dès la pointe du jour jusqu'à neuf ou dix heures; alors il les ramenera à l'étable ou les laissera pâturer dans les bois, à l'ombre pendant la grande chaleur, et ne les remettra au travail qu'à trois heures du soir jusqu'à six ou sept heures, et même plus.

Au printemps, en automne et en hiver, il pourra les faire travailler sans interruption depuis huit ou neuf heures du matin jusqu'à cinq ou six heures du soir.

Les bœufs servent ainsi jusqu'à l'âge de dix ans; alors leurs dents commencent à s'user, ils deviennent de plus en plus lents et massifs, et c'est le moment de les engraisser. Nous dirons plus tard comment on y réussit aisément.

On laboure ordinairement avec une paire de bœufs, avec deux quand le terrain est très ferme, et même avec trois lorsqu'on a à labourer des terres en friches qui se lèvent par grosses mottes et par quarts.

Manière de corriger les défauts des bœufs. — C'est encore un des nombreux avantages de se servir de ses élèves, que de connaître leur humeur ; mais lorsqu'on ne le peut et qu'on achète des bœufs tout dressés, il faut s'appliquer à connaître leur caractère, et se déterminer à ne corriger leurs défauts, quels qu'ils soient, qu'avec du temps, de la patience, et quelques légers châtimens. Les défauts des bœufs sont d'être rétifs, entêtés, peureux, emportés ou paresseux.

Ces défauts tiennent à leurs dispositions physiques ou à leur éducation. Si, comme je l'ai expliqué précédemment, votre bœuf a subi la castration tard et d'une manière imparfaite, s'il vient d'un taureau méchant, il sera naturellement indocile et fougueux ; si on l'a élevé solitairement, sans l'accoutumer à voir beaucoup de monde, à se faire à divers bruits, il prendra ombrage de tout ; s'il a été châtré fort jeune, il sera doux, mais sans activité, et plus il avancera en âge, plus il sera sujet à la paresse ; au reste, passé environ cinq ans il est impossible de corriger les bœufs.

Le bœuf est-il fougueux, frappe-t-il du pied, de la corne, vous l'attacherez à un grand joug, au milieu de deux bœufs de sa force et un peu lents ; vous lui appliquerez souvent l'aiguillon, et vous n'aurez pas besoin de réitérer cinq ou six fois pour qu'il devienne docile. Le jeûne même, et la privation du vert en été, pendant quelques jours, suffiraient pour le dompter, au

moins pour très long-temps. Mais enfin si le naturel l'emporte, il sera bon de mettre aux bœufs de cette humeur un *talau* (*voyez* plus loin) ou de leur attacher un petit paquet de foin aux cornes, autant pour amortir les coups qu'ils pourraient donner à leurs compagnons au pâturage, que pour avertir les passans qu'ils aient à s'en garder ; cette pratique était en usage chez les anciens. Quand leur emportement n'est que momentané, il faut seulement les traiter avec douceur, en les appelant souvent par leur nom, d'un ton d'amitié.

Les bœufs ombrageux craignent principalement la couleur rouge ou le blanc. Lorsqu'ils sont libres, on les voit courir sur les personnes dont les vêtemens leur présentent ces nuances ; attelés, ils se roidissent et refusent d'avancer. Ne leur épargnez pas l'aiguillon, tâchez de les faire passer outre, et s'ils ne sont pas avancés en âge, accoutumez-les au grand bruit et à la multitude des objets ; attachez-les bien à l'étable, et mettez-leur en face l'objet ou la couleur qu'ils redoutent le plus.

Quant aux bœufs paresseux, comme ce défaut tient au tempérament, il est difficile à corriger ; des coups répétés d'aiguillon sont le seul remède : si l'aiguillon est insuffisant, il n'y a d'autre ressource que de les mettre à l'engrais avant le temps ordinaire ; ces bœufs-là ne peuvent pas travailler jusqu'à dix ans.

De la préférence à donner au bœuf sur le cheval pour labourer.—« Quoique peut-être aussi fort que le bœuf, le cheval est moins propre au labourage ; il est trop élevé sur ses jambes, ses mouvemens sont trop grands, trop brusques, et d'ailleurs il s'impatiente et se rebute aisé-

ment; on lui ôte même toute la légèreté, toute la souplesse de ses mouvemens, toute la grâce de son attitude, lorsqu'on le réduit à ce travail pesant, pour lequel il faut plus de courage que d'ardeur, plus de masse que de vitesse, et plus de poids que de ressort. »

Voilà ce que dit le grand Buffon, et voilà ce que dit l'expérience.

Le bœuf seul peut labourer convenablement les terrains durs et inégaux; plus le sol lui présente d'obstacles, plus il redouble de patience et de force pour les surmonter, tandis que le cheval s'arrête tout court. Pouvant travailler beaucoup plus long-temps que le cheval, qui, à raison de sa vitesse, se fatigue promptement, le bœuf fait autant d'ouvrage, et le fait beaucoup mieux.

L'entretien du bœuf est une fois moins dispendieux que celui du cheval; les harnois, la nourriture de celui-ci entraînent des frais élevés, dont les jougs et la mangeaille du premier n'approchent pas. Nous avons déjà vu que les bœufs, en ne coupant que la grande herbe, laissent une ample pâture aux autres animaux, tandis que le cheval détruit les pâturages; il lui faut du bon foin, de l'avoine, tandis que l'on ne donne au bœuf que le second ou troisième foin (on nomme ainsi les coupes successives des fourrages), encore le mélange-t-on de racines et de légumes, tels que navets, choux, pommes de terre, qui ne coûtent presque rien au fermier; un peu de fèves concassées, une poignée de maïs ou de sel, raniment sa force et son courage, comme fait un boisseau d'avoine pour le cheval; encore n'est-il nécessaire de lui en donner que lorsque ses travaux sont trop multipliés. Les ma-

ladies du bœuf sont moins nombreuses et plus faciles à traiter que celles des chevaux; s'il éprouve quelques blessures, fractures, contusions dangereuses, on a toujours la ressource de le vendre au boucher, tandis qu'en pareil cas la perte est sans compensation chez le cheval : il en faut dire autant pour l'épuisement et l'âge. Enfin, un bouvier expérimenté peut aisément traiter le bétail, au lieu qu'il est indispensable d'appeler un artiste vétérinaire auprès des chevaux.

Travail de la vache. — Dans quelques endroits de la France on emploie les vaches au labourage et au charroi comme les bœufs, tantôt seules, tantôt associées avec des bœufs de leur taille. Il résulte de cette pratique que le labour des terres est imparfait, que le lait se tarit et que les races s'abâtardissent; en cela comme en toutes choses la cupidité appauvrit au lieu d'enrichir; c'est bien assez qu'une pauvre vache produise un veau chaque année, et donne du lait pendant six à huit mois : cela ne peut être toléré que de temps en temps, et chez les petits métayers qui n'ont pas le moyen d'entretenir une paire de bœufs; encore renoncent-ils aux meilleurs produits de leurs vaches, et se privent-ils du gain le plus sûr; ces vaches ont toujours l'air misérable, les veaux sont faibles, maladifs, et le bétail dégénère de jour en jour. Heureusement l'on renonce assez à cet usage; si l'on a beaucoup de vaches, on peut les faire travailler quelquefois sans inconvénient, pourvu qu'elles ne soient pas pleines, qu'elles aient vêlé depuis long-temps, qu'elles ne labourent que des terrains meubles et sablonneux; enfin, on doit leur faire fournir seulement la demi-journée, et les nourrir abondamment.

Races de bœufs. — On conçoit qu'un animal aussi utile que le bœuf et multiplié partout depuis si long-temps, doit présenter une multitude de races et de variétés différentes; le développement de l'agronomie, développement honorable et productif, que l'on ne saurait trop encourager, a principalement contribué dans ces derniers temps à l'amélioration et au croisement des races en France. Je m'empresse d'en donner le tableau suivant; il sera utile aux bouviers, cultivateurs, nourrisseurs, marchands de bestiaux et bouchers. L'excellent mémoire de M. Francœur, inséré dans la feuille du *Cultivateur*, n° 71 et suivans (publié en 1792), m'a fourni beaucoup de documens, complétés par des observations plus récentes.

Les races de bœufs reçoivent d'abord deux grandes divisions : 1°. les bœufs dits *de haut crû;* 2°. les bœufs *de nature*. Les premiers sont de haute taille, leur fanon est très ample, leurs membres sont très forts, leurs os très gros, leur cuir est épais, leur chair très abondante, mais ils fournissent peu de suif. Les seconds se distinguent (si l'on peut s'exprimer ainsi) moins par la force que par l'agrément; la blancheur et l'homogénéïté des cornes, le potelé de la tête et de tout le corps, la finesse du mufle et des oreilles, la souplesse et le moelleux du poil, la douceur du regard, l'abondance de la graisse, et la facilité à l'acquérir, sont leurs caractères particuliers. Les bœufs de haut crû sont les limousins, les saintongeois, les angoumois, les marchois, les berrichons, les gascons, les auvergnats ou *bourrets*, les bourbonnais, les charolois, les bœufs de la Bourgogne et du Morvan. Les bœufs de nature sont les cholets, nantais,

angevins, ceux de marais, les bretons, les manceaux, les hollandais ou du pays, le bétail du Cotentin et les comtois.

HAUT CRU.

Bœufs limousins, saintongeois, angoumois.

Ces trois races diffèrent si peu entre elles, que nous les réunissons dans une description commune. Leur couleur est blonde ou d'un rouge couleur de paille, leur conformation est forte, leur taille allongée; toutes trois ont la tête grosse et de belle proportion; les cornes longues, grosses et fort pointues, quelquefois relevées d'une manière égale ou ayant la pointe tournée en bas, caractère qui appartient spécialement aux saintongeois; quelquefois aussi l'une des cornes est relevée et l'autre abaissée, et cette bizarrerie naturelle oblige le bouvier à couper l'une des deux pour pouvoir soumettre l'animal au joug : les qualités suivantes sont encore communes aux trois races. Fanon lâche, queue un peu élevée, épaules épaisses, que le garrot ne dépasse pas; reins s'abaissant un peu, de telle sorte qu'à prendre de l'épaule à la queue on trouve une légère courbure au dos, observation qui du reste s'applique à tous les bœufs de haut crû. Les races qui nous occupent maintenant font toutes beaucoup de chair et fournissent peu de suif; leur poids en viande morte s'élève depuis six cents livres jusqu'à huit cent cinquante : à l'âge de trois ans les bœufs limousins, saintongeois, angoumois, travaillent dans leur pays, dans le haut Périgord et le haut Poitou. Tous les ans chaque paire de bœufs change de propriétaire et de canton; à neuf et dix ans ils

reviennent dans le Limousin, ou sont dispersés dans la Normandie, où on les engraisse et les vend.

Bœufs marchois et berrichons.

Ces deux races ont encore beaucoup de ressemblance entre elles; elles naissent dans la Marche et dans la partie du Berry voisine du Limousin : plus les bœufs sont rapprochés de cette dernière province, plus ils sont gros et forts ; magré cela, et quoique la race limousine soit la meilleure, les laboureurs de la Marche et du Berry préfèrent les bestiaux qui ont plus de rapport avec la race de leur pays. Un très grand nombre de bœufs du Limousin, naturalisés dans la Marche et le Berri, portent le nom de ces provinces; les marchois et les berrichons sont communément d'un blond pâle et comme sali; leur conformation, leur taille, leurs produits sont presque les mêmes que chez les limousins, les gascons et les saintongeois; cependant leur taille est un peu plus courte et leurs membres sont plus petits; leurs cornes sont longues, grosses, verdâtres et relevées constamment en pointe; leur poil est très long, très gros et très dur sur le front : on trouve sur le poil qui recouvre l'os frontal un peu de blanc, occasionné par une plaque de bois que les bouviers leur appliquent à cet endroit en les attelant; leur poids ordinaire est de cinq cents à sept cents livres : les plus petits de ces bœufs, qui exploitent et nourrissent la Touraine, pèsent trois cent cinquante à cinq cent cinquante.

Les marchois et les berrichons sont peu recherchés des engraisseurs et des bouchers, quoi-

que leur cuir soit très bon : on les engraisse en partie dans le pays, soit au vert, soit au sec ; mais, selon l'usage du Limousin, le plus grand nombre passe en Normandie au temps de l'engrais. Les excellens pâturages de cette province multipliant les moyens d'engraissement, nous verrons presque toutes les races françaises de bœufs s'y rendre.

Bœufs gascons.

Voici la plus grosse race des bœufs de haut crû ; il n'est pas rare d'y trouver des sujets du poids de deux mille livres. Les bœufs gascons ont la taille plus longue que les saintongeois, et beaucoup plus de ventre ; la tête et les cornes sont de plus grande dimension, le cuir est plus épais et plus fort ; au reste, ces variétés se rapprochent assez. La couleur ordinaire des gascons est d'un blanc sale, quelquefois rembruni d'une teinte de suie, principalement vers la tête. Les plus beaux bœufs de cette espèce alimentent ordinairement Bordeaux, et ceux d'une qualité inférieure servent aux salaisons qui approvisionnent la marine : parmi les premiers, ceux qu'on engraisse dans le Limousin viennent ordinairement à Paris.

Bœufs auvergnats ou bourrets.

Cette race est la plus précieuse et la plus estimée des bœufs de haut crû ; on la reconnaît sans peine aux caractères suivans : conformation courte et très large, taille peu élevée, os fort gros, ventre tombant presque à terre, forme massive et très pesante en toutes les parties, couleur rouge vif, semée de taches blanches plus ou moins grandes, et disposées irrégulière-

ment, à la tête, sur la croupe et sur le dos ; tête courte et large, mufle gros, cornes courtes, blanches, relevées en pointe et un peu torses: ces bœufs sont d'une nature très recherchée et qui mérite de l'être. La race des gascons exceptée, les bourrets produisent plus de suif que tous les autres bestiaux de haut crû ; leur viande est belle, compacte, bien couverte de graisse et d'une qualité supérieure ; leur poids va de cinq cent cinquante à huit cent cinquante livres ; et grosseur égale, les auvergnats pèsent plus que les précédens : cette différence tient à la nature de leur chair. A trois ans ils descendent des montagnes et passent dans les plaines du haut Poitou ; ils changent annuellement de maître, et vont enfin s'engraisser dans les pâturages de la Normandie. Le plus petit nombre, qui reste en Poitou, est engraissé au foin dans les cantons de Héraïe, Saint-Maixent et de la Motte-Saint-Héraïe : cette partie des bourrets forme une très belle race nommée *bœufs mottois*, fort estimée des acheteurs, qui la recherchent dans les marchés, au temps de Pâques.

Bœufs bourbonnais.

Il y a dans le Bourbonnais beaucoup de bœufs venus des départemens voisins, et que l'on y engraisse au sec ; les natifs y sont en très petite quantité, quoique dans les foires tous les bœufs que nourrit cette province reçoivent le nom de bourbonnais. On voit dans le pays une race de petits bœufs qui lui appartiennent ; ils sont d'un rouge vif, avec plus ou moins de blanc ; la tête et le cou sont menus, les cornes longues et pointues ; ce sont les moins forts et les moins

prisés des bœufs venant du Bourbonnais : leur poids est peu considérable.

Bœufs charolois.

Nous avons ici à décrire une fort belle race. Les bœufs ainsi nommés ont le pelage blanc comme lait avec quelquefois des taches rouges. Quoiqu'ils soient bestiaux de haut crû, ils se rapprochent beaucoup des bœufs de nature par leur humeur douce, leurs cornes courtes et fines, leur disposition à prendre la graisse, et surtout par l'absence de la courbure des reins. On les vend communément de quatre à cinq ans ; aussi leur accroissement est-il loin d'être complet : malgré cela, les bœufs charolois sont de très bonne qualité en chair, suif et cuir. Leur conformation est courte, large et massive ; quoiqu'ils soient très jeunes, ils ont le ventre extrêmement gros ; leur tête est de belle proportion ; leurs cornes sont belles aussi, mais un peu verdâtres. On les engraisse dans les pâturages du pays ; comme le nombre en est insuffisant, le Nivernais en fournit une grande quantité, qui prend également le nom de charolois. Il s'en vend autant à Lyon qu'à Paris. Le poids de ces beaux bœufs est de six cents à huit cent cinquante livres. Il est bien à regretter qu'ils ne soient pas plus nombreux, et n'aient pas trois ans de plus pour se développer.

Bœufs du Nivernais.

Les bœufs de cette province ressemblent assez aux auvergnats ou bourrets ; mais leur nature est plus douce et moins massive : leur chair est aussi moins compacte ; car, à grosseur égale, ils

sont d'un poids beaucoup moins fort. On les répand ordinairement hors de leur pays pour le travail et pour l'engrais, ainsi que nous l'avons vu dans l'article précédent. Les plus beaux individus passent dans le Morvan, et fournissent dans les marchés des bœufs de huit à neuf cents livres. Leur chair est de bonne qualité. Pour des bœufs de haut crû, ils produisent beaucoup de suif, et n'ont pas le cuir fort.

Bœufs de la Bourgogne.

Cette race, peu estimée, fournit des bœufs un peu plus blonds que les derniers : leur nature est rude, leur suif peu abondant, et leur cuir épais. On les garde assez vieux avant de les mettre à l'engrais, qu'ils prennent difficilement ; leur chair est d'une qualité inférieure. A la couleur près, ces bœufs ressemblent aux berrichons : ils sont petits, et leur plus gros poids s'élève rarement à six cents livres.

NATURE.

Bœufs cholets, nantais, angevins.

Cette réunion indique que ces trois races ont de la ressemblance : elles en ont en effet, bien qu'on distingue entre elles des nuances qui servent à guider l'acheteur. Le plus grand nombre de ces bœufs naît dans les bocages du haut Poitou. Les uns y restent, et sont engraissés à six et sept ans au plus tard avec du foin et des choux ; ce sont les cholets. Ils nourrissent plusieurs provinces depuis les approches de Pâques jusqu'en juillet, et forment la tête de la provision de Paris. Les deux dernières parties vont dans les environs de Nantes, d'où leur vient

leur dénomination. Ces bœufs cultivent et engraissent le pays de Retz, une grande partie de la Bretagne, de l'Anjou, et les deux rives de la Loire jusqu'à Angers. Leur extérieur est facile à distinguer de la race primitive : on les garde plus long-temps que les cholets, et on les estime autant. Les deux tiers au moins de ces bœufs passent encore dans les prairies de la Normandie.

On comprend encore sous le nom de nantais une race très répandue dans la partie orientale de la Bretagne, et qui ressemble en beaucoup de choses aux poitevins, sauf que la tête est plus menue. Les bœufs qui cultivent les cantons voisins de Rennes et de Fougères vont aussi s'engraisser en Normandie.

Restent les angevins, qui se rapprochent encore des bestiaux du Poitou ; mais les exceptions sont nombreuses, car leur nature est plus dure, leur conformation moins parfaite. On s'en sert du côté de Saumur, Loudun et Chinon. Ils travaillent long-temps, et comme ils sont vieux lorsqu'on les met à l'engrais, ils le prennent avec difficulté ; ils finissent aussi par aller en Normandie.

Toutes les races que nous venons de décrire sont celles des Nantais. Leur extérieur est remarquable. Ils sont gris, noirs, marrons ou bruns ; leur tête est courte et large ; leurs longues cornes sont noirâtres, c'est-à-dire que, blanches d'abord auprès du front, elles brunissent peu à peu jusqu'à ce que la pointe devienne entièrement noire. Ces bœufs ont peu de fanon, mais la poitrine très descendue. Leur corps, et généralement leur conformation, est de belle proportion. Ils ont les épaules, les reins et le cimier sur la même ligne, et diffèrent en cela

des bêtes de haut crû, chez qui la queue est toujours enfoncée. Ce genre de bétail est très prisé des engraisseurs et des bouchers : la bonne qualité de sa chair, l'abondance de son suif, dédommagent bien de la petite quantité de son cuir. La taille est très variable : on voit dans les nantais de très petits bœufs, et d'autres pesant neuf cents livres, ce que les nombreuses variétés de cette race expliquent facilement.

Bœufs maraîchins.

Ces bœufs pourraient être considérés comme une nouvelle variété des nantais, car ils sont de la même couleur et de la même sorte de poil : mais ils ont plusieurs différences qui ne permettent pas de les réunir à cette race. Ils sont beaucoup plus grands et plus longs; leur conformation est moins parfaite, principalement dans la tête, qui est plus longue. Leurs cornes sont plus grandes; en un mot leur nature est plus rude. Ils sortent peu du pays; aussi sont-ils si sauvages, qu'ils sont excessivement effrayés lorsqu'on les conduit à la foire. Les marais où ils naissent forment une espace de terrain assez étroit qui s'étend de Machecoul à Rochefort : on voit dans cette distance de petits marais, et d'autres très étendus, surtout en allant de Luçon à Rochefort. Ces derniers marais produisent une race de bœufs nommés bœufs de Fontenay ou *callots*. Ceux du nord de Luçon sont les plus beaux : on les appelle *bœufs du grand-marais*, quoiqu'à cet endroit-là les marais soient plus circonscrits. C'est la taille de ces animaux qui a fait donner ce titre à ce canton. Cette race de bétail croît et travaille en ces marais. Les fermiers,

nommés *cabaniers*, ayant beaucoup de bêtes à cornes et peu de terres labourables, ces animaux ont peu d'ouvrage et s'engraissent en travaillant, soit au pâturage en été, soit à l'étable en hiver. Comme alors la terre est inaccessible, les maraîchins qui demeurent en repos sont déjà gras quand ils reprennent le vert. Ceux que l'on destine à la vente, quittent le pays à l'époque de la Saint-Jean, jusqu'au mois d'août. Mais, si le cabanier ne trouve pas à s'en défaire aux foires voisines de son endroit, il ne va pas plus loin, et, dans son insouciance, ramène ses bœufs gras à leur genre de vie jusqu'à l'année suivante. Il ne les reconduit pas plus tôt aux marchés, et quelquefois les ramène encore. La graisse des maraîchins étant ainsi d'antique date, le suif en est très abondant; mais cette graisse est jaunâtre, et la chair un peu huileuse est désagréable.

Les cabaniers gardaient autrefois leurs bestiaux plus vieux qu'à présent, et ce défaut était plus remarquable; la viande se gâtait facilement; et quoique les bouchers trouvassent une énorme quantité de suif aux *bœufs des grands-marais*, ils en achetaient peu, crainte de perdre la chair. Maintenant que les cabaniers, moins routiniers, vendent leurs bêtes plus jeunes, elles ont moins de suif, mais une meilleure chair. Il ne convient pas néanmoins de propager cette race, quoiqu'elle soit de forte dimension, et fournisse des sujets du poids de sept cents à mille livres.

Bœufs bâtards.

Les vaches appelées *flandrines* dans le Poitou, l'Aunis, les marais de la Charente, viennent d'une race de bêtes à cornes amenées dans ces

provinces de Flandre et de Hollande. (*Voyez* plus bas *Races étrangères.*) Cette race, croisée avec celle des bœufs du pays, a produit une troisième race nommée *bâtarde*.

Bœufs bretons.

Ces bestiaux, très petits, naissent, travaillent et s'engraissent dans la Basse-Bretagne ; ils passent aussi en petit nombre dans les prés de la Normandie ; d'autres, tout engraissés, viennent à Paris, et les salaisons de la marine en consomment la plus grande partie : les bœufs pèsent seulement de trois cent cinquante à cinq cents livres. On dit ordinairement que le bas-breton, son chien, son cheval, son cochon, sa vache et ses deux bœufs couchent ensemble : ce dicton railleur indique l'inertie que peuvent produire l'habitude et la routine. Si les habitans étaient plus éclairés et plus actifs, la Bretagne, pourvue de débouchés maritimes, et dont le sol est d'ailleurs favorable au bétail, pourrait faire un commerce considérable ; mais il faudrait pour cela que les prairies fussent mieux entretenues qu'elles ne le sont de temps immémorial. Les bœufs que nourrissent ces prairies sont de petite taille, tantôt blancs et rouges, tantôt blancs et noirs ; la tête et les membres sont fort menus, les cornes très allongées et noires par le bout ; ils donnent peu de suif et pas davantage de cuir ; leur chair est succulente, mais cette qualité n'empêche point que la race des bœufs bretons ne soit très peu considérée.

Bœufs manceaux.

Cette race de bestiaux est petite, mais pré-

cieuse et abondante. L'exiguité de leur taille provient moins de leur conformation que de leur grande jeunesse, car ils vont à la boucherie à six et sept ans. Comme ils demeurent habituellement au pays, qu'ils ne quittent que pour aller s'engraisser en Normandie, et que les travaux n'y sont pas en proportion avec leur grand nombre, les cultivateurs se hâtent de les réformer et ne leur laissent pas acquérir tout leur développement ; mais ces bœufs n'en sont pas moins regardés avec raison comme une des bonnes races de France. Ce qui justifie cette opinion, c'est qu'ils sont de toute grosseur, suivant les cantons, la taille élevée des vaches et le goût des nourrisseurs : le Maine pourrait facilement avoir des bœufs d'élite. Ceux qu'il produit sont d'une nature extrêmement douce ; ce sont les plus dociles que l'on connaisse. Leur poids, très fort pour leur dimension, le bon goût de leur chair, l'abondance de leur cuir et de leur suif les font également rechercher. Leur poil est rouge ou blond, mais d'une teinte plus douce et plus claire que ne l'ont les bœufs de haut crû. La supériorité des manceaux est dans leur nature plus qu'à l'extérieur, car la tête et le cou sont menus, les formes allongées, le dos présente peu d'épaisseur ; le cimier est plat, la queue enfoncée, le fanon manque à presque tous ; c'est le caractère distinctif de la race, et les individus qui en ont beaucoup sont peu prisés ; les cornes sont fines et blanches comme celles des bœufs de nature.

Bœufs hollandais ou du pays.

On réunit sous ce titre un grand nombre de bœufs originaires de la Hollande et nourris dans

la Normandie, où ils présentent beaucoup de variétés. La première est d'abord la race bâtarde de Château-Gonthier, produite par les soins de M. Boreau de la Besmaidure. Il y a cinquante ou soixante ans que cet honorable négociant d'Angers fit acheter en Normandie un taureau et quelques vaches de race hollandaise. Il obtint de ces animaux une race belle et nombreuse; mais par malheur le taureau avait la tête et le cou de très faible proportion, et tous ses descendans manquent en cette partie : ce défaut est un petit inconvénient dans un seul individu, mais il est grave dans une race entière.

La race proprement dite des bœufs hollandais ou du pays, est due au soins de M. de la Roque, herbager, qui, chargé il y a environ trente ans d'une mission ministérielle, fit passer dans la vallée d'Auge une race hollandaise. La Normandie est généralement peu propre à faire des élèves; les pâturages y sont trop fertiles, trop gras pour entretenir une race; ils conviennent spécialement à l'engraissement des individus. Il y a cependant quelques vaches pour les besoins de la province; par ce motif, la race de M. de la Roque s'est perpétuée en petit nombre, mais elle n'a pas dégénéré. Les sujets étant bien choisis, l'espèce, sans devenir plus grosse, a pourtant acquis une nature plus parfaite; c'est le plus gros bétail de France, car le poids s'élève jusqu'à douze cents livres. Ces bœufs sont d'un rouge foncé, avec la tête blanche ou variée de rouge et de blanc; on en voit aussi de brun et de noir, mais le blanc y est toujours un peu mêlé. Ils ont la tête courte et large, les cornes grosses et rondes à l'extrémité; leur conformation et leur taille sont de belle proportion. La

queue est enfoncée ; la chair abondante et délicieuse, quoiqu'elle soit mêlée d'une graisse un peu jaune ; le cuir et le suif sont abondans. Toutes ces qualités ne pourraient être complètes qu'à l'âge de sept ou huit ans au moins, après avoir travaillé pendant quatre ou cinq ans ; mais comme en Normandie on laboure avec des chevaux, et que les bœufs demeurant oisifs pendant huit ans dans les prairies dépenseraient trop, on les vend à trois ans, et par conséquent leur développement est imparfait. On devrait élever ailleurs, dans les pays de bons pâturages où l'on fait travailler les bestiaux, cette race précieuse ; elle a très bien réussi à Château-Gonthier.

Bœufs cotentins.

Le Cotentin, canton de la Normandie, situé à l'extrémité nord-ouest de cette province, est le seul ou l'on élève de jeunes bœufs. La race de ce pays a des caractères très différens des autres ; sa couleur, sa conformation, sa physionomie sont toutes particulières. Elle est bronze, c'est-à-dire brune, chinée de noir ; la tête est longue et mince ; les cornes sont allongées, menues et fort pointues. Les cotentins ont encore le ventre très ample, le dos élevé en cime, les fesses aplaties, la queue enfoncée, les membres menus ; ils sont peu massifs ; leur viande est peu courte, et par conséquent la graisse insinuée dans les chairs la rend très succulente et d'un goût exquis. Comme les précédens, ces bœufs ont la graisse jaunâtre, beaucoup de suif, mais leur cuir fait exception ; il est très léger. Tels sont les caractères de l'ancienne race des cotentins ; on en voit maintenant une nouvelle.

Depuis quarante-cinq ans les nourrisseurs ont pris l'usage d'acheter dans la vallée d'Auge des taureaux hollandais, et il est surprenant combien ils sont parvenus à grossir la race sans changer leurs vaches, mais seulement en choisissant les plus beaux sujets. Leurs bœufs sont très gros et du poids de treize à quatorze cents livres, plus souvent que l'on ne le voit dans la vallée d'Auge même : cet exemple prouve qu'il suffit d'accoupler des bêtes de choix pour l'amélioration des races. Cette introduction a aussi produit un changement léger sur l'ancienne race du pays; on y voit fréquemment des bœufs rouges tachés de blanc et ayant de gros os.

Bœufs comtois.

La conformation de ces bœufs, de race moyenne, ressemble à celle des cotentins d'ancienne race; mais leurs cornes sont plus torses. Ils sont blonds ou bruns avec la tête blanche, sorte de pelage que l'on voit fréquemment aux cotentins, quoique le bronze soit la couleur dominante. Ces points de ressemblance ne sont qu'extérieurs, et les comtois ne valent pas les cotentins : aussi sont-ils peu estimés : leur poids ne passe pas cinq cent cinquante.

Bœufs de la Camargue.

La race la plus remarquable du bétail de France est sans contredit celle qui peuple ces îles que forme le Rhône à son embouchure, ce qui ne signifie nullement qu'elle soit la plus recommandable. Cette espèce de bœufs tient du buffle par sa couleur noire, par son ventre tombant fort bas, et son air farouche et menaçant.

Les cornes très courtes de ces animaux, dont les pointes se rapprochent, présentent un croissant parfait; leur cuir épais les garantit des piqûres des insectes, très multipliés dans les marais de ces îles. Comme les buffles, leur chair est rouge, dure, filandreuse et de mauvaise qualité; celle du veau est presque aussi mauvaise : même après la cuisson, la peau de la tête reste noire. Le bas prix de cette chétive viande fait que le peuple s'en contente : elle est un peu meilleure en été, parce qu'alors ces bœufs ont du repos, et trouvent une pâture abondante; ils vont extrêmement vite, et sont fort agiles à la course; leur allure ordinaire est le grand trot. Des hommes à cheval les gardent en troupeaux, et les amènent au travail, jamais à l'étable, car en quittant la charrue, ces bœufs vont tout de suite aux prés. Ce sont des bêtes fort dangereuses; dans leur fureur fréquente, ils attaquent les hommes et se font redouter des voyageurs, surtout dans la partie méridionale de la contrée, où ils voient peu de monde. On est forcé alors de monter sur un arbre ou de se coucher ventre à terre, les bras étendus, sans remuer; le bœuf flaire et passe outre en voyant l'homme sans mouvement. Ces bœufs étant si terribles, on doit penser ce que sont les taureaux. Les vaches ne sont pas moins méchantes, principalement lorsqu'elles ont des veaux.

Voilà, cette espèce exceptée, les races qui alimentent les marchés de Sceau et de Poissy : il en vient aussi de l'étranger. Comme nous ne parlerons pas des bœufs qui y viennent rarement, et en quelque sorte par hasard, et que nous ne nous occuperons que de ceux qui s'y rendent habituellement et qu'on y attend en saisons ré-

glées, nous ne traiterons que des bœufs suisses, franconiens, flamands, appelés aussi hollandais.

ÉTRANGERS.

Bœufs suisses.

Ces bœufs ressemblent aux auvergnats ou bourrets, mais dans une plus grande proportion; ils ont plus de fanon, plus de cuir, et sont d'une nature plus rude. Les bourrets sont tous rouges, les suisses ont autant de rouge que de brun; presque tous ont la tête blanche. Ils pèsent mille livres; du reste ils ne valent pas les bœufs d'Auvergne, car leur viande est peu compacte, de médiocre qualité, et leur suif est peu abondant; la force de leur cuir convient bien à leur dénomination de bœufs de haut crû. En effet, leur cuir est le plus gros que l'on connaisse, puisqu'il est du poids de cent cinquante livres : les suisses sont peu nombreux, et conduits très jeunes au boucher.

On sait que les vaches suisses sont très renommées par leur grande taille, l'énorme quantité de lait qu'elles fournissent, et la grosseur de leurs veaux. Ces avantages ont souvent déterminé les nourrisseurs à s'en procurer; mais ils ont été fréquemment trompés dans leurs espérances. Ces vaches dépérissent assez généralement quand on les importe; parce qu'elles ne trouvent plus des pâturages aussi succulens que ceux de leur pays. Pour en retirer ce que l'on s'en était promis, pour les conserver même, il faut les nourrir proportionnément à leur taille, et tâcher de suppléer par la quantité à la qualité du fourrage.

Bœufs franconiens.

C'est une des races étrangères les plus estimées, quoiqu'elle soit peu massive, et que sa chair ait peu de saveur, ce que l'on doit attribuer à la manière d'engraisser ces bœufs. Leurs cuisses sont minces, leurs membres menus, leurs cornes blanches, fines, relevées et pointues; leur flanc descend très peu; leur chair est abondante et de belle apparence; ils sont d'un rouge vif, avec la tête blanche; leur nature est très douce. Ces bœufs sont toujours nourris au sec, et travaillent encore lorsqu'on achève leur engrais avec de l'avoine; ils pèsent de quatre cent cinquante à sept cents livres.

Bœufs flamands, dits *hollandais.*

Ce bétail a beaucoup de rapport avec nos bœufs, mais il est d'une moins belle proportion. Sa taille très grande, très longue et très mince, sa tête allongée, ses cornes noires et fort grandes, son peu de ventre, lui donnent un air étrange. On ne fait pas ordinairement travailler ces bœufs; aussi ceux qui viennent à Poissy n'ont guère que quatre à cinq ans. A raison de leur jeunesse, leur viande est lourde, et de médiocre qualité, quoique assez grasse. Leur cuir est très fort, et leur poids de six à huit cents livres. Leur nature est douce; mais, en général, ils sont peu préférables aux autres races.

Les vaches hollandaises, toujours maigres, fournissent considérablement de lait. On peut les traire toute l'année, excepté quelques jours avant le vêlage. Ces précieuses bêtes font la richesse de la Hollande par la quantité de fromage et de beurre qu'elles lui procurent; mais il leur faut

des pâturages excellens. Les observations que je viens de faire sur les vaches suisses s'appliquent rigoureusement à celles-ci. En fait d'agriculture, il ne peut y avoir de procédés universels, la qualité du sol modifiant tout.

Bœufs anglais.

Parmi les races étrangères, l'agronome doit distinguer celles d'Angleterre. Les bœufs des comtés de Devonshire et de Sussex l'emportent de beaucoup sur ceux de la partie méridionale. Le rapport de ces deux dernières races est frappant; cependant, la première est la plus estimée, à raison de la finesse de sa tête et de son cou. L'Angleterre doit presque toutes ses races à la France, principalement celle de Guernesey. Des taureaux et des vaches de Normandie conduits dans cette île y ont produit, par leur croisement avec le bétail du pays, des bœufs de très belles formes, vigoureux au travail, moins lourds dans leur marche, moins difficiles à nourrir, plus susceptibles d'engraissement; en un mot, de meilleure qualité que la race pure. Une autre race anglaise est celle de Norfolk : bien que sa taille soit petite, les bouchers de Londres la préfèrent. Les bestiaux de Hereford'shire et de Wilt'shire sont très grands, et ceux du comté de Suffolk ont le même privilége. Il y a dix-huit ans qu'on tua dans cette dernière province un veau âgé de quatre mois et demi, et pesant quatre cent quarante-sept livres. Quelques années auparavant on avait présenté au roi un bœuf d'une grosseur colossale; les cornes avaient cinq pieds de longueur; le poids entier était de trois mille neuf cent vingt livres.

On voit aussi, dans le comté de Suffolk, des bœufs sans cornes, originaires d'Écosse, qui méritent la préférence sur les autres bœufs anglais. Ils sont demi-sauvages, petits, mais bien proportionnés, et leur chair est délicieuse. Les Écossais les nomment *bœufs humbles*, plus encore à raison de leur taille rapetissée que par leur manque de cornes. La race d'Irlande est également écornée.

AUTRES RACES ÉTRANGÈRES DE BOEUFS.

Races du Nord.

Les bœufs de l'Inde manquent aussi de cornes, quelques uns naturellement, et le plus grand nombre par les soins de l'homme. Ces derniers portent en place de leur arme naturelle une protubérance ronde et très dure, stigmate de l'opération qu'ils ont subie. Voici comment elle se pratique : les Indiens font une incision à l'endroit où doivent pousser les cornes au veau, et y appliquent un fer rouge. Nous avons déjà vu que les bœufs du Paraguay ont des cornes tombantes : ils en sont quelquefois dépourvus.

Les bœufs du Danemarck sont très grands et très maigres. Cette maigreur tient aux pâturages de leur contrée ; car, lorsqu'ils sont importés en Hollande, ils y viennent facilement gras. Les bœufs de l'Ukraine et de la Tartarie sont les plus grands du monde. Ceux de Hongrie sont d'une taille moins élevée, et pourtant très grands encore. Les sujets de cette race, amenés en France en 1814, avaient les cornes très longues et bien placées, et le poil d'un gris cendré distribué par mêches.

Les bœufs de Norwége, selon Pontoppidas,

sont petits et jaunes comme les chevaux de ce pays. Ils sont un peu plus forts dans les îles voisines, parce qu'ils y vivent en liberté et trouvent une meilleure pâture. Ils y sont accompagnés de quelques béliers, habitués à chercher eux-mêmes leur nourriture en hiver. Quand ces derniers ont trouvé de l'herbe en grattant la neige avec leurs pieds, les bœufs les repoussent, s'en saisissent et ne les laissent manger que lorsqu'ils sont rassasiés. Ils deviennent si sauvages que l'on est obligé de leur faire la chasse. Les vaches donnent très peu de lait, aussi les habitans sont-ils forcés d'en avoir beaucoup à la fois.

Les bœufs russes sont forts et beaux; les kirguis, espèce de gros bétail, ont des taureaux d'une force et d'une beauté extraordinaires. Les bœufs de Crimée sont plus petits que ceux de l'Ukraine, et ressemblent aux hongrois par la taille et par la couleur. Ils ont la marche plus pesante que dans les montagnes où la race, quoique petite, a une allure vive. Parmi ces bœufs montagnards il y en a beaucoup de la taille des gazelles, et d'une forme très agréable. (1)

Races étrangères du Midi.

L'Espagne et l'Italie nourrissent de très beaux bœufs : les derniers, gris, avec la tête blanche, sont de grande dimension. Les bestiaux de la Sicile, très nombreux, portent des cornes remarquables par leur grandeur et la régularité de leur figure. Elles présentent à peine une légère courbure, et leur longueur ordinaire, mesurée en

(1) Voyez le *Nouveau Voyage dans les gouvernemens méridionaux de l'empire de Russie*, par Pallas.

ligne droite, est de trois pieds ou trois pieds et demi. Elles sont toutes très régulièrement contournées et parfaitement semblables. Les bœufs de l'Etna, qui sont encore plus gras et plus vigoureux que le bétail du reste de l'île, ont encore des cornes plus grandes. Plusieurs cabinets d'histoire naturelle conservent ces cornes comme un objet de curiosité. Cette belle race, transportée dans les îles de Lipari, dégénère extrêmement.

Les bœufs de l'île de Malte ne sont ni beaux, ni multipliés. Dans la Sardaigne, le bétail est rare, petit et maigre. On y comptait cependant, en 1771, suivant Celti, 350,160 têtes de gros bétail, en y comprenant les vaches et les veaux. Le manque de soins et de connaissances a presque détruit cette belle et nombreuse race. C'est une leçon pour les agriculteurs.

Il nous reste encore plusieurs races étrangères à décrire; mais, comme leur conformation et les usages auxquels on les soumet diffèrent beaucoup de ceux de nos bœufs, je pense que leur description conviendra mieux au chapitre des *Notices historiques* qu'à celui de l'*Économie rurale*.

CHAPITRE IV.

HYGIÈNE RURALE.

Construction des étables. — Devoirs du bouvier. — Nourriture au vert, nourriture au sec. — Usage du sel. — Boisson. — Opinions diverses sur les avantages de nourrir le bétail à l'étable ou à l'air. — Devoirs de la vachère. — Soins hygiéniques des vaches laitières. — Manière de les traire. — Engraissement des bestiaux.

Ce n'est pas sans intention que j'intitule *Hygiène* ce chapitre, qui pourrait également porter en titre *Economie rurale*; premier aperçu qui fait voir, au reste, comment le bien-être des animaux domestiques et l'intérêt de l'agriculteur sont étroitement liés. Mon dessein n'est point de les séparer, mais d'apprendre au cultivateur irréfléchi, qui songe seulement à la santé de son bétail après qu'elle est perdue, que des règles sages et constantes dans la satisfaction de tous les besoins de la vie rendent chaque moment un préservatif des maladies. L'absence de ces règles, au contraire, fait de chaque moment une cause active de dépérissement et de douleur. Je voudrais que le cultivateur se dise habituellement : « *Cette pratique est-elle salutaire?* » et qu'après en avoir reconnu l'utilité, il passât outre malgré les objections de la routine, de la cupidité, et les embarras que, par le manque d'habitude,

cela pourrait lui donner d'abord. Je voudrais qu'il songeât toujours que, lorsque faute des soins prescrits, ses bêtes tomberont malades, le temps qu'elles perdront ainsi que lui, l'argent qu'il consumera pour le droguiste et le vétérinaire, la chance de les voir succomber et introduire dans son troupeau une maladie contagieuse; enfin, les souffrances de ces pauvres animaux que lui a confiés la Providence, lui feront amèrement regretter la misérable épargne de quelques sous et de quelques instans.

Pour lui faire apprécier l'indispensable nécessité des précautions hygiéniques dans le gouvernement du bétail, nous indiquerons constamment les différentes maladies que préviennent ces précautions : qu'il les prenne avec exactitude, et nous lui garantissons, avec les meilleurs auteurs, les agronomes les plus éclairés, la réflexion et l'expérience, que son bétail sera sain, vigoureux, fécond, et lui rapportera une fois davantage.

Construction des étables. — Les étables à bœufs, que l'on nomme aussi *bouverins*, doivent être extrêmement propres et aérées; il faut qu'elles soient exposées au levant, et placées dans un endroit sec et élevé; il sera bon qu'on y pratique des égoûts pour l'écoulement des urines; le fumier sera placé immédiatement dessous ces égoûts, qui contribueront à lui donner une nouvelle valeur. Les étables seront pavées et toujours bien garnies de litière, afin de prévenir l'humidité; elles seront éloignées, autant que possible, du bruit de la basse-cour, car on sait combien le repos est favorable à la rumination; au lieu de ne recevoir l'air et la lumière que par des ouvertures très étroites, l'étable

à bœufs sera percée de plusieurs fenêtres de moyenne grandeur, et disposées de manière à établir un courant d'air quand le bétail sera absent.

Des expériences directes, et les observations de M. Huzard, ont prouvé jusqu'à l'évidence que les bestiaux, toujours dans l'ombre, dépérissent promptement, et que les vaches donnent un lait de mauvaise qualité. Le manque d'air est encore plus contraire, car il est la source de presque toutes les fièvres inflammatoires, maladies putrides, les pleurésies et presque toutes les affections de la poitrine, sans parler de ces maux singuliers et contagieux qui bravent les efforts de l'art, ruinent l'agriculture et désolent les Etats (1). Il ne faut que réfléchir un peu pour reconnaître que l'air vicié par la respiration d'un grand nombre de bœufs et de vaches, par les vapeurs de leur transpiration et de leur fumier, agit continuellement et malignement sur leurs organes, de manière à les altérer; qu'ensuite le passage subit de l'atmosphère étouffante de ces étables, trop fermées, à l'air froid et humide, expose ces malheureux animaux aux plus grands accidens; il leur vaudrait cent fois mieux demeurer sans abri que de séjourner dans ces étables malsaines, où tous les dangers semblent réunis. Par la chaleur, l'humidité pestilentielle, la malpropreté où on les force de vivre, leurs cornes et leurs sabots se ramollissent, leurs jambes se couvrent

---

(1) *Voyez* les Mémoires de MM. Douzan, Vicq-d'Azir, Bellerocq, Paulet, de Sauvages, Chabert, etc., sur les épizooties régnantes à diverses époques.

de tumeurs, les dartres et la gale s'étendent sur tout leur corps; il leur survient aux genoux des nodosités, espèce de goutte qui les empêche de marcher (cette indisposition frappe surtout les vaches des bords de la Creuse, où les étables sont très humides), le pis des vaches s'engorge et se ronge d'ulcères.

Pour prévenir tant de maux, le cultivateur ne se bornera pas aux sages mesures de construction que nous venons d'indiquer; il méprisera le préjugé où l'on est que le froid nuit au bétail, et qu'on ne saurait trop l'en garantir; il laissera toujours une fenêtre ouverte en hiver, afin que l'air puisse librement se renouveler: dès qu'en entrant dans l'étable il éprouvera de la difficulté à respirer; qu'il sentira une odeur pénétrante, et que la lumière qu'il y apportera pour juger de l'air, s'affaiblit ou s'éteint, il ne perdra point de temps pour purifier son étable en ouvrant toutes les issues et en y faisant brûler du vinaigre; s'il craint que pendant l'ouverture générale des fenêtres ses bêtes aient gagné du froid, il les bouchonnera, et la transpiration ne sera pas arrêtée, et il n'aura à redouter aucun résultat fâcheux.

Il est important aussi que les étables soient assez spacieuses pour que chaque bête ait un espace de cinq pieds au moins.

Enfin, la forme du plancher n'est rien moins qu'indifférente. Si, comme on agit communément, ce plancher consiste en quelques planches posées transversalement à distance sur des perches longitudinales, il en résultera que la poussière tombera sur le fourrage, le gâtera et contribuera à fatiguer les organes digestifs du bétail, comme nous le verrons plus tard à l'article de la

nourriture; le bouvier aura donc soin de rapprocher les planches, ou plutôt de les faire tenir l'une à l'autre.

On dirait que les pauvres métayers prennent tous les soins possibles pour s'appauvrir encore. Ont-ils une vache dont le lait leur procure quelque aisance, ils la mettent dans la même étable que leurs poules et leurs cochons. Outre que cette réunion inquiète la vache et l'empêche de ruminer en repos, que l'odeur qu'exhalent les autres animaux lui déplaît et lui nuit, les poules volent dans sa mangeoire pour y picoter quelques grains, elles y déposent leur fiente, y laissent des plumes, la vache avale ces objets avec le fourrage, et peut en éprouver de cruelles indigestions.

Devoirs du Bouvier. — Soit que propriétaire d'un grand troupeau de bœufs, vous ayez un bouvier spécialement chargé de leur entretien, soit que fermier de quelques terres vous ne possédiez qu'une paire de bœufs pour les faire valoir, voici comment vous devez vous y prendre pour maintenir vos bêtes en bon état et prévenir leurs maladies.

Le bouvier se levera de bonne heure pour panser ses bestiaux; en entrant à l'étable il leur parlera doucement, les appellera par leur nom afin de les bien disposer; sitôt qu'ils le verront ils se leveront d'eux-mêmes : si quelqu'un d'eux reste couché, il le fera lever sans le brusquer. Loin de partager l'opinion erronée qu'il faut laisser la bouse attachée après les bœufs pour les garantir des taons et autres insectes, il les étrillera et les bouchonnera bien chaque matin; il leur lavera les yeux, ensuite il criblera l'avoine et triera le fourrage qu'il doit leur présenter; il

examinera auparavant si la mangeoire et le ratelier ne contiennent pas quelque saleté, comme petits cailloux, herbes désagréables aux bestiaux et laissées par eux, petits amas de poussière, toiles d'araignées et autres choses semblables ; quand ses bœufs auront pris ce premier repas, il les menera boire avant d'aller aux champs : dans les endroits où on les ferre, il examinera si leurs pieds sont en état de service.

C'est une excellente méthode, et trop peu connue, de couvrir d'une toile, en été, les bœufs, soit qu'ils pâturent ou qu'ils travaillent ; cette pratique les préserve des nuées de taons, stomoxes, asiles, qui, lorsque le soleil luit, fondent avec tant d'acharnement sur les bœufs, qu'ils les épuisent, et que ces animaux, tourmentés à l'excès, cessent de manger, de ruminer, ou semblent ne plus sentir l'aiguillon. Si on attache autour de cette toile de petites franges de ficelle, le bœuf en marchant les agitera, et elles lui serviront en quelque sorte d'éventail. C'est ainsi que l'on se sert de l'*émouchoir*, que l'on attache au front des bœufs dans le Bourbonnais ; cet émouchoir est une suite de bouts de ficelle longs d'environ un pied et demi, et noués ensemble par une de leurs extrémités, de la largeur d'une corne à l'autre ; on attache cet émouchoir après les cornes ou après le joug, de manière que les bouts de ficelle, tombant sur le mufle du bœuf, lui servent à écarter les mouches lorsque naturellement il secoue la tête pour s'en délivrer. Le bouvier n'omettra pas cette précaution si utile et si simple ; puis, dans le même but, il lavera bien la queue de ses bestiaux : c'est un instrument que leur donne la nature pour chasser les insectes de l'un et de l'autre

côté du corps ; aussi, pendant l'été, la queue des bœufs est-elle toujours en mouvement ; mais si on en laisse les poils collés ensemble par la bouse, ce secours n'a plus la même efficacité.

Les chaleurs exigent encore d'autres soins ; alors le bouvier acidulera la boisson de ses bêtes avec un peu de vinaigre ou d'eau légèrement nitrée, afin de prévenir les maux putrides, inflammatoires, qui leur sont malheureusement si communs ; il les fera boire fréquemment, les menera au travail dès le point du jour, et les ramenera à l'étable quand la chaleur se fera sentir : il en tiendra les fenêtres ouvertes pour le renouvellement de l'air ; mais il mettra de la paille devant, afin que l'étable, un peu sombre, soit fraîche et n'attire pas les taons.

En toute saison, chaque semaine, le bouvier visitera les jougs, les courroies, les paillassons sur lesquels portent les jougs, afin de voir s'ils sont convenablement rembourrés et ne menacent pas de blesser la tête des bœufs ; il les réparera s'il y a lieu. Au retour des champs, après le travail du matin, le bouvier *affouragera* ses bêtes, c'est-à-dire leur donnera un repas suffisant et les fera boire ; quand elles seront couvertes de poussière et de sueur, il les bouchonnera de nouveau jusqu'à ce que la sueur soit dissipée, et prendra garde de ne les point tenir à un courant d'air frais pendant cette opération. Le bouvier fera bien aussi d'avoir un bouchon de paille pour chaque bœuf, parce que ce bouchon se chargeant, par le frottement, des humeurs qu'exsude la transpiration, ce serait le moyen immanquable de porter à une bête saine les dispositions d'une bête maladive : lors même que tout le bétail paraîtrait se bien porter,

il faut constamment observer ce précepte, car *deux sûretés valent mieux qu'une* : il sera bon aussi de changer plusieurs fois les bouchons en quelques jours, puisque ces bouchons sont imprégnés de transpiration, et partant d'humeurs.

Le bouvier examinera l'état du fourrage, et triera soigneusement les chardons, les épines et les herbes venimeuses dont nous allons bientôt donner l'indication. On affourage ordinairement deux fois par jour, et ce n'est pas assez; le bouvier expérimenté le fera plutôt quatre fois : il distribuera le sel à ses bestiaux suivant la saison; en hiver il le ménagera peu; en été il le donnera en très petite quantité, de peur de les échauffer. Il leur lavera de temps en temps la bouche, pendant l'été, avec du vin ou du vinaigre, dans lequel il aura fait fondre du sel : cela les rafraîchira et préviendra les maladies de la bouche et de la gorge, comme aphthes, excoriation de la langue, étranguillon, dégoût partiel, etc. Il leur lavera les pieds chaque fois qu'ils reviendront des champs, et leur ôtera les cailloux, ordures, épines, morceaux de verre qui pourraient s'y mettre; il leur graissera de temps à autre la corne et le dessous du paturon avec du saindoux salé ou du vieux lard : cette pratique préservera les bœufs de l'inflammation des pieds, de la boiterie en certains cas, de la fourbure en beaucoup d'autres, de la seime ou fente aux sabots.

Enfin le bouvier examinera si ses bœufs ne sont point tourmentés de vermine, si leurs déjections sont naturelles et régulières, s'ils ont bon appétit, s'ils n'ont reçu aucune contusion, s'ils n'offrent aucun symptôme de maladies. Ils ne les attachera à la mangeoire que lorsqu'ils se-

ront délassés, et les tiendra un peu éloignés les uns des autres dans l'étable, afin qu'ils ne s'entrebattent pas.

Nourriture au vert. — La nourriture au vert, ou nourriture verte, s'administre de deux façons au bétail : 1°. en la lui laissant prendre lui-même dans les pâturages ; 2°. en coupant l'herbe et en la lui donnant à l'étable, soit pure, soit mélangée. La première méthode est la plus naturelle, celle qui donne le moins d'embarras, et qui par conséquent semble devoir être préférée ; mais d'abord les intempéries des saisons empêchent qu'elle ne soit continuelle, et ensuite d'autres considérations que nous exposerons plus tard, semblent s'y opposer. Nous allons donner maintenant les moyens de la rendre saine, économique et profitable.

Pâturages. — Les bestiaux peuvent pâturer dans beaucoup d'endroits. Les prairies naturelles et artificielles, les bois, les jachères, les champs de blé après la moisson ou guérêts, que les paysans appellent des *étroubles*, les champs semés de raves ou *ravières* dont les bestiaux mangent les feuilles, l'herbe des fossés, celle des marais, des *pâquis*, dénomination vulgaire qui comprend toute la terre que l'on ne cultive point, et où l'herbe croît naturellement, leur servent ordinairement de pâture. On divise les pâtures en deux sortes, les grasses et les vaines. Les premières sont les prés, les bois et tous les pacages où l'herbe est abondante ; les secondes sont les chemins publics, les terres à grains, les prés après la récolte, et tous les pacages où l'herbe est rare. Nous allons indiquer l'usage que l'on doit faire des unes et des autres, selon les propriétés, ses moyens, et les divers états où se trouve le bétail.

Lorsqu'après un long hiver, ou l'usage prolongé de la nourriture sèche, vous menez vos bestiaux au vert, il convient de les mettre dans un pâturage peu abondant ; ne les laissez même paître que peu de temps et comme en passant, parce qu'ils sont extrêmement friands de cette nourriture fraîche, qu'ils en prendraient outre mesure, et se procureraient des enflures ou des indigestions très dangereuses.

Si vous avez des bêtes importées de Suisse, de Hollande, ou de tout autre pays où les pâturages sont meilleurs que les vôtres, conduisez-les en grasse pâture. On peut donner hardiment ce conseil, car ce ne sont point les pauvres métayers qui font venir de telles bêtes.

Comme les herbes sont plus nourrissantes dans la force de leur croissance que lorsque le froid arrête leur végétation, vous mettrez préférablement le bétail en vaine pâture au printemps et dans l'été, que dans l'automne et au commencement de l'hiver.

Si vous avez peu de pâturages, et la facilité de cueillir des herbes dans les vignes ou jardins, d'y joindre des têtes de carottes, navets et autres débris de jardinage, pourvu qu'ils soient bien propres ; que vous puissiez mélanger cette nourriture avec des feuilles d'arbres, principalement des feuilles d'orme, vous ferez bien de ne laisser pacager vos bêtes que pour leur faire prendre l'air, et de les nourrir ensuite à l'étable avec ces divers objets.

Si le voisinage des bois ne met que cette sorte de pâturage à votre disposition, et que ces bois soient presque tous plantés en chêne, laissez-y à peine au printemps passer votre bétail, car les premières feuilles de cet arbre l'échauffent, et lui

donnent une maladie appelée *mal de brou*. Au surplus, comme les bestiaux causent beaucoup de dommages dans les taillis, et que les ordonnances les proscrivent, on trouve rarement l'occasion de les y faire pâturer, si ce n'est dans les bois en coupe. C'est alors qu'il faut veiller à ce qu'ils ne mangent pas trop avidement les jeunes rejetons qui poussent autour des vieux troncs d'arbre. On les ramenera promptement à l'étable, et on leur donnera des racines en morceaux, mêlées d'herbe sèche.

Un ancien proverbe dit : *L'herbe des champs rend amoureux*; en effet, les animaux mis au vert sont vifs, gais, et entrent plus vite en chaleur que ceux qui restent à l'étable. Vous voyez par là combien il sera avantageux de conduire de bonne heure les taureaux étalons et les vaches laitières aux prés.

Les très jeunes bestiaux, comme veaux élèves, taurillons, genisses, ne se trouvent pas si bien du prompt usage du vert, parce qu'il affaiblit leurs organes digestifs qui n'ont pas encore acquis toute la force nécessaire. Ne les conduisez donc pas au pâturage dès le premier printemps; attendez que l'herbage ait acquis un certain degré de maturité qui le rende de plus facile digestion.

La nourriture verte affaiblit les bœufs : n'exigez donc pas autant de travail lorsque vous les nourrissez à l'herbe que quand vous les teniez au sec. Si vous voulez leur faire faire autant d'ouvrage, donnez-leur, au retour des prés, des racines mêlées de grains, tels qu'orge, avoine, féverolles, ou de l'herbe fraîche avec deux poignées de foin.

Le pâturage de marais doit être extrêmement court, à raison du mauvais air et de la mauvaise qualité des plantes qui y croissent. Le pacage des

étroubles, surtout quand les bestiaux y sont déjà allés plusieurs fois, celui des prés fauchés plusieurs fois, et ne présentant plus qu'une herbe trop courte pour qu'ils puissent la brouter, la pâture des chemins publics, sont plutôt un moyen de promener les bêtes que de les nourrir. Les vaches laitières, les bœufs travailleurs ne doivent jamais être mis à cette chétive nourriture; elle convient au plus pour les genisses et les taurillons qui n'ont pas besoin d'être aussi abondamment substantés. Les pauvres paysans qui n'ont aucun endroit pour faire paître leurs bêtes, feront bien néanmoins de les envoyer dans ces endroits, pourvu que ne soit pas toute la journée, et qu'ils leur donnent au retour des débris de légumes, comme cosses de pois, feuilles de choux, de salade, etc., mêlés avec de l'herbe et des feuillages.

Quand les agriculteurs auront dans le voisinage des huileries et diverses fabriques qui leur fourniront, à bas prix, des pains ou tourteaux de colza, chenevis, graine de lin, faîne, betteraves, noix, navettes, etc., ils pourront les mélanger avec l'herbe, et en nourrir avantageusement leurs bestiaux, principalement les vaches, auxquelles ces substances donnent beaucoup de lait.

Je me suis étendue avec intention sur toutes les modifications que les circonstances et les localités peuvent apporter dans les alimens du bétail, afin d'être utile aux petits cultivateurs, et d'offrir de nouvelles sources de gain aux riches propriétaires. L'agriculture est la science de mettre tout à profit. Je suivrai constamment cette méthode, en recommandant pourtant toujours de sacrifier ce qui est économique à ce qui

salutaire, ou plutôt de ne voir l'économie que dans ce qui est sain.

Voici maintenant des soins qui conviennent généralement et sans exception.

Ne conduisez les bestiaux au vert que lorsque la rosée est entièrement dissipée, crainte des enflures et des indigestions. On ne les y mènera point pendant la pluie, ni par un brouillard épais; on attendra quelque temps après les averses ou pluies d'orage. A l'époque des grandes chaleurs, amenez les bêtes à l'étable entre dix heures et midi; ou si vous avez dans le voisinage des pâturages, des arbres rapprochés et bien épais, conduisez-les dessous, même lorsqu'il n'y aurait rien à paître, car elles ne demandent alors qu'à se coucher et ruminer à la fraîcheur. Il serait bon, dans le cas où l'ombre des arbres manquerait, de s'en procurer au moyen d'un appentis, qui abriterait le bétail; cela éviterait de lui faire faire souvent un long trajet de la prairie à l'étable, et reposerait en même temps le pâtre ou le bouvier.

Une observation des plus importantes, c'est d'éviter une transition trop brusque du vert au sec, et du sec au vert, parce que les dévoiemens débilitans et toutes les maladies des organes digestifs en seraient la suite. Il est indispensable de mélanger ces deux espèces de nourriture de telle sorte, qu'en augmentant graduellement le vert on finisse par le faire manger seul sans inconvénient. On doit agir de même quand, au retour de l'hiver, on remet les bestiaux au sec.

Il y a des cantons où l'on a l'habitude de saigner les bestiaux avant de les mettre au vert : cette précaution est tout au moins inutile. En

général, il ne faut les médicamenter que le moins possible ; les bons soins, la propreté leur valent mille fois mieux.

Nourriture au vert donnée à l'étable. — Nous avons anticipé sur cet article en donnant dans l'article précédent les moyens de suppléer à l'insuffisance des pâturages, ou d'en corriger quelquefois les propriétés nuisibles. Nous aurons donc peu de choses à dire, mais elles seront essentielles : la première, et l'une des plus importantes, est de ne présenter au bétail l'herbe que douze heures après qu'elle aura été coupée ; la seconde, c'est d'étaler cette herbe sur une claie, afin de la faire sécher et d'en pouvoir trier aisément les plantes pernicieuses, les chardons, les épines et autres objets qui indisposeraient plus ou moins gravement les bestiaux ; il convient pour cela d'étaler cette herbe au jour et dans un endroit sec, mais non pas au soleil, qui la flétrirait trop, surtout dans la chaleur.

La troisième chose à observer c'est de donner peu d'herbe à la fois au bétail, parce qu'il en mangerait trop, ruminerait moins, par conséquent digérerait mal, et serait incommodé. Si trop d'abondance ne rendait pas les bestiaux malades, tout au moins elle entraînerait du gaspillage, car après en avoir pris suffisamment, ils flétriraient l'herbe de leur haleine, la repousseraient avec le mufle, la fouleraient aux pieds ; au lieu qu'en leur en mesurant une petite ration, il n'y aura pas un brin d'herbe de perdu. Cette précaution, qu'il faut prendre au reste constamment et pour toute espèce de nourriture, est encore plus indispensable pour l'herbe coupée, qui se dessèche et se flétrit de manière à dégoûter les bestiaux.

Il faudra toujours attendre que les herbes soient un peu avancées en maturité, c'est-à-dire qu'elles commencent à fleurir, afin qu'elles soient plus nutritives et plus faciles à digérer; plus tard les tiges sont trop dures. Lorsqu'on arrachera des herbes dans les vignes ou planches de légumes, il faudra en casser la racine à mesure, afin que la terre ne les souille point. C'est une manière très économique de suppléer au pâturage et fourrage verts : on débarrasse les terres où l'on arrache ces herbes, et l'on peut employer des enfans à cette occupation.

Nourriture au sec. — Tous les fourrages que l'on donne verts peuvent également être donnés secs. Il faut également les trier, en faire de petites et fréquentes rations; il faut surtout les laisser sécher après les avoir récoltés, et ne les ranger que lorsqu'ils seront dégagés de toute humidité, ce qui échaufferait le fourrage, le rendrait malsain, et occasionnerait une foule de maladies. L'échauffement de la nourriture est une des causes du terrible mal appelé charbon.

Vices des fourrages. — Lorsque des pluies abondantes, après une longue sécheresse, ont rouillé les fourrages; quand les eaux pluviales, ou celles des rivières, les ont submergés longtemps et couverts de vase; quand ils sont chargés de chenilles et d'autres insectes, ou semés de plantes âcres et aquatiques, ainsi que de toutes celles qui sont contraires aux bestiaux, il faut prendre les plus grandes précautions; car toutes ces causes sont les germes des maux les plus dangereux. Le charbon essentiel et symptomatique, le charbon blanc, la fièvre charbonneuse, les maladies putrides, les bubons et autres tumeurs malignes, et généralement la plupart des épizoo-

ties désastreuses qui ont si souvent désolé l'agriculture, sont dus à la mauvaise qualité des fourrages.

Voici comment on pourra y remédier :

Si le fourrage est rouillé, ce que l'on connaît par une teinte jaunâtre qui provient de ce que le soleil a frappé fortement les herbes après la pluie et en a brûlé la surface, on se contentera d'en enlever la superficie dont on se servira pour faire de la litière, ou bien l'on mélangera une petite quantité de ce fourrage rouillé dans deux ou trois fois autant de fourrage sain. Comme c'est l'un des moindres inconvéniens de la nourriture sèche, surtout quand on n'en donne pas continuellement de cette espèce, on pourra s'en servir de temps en temps sans rien risquer.

Les fourrages vasés demandent plus de soins, mais cent fois moins que les maladies qu'ils feraient naître. Étalez sur des claies votre fourrage en couches plus ou moins épaisses, suivant sa malpropreté; inclinez un peu ces claies, et versez rapidement, et d'un peu haut, de l'eau propre dessus, avec un arrosoir de jardinage ; répandez-la, non perpendiculairement, mais de côté, et seulement sur l'extrémité la plus élevée de la claie, de telle sorte que l'eau coulant tout le long de la pente que forme la claie inclinée, emporte toutes les saletés. Une ou deux fois de cette aspersion auront nettoyé l'herbe : était-elle très chargée de vase, vous la retourneriez et recommenceriez l'opération, puis vous feriez bien sécher en laissant le fourrage sur les mêmes claies qui cesseraient alors d'être inclinées. Le fourrage séché, vous pourriez hardiment le faner, le lier en bottes, et le donner pur au bétail, car il serait très bon. La manœuvre que je viens de conseiller peut

être exécutée sans le concours du bouvier, et l'on devine comment. A l'approche d'un grosse pluie d'orage, inclinez les claies fortement, couvrez-les du fourrage vasé; l'eau le battra, le dégagera de ses impuretés; le soleil venu, vous redresserez vos claies et les mettrez sécher dans un endroit sec; de cette manière le fourrage sera purifié.

Quant aux fourrages chargés d'insectes, ils sont moins faciles à nettoyer; car la petitesse des insectes et leur tenacité après les brins d'herbe s'opposent à ce que l'on puisse facilement les déloger. Il ne reste donc qu'à neutraliser leurs mauvais effets. Pour cela, étalez encore le fourrage, soit sur des claies, soit dans la prairie, et arrosez-le de vinaigre ou d'eau salée; cette aspersion fera mourir les insectes et les desséchera; en fanant le fourrage, on en fera tomber beaucoup, et ce qui restera ne sera plus nuisible, surtout si l'on a soin de mélanger encore cette nourriture avec du fourrage sain.

Plantes pernicieuses aux bestiaux. — Ces plantes sont nombreuses; on les divise en trois et même quatre classes. La première comprend les plantes âcres et inflammatoires, telles que les renoncules ou boutons d'or qui les échauffent beaucoup, les anémones, surtout celle des bois, qui leur occasionnent la dysenterie, ou flux sanglant; les colchiques ou mort aux chiens à fleurs purpurines, les tithymales, les ellébores, les clématites, les laiches, les glayeuls, les iris, le juncago, les queues de cheval; enfin, tous les joncs et roseaux dont les feuilles sont tranchantes, et qui irritent, déchirent leurs organes digestifs. Les indigestions par irritation de la panse, les évacuations sanguinolentes suivent l'usage de ces feuilles semées d'aspérités.

Dans la seconde classe sont rangées les âcres, échauffantes et putrides, telles que beaucoup de *crucifères*.

A la troisième classe appartiennent les plantes narcotiques ou convulsives, comme les jusquiames, les solanum ou belladona, l'herbe aux tanneurs. Les coquelicots, qui sont du genre des papaveracées ou pavots, sont dangereux, donnés seuls et en grande quantité, à raison de leur propriété échauffante et soporifique. La plupart des champignons, connus sous le nom vulgaire de *bouse de vache*, et qui paraissent dans les mois de juin, juillet, août et septembre, sont constamment dangereux. Mais la plus funeste de ces plantes est l'ivraie, ou zizanie à longs épis, qui croît parmi les fromens, les seigles et les mauvaises avoines. C'est lorsqu'elle commence à pousser que ses effets sont surtout pernicieux. Ces effets sont le vertige ou mal de tête, des faiblesses fréquentes, des mouvemens convulsifs et même des maladies épizootiques, si les bestiaux en mangent souvent.

Enfin, on peut réunir à toutes ces plantes dangereuses, la gratiole, qui cause le dévoiement au bétail, et toutes les ombellifères suspectes, comme la grande ciguë, l'œnanthe, etc.

Le bouvier doit connaître toutes ces plantes, afin d'en débarrasser le fourrage, non seulement à la fauchaison, en fanant, en affourant ses bêtes, mais encore afin de les extraire des prairies, en enlevant la place de terre qu'elles affectionnent, en la bêchant et en la resemant de bonnes herbes, surtout de celles qui poussent le plus facilement, comme sainfoin, luzerne, pour qu'elles prennent l'avance sur les semences des mauvaises plantes qui auront survécu. Le bou-

vier aura peu de mal d'abord à trier son fourrage, en le faisant successivement comme je viens de l'indiquer; puis, au bout de quelques récoltes, il n'aura presque plus rien à faire.

Il y a une sorte de fourrage économique, bon spécialement pour entretenir les bêtes à cornes sans les engraisser; c'est la paille de froment, d'orge ou d'avoine, mêlée ou non mêlée avec du foin. Lorsqu'on donne ces pailles pures, il faut les choisir bien menues et y ajouter des racines coupées en morceaux, ou des criblures, des graines de lin, des feuilles d'arbres séchées et fanées, du gland des tourteaux, enfin, tout ce que les localités fourniront à peu de frais. Lorsqu'on manque de ces diverses choses, ou qu'elles sont insuffisantes, on mêle la paille avec le foin de la manière suivante. Le bouvier prend une partie d'une botte de paille, et la coupe en deux avec une faucille ou *un volant;* il prend également du foin, le coupe de même, et mêle bien le tout; il continue ainsi jusqu'à ce qu'il ait assez pour affourager ses bêtes. Les paysans nomment cette préparation *panture*, par corruption du mot pâture. Si l'on veut que cette pâture soit plus succulente, plus promptement accommodée, et avec moins de peine, en bottelant le foin et la paille, on les mêle ensemble couche par couche. On a l'attention, dans ce cas, de ne pas laisser le foin se dessécher autant que si on le serrait pur: il n'est pas sujet à s'échauffer, son humidité étant absorbée par la paille, à qui il donne plus de saveur. Quand il s'agit d'affourager le bétail, le bouvier se contente de délier la botte et d'en couper les brins à brassées avec le volant. Les bestiaux mangent cette pâture avec goût, et ne laissent pas la paille, comme il

leur arrive souvent pour la pâture précédente.

Quand on nourrit les bêtes au sec, il faut leur donner plus fréquemment à boire.

Les foins de seconde et de troisième coupe peuvent être mélangés avec la paille, tout aussi bien que le premier foin. L'agriculteur pourra garder celui-ci pour la vente, pour les chevaux, pour les bestiaux qu'il doit engraisser; encore, s'il a beaucoup de grains, de racines, de légumes à bon marché, il pourra ne donner à ceux-ci même que très peu de foin. Lorsqu'on gouverne sagement le bétail, et avec soin, son entretien est fort économique.

Divers fourrages. — Le fermier fera très bien de faire cueillir de jeunes pousses d'arbre, telles que celles des chênes, des ormes, des hêtres, des frênes, des peupliers, des érables, des saules, des charmilles, de conserver les cosses de pois, de fèves, que les paysans du Bourbonnais nomment *pegeas;* toutes ces substances, que les bestiaux aiment beaucoup en vert, leur plaisent encore plus séchées, et les premières, dégagées alors de l'abondance de sève qui les rend quelquefois nuisibles lorsqu'elles sont vertes, leur seront aussi salutaires qu'agréables. Lorsqu'on veut conserver ces jeunes pousses pour l'hiver, on fait élaguer les haies trop touffues, et séparer les rejetons du gros bois, depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre. Ce fourrage étendu, retourné, fané au soleil comme le foin, se met en bottes avec de la menue paille d'avoine. Cette opération ne nuit en aucune façon aux arbres, puisqu'au contraire elle les renforce en les élaguant. Quant aux cosses, on les fait sécher au soleil et on les mélange avec le regain, ou avec la paille.

Nous avons déjà dit combien la pomme de

terre offrait de ressource pour la nourriture verte du bétail : elle convient également pour la nourriture sèche. Nous en traiterons principalement quand nous parlerons des soins à donner aux vaches laitières et aux bestiaux mis à l'engrais.

Nous répétons pour le fourrage sec, le conseil que nous avons donné à l'égard de l'herbe verte donnée à l'étable, qui est de présenter souvent et peu à la fois à manger au bétail.

Il y a une nourriture mixte qui est fort économique et plaît beaucoup aux bestiaux, auxquels, pendant les commencemens de l'hiver, elle redonne en partie l'agréable nourriture de l'été; c'est de faucher du persil (1), des feuilles de navets, de pommes de terre, et de les mêler avec du regain, des cosses sèches, ou de la *panture* ou *pâture*. On sait que la soustraction des feuilles des navets et pommes de terre tourne au profit de la racine, qui grossit davantage et devient plus savoureuse.

Usage du sel. — Les membres de plusieurs sociétés d'Agriculture ont souvent invité les cultivateurs à asperger avec de l'eau légèrement salée les différentes sortes de nourriture de leurs bestiaux; ces animaux mangeraient alors avec plus d'appétit, éprouveraient moins de dégoûts, d'enflures, digéreraient facilement et sans interruption. L'expérience a prouvé depuis long-temps, que le sel excite l'appétit par la saveur qu'il donne aux alimens, qu'il aide à la digestion, lâche le ventre, et provoque l'écoulement des urines. C'est un des meilleurs moyens d'hygiène

---

(1) En Angleterre, on a l'habitude de semer du persil avec les racines et les prairies artificielles, pour en rendre les fourrages plus sains.

rurale, et cela est si prouvé, que les vétérinaires donnent le sel dans la plupart des maladies, comme préservatif contre la pourriture et autres développemens morbifiques des humeurs : en santé, il faut le donner comme préservatif des maladies. Dans les pays abondans en bestiaux, les laboureurs ont la louable habitude de présenter le sel tous les quinze jours à leurs troupeaux ; en hiver, on pourrait en distribuer toutes les semaines. Dans la moitié à peu près de la France, où le sel est à bas prix, les fermiers n'ont aucune objection fondée à présenter contre un usage si salutaire ; et dans les provinces où il est un peu plus cher, on aurait tort de plaindre une dépense qui en épargne de cent fois plus considérables, souvent en pure perte, suivies de mille ennuis, mille craintes, et même de dangers personnels, car on a vu plusieurs personnes victimes des épizooties désastreuses, que l'usage du sel préviendrait en partie. Nous avons déjà dit comment le sel peut purifier les fourrages viciés ; il peut de même rendre les boissons salutaires, en l'employant même à petites doses ; il sert encore à parfumer et désinfecter les étables d'après le procédé de M. de Morveau, qu'indique M. Paulet. Ce procédé consiste à faire fondre du sel de table ordinaire dans l'eau chaude, et d'y verser dessus de l'huile de vitriol ; par l'union de ces sels, qui se combinent avec les alcalis qui se trouvent dans l'atmosphère, cette atmosphère se dégage et devient pure et saine.

Le sel est encore excellent pour accoutumer les bestiaux aux divers genres de nouriture auxquels ils ne sont point habitués. Sous ce rapport il est très utile aux bêtes que l'on fait venir de loin, à celles que l'on fait passer d'un pays de

montagnes à un pays de plaines, et dans les temps de disette, où l'on est obligé de remplacer le fourrage par des racines, des légumes, que les bestiaux ne mangent que mélangés avec du foin, herbe ou regain. Il sert encore à entretenir l'appétit des vaches dont on ne peut varier la nourriture, ce qui leur est fort nécessaire; le sel est aussi très bon pour prévenir les maladies auxquelles les veaux sont sujets.

Il ne faut pas cependant donner trop de sel au bétail, parce que l'abondance de cette matière les échauffe, et contribue à leur faire tomber le poil.

Boisson. — La pureté, la régularité, la qualité de la boisson, les diverses additions qui la modifient sont très importantes pour la santé, l'engraissement du bétail, ainsi que pour la qualité et la quantité du lait. Nous allons diviser la boisson, en *boisson simple* et *boisson composée*. Nous entendons par la première, l'eau naturelle convenablement choisie; et par la seconde, l'eau modifiée par quelque substance usuelle, comme les eaux blanches acidulées, etc. Les boissons encore plus composées sont des breuvages, et appartiennent à la partie vétérinaire.

Boisson simple. — Choisissez l'eau la plus pure et la plus claire qu'il soit possible de trouver pour abreuver les bestiaux; donnez la préférence à celle qui court ou à l'eau de source. La meilleure de toutes est celle qui coule au-dessous des moulins, parce que le battement qu'elle a éprouvé en passant sous les roues l'a rendue plus douce et plus légère; l'eau des grandes rivières est préférable à celle des fontaines, les eaux des étangs aux eaux de mares, et celles-ci souvent à l'eau de puits. Mais généralement il n'y a que l'eau des grands et clairs ruisseaux,

des rivières et des fontaines qui soit saine, et propre à être donnée sans précaution aucune au bétail. Les eaux des mares, des fossés, des citernes, toujours plus ou moins fangeuses et croupissantes, sont toujours dangereuses, et causent souvent des maladies mortelles. Celle de puits est trop dure; et même, quand elle n'aurait pas la propriété d'empêcher la cuisson des légumes et la dissolution du savon, il faut la battre en la laissant tomber d'un vase dans l'autre, ou, ce qui est bien plus économique et plus facile, la filtrer à travers le sable. Pour cet effet, le fermier aura sur l'appentis dont son puits est recouvert, un tonneau défoncé par un bout, et appuyé sur l'autre bout, foncé, sur un trépied de bois analogue à ceux sur lesquels reposent les cuviers de lessive. On percera le fond d'une quantité de petits trous; puis on l'enveloppera extérieurement d'une toile qui laisse passer l'eau, ou on la clouera intérieurement. On mettra ensuite dans le tonneau une couche de sable de quatre à cinq pouces d'épaisseur. On versera l'eau sur ce sable en la tirant du puits; elle se filtrera à travers le sable et la toile, et sera reçue dans un grand baquet peu profond qui servira d'abreuvoir et sera placé dessous et en avant du tonneau. Si l'on a beaucoup de bêtes à abreuver, on remplacera le tonneau par un cuvier de moyenne grandeur.

Il est si important d'abreuver le bétail avec des eaux bien pures, que le savant M. Paulet, et les meilleurs vétérinaires avec lui, affirment que sur vingt exemples de maladies épizootiques pestilentielles, qui naissent tout à coup dans un pays, et sur un grand nombre d'animaux isolés les uns des autres, il y en a au moins quinze qui proviennent de l'usage des eaux croupissantes et corrompues. Ces eaux, qui sont pour l'ordinaire

le réceptacle d'une infinité d'insectes, de débris de plantes, quelquefois de rats, de chats, de chiens putréfiés, échauffent le sang au lieu de le rafraîchir, et le chargent de germes inflammatoires, putrides, gangréneux, qui produisent des maladies analogues. Si quelque substance métallique pernicieuse s'y trouve, comme des morceaux de plomb, de cuivre, que l'on jette souvent imprudemment dans ces mares, la maladie est plus terrible. Comme il arrive encore presque toujours, si les pauvres bestiaux se désaltèrent dans ces eaux funestes, après de longues courses, un travail fatigant, et par la grande chaleur, toutes les causes de mort se trouvent alors réunies.

L'eau trop vive et trop fraîche a d'autres dangers. Lorsque, dans les grandes chaleurs, le bétail boit avidement de l'eau trop fraîche, il contracte la péripneumonie, les coliques dites tranchées d'eau froide, la jaunisse, etc., parce que la soudaine impression du froid fatigue la poitrine, les intestins, et resserre les conduits du foie. Afin de prévenir ces graves maladies, ainsi que d'autres indispositions, le bouvier aura soin de faire toujours boire ses bestiaux à la température de l'air, et jamais ni froid, ni chaud, ni tiède. L'eau doit être seulement *dégourdie*, comme l'on dit vulgairement, ce qui signifie légèrement attiédie. Lorsqu'en été on mène boire les bêtes à corne à la rivière, aux ruisseaux, aux fontaines courantes, l'eau se trouve tempérée convenablement; mais lorsqu'on tire de l'eau de source ou de puits pour la leur présenter, comme elle serait trop fraîche, on l'expose une heure au soleil, ou seulement à l'air. Le conseil que l'on donne de tremper les bras de-

dans pour en corriger le froid peut être bon pour les bestiaux; mais il serait certainement très nuisible aux personnes qui l'exécuteraient. Au reste, quand l'eau de puits s'est attiédie en filtrant, et en demeurant quelque temps dans le baquet servant d'abreuvoir, elle ne saurait plus être dangereuse. Pendant l'hiver, on peut répandre une très petite quantité d'eau chaude, dans le seau ou baquet qui sert à faire boire les bestiaux.

Nous avons dit que la boisson doit être donnée régulièrement : elle doit l'être aussi fréquemment, si l'on veut prévenir les inflammations que le bétail éprouve si souvent. Il faut abreuver les bœufs et les vaches deux fois par jour, surtout lorsqu'on les nourrit au sec. Pendant l'été, outre le matin et le soir, il convient de les abreuver à midi, afin de ranimer leur appétit et les empêcher d'être accablés par la chaleur. La boisson des vaches a beaucoup d'influence sur leur lait.

Boisson composée. — Une légère addition de substances alimentaires propres au bétail, un peu d'acide ou d'émollient, dans l'eau, forment les boissons composées. Ces boissons sont : 1°. l'eau de son; 2°. l'eau blanche; 3°. l'eau acidulée ou vinaigrée; 4°. l'eau miellée, etc.

Eau de son. — Prenez du son de froment fraîchement moulu, deux bonnes jointées; pétrissez-le à froid dans vos mains, dans un seau d'eau, jusqu'à ce que la partie farineuse du son en soit sortie, et donne une teinte blanche à l'eau. Cette boisson convient aux animaux malades ou harassés que l'on veut rafraîchir : elle est utile dans la toux et les maladies inflammatoires; elle augmente beaucoup le lait.

Eau blanche. — Prenez de la farine d'orge ou

de seigle, une bonne jointée, délayez-la peu à peu avec de l'eau dans le fond d'un seau, que vous remplirez d'eau légèrement tiède. Cette boisson procure beaucoup de lait aux vaches, engraisse les bestiaux, et convient toutes les fois qu'ils sont échauffés, fatigués, ou atteints de maladies inflammatoires.

Eau acidulée ou vinaigrée. — Ayez un seau d'eau un peu attiédie, et versez dedans une suffisante quantité de vinaigre pour rendre l'eau aigrelette, ce qui va à environ un demi-litre : on peut se contenter aussi d'en mettre un verre. Nous avons dit qu'il faut présenter cette boisson pendant les chaleurs ; il le faut également dans le commencement des maladies putrides : on doit la rejeter quand le bétail a de la toux.

On peut remplacer le vinaigre par un peu de sel, un peu d'esprit de nitre, et l'eau simple par l'eau blanche.

Eau miellée. — Mettez une demi-livre de miel commun dans un seau d'eau simple, blanche, ou eau de son ; cette boisson est très bonne contre la toux.

L'eau mélangée d'un peu de cidre, bière, piquette, l'eau de vaisselle blanchie par un peu de son ou de farine d'orge, conviennent aussi très bien aux bestiaux, principalement aux vaches, auxquelles la dernière procure beaucoup de lait : les premières sont de légers et agréables fortifians.

Au lieu de jeter le petit-lait, le lait de beurre, comme on le fait souvent dans les laiteries, il sera très bon de l'ajouter à l'eau simple ou blanche ; on peut aussi vinaigrer légèrement du petit-lait et le donner pur ; cette boisson prévient les fièvres malignes. Je crois avoir déjà dit qu'il faut se garder de présenter à boire au bétail lorsqu'il

est en sueur, de peur d'arrêter subitement la transpiration ; mais comme on ne saurait trop le recommander, je répète encore que lorsqu'un bœuf boit avant d'être bouchonné, essuyé, débarrassé, de quelque manière que ce soit, de la surabondance de la transpiration, il est exposé aux morfondures, pleurésies et péripneumonies.

Opinions diverses sur les avantages de nourrir le bétail à l'étable ou à l'air.

Voici succinctement les raisons des agronomes qui veulent tenir les bestiaux renfermés ; nous donnerons ensuite, aussi brièvement, les motifs de leurs adversaires ; le cultivateur décidera : il sera rarement embarrassé du choix, les localités lui fournissant presque toujours des argumens sans réplique. En effet, celui qui a un grand nombre de jachères, de champs récoltés, de bois coupés et autres terres en friches ; qui, outre cela, a une nombreuse famille, qui, jeune encore, ne peut être employée qu'à la garde du bétail, celui-là fera bien de nourrir ses bêtes dehors ; tandis que le fermier dont les prairies sont artificielles, qui peut enlever une quantité d'herbe dans ses vignes et ses vergers, qui n'a point la ressource des vaines pâtures, et qui, sans enfans ou bien n'en ayant que d'un certain âge, serait obligé de payer des pâtres, doit tenir ses bestiaux à l'étable. Mais, outre ces motifs particuliers, voyons les raisons générales que l'on fait valoir pour et contre :

1°. La tenue des bestiaux à l'étable fait acquérir du terrain pour l'agriculture, car il faut beaucoup moins occuper de terres pour faire croître le fourrage que l'on coupe, et que l'on

donne à l'étable, que pour le parcours du bétail;

2°. Les bestiaux sont dans un état de santé plus constant. Il est prouvé que leur bon état dépend de la quantité, de la qualité de la nourriture, et de la régularité avec laquelle on la leur distribue : or, il est extrêmement facile de se procurer ces avantages quand le bétail est à l'étable, au lieu que cela est fort difficile, pour ne pas dire impossible, lorqu'il vit aux champs. Abandonnés à eux-mêmes au pâturage, les animaux se gorgent d'aliment lorsqu'il est abondant, et souffrent le besoin quand il est frappé de sécheresse. On objecte ordinairement que le bétail souffre, manque d'exercice; mais il est facile de lui en procurer en le mettant souvent dans des cours abritées par des arbres ou des hangars. Comme ces animaux se promènent lentement au pâturage, et se couchent presque toujours pour ruminer, dès qu'ils sont rassasiés, il y a peu de différence entre l'exercice qu'ils prennent dans leur enclos et celui qu'ils font au pâturage; de plus, ils ne sont pas exposés aux intempéries soudaines de l'air, ils sont à l'abri des attaques des chiens, des insectes, ils ne courent point de risque de se battre entre eux, de manger de mauvaises plantes, de boire de mauvaise eau, toutes choses fort importantes pour leur santé;

3°. L'économie dans la nourriture du bétail est aussi assurée que l'avantage précédent : effectivement, dans le pâturage les animaux perdent de la nourriture de six manières, en la laissant tomber lorsqu'ils mangent, en marchant dessus, en s'y couchant et en y déposant leur transpiration, en la souillant de leurs

excrémens et de leurs urines : ces inconvéniens, auxquels il est alors impossible de remédier, sont, avec un peu de soin, complétement prévenus en nourrissant à l'étable ; la facilité que l'on trouve à n'affourager que peu à la fois, fait que les bestiaux ne gâtent et ne perdent rien ;

5°. Le fermier aura, par la méthode de la tenue à l'étable, une plus grande quantité de lait ; le bon état des vaches ainsi entretenues, le choix, la gradation facile de leur nourriture, prouve assez cette assertion ;

6°. L'abondance du fumier est encore plus évidente ; et c'est un des grands avantages de la nourriture à l'étable. Au pâturage, le fumier d'été est presque entièrement perdu, les sucs sont évaporés par le soleil, par le hâle, entraînés par la pluie, détruits par les insectes ; une bouse dure et infertile, non seulement ne peut engraisser la terre, mais encore brûle et dessèche la végétation dans la place qu'elle occupe : il en est de même de l'urine, qui, excellente pour nourrir le fumier, échauffe et fait périr les plantes sur lesquelles elle tombe seule et très abondamment. Cependant, de la faculté d'augmenter la quantité des engrais, naît la fertilité du sol et la richesse de la France ; aussi beaucoup d'écrivains agronomes ont-ils fortement engagé les cultivateurs à se procurer, par la tenue des bestiaux à l'étable, le moyen d'avoir toujours de vastes réservoirs pleins de fumier bien macéré. (Voyez *Nourriture des bestiaux à l'étable*, par Tchefelly; *Remarques sur la tenue des bestiaux à l'étable*, par Josiah Quincy ; et surtout le *Manuel des habitans de la campagne*, par madame Gacon-Dufour.)

Cette méthode ne prive pas les bestiaux de la

nourriture verte, car, de mai ou juin à novembre inclusivement, on peut leur donner du fourrage vert à l'étable.

Passons maintenant à l'opinion contraire. Les raisons en sont fort plausibles, et sous plusieurs rapports méritent la préférence :

1°. La méthode de faire paître le bétail est plus naturelle ; et tout ce que seconde la nature se fait avec avantage et facilité ; l'excellent état des bestiaux des Etats-Unis, de la Hollande, de la Suisse, qui sont continuellement aux champs, confirme cette vérité ;

2°. Les bestiaux tenus long-temps à l'ombre dépérissent ; et l'exercice est si nécessaire au bétail, qu'à moins qu'il ne fasse très froid ou très humide, il faut chaque jour le faire sortir et promener : l'exercice d'un enclos attenant à l'étable serait insuffisant ; si cet enclos est petit, l'air n'y sera qu'imparfaitement renouvelé ; s'il est vaste, il prendra trop de terrain, et la tenue des bestiaux à l'étable ne pourra convenir qu'aux grands propriétaires : dans tous les cas, il sera toujours voisin de la basse-cour, et les cris des cochons, des volailles importuneront et troubleront le bétail ;

3°. On peut, à la rigueur, accorder que le lait sera aussi abondant par l'usage de la première méthode que par celui de la seconde, quoique beaucoup d'observations prouvent le contraire ; mais ce qui est hors de la discussion, ce sont la qualité supérieure du lait et ses propriétés bienfaisantes, qui appartiennent exclusivement à la nourriture de pâturage. Les partisans de la tenue à l'étable n'en font pas même mention ; la chose a pourtant assez d'importance : c'est à l'habitude de nourrir les vaches à l'étable, dans les envi-

rons de Paris, que l'on doit attribuer le peu de crême, de saveur, la teinte bleuâtre du lait qu'on débite dans la capitale; comme c'est la nourriture en plein air qui rend le laitage de la Suisse onctueux, sucré, délicieux. Plusieurs auteurs, qui ont goûté l'un et l'autre lorsqu'on venait de le traire, s'accordent à constater la différence;

4°. L'économie du fumier paraît sans réplique dans la méthode précédente; on pourrait cependant le mettre un peu à profit en faisant paître le bétail. Pourquoi le pâtre, ordinairement désoccupé, n'enleverait-il pas, en menant ses bêtes au pâturage les bouses qu'elles auraient déposées la veille? Il pourrait les rassembler dans un large fossé, abrité par quelques arbres, qui garantiraient à la fois cette sorte de réservoir des trop forts rayons du soleil et des eaux pluviales; le pâtre pourrait y réunir les herbes dangereuses, qu'il doit arracher en veillant son troupeau; et, avec le temps, ces bouses et ces herbes, auxquelles se joindraient le feuillage mort de l'automne, formeraient un excellent engrais;

5°. Quant à l'objection que la nourriture à l'air exige plus de terrain qu'à l'étable, elle est vraie; mais, je le répète encore, cela dépend des localités : de plus, toute méthode absolue pèche en quelque chose, et la sagesse consiste à réunir les avantages divers. Ainsi, on fera sagement de conduire pendant quelque temps du jour le bétail au pâturage, puis de lui donner à l'étable les herbes potagères, celles qu'on cueille dans les jardins, haies, vergers, chemins, etc., ainsi que les feuillages de divers arbres; de cette manière on aura peu de terres en friches, on

tirera parti des moindres choses, et l'on entretiendra ses bêtes en bonne santé ;

6°. Quant à la distribution de la nourriture, afin de la donner toujours en égale et petite quantité, il n'est point du tout impossible d'y parvenir en tenant le bétail au pâturage ; on agit pour cela comme dans les pays de petite culture, où les vaches pâturent *au piquet, à l'entrave*. La pâture *au parc* appartient à une culture plus étendue. Nous allons décrire et examiner ces trois méthodes.

Le piquet. — Quand la pâture est abondante, comme dans les prairies artificielles de luzerne, trèfle, sainfoin, pimprenelle, pavots ou coquelicots, et qu'il serait à craindre que les vaches ne prissent trop de nourriture et ne gâtassent ensuite le reste, on les attache à une corde fixée à un piquet planté dans le champ, et on ne leur abandonne que la quantité qu'on veut leur faire dépouiller. Lorsqu'elles ont rasé toute l'herbe, on les laisse environ trois quarts d'heure pour leur donner le temps de ruminer ; après quoi on retire le piquet, qu'on replace un peu plus loin. On répète la même manœuvre au moins quatre à cinq fois par jour. Il faut bien se garder, pour diminuer le nombre de ces changemens, d'abandonner à chaque fois une quantité considérable de pâture aux vaches, car ce serait vouloir leur donner des indigestions très dangereuses et leur faire gaspiller le fourrage.

Quand on met les vaches au *piquet*, on dit également les mettre *à la longe* ou au *tourillon*. En voici le motif : d'abord, la corde qui les attache au piquet se nommant *longe*, cette première dénomination s'explique de soi ; la seconde demande une courte explication. Pour empêcher

les vaches mises au piquet de se prendre dans leur longe et de la raccourcir en la tournant, on se sert d'une corde divisée dans son milieu par un morceau de bois percé par les deux bouts, qu'on appelle *tourillon;* la corde est fixée aux anneaux du tourillon, de manière qu'elle puisse y tourner aisément : il faut que la corde qui tient à la tête soit plus longue que le corps de la vache, afin que le tourillon ne puisse la blesser.

Le parc. — Entourez de grillages ou de palissades grossières une partie de pâturage, proportionnée à l'abondance de l'herbe et au nombre de bestiaux que vous y voudrez renfermer. Cette partie ainsi enclose se nomme parc; l'on peut y mettre le bétail sans gardien, et profiter de l'engrais que l'on enlève, lorsque le lendemain on change le parc de place; mais cette méthode a le grave inconvénient de nécessiter de continuels frais de grillage.

L'entrave. — Pour que l'animal mis au pâturage ne s'éloigne pas trop de l'endroit où vous voulez le faire pâturer, vous lui passez une corde au cou, et attachez le bout de cette corde à l'un des pieds de devant, ou plutôt on met la corde aux cornes : d'autres fois on attache le pied droit de devant avec le pied gauche de derrière, ou le pied de derrière et de devant du même côté. Ces diverses sortes d'entraves, qui ne sont connues que dans les cantons de très petite culture, sont toutes également mauvaises : elles fatiguent l'animal, l'empêchent de manger en repos, de ruminer; les vaches traitées ainsi sont maigres, méchantes, et donnent peu de lait. L'usage du piquet est de beaucoup préférable, et les vaches que l'on y habitue aisément s'en trouvent très

bien. On fait aussi tenir les vaches à la longe par de jeunes enfans.

Devoirs de la vachère. — Dans les pays de grande culture et dans les grosses fermes très éloignées des villes, les vaches ne sont regardées que comme utiles à la reproduction de l'espèce, à l'amélioration des races, et les soins spéciaux qu'on leur donne consistent à les faire saillir, à les préserver d'accidens durant la gestation, avant, pendant le vêlage, et les premiers jours qui le suivent : mais autour des villes, chez les nourrisseurs de vaches, chez les petits métayers qui vivent du produit du lait, les vaches demandent des soins constans, et occupent elles seules leurs maîtres. Aussi, après avoir indiqué dans notre second chapitre comment il faut traiter les vaches en chaleur, pleines, vêlées et nourrices, nous allons particulièrement conseiller dans celui-ci les mesures à prendre pour augmenter le lait des vaches *laitières, beurrières*, et le rendre plus agréable, plus saint et plus nourrissant. Nous nous adresserons maintenant à la *vachère*, les soins des vaches convenant principalement aux femmes.

Soit qu'ayant un nombreux troupeau de vaches laitières, un riche nourrisseur gage une vachère, soit que la femme ou la fille du métayer soigne les quatre ou cinq vaches de la métairie, soit enfin que la pauvre veuve du journalier se nourrisse avec le produit d'une vache unique, la vachère doit être, autant que possible, jeune, forte, active, d'une extrême douceur, et d'une minutieuse propreté. Ainsi que le bouvier, elle se levera de grand matin pour bouchonner ses vaches, les débarrasser des bouses, leur laver la queue, les yeux, et surtout le pis avec de

l'eau tiède ; elle leur donnera leur ration du matin, leur boisson ordinaire, et les traira tandis qu'elles seront occupées à manger ou à boire ; elle examinera l'état des mamelles avant de les presser, et pour peu que l'animal témoigne de sensibilité, elle trempera le bout de ses doigts dans l'espèce d'écume que laisse le lait lorsqu'il est coulé ; elle graissera même légèrement le bout des tétines, et ne brusquera jamais l'animal, quelque caprice ou quelque obstination qu'il puisse montrer. Nous dirons plus tard comment on s'y prend pour traire les vaches.

Quand la traite sera terminée, la vachère fera sortir ses vaches, et les menera paître. Si elle en a de trop méchantes ou qui courent trop, elle leur mettra un *taleau*. Cette précaution sera bonne, surtout si la vachère les conduit le long des rus. Une fois arrivée dans le pâturage, soit gras, soit de vaine pâture, la vachère ne restera pas, comme il arrive trop souvent, assise dans un endroit fort éloigné de ses bêtes ; elle se promenera entre elles, tout en filant, pour veiller à ce qu'elles ne s'entrebattent pas et ne s'écartent pas. S'il fait trop chaud, elle aura un rameau à la main, et l'agitera légèrement sur ses vaches pour les délivrer des insectes. Si la pâture a lieu le long des chemins, la vachère avertira les passans de ne point manifester de frayeur à la vue des vaches, de ne point courir ni les menacer, de peur de les exciter à donner des coups de corne. Elle leur recommandera de ne pas secouer ostensiblement les objets qu'ils pourront porter, comme cannes, sacs, parapluies, etc., ni d'approcher trop près des veaux. Du reste, si ces vaches ne sont point d'un naturel méchant, et

qu'elles soient accoutumées à pâturer dans les chemins, ces précautions seront inutiles. La vachère ne se réunira pas avec les porchers, de peur que le voisinage des cochons inquiète ses bêtes.

Le bétail a plus d'instinct qu'on ne le croit communément. Si quelque bête a éprouvé un accident qui laisse des traces, si le cadavre des bœufs ou vaches morts de maladie n'a pas été enterré assez profondément, si un boucher passe auprès d'un troupeau de bêtes à cornes, on peut être sûr qu'elles s'apercevront de toutes ces circonstances. J'ai l'expérience de la dernière. Des vaches paissant tranquillement dans une vaste prairie située sur le bord d'un chemin, et sans clôture, sentirent, à quelque distance, la présence d'un boucher; aussitôt elles mugirent avec fureur, et, la tête haute, coururent du fond de la prairie sur le boucher qui traversait le chemin: il eut toutes les peines du monde à leur échapper en franchissant une haie fort élevée. Plusieurs auteurs rapportent qu'un bœuf ayant succombé à une hémorrhagie dans un champ, les jours suivans ses compagnons refusaient, en mugissant, de labourer la terre teinte de son sang, qu'ils flairaient avec tristesse. Enfin M. Thiébaut de Berneaud assure que plusieurs bêtes à cornes étant mortes d'épizootie, furent enterrées à peu de profondeur dans un endroit voisin d'un pâturage. Les bestiaux que l'on conduisit dans cette prairie, l'œil inquiet, les naseaux ouverts, laissèrent leur pâture, et se dirigèrent vers la tombe de leurs compagnons; là ils grattèrent la terre en poussant des mugissemens effroyables, qui attirèrent tout le bétail des environs. Tous ensemble pénétrèrent si près des cadavres, qu'il

s'exhala de la terre des vapeurs pestilentielles dont ils furent tous plus ou moins malades. Cette circonstance donna la plus funeste extension à l'épizootie qui reprit une nouvelle fureur.

La vachère observera si quelques unes de ses vaches sont en chaleur, et si elles le sont trop fréquemment. On sait à quels signes se reconnaît cet état : si ces vaches se contentent de mugir fortement et souvent, et qu'elle n'en voie aucune cause apparente, elle les examinera avec soin, et avertira le bouvier ou le maître pour qu'il les examine à son tour, afin de voir si ces cris inaccoutumés ne seraient pas un indice d'indisposition. Quand les vaches ont un veau à l'étable, leurs mugissemens sont assez expliqués; ensuite, pour l'ordinaire, elles mugissent en quittant l'étable lorsqu'il fait beau, et qu'elles se portent bien, parce que l'air et la verdure les mettent en gaîté.

Pendant que les vaches sont dehors, le bouvier tiendra leur étable aérée, et en renouvellera la litière. En été, la vachère les ramenera de dix heures à midi ou une heure, et leur donnera à boire; elle les laissera reposer et manger une petite ration d'herbe bien propre, qui, comme nous l'avons déjà dit, aura été cueillie depuis douze heures. De trois à cinq heures, elles les ramenera au pâturage, et les reconduira environ à sept heures à l'étable. La vachère alors leur présentera une bonne eau blanche, et les traira comme nous l'avons dit pour le matin ; elle leur donnera ensuite une ration pour la nuit.

Soins hygiéniques des vaches laitières. — L'abondance continue du lait que fournissent ces animaux exige une nourriture copieuse et choisie; c'est même le seul moyen de prévenir

leur épuisement et d'entretenir cette abondance. Il est aussi bien important de veiller à la santé des vaches, parce que non seulement, dès qu'elles sont souffrantes, leur lait diminue, mais il acquiert des qualités nuisibles. Au reste, rien n'est moins coûteux que de les bien nourrir, car elles rendront au centuple ce qu'on leur donnera. Rien aussi plus facile que de les maintenir en bon état : il suffit pour cela d'avoir de l'ordre, et de suivre habituellement les précautions hygiéniques que nous allons indiquer.

Nourriture des vaches laitières. — Quoique les vaches laitières se nourrissent absolument comme les autres bestiaux, il importe de leur choisir des alimens à la fois nutritifs, rafraîchissans, et légèrement mucilagineux; de les varier pour exciter leur appétit, de les mélanger pour en réunir les qualités bienfaisantes, et en prévenir les inconvéniens; enfin d'offrir toujours à ces animaux, soit en boisson, soit en nourriture, tout ce qui peut tourner au profit du lait.

Il faut observer aussi que la qualité du lait dépend également de la nourriture comme la quantité. On sait que le safran, la garance, la casse, le vin, etc., communiquent leur teinte au lait; que le thym, la sarriette, l'ail, le céleri, l'absinthe, et généralement toutes les herbes aromatiques, lui donnent un goût analogue. Ainsi l'on pourrait, en soumettant les vaches à un régime particulier, obtenir un lait spécial pour diverses espèces de maladies.

Nous ne répéterons point ce que nous avons longuement détaillé sur les précautions à prendre pour que le fourrage soit propre, sain, donné peu et souvent; mais nous reviendrons sur les mesures d'économie, parce qu'il est beaucoup

de gens qui ne nourrissent qu'une ou deux vaches, et que ces petits détails leur seront extrêmement utiles. Nous nous attacherons aussi à considérer principalement la nourriture dans ses propriétés relatives à la quantité et à la qualité du lait, sans toutefois oublier son influence hygiénique, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Les vaches aiment toutes les légumineuses et les graminées, en sorte que les objets habituels de nos cultures leur conviennent, et que l'on peut aisément satisfaire leurs goûts particuliers; il ne faut jamais forcer le goût de ces animaux, parce que leur lait diminuerait, ce qui du reste arrive dès que les vaches souffrent en quelque chose : aussi les nourrisseurs doivent-ils s'attacher à les rendre parfaitement heureuses. Leurs alimens se divisent en quatre parties, fourrages, racines, graines et feuillages, soit en vert, soit en sec; il est bon de semer du persil avec les objets qu'on leur destine.

Fourrages. — Dans la première espèce de nourriture (les fourrages), il faut observer que la luzerne est très échauffante; qu'elle fournit plus de lait que le trèfle, moins que l'herbe naturelle, et que ce lait est d'assez médiocre qualité. Selon MM. Chabert et Huzard, dans *l'Instruction sur la manière de conduire et gouverner les vaches laitières*, la luzerne, mangée avec excès, occasionne aux vaches de très dangereuses indigestions et une irruption avec suintement aux pieds de derrière; on nomme cette indisposition *jet de luzerne*, *poussée d'herbe*, *feu d'herbe*, et on l'adoucit avec des lotions de fleur de sureau. On ne doit pas non plus donner habituellement du trèfle aux vaches, quoiqu'il

donne de bon lait, à moins qu'on ne le mélange avec des herbes moins succulentes. Une des meilleures herbes à donner aux vaches est le laiteron, dont les lapins sont si friands; cette plante, à tiges creuses et lactées, à fleurs jaunes étoilées, croît abondamment dans les vignes, les champs de racines, les jardins potagers, et fournit beaucoup de lait : comme son suc lacté et ses tiges renflées sont ses qualités principales, elle n'est bonne à manger qu'en vert. La pimprenelle, plante vivace des prés secs, ou des prairies artificielles, communique au beurre une saveur agréable. La spergule augmente considérablement le lait, et lui donne un goût particulier si délicat, que l'on dit, pour vanter du lait, *bon comme du laitage de spergule*; les vaches sont très avides de cette plante. (1)

Les choux communs, mis encore parmi les fourrages, donnent quelquefois une saveur désagréable au lait, surtout si les vaches les mangent seuls et habituellement; on peut mélanger les choux en petite quantité parmi des graines ou racines; mais ce que l'on ne saurait trop recommander, c'est le chou navet de Laponie, naturalisé en France par l'estimable Sonnini. Ce savant agronome assure que cette espèce de

---

(1) On la nomme aussi sperjule ou espargoule. On a utilisé dans le Brabant les terres sablonneuses dont il abonde, en les semant de cette plante si précieuse pour les vaches : lorsqu'elle est parvenue à une certaine hauteur, on y mène ces animaux pâturer. Les Flamands agissent de même, et c'est une des raisons qui contribuent à faire estimer leurs vaches et leur laitage. La spergule se sème en mai, ou sur le chaume du froment après la récolte.

chou n'a pas l'inconvénient que nous venons de signaler, et qu'elle rend le lait fort abondant, fort crêmeux et d'une excellente qualité. (Voyez *Manuel des habitans de la campagne*, page 111.)

Racines. — La seconde sorte d'alimens sont les racines : presque toutes rendent les vaches laitières ; mais plusieurs d'entre elles ont éminemment la propriété d'augmenter et d'améliorer le lait. De ce nombre est le panais, qui non seulement augmente le lait des vaches, mais même encore celui des chèvres, brebis et ânesses ; le turlibs, espèce de grosse betterave qui accroît le lait chez les bonnes vaches beurrières, et en donne aussi davantage à celles qui en ont naturellement peu. Le turneps, gros navet plat, qui en outre enlève au laitage ce goût de foin dont on se plaint ordinairement pendant l'hiver, et double ses parties butyreuses. Les navets augmentent beaucoup la quantité du lait, mais aux dépens de la qualité ; aussi ne faut-il pas nourrir habituellement les vaches avec cette racine. L'augmentation des parties séreuses du lait n'est pas le seul inconvénient de cette plante ; comme elle est remplie d'air, elle expose les vaches à des suffocations dangereuses : cette propriété est commune au potiron, aux carottes, à la chicorée et autres plantes de même nature. La pomme de terre, quoique un peu humide, n'a point cet inconvénient, c'est une excellente nourriture pour les vaches laitières, et que l'on doit ajouter à tous les autres alimens ; le lait que donne l'usage de cette racine est épais et doux. Quand les vaches, comme les bœufs, cessent de pâturer, la pomme de terre est précieuse pour faciliter la transition du vert au sec.

Cette transition si souvent dangereuse, grâce à elle, est inaperçue; en roulant les tranches de pommes de terre dans du son, en les saupoudrant d'un peu de sel, en les mêlant avec des turneps et autres plantes humides, vous faciliterez la digestion des fourrages secs; et bientôt le lait sera presque aussi abondant qu'au temps de la nourriture verte : on sait que le vert donne un lait plus clair et en plus grande quantité que le sec.

Les racines doivent toujours être lavées, bien séchées, coupées en morceaux plus ou moins gros, selon la grosseur de la racine; ainsi les turlibs, les grosses betteraves, les très grosses raves ou navets, seront coupés en rondelle, et les pommes de terre, carottes, panais, topinambours, etc., en trois ou quatre morceaux; si l'on a beaucoup de vaches à nourrir, il sera bon de faire usage de la machine à diviser les racines (voyez *Nouveau Cours complet d'agriculture*, publié par les membres dela section d'agriculture de l'Institut, tome x, page 312). Présentez toujours les racines crues aux vaches, bien que plusieurs agronomes conseillent de les donner à demi-cuites ou cuites entièrement; l'expérience a prouvé que cette pratique débilite les vaches et les fait maigrir : il est à présumer qu'elle nuit à la rumination. Les marcs de racines conviennent très bien aux vaches; mais alors il faut les mêler avec d'autres alimens, comme graines et bon fourrage, parce que ces marcs, dépouillés par la pression de leur qualité humide ou mucilagineuse, ne fourniraient pas assez de lait; au reste, après avoir parlé en détail des divers alimens, nous parlerons de leur mélange.

Grains. — Les *grains* sont la troisième et la meilleure nourriture des vaches laitières ; c'est aussi celle qu'elles affectionnent le plus : presque toutes les graines leur conviennent. La vesce non battue est peut-être la nourriture qui fournit le plus de bon lait ; la gesse en procure une grande abondance : le *pois gris*, semé avec la vesce, a la même propriété (ces plantes fauchées en vert donnent un bon fourrage). Le maïs se donne de trois façons aux vaches : 1°. les rejetons qui poussent au-dessus du nœud de l'épi se mangent verts ou secs ; 2°. la graine leur donne une bonne chair et beaucoup de lait ; 3°. ces graines, concassées, moulues, délayées dans de l'eau, leur fournissent une excellente boisson ; les graines de lin augmentent aussi la quantité du lait, mais ne l'améliorent pas : celles de chenevis sont meilleures. Enfin, les féveroles, les fèves de marais, les poids de tout genre, surtout les lupins, l'avoine, l'orge, les criblures de seigle et de froment, les lentilles, etc., entretiennent bien l'abondance du lait chez les vaches laitières.

Feuillages. — Restent les feuillages. Cette quatrième et dernière nourriture a des avantages et des inconvéniens. Nous avons déjà dit que les feuilles et rejetons des chênes, en vert, produisent le *mal de brou ;* que ceux d'orme, de frêne, d'érable, de saule, de peuplier, d'arbres fruitiers cultivés ou sauvages, causent des dysenteries, des enflures de ventre, le pissement de sang, etc. ; mais cette nourriture n'est ainsi dangereuse que lorsque les vaches en font excès, et lorsqu'elles n'en ont que de cette espèce ; par conséquent on en usera avec réserve, et on mélangera ces feuillages avec des graines et racines :

il serait moins bon de les mêler avec le fourrage, qui souvent participe un peu à leurs propriétés échauffantes; les pailles d'avoine et de froment pourront très bien s'allier avec ces feuilles, soit vertes, soit séchées.

Les vaches aiment beaucoup les jeunes pousses de l'ajonc, qui leur sont fort salutaires et remplissent bien leurs pis; les nouveaux rejetons du robinier leur seraient encore plus favorables. Une des plantes les meilleures pour les vaches à lait, c'est l'*arroche* ou *pourpier de mer*, ainsi nommé parce que ses feuilles ressemblent au pourpier des jardins; ses racines ont un goût salé très agréable pour les vaches, auxquelles elles fournissent une grande quantité de lait.

Voici à peu près comment on doit varier ces diverses nourritures. En été il est important de *raffourer* les vaches au moins six fois par jour, lorsqu'on ne les mène pas paître; les deux premières fois on peut donner de la luzerne verte mêlée de feuilles de laitue, poirée et autres débris de plantes potagères de la saison; les deux rations suivantes seront de la traînasse, des feuilles de carottes, du persil, un peu de chou, des têtes de turlibs; enfin, les deux dernières rations seront composées de pousses d'arbres, de cosses fraîches de pois, de *dragée* (fourrage vert que forment la vesce et le pois gris semés et coupés ensemble), d'herbe naturelle, etc.; quand on menera les vaches paître, on observera de donner la ration du matin, de midi et du soir, d'herbes opposées à celles que fournit le pâturage.

En hiver il faut donner, six fois par jour, des racines aux vaches, toujours aux mêmes heures, et de cette manière : le matin, pendant la pre-

mière traite, des turneps que l'on met dans l'auge, et de la luzerne dans le ratelier; à dix heures, du chou de Laponie et de la paille d'avoine, en disposant ces fourrages comme les alimens précédens; à une heure, des navets et des cossats de pois; de trois à quatre heures, des turlibs et du fourrage de lentilles; enfin, entre six et sept heures, des pommes de terre et ce qui pourra rester de verdure, comme feuilles de salade, de choux, de carottes : à défaut de ces feuilles on pourra donner un peu de feuilles d'arbres séchées et fanées.

Je viens maintenant aux petits détails d'économie qui conviennent aux personnes peu aisées, et qui n'ont qu'une ou deux vaches à nourrir. Lorsqu'elles éplucheront des racines, légumes ou salades pour leur usage, elles commenceront par les bien laver et faire sécher pour que les débris en soient propres et susceptibles d'être gardés pour la vache; elles lui ramasseront les croûtons de pain ordinairement perdus, les gratins de pots et plats, les restes d'assiettes, l'eau de vaisselle dans laquelle elles mettront un peu de son ou les raclures du farinier; habituée à venir chercher toutes ces friandises, la vache du pauvre est familière et donne beaucoup de lait, si l'on a le soin de lui fournir en même temps d'autre nourriture.

Boisson des vaches laitières. — La boisson influe pour le moins autant que la nourriture sur la quantité et la qualité du lait; les eaux blanches, les eaux de son gras doivent être habituellement et fréquemment données aux vaches laitières. Il en est encore de l'abondance de la boisson comme de celle des alimens, qu'il n'est pas facile de déterminer; cela dépend de l'âge,

de la saison, de la race, de l'individu, de l'état actuel : il faut encore répéter la maxime, *peu et souvent*. En général, plus on donne à boire aux vaches, plus elles ont de lait; mais comme les boissons composées leur plaisent beaucoup, on doit leur en présenter peu à la fois, parce qu'elles s'en gorgeraient et se donneraient des indigestions d'eau.

On peut aussi, comme il est d'usage en Flandre, leur préparer des boissons en délayant dans de l'eau demi-tiède du marc de bière, appelé drac, ou tout autre chose analogue, comme marc de betteraves, colzat, navette, tourteaux de noix, chenevis, raisins, graines de lin, etc. Cette pratique, très peu coûteuse, augmente beaucoup le lait.

On ne saurait tenir trop proprement les vaches laitières, afin d'empêcher que leur pis ne s'échauffe et ne s'ulcère, ce qui arriverait immanquablement si elles se couchaient sur leur fumier; aussi faut-il ôter chaque jour les bouses, et au moins deux fois par semaine leur renouveler la litière.

Manière de traire les vaches. — Nous avons dit que l'on donne à boire ou à manger aux vaches pendant qu'on les trait; cela les occupe et les empêche de se mutiner; mais il en est d'un naturel si farouche, ou rendues telles par les mauvais traitemens, qui exigent d'autres précautions : tantôt, pour les empêcher de frapper de la corne, on les attache par cette partie, après le ratelier; tantôt, pour prévenir les coups de pied, on leur fait plier le genou droit ou gauche de devant, et on entoure ce genou ainsi plié d'un large anneau de forts rameaux de chêne tordus; ce qui s'appelle *cordeille*, ou *genouillère*. Il est

singulier de voir des vaches méchantes contracter tellement l'habitude de cette pratique gênante, qu'elles plient le genou d'elles-mêmes : cela prouve évidemment combien les moyens de douceur auraient de succès au bout de quelque temps, et lors même que la vachère serait obligée d'employer les premiers, elle ne doit jamais négliger ceux-ci. Voici comment elle s'y prendra pour traire ses bêtes.

Elle commencera par caresser sa vache et la gratter sur le cou et sur le flanc ; elle lui présentera un peu de grain ou de sel, s'il y a des difficultés à prévoir ; elle posera à quelque distance le grand pot au lait ou seau, de crainte d'accident, et en prendra un plus petit pour traire, afin de n'être point embarrassée par le poids. Ce pot devra avoir une ouverture un peu étroite, pour que le lait ne tombe pas, dans le cas où la vache, en s'agitant, lui ferait éprouver un contre-coup ; par la même raison, la vachère ne le remplira pas jusqu'au bord. Après qu'elle aura lavé le pis de la vache, elle lui prendra les tétines sans les serrer, et les passera entre ses doigts comme pour les caresser ; ensuite elle s'agenouillera, tiendra le petit pot au lait de la main gauche, et saisira de la main droite une des tétines qu'elle pressera ainsi ; elle fermera la main, de telle sorte que le bord des ongles de tous les doigts, excepté le pouce, se trouvera appuyé au milieu transversal de la paume de la main ; la tétine placée entre ces quatre doigts repliés se trouvera pressée dans toute sa longueur, et le lait sortira en filet un peu au-dessous du petit doigt. La vachère lâche un peu et resserre alternativement les doigts, sans quitter la tétine, et en relevant à chaque fois un peu la main ; il n'en

faut pas plus pour traire. Je ferai remarquer que l'on ne tient point la tétine perpendiculairement au-dessus du pot, et dans sa direction naturelle, mais un peu en diagonale, et que le filet de lait est toujours dans cette direction. Quand une des tétines est épuisée, on passe successivement aux autres. Il faut bien faire attention à traire entièrement les vaches à chaque traite, parce qu'à mesure qu'on laisse du lait dans la mamelle, il s'en forme moins de nouveau : cela est si vrai, que lorsqu'on veut tarir leur lait, on en laisse à chaque fois un peu plus dans le pis. Nous avons vu que plus le veau tette, plus la mère a de lait.

Dans les environs de Paris, une très bonne vache donne de douze à quinze pintes de lait par jour; les vaches *laitières*, *beurrières* et *fourragères*, de la Suisse et de la Hollande, fournissent souvent plus du double. Malgré le préjugé qui veut qu'une vache à poil noir soit plus abondante en lait qu'une autre, la couleur n'y fait absolument rien.

Qualités du lait. — Le bon lait ne doit être ni trop épais, ni trop clair; sa consistance doit être telle que lorsqu'on en prend une goutte dans une cuiller, elle conserve sa rondeur sans couler. Il faut qu'il soit inodore et d'un beau blanc sans aucune teinte étrangère; le lait jaune ou bleuâtre est de mauvaise qualité : sa saveur doit être douce, avec un léger goût de noisette, et à peine sucré. Pour avoir du lait semblable, il faut que la vache ait de quatre à six ans; qu'elle soit bien nourrie, en parfaite santé; qu'elle ait vêlé depuis au moins trois mois; qu'elle ne soit pas en chaleur, ni pleine, ou du moins peu avancée dans la gestation. La saison importe beaucoup; car le lait

est meilleur depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre, que pendant l'hiver.

Quand le lait est pur, son inspection peut faire connaître l'état de la vache qui l'a fourni. Le lait d'une jeune génisse est trop clair; celui d'une vieille vache est trop sec, et souvent trop épais. Le lait d'une vache près de tomber malade est peu abondant, moins blanc qu'à l'ordinaire, un peu salé, légèrement âcre ou amer; dès qu'il est mis sur le feu, il ne lève pas comme le lait sain, mais se décompose et se grumelle. Son usage est alors très dangereux.

Manière d'engraisser les bestiaux. — Nous avons vu que lorsque les dents des bœufs commencent à s'user, que les taureaux sont épuisés, que les vaches ne fournissent plus qu'un lait sec et des petits débiles, on les engraisse pour les vendre au boucher : cela, pour les bœufs, arriverait à quinze ans; pour les vaches et taureaux, à dix environ; mais on ne laisse pas ordinairement les uns et les autres vivre aussi long-temps. Les localités, l'habitude, les diverses convenances du cultivateur, les font presque tous engraisser avant cet âge. Il est même un grand nombre de bœufs que l'on engraisse à quatre ou cinq ans, comme les bestiaux de Normandie et de plusieurs autres provinces, que l'on destine spécialement à l'engrais. Au reste, lorsqu'une bête à corne est d'une humeur trop intraitable, qu'elle contracte quelque mauvaise habitude dont on ne peut la corriger; si elle a quelque vice de conformation (comme vache taurinière), qu'elle se blesse de manière à ne pouvoir plus marcher, ou toute autre cause semblable, il faut se hâter de l'engraisser.

Dans le cas où le lecteur serait propriétaire

d'un troupeau de jeunes bœufs dont il voudrait principalement faire des bœufs gras, voici le choix qu'il aurait à faire. Avant tout, ses bestiaux devraient être assez âgés pour que leur taille ait acquis un certain développement, et leur chair une certaine saveur. Le bœuf que l'on veut engraisser doit être vif, gai, avoir bon appétit, digérer facilement; il faut qu'il ait les os petits, le ventre ample, les déjections régulières, la bouche et les naseaux d'un rose pâle, et qu'il exhale une odeur assez forte, quoique douce. Son poil doit être épais et luisant; enfin, il doit non seulement être exempt de maux actuels, mais ne présenter aucune disposition maladive : au surplus, cette condition est d'une haute importance. Quand des bœufs sont mis à l'engrais, par cause de vieillesse ou d'accidens, il faut toujours commencer par les purger, les guérir, enfin, faire en sorte de leur procurer un parfait état de santé.

Quoique l'automne soit généralement la saison de la graisse, on préfère engraisser les bœufs en été, parce qu'il est beaucoup moins coûteux de les nourrir que dans l'hiver. Ordinairement, en commençant l'engrais au mois de mai, on le voit achevé à la fin d'octobre. Cependant, les bœufs d'hiver ont la chair plus ferme, et le suif plus abondant; au reste, cela dépend en grande partie des races.

Engrais d'été. — Si l'on engraisse les bœufs en été, le bouvier leur fera de grand matin boire de l'eau blanche, ou de l'eau mêlée d'un peu de marc de noix, betteraves, ou tout autre, puis il les menera dans un bon pâturage jusqu'au moment où la chaleur commencera à se faire sentir. Alors, il les ramenera len-

tement à l'étable, leur donnera encore à boire, et les laissera dormir et ruminer dans un repos absolu pendant deux heures ; il leur distribuera ensuite une légère ration de luzerne mise dans le ratelier, avec des pois gris concassés ou des fèves de marais dans l'auge ; plus tard, on mêle de l'avoine, du son, des criblures : cette légère ration mangée, les bœufs ruminent et se reposent encore jusqu'à ce que la grande chaleur soit passée, et retournent ensuite au pâturage jusqu'à la nuit. En revenant des champs, ils boivent un seau d'eau demi-tiède bien blanchie avec de la farine d'orge non blutée ; puis rentrent à l'étable, où ils trouvent une bonne litière fraîche et de l'herbe nouvellement coupée. Il sera bon de laisser la porte de l'étable constamment ouverte pour y entretenir le bon air ; il faut aussi s'arranger de manière que rien ne trouble les bœufs engraissés, ni volaille, ni porcs, ni vaches en chaleur ou vêlant : ils ne doivent être distraits par rien du soin de manger, ruminer et dormir. Huit jours après le commencement de l'engrais, on ne fait plus boire les bœufs qu'une fois par jour ; huit autres jours après encore, on ne les fait plus boire que de jour en autre, et ainsi de suite toujours en diminuant jusqu'à ce qu'ils ne boivent plus du tout.

Engrais d'hiver. — Si l'engrais a lieu pendant l'hiver, il commence à la Saint-Martin, dans les premiers jours de novembre, et finit ordinairement au mois de mai. Pendant tout ce temps, les bœufs sont captifs, car on ne les fait sortir que de temps en temps pour se promener en allant boire à la rivière ; encore vaudrait-il mieux leur faire seulement prendre un peu d'exercice et leur donner de l'eau blanche en rentrant. On

les affourage très souvent, et toujours avec de bon foin, ou du regain sans ménagement; cependant, dans les premiers temps de l'engrais, on peut mêler au foin un tiers de paille d'orge ou de froment fraîchement battue; en même temps, on met dans l'auge des pommes de terre, des navets, ou des carottes (la première racine est la meilleure) crues, coupées en tranches et roulées dans du son. Si les bœufs les refusaient, on pourrait d'abord les assaisonner d'un peu de sel, que l'on diminuerait insensiblement. Quinze jours après, on roule les morceaux de pommes de terre dans de la farine d'avoine, puis dans de la farine de seigle non passée, puis dans de la farine d'orge; enfin, l'on termine par donner de temps en temps des pelottes faites avec de la farine d'orge et d'avoine, et pétries avec de l'eau tiède et du sel.

Une autre manière d'engraisser les bœufs, c'est de leur donner avec l'herbe fraîche, si c'est en été, et du regain, si c'est en hiver, des petits fragmens de tourteaux de navette, colza, noix, mêlés avec de petites fèves, ou bien avec de l'orge, de l'avoine ou du son. Lorsqu'on est dans le voisinage des bois, on peut mettre soir et matin dans l'auge, des glands, de la faîne, des marrons d'Inde : ces fruits fournissent une bonne chair, et beaucoup de graisse.

Les bœufs d'Auvergne, du Limousin, et ceux de Normandie, ne sont engraissés qu'avec du foin pur dont on garnit toujours le ratelier, et du marc d'huile de noix mêlé avec de gros navets et de la farine de seigle dont on remplit l'auge; quand l'engrais avance on supprime les navets : ces bœufs, ainsi engraissés, ont une chair excellente, et sont tués pour le roi.

Si l'appétit des bœufs languit pendant l'engrais, on leur lave la bouche et la langue avec un mélange de sel et d'ail écrasés dans du bon vinaigre, puis on les laisse un jour à la diète, ou bien on leur présente de l'eau et un peu de son pour toute nourriture.

Comme le bétail est très friand de salade fortement salée et vinaigrée, on excite l'appétit languissant des bœufs à l'engrais en leur en présentant une de poireaux, ciboules et céleri; mais la diète et un peu d'exercice sont préférables : les bœufs sont beaucoup moins dégoûtés l'été que l'hiver. Afin de soutenir l'action de l'estomac pendant la chaleur ou l'humidité, il sera très bon de mêler à la nourriture des bœufs engraissés quelques alimens acides légèrement astringens, tels que les feuilles d'oseille, les pommes sauvages, celles de jardins qui ne sont pas mûres, et autres substances végétales semblables; les boissons devront être un peu acidulées : au reste, cette précaution doit être prise aussi lorsqu'on se borne à nourrir le bétail sans l'engraisser; elle est indispensable lorsque, dans un cas de maladie, les humeurs tendent à la putridité.

On prend les mêmes soins pour l'engraissement des taureaux et des vaches, mais avec bien moins de succès; la chair des premiers est plus rouge, plus dure, plus difficile à digérer que celle du bœuf : la viande des secondes est sèche, blanche et fade; il est pourtant certaines vaches de Normandie dont la chair est aussi succulente que celle du bœuf.

Manière de connaître les divers degrés de graisse du bœuf. — Les bouchers ont un langage particulier pour exprimer les divers degrés

de graisse du bœuf. Ils nomment *maniemens* les cordons de graisse qu'ils reconnaissent aux diverses parties de l'animal en le maniant ; si les *maniemens* sont *mous* et *soufflés*, la graisse est incomplète ; s'ils sont amples, fermes, arrondis, la graisse est parfaite. Les maniemens sont quelquefois mous dans une partie, fermes dans une autre ; aussi les bouchers disent-ils que le bœuf est *bon de tel ou tel côté ;* si les maniemens sont renflés généralement, *l'animal est bon à démarer.* (Voyez *Manuel du charcutier*, page 78.)

CHAPITRE V.

VÉTÉRINAIRE.

Symptômes généraux des maladies du bétail. — Remèdes généraux ou préservatifs. — Division des maladies. — Remèdes particuliers. — Manière de les administrer.

La maxime si sage : « *Il vaut mieux prévenir que guérir* », va nous guider encore au commencement de ce chapitre. Quand l'animal est indisposé, il n'est pas encore malade, et avec des soins faciles et prompts on peut empêcher le mal de se développer, comme avec les précautions hygiéniques on a long-temps empêché cette indisposition de paraître : au reste, la rareté des indispositions n'est pas le seul avantage que vous retirez de l'hygiène ; leur nature est bénigne ; la continuité de vos soins à observer

l'état de vos bestiaux, à les préserver de tels et tels dangers, vous met aussitôt sur la voie de ce qui peut les faire souffrir : vous employez tout de suite les remèdes convenables, et l'animal est d'autant plus vite guéri, que sans trouble et sans inquiétude vous lui épargnez cette multitude d'élixirs, d'opiats, de poudres cordiales, avec lesquels les bouviers ignorans aggravent le mal qu'a fait naître leur négligence.

Symptômes généraux des maladies du bétail. — Chaque matin, en pansant ses bêtes, le bouvier aura soin de les examiner attentivement. Voici à quels signes il reconnaîtra qu'elles ne sont point dans leur état ordinaire. La tristesse, l'abattement, le dégoût, la cessation ou la grande diminution de la rumination ; plus ou moins de difficulté à se coucher et à se relever ; les yeux sombres, éteints ou étincelans ; le froid des cornes, des oreilles, et quelquefois l'extrême chaleur de ces parties ; la sécheresse et l'ardeur de la bouche, de la langue, du mufle ; leur mauvaise odeur ; la couleur jaunâtre des lèvres, de la langue, des yeux, de l'intérieur des oreilles et de toute la peau ; les battemens ou l'agitation des flancs, les fréquens mouvemens de la tête que font ces animaux pour les regarder ; les mugissemens répétés et plaintifs ; les efforts continuels pour uriner, l'ardeur, la crudité, les diverses colorations des urines ; la dureté ou la trop grande fluidité de la bouse, sa couleur jaune ou noire, le sang dont elle est mêlée quelquefois ; la suppression de l'humeur muqueuse qui découle par les naseaux ou sa trop grande abondance ; leur sécheresse, leur chaleur, celle de l'air qui en sort ; le poil rude, terne, sombre, piqué, peu adhérent à la peau ; la sécheresse et l'aridité de

celle-ci, son adhérence ou union aux os; les tumeurs ou enflures qui y paraissent quelquefois tout d'un coup; la suppression ou diminution du lait chez les vaches, avec les caractères que nous avons remarqués dans le lait des vaches malades, enfin les mouvemens continuels de la queue.

Remèdes généraux ou préservatifs. — La diète est le premier et le plus important des remèdes généraux : si l'animal n'est que légèrement indisposé, elle suffira pour le rétablir; s'il est sérieusement malade, elle préparera le bon effet des autres remèdes.

Sitôt que vous vous apercevrez que le bœuf ou la vache refuse les alimens qu'il mangeait ordinairement avec plaisir, vous les lui supprimerez et ne lui donnerez que de l'eau blanche avec de la farine d'orge ou du son : vous ferez à l'animal une litière plus abondante que de coutume; vous le laisserez bien se reposer, et s'il va mieux le lendemain, vous lui présenterez un peu de son et de sel, ainsi que sa boisson d'eau blanche. Lors même que l'animal prendrait encore des alimens, s'il est triste, abattu, et qu'il ne rumine plus ou très peu, vous le soumettrez à ce régime.

Si le surlendemain le bœuf ou la vache se trouve mieux, et témoigne qu'il a de l'appétit, ce que l'on verra aisément s'il cherche dans l'auge, le râtelier, ou se tourne avec empressement vers la nourriture que vous porterez aux autres bestiaux, vous lui donnerez deux ou trois poignées de bon regain, mêlé avec autant de même paille d'avoine, puis son eau blanche. Quelque temps après, vous pourrez lui présenter un peu d'orge ou d'avoine mêlée

avec du son. C'est surtout en cette occasion qu'il faut se rappeler la maxime *peu et souvent.*

Le bouvier examinera en même temps dans quelle situation l'animal s'est trouvé récemment, et les circonstances diverses qui peuvent occasionner le dégoût; si, à raison d'un grand travail, il croit pouvoir l'attribuer à la fatigue, il se contentera du régime prescrit ci-dessus; s'il pense que l'animal est dégoûté pour avoir trop mangé de vert, il lui donnera en place d'eau blanche de l'eau tiède dans laquelle il aura fait infuser des camomilles, de la sauge, ou autres herbes aromatiques : dans le cas où les symptômes particuliers de l'indigestion s'uniraient au simple dégoût, il procédera promptement à faire les remèdes propres à cette maladie. Le bouvier devra être sûr de la bonne qualité des alimens, de la propreté des boissons qu'a pris l'animal; cependant s'il présume que quelque chose de mal sain ou de mal propre a pu se glisser dans le boire et le manger (ce qui est facile au pâturage), et dégoûter le bœuf, le bouvier lui donnera la salade que nous avons conseillée pour réveiller l'appétit des bestiaux à l'engrais, et en lui mettant préalablement, pendant une heure, le masticatoire anti-putride dont nous parlerons plus bas. Enfin, si le bouvier a lieu de soupçonner que des plantes âcres et brûlantes ont occasionné le danger, il remédiera à l'inflammation qu'elles ont causée, en donnant seulement pour boisson du petit-lait mélangé d'un peu de vinaigre, et un breuvage adoucissant composé de racines de guimauve, de fleurs de mauve, et édulcoré d'un peu de miel. Il pourra remplacer les fleurs de mauve

par une once de graines de lin : le tout doit être bouilli dans l'eau, passé et pressé dans un linge ; le miel s'ajoute après.

Une livre d'huile d'olives peut, ainsi que ce breuvage émollient, adoucir l'âcreté du gosier et des estomacs ; mais ce n'est que lorsque le dégoût commence, parce que, plus tard, si l'inflammation produisait la fièvre, l'huile rancie par la chaleur fébrile augmenterait la roideur et la douleur de ces parties.

Si toutes ces causes semblent improbables au bouvier, il s'assurera si le dégoût ne vient pas des *aphthes* ou *petits ulcères* dans la bouche. Une simple inspection lui suffira pour cela, et alors il emploiera les moyens indiqués contre cette indisposition (voyez *Maladies de la bouche*).

Le simple dégoût passe communément au bout de deux ou trois jours ; mais si, au lieu de cela, il se complique de quelques uns des symptômes que nous avons décrits précédemment, alors il est moins une maladie passagère qu'un signe de maladie plus grave, qu'il faut étudier attentivement, et dont il faut joindre le traitement à la diète. Toutefois, comme il est de la plus haute importance de ne pas médicamenter l'animal que l'on ne soit bien sûr de la cause de la maladie et de son espèce, il vaut mieux, dans les commencemens, se borner à la diète et aux breuvages et lavemens émolliens ou rafraîchissans que de courir le risque d'aggraver le mal par des remèdes plus actifs et plus directs : les breuvages et lavemens de nature adoucissante et rafraîchissante débarrassent les voies, calment les inflammations, s'opposent un peu à la putridité, ne peuvent jamais faire de mal, et méritent d'être placés parmi les remèdes généraux. Le

petit-lait acidulé, tant en breuvages qu'en lavemens, est aussi d'un usage général, surtout pendant les grandes chaleurs.

Beaucoup de bouviers ignorans prescrivent d'abord la saignée et les remèdes échauffans, tels que les cordiaux préparés avec le vin, la thériaque ou la muscade; mais la saignée ne doit être faite que dans la pléthore (quand l'animal chargé d'embonpoint est incommodé du sang), ou dans les maladies inflammatoires. Or, dans ces deux cas, l'usage des cordiaux que l'on ordonne en même temps serait très nuisible et même quelquefois mortel.

Division des maladies. — Les maladies du bétail se partagent d'abord en deux premières divisions : les maladies externes et les maladies internes. Dans la première se trouvent plusieurs classes : 1°. les tumeurs ou enflures; 2°. les contusions; 3°. les plaies; 4°. les ulcères; 5°. maladies de la tête; 6°. maladies des yeux; 7°. maladies du nez; 8°. maladies de la bouche; 9°. maladies des pieds et des jambes; 10°. maladies d'accidens; 11°. maladies des os; 12°. maladies de la peau. Dans la seconde division se comptent, 1°. la fièvre; 2°. l'inflammation interne, 3°. les maladies convulsives; 4°. maladies de la gorge; 5°. maladies de la poitrine; 6°. maladies du cœur; 7°. maladies du ventre; 8°. maladies du bas-ventre. Nous donnerons ensuite une instruction fort abrégée sur les maladies épizootiques, soit inflammatoires, putrides, ou gangreneuses, parce qu'ordinairement, dans ces cas désastreux, on s'empresse d'appeler les vétérinaires les plus habiles. J'ai cru devoir traiter à part les maladies particulières aux vaches.

Remèdes particuliers. — Avant de détailler

chacun des maux qui affligent le bétail, je vais dresser la nomenclature des remèdes spéciaux que l'on peut y opposer ; j'y joindrai en même temps la manière de les administrer, de tâter le pouls des bêtes à cornes, etc.; enfin, je ne négligerai rien pour mettre le bouvier dans le cas de traiter convenablement ses bestiaux malades.

BREUVAGES.

Manière de les faire avaler aux bestiaux.

Les *breuvages* diffèrent des boissons en ce qu'ils sont bouillis, composés de plusieurs substances de diverses natures, suivant le genre du breuvage et les indications des maladies. Il y a des *breuvages adoucissans*, *béchiques*, *incisifs* ou *contre la toux*, *hydrophobiques* ou *contre la rage*, *anti-putrides* ou *contre la gangrène*, et ainsi de suite, contre toutes les maladies; nous les indiquerons à mesure.

On fait communément les breuvages de trois pintes pour deux doses; il est important de n'en pas donner trop à la fois : ces boissons médicales doivent toujours être à la température de l'air, ainsi que les boissons ordinaires; on les laisse tiédir légèrement. On commence d'abord par présenter le breuvage à l'animal dans une terrine; s'il refuse de le prendre, ce qui arrive presque toujours, on en remplit une corne ou une bouteille, puis on soulève un peu la tête du bœuf, et on lui verse doucement le breuvage dans le gosier. Il faut bien prendre garde de ne pas lui tenir la tête trop haute, de ne pas verser trop vite, et de ne point lui passer la main sur le gosier, comme font plusieurs bouviers, dans l'idée de le faire avaler plus aisément : cette pra-

tique n'a d'autre effet que de lui causer une toux pénible. Il faut plus encore se garder de donner le breuvage par les naseaux, c'est une manœuvre routinière et très dangereuse.

LAVEMENS.

Manière de les donner.

La vétérinaire fait autant d'usage des *lavemens* ou *clystères* que la médecine; c'est à la fois un remède général et un remède particulier : il n'est aucune maladie où ils puissent avoir des inconvéniens, et l'on sait qu'il y en a une multitude où ils ont le plus grand succès.

Les seringues dont on fait usage pour le bétail doivent être grandes, car la dose des lavemens est de deux pintes chaque fois; ils seront toujours tièdes; on les réitérera de deux heures en deux heures, ou de quatre en quatre heures, suivant les cas : le bouvier doit placer la sereringue de manière à ne pas blesser l'animal, la tenir bien droite, et avoir soin de ne point pousser le piston trop fort.

Il y a quelquefois une opération préliminaire avant le lavement. Dans les cas de très grand échauffement, la bouse se trouve durcie et roulée comme des marrons dans l'intestin rectum, de manière à boucher ce boyau. Les lavemens de lait sont ordonnés dans ce cas, et avant eux les lavemens d'eau tiède pour désobstruer l'intestin; mais les lavemens sont insuffisans : alors il faut bien couper ses ongles, tremper la main et le bras dans l'eau tiède, les enduire d'un peu d'huile et les introduire avec précaution dans le rectum; là on allonge doucement les doigts, et l'on retire les pelotes séchées de la bouse. Lors-

qu'on néglige ces ménagemens et que l'on entre brusquement la main dans le fondement des bêtes à cornes, on irrite tellement les parois de cet intestin, que la main se trouve ensanglantée ; l'on sent combien cela ajouterait à l'inflammation que l'on veut guérir : on sort très doucement la main, et l'on donne ensuite les lavemens.

Quand les bestiaux sont attaqués de charbon ou de maladies contagieuses, il faut se garder de suivre le conseil que je viens de donner pour dégager le rectum ; plusieurs personnes ont péri pour avoir donné ce secours à des bœufs atteints d'épizootie.

Injections.

Les injections sont en quelque sorte une espèce de petit lavement que l'on introduit dans les cavités naturelles ou contre nature du corps ; le fondement, les narines, la bouche pour les premières ; les plaies, les abcès, les sinus et fistules pour les secondes : la seringue des injections ne tient au plus qu'un demi-litre de liqueur médicinale préparée suivant les indications ; les injections sont toujours tièdes ; il est essentiel de pousser doucement le piston de la seringue, crainte d'irriter les parties délicates que l'on injecte ordinairement. Quand l'injection est pour les narines, on bouche l'une d'une main, et l'on injecte la liqueur dans la narine opposée.

Fumigations.

Les fumigations consistent à faire recevoir aux naseaux de l'animal, ou à d'autres parties souffrantes, la fumée d'herbes ou substances

choisies, selon les indications de la maladie. Voici comment vous les administrerez.

Vous prendrez une petite brassée de plantes convenues, et les ferez bouillir un quart-d'heure dans une suffisante quantité d'eau ; vous préparerez un petit sac de toile grossière, auquel vous attacherez deux morceaux de ficelle un peu longs, ou un seul grand morceau attaché par ses deux extrémités à chaque moitié de l'ouverture du sac ; vous mettrez vos herbages tout chauds dans ce sac à fumigations ; vous entrerez le mufle du bœuf dedans en nouant les deux bouts de la ficelle après les cornes, ou en passant au-dessus d'elles le morceau attaché comme une anse de panier ; vous laisserez ainsi respirer à l'animal la vapeur chaude de ces herbes, jusqu'à ce qu'elles ne donnent plus de fumée : ce remède se réitère de trois heures en trois heures.

On peut rapporter aux fumigations le remède suivant, que plusieurs vétérinaires appellent *parfum*.

Prenez et mêlez un quart de vinaigre avec trois quarts d'eau simple ; faites bouillir le tout dans une marmite ou chaudron évasé ; retirez le vase du feu, et portez-le tout de suite sous le corps de l'animal qui doit être alors couvert et tenu chaudement.

Masticatoires.

On pourrait désigner les masticatoires sous le nom de mors médical, puisque voilà comme on les prépare : on prend les médicamens convenables et on les met dans un linge propre et à demi usé ; on a ensuite un billot de bois arrondi, gros comme le petit doigt et long d'en-

viron quatre pouces; c'est le *mastigadour* que l'on enveloppe du linge porteur des médicamens; on attache deux morceaux de ficelle aux deux bouts du mastigadour, et on le passe dans la bouche du bœuf, où on le fixe en nouant les deux morceaux de ficelle aux racines des cornes; on suspend quelquefois au billot un nouet contenant des drogues spéciales.

La prudence veut que l'on ne mette point à une bête le linge et le mastigadour qui ont servi à une autre; cette précaution est de la dernière importance dans les maladies épizootiques et contagieuses : on met les masticatoires deux fois par jour, le matin et le soir; le temps qu'ils demeurent dans la bouche de l'animal dépend de la nature des substances qu'ils renferment : ainsi, ce masticatoire pectoral doit rester une heure au moins, et le masticatoire stimulant une demi-heure au plus.

Sternutatoires.

Ce remède est fort simple : il consiste à prendre une poudre excitante, comme tabac, marrons d'Inde, feuilles de cabaret, racines d'iris de Florence, que l'on souffle en quantité suffisante dans les narines de l'animal, pour le faire éternuer et lui procurer un écoulement de mucosités. On peut activer les sternutatoires en y ajoutant la valeur d'une prise d'euphorbe en poudre.

Frictions.

Les frictions se divisent en frictions sèches et humides : la simplicité en égale l'efficacité. La friction sèche consiste simplement à bouchonner long-temps l'animal, pour ouvrir les pores et augmenter la chaleur : elle est excellente quand

la transpiration s'est arrêtée subitement, quand le bœuf frissonne et que les cornes, les oreilles et les extrémités sont froides.

Pour les frictions humides, il suffit de tremper la brosse rude ou le bouchon dont on se sert dans une forte décoction très chaude de plantes émollientes, aromatiques ou autres : l'eau tiède simple est bonne aussi en certains cas.

Fomentations, Lotions, Bains.

Tous ces remèdes simples sont préférables, pour le traitement des tumeurs, à toutes les huiles, graisses, onguens ou pommades de réputation, que les charlatans débitent dans les campagnes. Les fomentations sont des liqueurs médicales plus ou moins composées, dont on se sert pour étuver ou laver les tumeurs, dartres, entorses, plaies, etc. : elles sont végétales ou minérales. Les lotions qui appartiennent à l'hygiène sont aussi d'un grand secours dans les maladies de la peau : on nomme lotion, l'action de laver et bien imprégner les diverses parties avec une éponge trempée d'eau tiède simple ou préparée. Les bains de rivière sont utiles en plusieurs maladies, comme l'enflure du ventre, la rétention et suppression d'urine, etc.

Cataplasmes.

Le cataplasme est, pour ainsi dire, une fomentation solide que l'on applique sur les tumeurs pour les résoudre, ou les faire fondre, comme l'on dit ordinairement, ou sur les parties souffrantes, pour en calmer la douleur. On prépare les cataplasmes selon les indications, et nous les indiquerons à mesure que nous traiterons des

diverses maladies ; mais dès-lors nous allons donner quelques avis sur l'application des cataplasmes :

1°. Ils ne doivent pas être trop épais, parce qu'ils produiraient moins d'effet ; ni trop humides, parce qu'ils couleraient et sécheraient trop vite ; 2°. ce genre de remèdes sera toujours appliqué un peu plus que tiède et renouvelé au moins quatre fois le jour, non pas en faisant réchauffer le même cataplasme, mais en en mettant un nouveau ; 3°. chaque fois qu'on le changera, il faudra avoir soin de laver la partie avec de l'eau tiède, afin d'emporter la substance que le cataplasme a déposée, comme une espèce de crasse, sur la partie qu'il recouvrait : ce qui bouche les pores et, par conséquent, empêche la transpiration. Faute de cette précaution, le nouveau cataplasme, loin de produire un bon effet, ne ferait au contraire qu'augmenter la souffrance et retarder la guérison.

Vésicatoires.

Prenez térébenthine et poix blanche, de chaque, six gros ; cire jaune, coupée en petits morceaux, deux gros ; faites fondre le tout ensemble : retirez du feu et remuez ce mélange avec une spatule ou petite cuiller de bois, en tournant toujours du même côté, jusqu'à ce qu'il commence à se figer. Ajoutez-y alors mouches cantharides pulvérisées, une demi-once ; euphorbe en poudre, un demi-gros ; formez du tout un mélange exact pour un emplâtre, que vous mettrez sur un gros linge, ou sur de la peau. Les vésicatoires du bétail s'appliquent comme ceux des hommes ; on coupe les poils de la partie, on la frotte avec une compresse trempée de vinaigre ;

on y fixe l'emplâtre avec une bande ; vingt-quatre heures après on lève l'emplâtre, on ouvre avec des ciseaux la vessie qu'elle a formée, on enlève la peau et on entretient l'écoulement des eaux ou sérosité avec des feuilles de poirée, légèrement enduites de beurre frais ou autres graisses. Quand on veut arrêter les vésicatoires on y met simplement des étoupes sèches ou de la vieille corde réduite en poudre. Il faut bien éviter que cet emplâtre n'agisse sur les tendons, les nerfs et les vaisseaux un peu considérables.

Scarifications.

Les scarifications ou incisions sont une opération chirurgicale par laquelle on fend la peau jusqu'aux chairs pour la dégorger d'une lymphe ou humeur épanchée, telle qu'une eau rousse, ou pour donner issue à du sang extravasé. Cette opération se fait avec un bistouri, un canif, un rasoir, un couteau bien tranchant, de distance en distance, suivant la longueur de la tumeur ou enflure. Quand le sang ou la sérosité est évacué, on bassine les incisions avec un linge trempé dans du vinaigre, de l'essence de térébenthine, ou toute autre liqueur convenable. Il est inutile de dire que les scarifications exigent les plus grandes précautions en suivant le trajet des fibres musculaires.

Séton.

Le séton est un ulcère artificiel, que l'on forme au fanon ou au cou, aux cuisses, aux muscles de la poitrine des bestiaux, pour procurer l'issue des humeurs nuisibles dans les maladies de poitrine, de la peau, des yeux, etc. Voici comment on l'établit.

On prend une aiguille dite à séton, longue de six à huit pouces, et dont le tranchant figure une feuille de sauge; on enfile dans cette aiguille une petite bande de toile, à demi usée, de la largeur d'un ou deux doigts, et le plus long possible : on peut remplacer cette bande par une large mèche de coton plat. Quoi qu'il en soit, on la graisse de beurre frais ou de saindoux. On fait à la partie où l'on veut mettre le séton un gros pli longitudinal ou oblique, en secouant et serrant bien la peau, afin de la détacher des chairs; puis on la perce d'outre en outre avec l'aiguille, entre cuir et chair. On tire un peu le bout de la toile ou du coton, par l'ouverture opposée à son entrée; on désenfile l'aiguille; on attache avec du gros fil l'extrémité de la toile qu'elle vient de quitter : on replie sur elle-même l'autre extrémité et on l'attache aussi avec du fil, et en faisant grande attention, parce que si la toile repliée se détachait, l'animal la foulerait et l'arracherait du séton. Au bout de vingt-quatre heures ou même plus, on graisse la toile du côté replié et on la tire un peu de bas en haut, pour la changer de place et couper le morceau qui a séjourné dans la peau; quand la suppuration est bien établie, la bande de toile est toute remplie d'humeurs; alors on la tire jusqu'à ce qu'elle soit bien propre : on renouvelle ce pansement tous les jours ou tous les deux jours, toujours en graissant, tirant la toile et coupant le morceau que l'on vient de tirer du séton : quand la toile est toute tirée, on ajoute une autre bande au moyen d'un nœud le plus serré possible, pour éviter de faire souffrir l'animal en passant ce nœud dans la plaie : par

ce motif on coupe la bande très longue pour la renouveler rarement.

Quand on ne peut avoir d'aiguille à séton, on prend un canif, on introduit le doigt dans l'ouverture qu'il a faite à la peau, et l'on y passe un bout de vieille corde graissée : pour rendre le séton plus actif, on graisse la toile ou la corde avec de l'onguent formé d'essence de térébenthine, d'euphorbe et de mouches cantharides. Même après l'entière guérison de l'animal, il convient de prolonger le séton environ trois semaines, afin de bien évacuer l'humeur putride.

Feu ou Cautère actuel.

L'instrument de ce remède violent est un fer ou couteau presque tranchant, dont la couleur, lorsqu'on le tire du feu, est rouge comme une cerise claire. L'opérateur tient son fer droit et perpendiculairement entre le pouce et les deux premiers doigts de la main droite; il l'applique sur la tumeur qu'il veut brûler, depuis le haut jusqu'au bas, en le promenant doucement et légèrement. Il n'applique pas le fer à plat, mais en raies longitudinales et rapprochées, afin que les escarres ou croûtes tombent toutes en même temps. Le feu étant appliqué, on graisse la partie avec de l'huile de laurier, ou avec de l'onguent nervin, composé de saindoux, cinq onces; huile de laurier, trois onces; huile de pétrole noire, deux gros; essence de térébenthine, un gros : le tout mêlé et incorporé ensemble. Je dirai dans quels genres de maladies convient le cautère actuel. Cette opération doit être toujours confiée à l'artiste vétérinaire.

Ponction par le trois-quarts.

Quand on a laissé une bête à cornes se gorger d'alimens humides, verts, et d'une nature échauffante, il arrive souvent que l'indigestion produit une enflure si considérable, une si grande difficulté de respirer, que l'animal court risque de suffoquer. Dans un cas aussi urgent, il ne faut point perdre le temps à faire avaler des breuvages qui ne pourraient passer, ni essayer de faire marcher la bête qui peut à peine se soutenir; il faut faire promptement une ponction, ou ouverture à la panse, par le moyen d'un *trois-quarts*, instrument dont se servent les artistes vétérinaires. Il y a de grands trois-quarts pour le bœuf, et de plus petits pour le mouton; il y a des inconvéniens à se servir des premiers sur celui-ci; mais, pour donner une idée de la rapidité avec laquelle on doit agir, lorsqu'un mouton éprouve une indigestion violente, au lieu de chercher à se procurer un trois-quarts convenable, il faut se hâter d'employer un trois-quarts de bœuf, si l'on n'en a que de cette sorte. Voici comme on agit.

On prend le trois-quarts, on l'applique sur le côté de l'animal couché, on en tourne la vis, et l'on fait par ce moyen une ouverture assez grande pour pouvoir retirer avec les doigts les masses d'alimens entassés dans la panse. Il faut procéder avec ménagement, mais avec célérité. Je ne donne pas plus de détails, parce qu'il est indispensable d'appeler un artiste vétérinaire, au moins les deux premières fois que l'on a des bestiaux aussi gravement indisposés, et que lorsqu'on l'a vu agir on pourra l'imiter. Tandis que l'artiste débarrasse la panse, le bouvier prépare des infusions de plantes aromatiques, comme

sauge, hysope, absinthe, auxquelles il ajoute du vin, de l'eau de mélisse, à des doses relatives à la force des animaux. Ces liqueurs se versent ou s'injectent par l'ouverture que le trois-quarts a faite à la panse; en même temps, le bouvier prépare des étoupes trempées dans du vin chaud dont il se sert pour panser l'ouverture.

SAIGNÉE.

Manière de l'administrer.

Avant d'indiquer la manière de saigner, je dois faire plusieurs observations importantes : 1°. de placer toujours les saignées les trois premiers jours de la maladie; 2°. de les borner au nombre de trois ou quatre au plus, de crainte d'épuiser l'animal ou de l'exposer à la gangrène, ou même, en certains cas, de nuire à la suppuration; 3°. de n'employer jamais la saignée comme remède général que dans la pléthore (abondance de sang) et les maladies inflammatoires; 4°. de s'en abstenir quand le pouls est bien développé; 5°. de ne point réitérer la saignée, lorsque dans les fièvres aiguës, inflammatoires et malignes, le sang demeure délié et fluide après la saignée; 6°. enfin, de la regarder comme très nuisible dans les maladies éruptives, c'est-à-dire, où tout le corps est couvert de petits boutons, et surtout dans les fièvres putrides, quand les forces sont très abattues.

La quantité de sang que l'on peut tirer au bétail n'est pas aisée à fixer; cependant, on peut la porter depuis trois jusqu'à quatre livres, ce qui fait deux pintes de Paris. On saigne à trois endroits, à la veine du cou ou jugulaire, à celle de l'œil et aux huit petits galets ou cafignons.

La saignée de la queue, des oreilles, du lampas, de la langue, est inutile, et n'est pratiquée que par les ignorans. Le bouvier se sert de lancettes nommées *flammes;* il tâte bien la partie afin de reconnaître la veine; il la presse long-temps pour que cette veine soit plus sensible, il produit une forte compression au moyen d'une ligature, et enfonce sa flamme un peu de biais; il manie ensuite les chairs autour de l'incision pour accélérer la sortie du sang. Il n'est quelquefois pas besoin de ligatures pour arrêter le sang. S'il sortait trop abondamment, on l'arrêterait avec de l'amadou, de la poudre de lycoperdon, des compresses vinaigrées. Les flammes doivent être extrêmement propres. Au reste, la saignée se fait chez les bœufs comme chez les chevaux.

Manière de tâter le pouls des bêtes à cornes.

Le pouls se tâte, dans les bêtes à cornes, en plaçant la main sur la région des côtes qui répondent au cœur, et sur l'artère maxillaire, c'est-à-dire, sur la partie voisine de l'éminence de l'os de la mâchoire inférieure et postérieure. Cette artère, qui passe sous le muscle masseter ou de la joue, est l'endroit le plus favorable pour tâter le pouls.

Quand le pouls est plein et développé, ou régulier, égal, quand l'artère est souple et flexible, on peut concevoir de grandes espérances de guérison. Au contraire, si le pouls est petit et serré, irrégulier, inégal, que l'artère soit tendue, on a tout à craindre. Le pouls faible et le concentré sont aussi à redouter. Le pouls intermittent, qui, dans un ordre réglé de pulsations, cesse de battre par intervalles, est encore très mauvais dans les maladies.

CHAPITRE VI.

VÉTÉRINAIRE.

MALADIES EXTERNES DU BÉTAIL.

Tumeurs inflammatoires. — Phlegmon, vulgairement enflures.

Lorsqu'on voit sur quelque partie d'un bœuf une enflure ou élévation plus ou moins grosse, chaude, dure, tendue et douloureuse, c'est le phlegmon, que produit l'amas du sang dans l'extrémité des vaisseaux sanguins : le phlegmon est plus dangereux sur les parties tendineuses, comme les jambes, que sur les parties charnues ; celui des articulations est encore bien plus à craindre. Il faut se hâter de traiter convenablement cette tumeur inflammatoire, afin de la guérir en ramenant le sang dans les voies de la circulation, ou par suppuration, quand le sang arrêté se change en pus ; ces deux moyens de guérison sont les plus favorables : si on les néglige, on doit redouter qu'il reste une tumeur insensible après l'inflammation, ou qu'elle dégénère en gangrène.

Dès que l'on s'apercevra de l'inflammation, on l'étuvera avec une décoction tiède de mauve, appelée vulgairement *fromageon*, ou de mercuriale, qu'on nomme *foireuse;* ou de pariétaire, ou de guimauve, ou de bouillon blanc, ou enfin de senneçon. On mettra une poignée de ces herbes dans une pinte d'eau; on fera bouillir et l'on

passera ; on appliquera ensuite sur la tumeur un cataplasme de mauves lavées, hachées, bouillies ; ces herbes, à la quantité d'une brassée, formeront le cataplasme.

Au défaut de mauves, on peut prendre les herbes indiquées ci-dessus ; et si la gelée empêche de se procurer les unes ou les autres, on fera un cataplasme avec une livre et demie de mie de pain blanc fraisée et cinq chopines de lait de vache. L'on fera une panade ou bouillie du tout en la mettant bouillir et en la remuant continuellement avec une cuiller. Après avoir retiré cette préparation du feu, on y ajoutera un jaune d'œuf, et l'on renouvellera ce cataplasme chaque deux heures, parce que la chaleur de la partie aigrissant le lait, il deviendrait plus irritant qu'adoucissant. Ces remèdes pourront résoudre la tumeur et remettre en circulation le sang qui la formait.

Mais si la tumeur est trop avancée, ce que l'on connaît par la chaleur, la tension et la dureté croissantes, il faut faire une ou deux saignées pour dégorger les vaisseaux, continuer les fomentations et les cataplasmes émolliens, et en même temps fomenter la tumeur pendant quatre jours avec la préparation suivante.

Fomentation aromatique et résolutive.

Prenez cinq ou six poignées de feuilles de sauge, ou de lavande, ou de romarin, ou de thym ; jetez-les dans trois chopines d'eau bouillante, retirez-les du feu, couvrez bien le vase, laissez infuser jusqu'au refroidissement de la liqueur ; passez : si ce remède n'agit pas assez vite, et que vous craigniez qu'il ne reste après le

phelgmon une grosseur, sans chaleur ni douleur, appliquez le cataplasme résolutif, ou fondant, dont voici la recette.

Cataplasme résolutif.

Ayez six onces de farine de seigle, deux poignées de grande ciguë fraîche et pilée, une demi-once de sel de table; faites bouillir le tout dans une pinte de vinaigre jusqu'à consistance de cataplasme.

Ou bien encore, faites un cataplasme résolutif en pétrissant un gazon de terre, ou en mêlant de la suie de cheminée avec du vinaigre.

L'abcès.

Quand les tumeurs inflammatoires restent dans le même état jusqu'au cinquième jour, et qu'après le huitième ou neuvième, la chaleur, la tension et la douleur subsistent, ou croissent, ces tumeurs se changent en suppuration et prennent le nom d'*abcès*. Alors, la tumeur s'élève en pointe, le poil de cet endroit tombe et la peau blanchit. La dureté, la chaleur et la douleur cessent, l'abcès devient souple et mou. On dit vulgairement que la tumeur est *mûre*.

Pour accélérer cette maturité, il faut, après les neuf jours, graisser la tumeur avec du beurre frais et du saindoux; et s'il est possible d'y faire tenir un cataplasme, on fera usage de ceux-ci.

Faites cuire des ognons de lis blanc, sous la cendre, quatre onces; pilez-les avec deux onces de beurre frais ou saindoux; appliquez chaudement.

Ou bien, prenez cinq à six poignées d'oseille, que vous enveloppez dans une feuille de chou;

faites-les amortir sous la cendre, hachez et mêlez comme ci-dessus.

L'abcès étant mûr, prenez un bistouri, ou canif, de telle sorte que la lame soit entre le pouce et le second doigt ; n'enfoncez l'instrument dans l'abcès que ce qu'il faut pour percer la peau ; faites l'incision du centre à la circonférence et dans la partie la plus basse pour faciliter l'écoulement du pus. Introduisez ensuite légèrement le doigt dans la plaie pour en examiner le fond ; puis, prenez un morceau replié de vieille corde, effilez-le, et chargez ce *plumasseau* (cela se nomme ainsi) d'onguent basilicum. Quand la suppuration est bien établie, si elle est blanche et épaisse, l'abcès prend le nom d'*ulcère benin*, et se traite toujours de même.

L'abcès des parties charnues, comme le cou, l'épaule, la cuisse, ne sera percé qu'au dernier degré de maturité ; au contraire, celui des parties tendineuses, comme les genoux, les jarrets, sera incisé le plus tôt possible, de peur que le pus ne s'insinue dans les tendons.

Le bubon.

Le bubon est une tumeur phlegmoneuse, ou inflammatoire, qui attaque les parties glanduleuses, et spécialement les glandes des cuisses, ou glandes inguinales. Elle est ronde ou ovale, circonscrite et résistante, avec chaleur et douleur. On distingue deux espèces de bubon : l'un, *simple ;* l'autre, *pestilentiel.* Une transpiration rentrée, un long séjour dans des étables malpropres, et une disposition naturelle, sont les causes du premier. Le second vient ordinairement à la suite des fièvres malignes et pestilentielles. Il

faut se garder de confondre le bubon simple qui s'attache seulement aux glandes inguinales, avec le gonflement de ces mêmes parties que produit le farcin. La difficulté que le bœuf a de marcher est un des symptômes du bubon simple; on le traite absolument comme le phlegmon. Si, après l'incision, la suppuration abonde trop, et que les chairs soient lâches, on animera la plaie avec un peu d'eau-de-vie, ou de teinture d'aloès.

Le bubon pestilentiel est également une tumeur lente et douloureuse; mais il se montre à plusieurs parties du corps, et suppure avec plus de difficulté. Souvent, quand on l'a guérie, elle reparaît plus loin; l'animal est triste, il boîte et digère mal, toutes ses fonctions sont troublées; il faut le tenir à la diète en ne lui donnant que de l'eau blanche nitrée, et appliquer sur le bubon des cataplasmes curatifs d'ognons de lis, fiente de pigeon, gomme ammoniaque, euphorbe, le tout mêlé avec du savon noir, ou les remplacer par un onguent d'huile de laurier et de cantharides. Avant d'appliquer ces remèdes on fait des scarifications au bubon en l'ouvrant avec un bistouri; mais s'il est vers les glandes inguinales, cette opération est fort difficile, à raison de la grandeur et du nombre des vaisseaux qui s'y ramifient; on l'extirpe plus aisément ailleurs. La tumeur scarifiée, on achève de la panser avec de l'eau-de-vie camphrée ou de l'essence de térébenthine : si la force de l'animal est abattue, on lui fait prendre une boisson de thériaque et de vin.

Le squirre.

Les coups, le défaut de transpiration, un trop grand empressement à ouvrir le phlegmon et

le bubon avant qu'ils soient parfaitement mûrs, occasionnent les squirres; cette espèce de tumeur, dure dans son centre, opiniâtre, sans chaleur, s'attache à toutes les parties du corps, principalement aux glanduleuses.

Scarifiez le squirre en l'ouvrant avec le bistouri dans toute sa longueur, puis enlevez-en les morceaux à droite et à gauche; lavez ensuite la plaie avec de l'eau froide, dans laquelle vous aurez fait dissoudre deux onces de vitriol bleu: réitérez cette lotion de deux en deux heures, pendant deux jours, en recouvrant toujours la plaie d'un plumasseau d'étoupes imbibées de cette dissolution; pansez-le, le troisième jour, avec l'onguent basilicum ou de l'essence de térébenthine, mêlée d'un jaune d'œuf cru : vous achèverez de panser la plaie jusqu'à guérison, en lavant journellement avec de l'eau tiède salée, et mettant de la charpie ou un plumasseau de vieille corde.

Le kyste.

Cette humeur, apparente sur la peau, est insensible et mollasse dans la totalité, mais plus au milieu que sur les bords; on la traite absolument comme le squirre, excepté qu'on l'incise comme l'abcès. La loupe, tumeur de même espèce, veut le traitement du squirre : quand on ne peut inciser sans danger, on a recours au cautère actuel.

L'œdème, vulgairement enflure, bouffissure ou venin dormant.

L'œdème est une tumeur ou enflure formée par un épanchement de sérosité dans le tissu cellulaire, ou vulgairement, entre cuir et chair;

cette enflure est tantôt partielle et n'attaque que les paupières, les mamelles, les testicules; d'autres fois elle s'étend sous le ventre, depuis les cuisses jusqu'au fanon. Pour s'assurer que l'enflure du bœuf est œdémateuse, il faut la sentir égale, molle, peu ou point sensible, et la voir conserver l'empreinte du doigt sans se relever, comme si on le posait sur de la pâte non levée.

La sérosité surabondante du sang étant la cause de cette enflure ou bouffissure, que les paysans nomment aussi *mal de cerf*, il faut en débarrasser l'animal par la voie des urines; pour cela on lui fera prendre ce qui suit, breuvage diurétique (qui fait uriner) : prenez quatre poignées de pariétaire, une demi-once de sel de nitre, faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, passez dans un linge; cette décoction refroidie, donnez-en une dose tous les matins à jeun pendant cinq jours.

Si vous le préférez, ayez des racines fraîches de fraisier et de guimauve, de chaque, une once; sel de nitre, une once : faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau pendant une demi-heure; passez et donnez froid.

En même temps vous bouchonnerez ou frictionnerez bien l'animal pour exciter la transpiration; vous laverez les parties enflées avec du vin, dans lequel vous aurez fait infuser de la sauge ou du romarin; si ce vin aromatique était sans effet, on emploierait l'eau de goulard, qui se prépare ainsi :

Extrait de saturne, une once; eau-de-vie, quatre onces; eau distillée ou eau de pluie très pure, une pinte : agitez le tout dans une bouteille.

Si les tumeurs œdémateuses augmentent, de-

viennent froides et opiniâtres, il faut se résoudre à les inciser; comme ce genre d'enflure ne se termine jamais en suppuration, il ne faut y appliquer ni huile, ni graisse, ni onguents, à moins qu'après les incisions la sérosité soit toute écoulée.

L'emphysème, vulgairement boursouflure, pienne, venin hâté.

Les bouviers la nomment *boursouflure*, parce que c'est une tumeur remplie d'air et de vent; tantôt elle occupe le cou, les épaules, la poitrine, les testicules, tantôt elle est générale : l'animal semble alors gonflé comme un ballon. Cette sorte d'enflure est blanchâtre, molle, insensible, élastique, faite d'air répandu entre cuir et chair, mais ne retenant point l'impression du doigt, ce qui la fait différer de l'œdème. Si cette boursouflure se trouve aux environs d'une plaie, on en expulse l'air en la comprimant avec le doigt; si elle est plus ou moins étendue, on bouchonne fortement l'animal, et on lui donne le breuvage cordial suivant pour le fortifier.

Prenez canelle ou muscade pulvérisée, une demi-once; faites légèrement bouillir dans un verre d'eau pendant trois minutes; retirez du feu : ajoutez une pinte de vin rouge et donnez pour une dose, en observant de couvrir l'animal pour le tenir chaudement.

Le lendemain ou surlendemain on lui procurera une transpiration abondante en lui faisant avaler un de ces deux breuvages sudorifiques.

Breuvages sudorifiques ou qui font suer.

Joignez à une poignée de buglose ou bour-

rache une once de cristal de suie de cheminée, une once et demie de racines de squine, et autant de salsepareille; faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau jusqu'à réduction de moitié; passez et donnez froid.

Ou bien, prenez bois de gayac en poudre, deux onces; faites bouillir dans deux pintes d'eau et réduire à moitié, retirez du feu : ajoutez-y une forte poignée de fleurs de sureau; sel ammoniac et fleur de soufre, une once de chaque; laissez refroidir, passez, donnez pour une dose, et couvrez l'animal chaudement.

Un exercice modéré secondera l'effet de ces remèdes, qui suffisent pour l'emphysème ordinaire; mais quand ces gonflemens emphysématiques viennent dans les maladies épizootiques, inflammatoires-gangréneuses, il faut avoir recours aux incisions et remplir ces scarifications d'étoupes chargées du digestif animé contre la gangrène, dont voici la recette : on appliquera sur ces étoupes des linges trempés de vin chaud ou d'eau-de-vie, qu'on maintiendra toujours humides.

Le digestif animé se compose avec trois onces de térébenthine, deux jaunes d'œufs crus, deux gros de quinquina en poudre, une once de styrax liquide, un gros d'esprit de térébenthine; le tout se mêle et s'incorpore exactement.

Gangrène.

Quand une tumeur inflammatoire, comme le bubon, le phlegmon, l'œdème, au lieu de se résoudre ou de suppurer, devient froide, mollasse, insensible, que le poil tombe à l'entour, et qu'il découle à cet endroit une espèce d'eau ou séro-

sité roussâtre, alors on doit craindre un commencement de corruption ou la gangrène.

Scarifiez fortement toute la partie gangrénée, pressez les côtés des incisions pour faire sortir le sang noir, épais, et la sérosité, lavez ensuite avec du vinaigre saturé de sel commun, faites un premier pansement avec de l'essence de térébenthine; pour le second pansement, chargez les plumasseaux de l'onguent anti-gangréneux, ainsi composé.

Onguent anti-gangréneux.

Styrax liquide, deux onces; essence de térébenthine et de quinquina en poudre, de chaque, trois gros; mêlez et incorporez ensemble.

Quand la gangrène est parfaite (ce qu'on nomme sphacèle), vous prenez un bistouri ou canif entre les doigts comme une plume à écrire; vous fendez la peau en croix; vous séparez les quatre lambeaux, et coupez jusqu'au vif toute la partie gangrénée, en observant d'épargner les parties essentielles, comme tendons, nerfs, gros vaisseaux, etc. Cela fait, vous étuvez la plaie avec du vin rouge ou du vinaigre, et quand le sang est arrêté, vous la recouvrez d'un plumasseau chargé de cet onguent vésicatoire.

Onguent vésicatoire.

Prenez mouches cantharides, euphorbe, sublimé corrosif, le tout en poudre, de chaque, deux gros; essence de térébenthine, une demi-once; onguent basilicum, quatre onces; mélangez bien le tout exactement. On rabat les quatre lambeaux de chair sur ce plumasseau, et l'on recouvre d'un autre large plumasseau chargé du

même onguent; un bandage commun tient le tout. Continuez ce pansement jusqu'au sixième jour, qui amène ordinairement la suppuration, et alors substituez à l'onguent vésicatoire le digestif animé que j'ai indiqué pour l'emphysème des maladies gangréneuses.

Après les scarifications, donnez de six heures en six heures le breuvage anti-gangréneux que vous préparerez ainsi : prenez gousses d'ail hachées, une demi-once ; camphre dissous dans deux gros d'eau de rabel, deux gros ; quinquina en poudre, deux gros ; miel, deux onces. Délayez le tout dans une chopine d'une décoction de baies de genièvre, et donnez froid à l'animal, en une seule dose.

Joignez à ce breuvage le lavement anti-putride que voici :

Lavement anti-putride.

Prenez feuilles d'oseille, ou de chicorée sauvage, de chaque, une poignée (ou, à leur défaut, un bon verre de vinaigre); faites bouillir légèrement dans deux pintes d'eau. Si vous employez les feuilles, vous coulerez avec expression et ajouterez un demi-verre de vinaigre.

Le charbon.

Cette humeur, qui doit sa dénomination à sa couleur noirâtre, est une des plus terribles maladies des bêtes à cornes : elle paraît tout à coup avec tension, chaleur et douleur. Sa plus grande lenteur est de douze à dix-huit heures au plus tard. Dans les deux cas, dès que ses progrès sont à leur dernier période, le charbon présente à peu près la forme d'un chapeau ; l'inflammation et la douleur s'évanouissent, et tout aussitôt des

vessies, le froid et l'insensibilité de la tumeur, annoncent que la gangrène, portée à son dernier point, commence. Quand la tumeur est multipliée, chaque tumeur est moins volumineuse et moins chaude.

D'autres fois, le charbon est une sérosité roussâtre qui se répand entre cuir et chair, à la manière de l'œdème, et qui dénature subitement les parties qu'elle touche. La peau est détachée, soufflée, et, dès qu'on la comprime, elle rend le bruit d'un parchemin sec qui serait froissé entre les doigts. Ce bruit, nommé *crépitation*, est un signe certain de gangrène parfaite, ou sphacèle. Le caractère de ces cruelles tumeurs est de ne jamais suppurer; l'humeur qu'elles contiennent est un dépôt de matières empoisonnées, et sa rentrée est toujours mortelle.

Tant que la tumeur se forme, l'animal éprouve tous les symptômes de la plus vive irritation; les yeux sont ardens, très enflammés et hagards; le pouls est soulevé et bat quatre fois plus vite que dans l'état naturel. Dès que la gangrène s'empare du charbon, les forces s'anéantissent, les yeux s'éteignent, le pouls s'efface et devient lent et intermittent. Lorsqu'il n'y a que ces symptômes, le charbon est dit *essentiel;* lorsqu'il est précédé d'un mouvement de fièvre, le charbon est dit symptomatique. Le premier se montre au fanon, aux épaules et sur les côtes, et se propage avec une promptitude extrême sur toutes les parties environnantes. On le traite comme la gangrène parfaite, excepté que si le fond de la tumeur charbonneuse était de nature à échapper au bistouri, on le brûlerait avec un bouton de fer, c'est-à-dire un fer chauffé jusqu'au point de blanchir. On le panserait ensuite avec l'onguent vé-

sicatoire précédemment indiqué contre la gangrène parfaite.

Si la tumeur est trop volumineuse et qu'elle ait produit la fièvre, l'opération précédente pourrait devenir funeste. Préférez les scarifications, que vous ferez en plusieurs endroits du charbon, et que vous panserez avec l'essence de térébenthine, et l'onguent indiqué pour la gangrène simple. Saignez à la jugulaire, si l'animal est sanguin et robuste : il est important qu'il soit à jeun.

Soit que vous ayez extirpé ou incisé le charbon, après que le traitement de la gangrène simple ou parfaite aura rendu les chairs rouges et grenues, vous les couvrirez de plumasseaux imbibés d'eau-de-vie, dans laquelle, à la dose d'une pinte, vous aurez fait dissoudre aloès et camphre, de chaque, une once. Vous terminerez en lavant la plaie avec de l'eau tiède fortement salée, et en la saupoudrant de charpie. Alors, l'animal est presque guéri ; mais il sera prudent de le purger une ou deux fois avec l'un des purgatifs suivans.

Breuvage purgatif.

Prenez séné, deux onces ; jetez dans une chopine d'eau bouillante ; retirez du feu ; couvrez le vase ; laissez infuser trois heures ; coulez avec expression. Ajoutez à la colature, aloès succotrin pulvérisé, une once ; remettez le vase auprès du feu jusqu'à ce que l'aloès soit dissous ; laissez refroidir, et donnez le matin au bœuf, étant à jeun, et n'ayant pas eu à souper la veille. Ne lui donnez à manger que six heures après l'administration de ce purgatif.

Purgatif anti-putride.

Prenez des pruneaux, ou coëches, deux bonnes poignées; crême de tartre pulvérisée, une once et demie; faites bouillir dans deux pintes d'eau, jusqu'à réduction de moitié; ajoutez-y ensuite feuilles ou follicules de séné, deux onces; retirez le vase du feu, et laissez infuser jusqu'à ce que la liqueur soit presque refroidie; passez, exprimez dans un linge, et ajoutez à la colature une livre de miel ordinaire; donnez pour une dose.

Souvent, après la guérison du charbon essentiel, il paraît de petits œdèmes; c'est un signe favorable. Percez-les de petites pointes de fer en divers endroits de leur étendue, et couvrez-les d'un mélange de saindoux, d'essence de térébenthine et d'huile de laurier; employez aussi l'onguent nervin indiqué contre les enflures œdémateuses, et faites boire le purgatif suivant.

Purgatif contre l'œdème.

Prenez jalap et diagrède en poudre, de chaque, une once; délayez peu à peu dans une chopine d'eau froide, et donnez.

Charbon qui forme des taches.

C'est l'espèce de charbon qui, comme nous l'avons dit, épanche une eau roussâtre entre cuir et chair; il présente des taches blanches, ou livides, ou noires; la peau est soulevée, détachée et crépitante, c'est-à-dire, qu'elle rend du bruit quand on la comprime : l'humeur âcre, rouge en dessous, dissout plus ou moins les chairs.

Donnez à chaque petite tache un coup de flamme, et bouchonnez avec l'essence de téré-

benthine ; scarifiez jusqu'au vif les parties desséchées de la peau ; pressez tout autour des incisions pour faire sortir l'air délétère dont la peau est infiltrée ; imbibez les plaies et les parties voisines avec l'essence de térébenthine tiède ; saupoudrez l'intérieur avec du quinquina, et arrosez de nouveau avec la térébenthine. Gardez-vous de saigner, et faites prendre le breuvage suivant, ainsi que des lavemens de petit-lait, ou d'eau vinaigrée.

Breuvage alexitère.

Prenez feuilles de rue, sabine, sauge et fleurs de sureau, de chaque, une poignée ; ajoutez oximel simple, deux onces ; quinquina en poudre, deux gros ; faites dissoudre trois gros de camphre dans une demi-once d'esprit-de-vin, et mêlez-le avec le tout ; donnez ce breuvage soir et matin.

Charbon blanc, vulgairement venin amassé.

Les bouviers nomment ce charbon *blanc*, parce qu'il forme des épanchemens d'humeur sous la peau : les tumeurs en sont souvent invisibles et il faut une main bien exercée pour les reconnaître au toucher : des duretés plus ou moins enfoncées, une espèce d'enfoncement que forment les chairs gangrénées l'indiquent à l'artiste vétérinaire qu'il est urgent d'appeler pour ce charbon comme pour tous les autres. Le froid des cornes, des oreilles et de tout le corps ; la cessation de la rumination ; un frisson graduel ; une bave épaisse qui remplit la bouche ; la langue comme paralysée et sans mouvement ; l'extrême abattement de l'animal, qui ne se lèche plus, n'avale plus sa salive, refuse toute espèce d'alimens ;

une haleine infectée et un dévoiement liquide sont les symptômes de ce mal affreux.

Quand on a pu reconnaître les tumeurs, on les ouvre, incise ou brûle comme le charbon : mais le remède le plus essentiel est le breuvage alexitère précédent, dans lequel on force la dose de quinquina avec deux gros de safran de mars et d'autant de rhubarbe en poudre. On s'abstiendra de saigner, l'on bouchonnera et l'on fera prendre quatre fois par jour le breuvage qui suit.

Breuvage anti-putride et sudorifique.

Prenez rue, sabine, sauge, fleur de sureau, de chaque, une poignée; faites infuser comme du thé dans deux pintes d'eau bouillante : l'infusion étant refroidie, passez-la dans un linge et ajoutez à la colature ce qui suit. Faites fondre gomme ammoniaque et d'assa-fœtida, de chaque, quatre gros, dans une verrée de vinaigre, sur un feu doux. Mêlez ces substances dissoutes avec l'infusion.

Il faut bien prendre garde que d'autres bêtes ne lâchent pas la bave que rend l'animal attaqué du charbon blanc : il faut également laver l'étable avec de l'eau bouillante, et la parfumer de vinaigre brûlé sur une pelle rouge : donnez les lavemens indiqués pour la maladie précédente, bouchonnez fréquemment, et dès que vous le pourrez, faites promener l'animal.

Charbon dans la bouche, vulgairement sur-langue ou chancre-volant.

C'est là peut être la plus meurtrière de ces dangereuses tumeurs : la langue se couvre de vessies blanchâtres, livides ou noires : la plupart

s'ouvrent dès qu'elles sont formées : les autres, plus épaisses et contenant plus d'humeurs, résistent plus long-temps ; mais elles s'ouvrent plus tard : l'humeur qu'elles contiennent se répand dans la bouche, se mêle à la salive ; l'animal l'avale et meurt ; car cette humeur est si corrosive, qu'à peine descendue dans les estomacs, elle y fait l'effet d'un poison : on sent combien il est important d'inspecter la bouche des bœufs malades et d'apporter un prompt secours. Si l'animal n'est pas empoisonné, la gangrène passe du gosier à toute la tête, et amène bientôt la mort, ou bien la langue tombe en lambeaux.

Dès que vous voyez un bœuf triste, ne ruminant plus, dégoûté de tout, visitez la langue, surtout si d'autres bestiaux ont été attaqués du charbon. Si cet organe présente des ulcères, saisissez-le avec la main gauche, tirez-le hors de la bouche le plus possible : coupez tous les endroits ulcérés, pressez-bien pour faire sortir le sang et l'humeur : maintenez bien la bouche ouverte, la langue tirée, la tête en contre-bas, afin que l'animal n'avale rien de l'ulcère ni des injections que je vais conseiller.

Injection détersive ou qui nettoie la langue charbonneuse.

Prenez orge entière, feuilles de noyer et d'aigremoine ou de ronces, de chaque, une poignée : faites bouillir dans trois pintes d'eau, jusqu'à ce que l'orge crève ; passez, ajoutez une chopine de vinaigre et autant d'eau-de-vie camphrée : mettez aussi une bonne cuillerée de miel.

Si l'extrémité de la langue est enflée, ulcérée et souffrante, lavez-la avec l'acide vitriolique :

traitez intérieurement comme pour l'œdème, et mettez en usage un de ces deux masticatoires.

Masticatoire contre le charbon.

Prenez camphre en poudre, une demi-once; racine d'angélique, ou, à son défaut, d'assa-fœtida, trois gros; oxymel simple, deux onces: mêlez le tout ensemble, renfermez ce mélange dans un linge et l'enveloppez autour du billot.

Ou bien, mêlez, baies de genièvre concassées, une poignée; racine d'angélique en poudre, une demi-once; miel, une cuillerée à bouche: renfermez ce mélange dans un linge, attachez-le autour du billot et arrosez-le de fort vinaigre.

Charbon symptomatique (vulgairement eau rousse).

Nous avons déjà vu que ce charbon se montre à la suite d'une agitation fébrile: les symptômes sont les suivans: dégoût, tristesse, cessation de la rumination; froid des cornes, des oreilles et des extrémités; douleur de l'épine du dos et des lombes, dureté de la panse, urines rares ou supprimées, déjections arrêtées: le frisson fébrile suit ou même précède ces symptômes; dès qu'il est passé, une extrême chaleur remplace le froid du corps et des extrémités; les tumeurs paraissent alors: il faut se hâter d'agir, parce que, immédiatement après, la gangrène gagne et le bœuf succombe, en se plaignant, s'agitant et grinçant les dents.

Dès le commencement du frisson, on tâchera de faciliter l'éruption des tumeurs, en bouchonnant fortement, en donnant des breuvages sudorifiques, indiqués pour le charbon blanc; en

rendant la circulation libre, en portant sur l'animal bien couvert un grand chaudron plein d'eau bouillante; enfin, en multipliant les lavemens purgatifs suivans.

Lavemens purgatifs contre le charbon.

Ayez feuilles de mercuriale, deux poignées, bouillies légèrement dans deux pintes d'eau; coulez sur deux onces de feuilles de séné; laissez infuser deux heures; ajoutez oxymel simple et sel d'epsum, quatre onces. Ou bien, faites bouillir la mercuriale seulement et ajoutez-y une demi-livre de sel d'epsum.

Ou bien encore, une pinte d'huile de lin, dans laquelle on met une once et demie de sel de table.

Qnand l'éruption est précédée de ces remèdes, la crise est favorable : après l'éruption, suivez le traitement indiqué pour le charbon blanc, excepté que vous remplacerez les gommes par l'alcali volatil fluor : scarifiez, cautérisez les tumeurs et pansez-les comme tous les autres charbons.

Charbon musaraigne.

J'expliquerai plus loin d'où vient ce nom bizarre. Ce charbon est un dépôt critique à la partie supérieure et intérieure de la cuisse; il survient subitement, après quelque fièvre inflammatoire; l'animal boite, est sans force, et les accidens de toute espèce se succèdent avec tant de rapidité, que souvent l'animal meurt en moins d'un jour ou d'une demi-journée. Le traitement de cette dangereuse maladie est à peu près celui du bubon pestilentiel. Scarifiez la tumeur, lavez-la avec l'essence de térébenthine, quatre fois en

cinq heures ; fomentez avec l'eau d'alibour, ou bien de la teinture d'aloës : recouvrez la plaie avec l'onguent vésicatoire.

Administrez les lavemens rafraîchissans ou émolliens et donnez l'eau acidulée pour seule nourriture ; frottez la jambe avec des frictions de mauve, de guimauve ou de senneçon : si le premier jour la respiration est gênée, il sera bon de saigner l'animal.

Contusions.

Les contusions qui semblent devoir appartenir, par leur nature, à l'article des *maladies d'accident*, font partie, par leurs suites, des tumeurs inflammatoires. Un coup de corne, de pierre, de bâton, une chute, etc., produisent des contusions plus ou moins dangereuses, selon les endroits qu'ils ont offensés. Il faut s'empresser de mettre empêchement à ce que les contusions ne suppurent.

Quand l'inflammation est produite par le relâchement des fibres, comme après les entorses, les chutes ou violentes contusions, il faut les raffermir en appliquant sur-le-champ, l'eau d'alibour ou de goulard, indiquées pour les tumeurs phlegmoneuses, ou, à leur défaut, l'eau commune froide fortement saturée de sel.

On peut encore prendre un morceau de pain tendre, le tremper dans de l'eau fraîche de puits et l'appliquer sur la partie malade en le maintenant humide tout le jour.

Si la contusion occasionne une forte inflammation, il faut la traiter comme le phlegmon : si la suppuration s'établit, on doit employer les remèdes prescrits pour l'abcès.

Plaies.

Les plaies sont simples et composées : les premières, uniques et sans perte de substance, se guérissent aisément ; on rapproche les bords de la peau, on les arrose avec quelques gouttes de baume du commandeur, et on le recouvre avec un plumasseau trempée de même liqueur : si l'on ne peut se procurer le baume du commandeur, on asperge le plumasseau d'eau-de-vie ou d'eau vulnéraire, ou de suc de mille-feuilles, ou de scordium. On maintient cet appareil avec une bande de toile, et quand on le lève, au bout de deux jours, la plaie est ordinairement guérie.

Les plaies composées, c'est-à-dire jointes à d'autres plaies, comme une division à l'os en même temps qu'aux chairs doivent être garnies d'un plumasseau d'étoupes, légèrement couvert d'onguent basilicum : après avoir mis deux ou trois appareils de ce genre, on finit par le laver d'abord avec l'essence de térébenthine, puis avec de l'eau tiède saturée de sel de table : de la charpie en poudre est disposée sur la plaie après l'ablution.

Il ne faut pas trop souvent panser les plaies, non seulement pour ne les point exposer au froid, mais encore pour ne point interrompre l'opération de la nature. Les pansemens doivent être faits tous les vingt-quatre heures, en été, et, en hiver, toutes les trente-six ou quarante-huit : s'il y avait des vers dans les plaies, on les détruirait avec l'essence de térébenthine.

Quand le bouvier pansera les plaies de ses bestiaux, il fera bien d'avoir à portée du vinaigre et quelques *lycoperdons* ou *vesses de loup*, espèce de petit champignon blanc, qui, lorsque

sa première pellicule est tombée, en porte une seconde d'un brun foncé, dans laquelle est une poudre de même couleur. Ce vinaigre servirait à étuver la plaie, si elle donnait beaucoup de sang, et la poudre de lycoperdon, contenue avec un tampon d'étoupes et un bandage, arrêterait le sang, si le vinaigre ne suffisait pas.

Ulcères.

Les ulcères sont ou bénins ou malins : dans le premier cas, la suppuration est blanche ; dans le second cas, elle forme une eau roussâtre, et les chairs sont quelquefois baveuses. L'ulcère bénin se traite comme les plaies ; l'ulcère malin, qui tend à la gangrène, doit être coupé avec un rasoir, jusqu'au sang. Alors il forme une plaie ordinaire, que l'on panse d'abord avec le digestif animé contre la gangrène : on termine ensuite de la même manière que pour l'ulcère bénin.

Toute plaie noirâtre, sèche, d'une couleur plombée, doit être traitée comme l'ulcère malin ; toute petite plaie qui produit une grande suppuration, annonce un fond ; alors on ouvrira ce fond avec un bistouri et la sonde : on finit comme pour l'ulcère malin. Appelez toujours en ce cas un vétérinaire expérimenté. Les ulcères calleux et fongueux, c'est-à-dire avec excroissance de chair, se rasent et se traitent aussi comme l'ulcère malin. (Voy. *Manuel du Bouvier*, par Joseph Robinet, tom. I, pages 304 et 306.)

MALADIES DES YEUX.

Chassie des paupières.

L'habitude de laver les yeux des bœufs, le matin, avec de l'eau fraîche, dissipe les rou-

geurs passagères qui viennent de la poussière, et prévient la chassie, ainsi que les autres maux des yeux. La chassie est une fausse ophtalmie qui fait suinter des paupières une humeur gluante qui les colle. Cette incommodité ne doit pas être négligée : lorsqu'elle est récente, on la guérit, en lavant souvent la partie avec l'eau de guimauve; lorsqu'elle est ancienne, on l'étuve avec une infusion de fleurs de roses rouges dans du vin.

Enflures des paupières.

La piqûre des insectes, des déchirures d'épines, des coups, la suite de diverses tumeurs ou plusieurs autres causes, enflent souvent les paupières du bétail; considérez de quelle espèce est l'enflure ou tumeur, soit inflammatoire, œdémateuse, emphysématique, etc. Selon vos observations, mettez en usage les remèdes indiqués pour ces différentes sortes de tumeurs.

Ophtalmie ou inflammation des yeux.

C'est la maladie la plus commune des yeux; le blanc de l'œil est fort rouge; l'animal ferme les yeux et ne peut supporter la lumière. Saignez d'abord et fréquemment à la veine du cou, nommée jugulaire, jusqu'à ce que l'inflammation soit diminuée; bassinez souvent les yeux avec une infusion de guimauve, et appliquez-y des compresses trempées de cette liqueur; faites boire habituellement à l'animal du petit-lait mêlé d'un sixième de vinaigre; donnez-lui souvent pour breuvage une décoction de mauve et graine de lin, édulcorée de miel, ainsi que l'un des breuvages suivans.

Breuvages rafraîchissans et anti-septiques.

Prenez racines fraîches d'oseille et de fraisier, ou, à leur défaut, de patience sauvage, ou de chicorée, ou de nénuphar, ou de chiendent, ou de grande consoude, de chaque, une poignée : si l'on n'a que des racines sèches, on n'en met que demi-poignée ; ayez aussi feuilles d'oseille et de laitue, ou d'alléluia, ou de bourrache, ou d'indive, de chaque encore, une poignée ; faites bouillir le tout dans cinq chopines d'eau, et réduire à deux pintes ; passez, ajoutez à la colature cristal minéral ou sel de nitre purifié et pulvérisé, deux gros ; laissez refroidir et donnez pour une dose.

Ou bien ratissez et découpez trois onces de racine de guimauve, feuilles d'oseille, deux poignées ; faites bouillir légèrement dans deux pintes d'eau, passez la décoction, ajoutez-y une once de vinaigre, et donnez pour une dose.

Administrez des lavemens d'eau tiède, et passez un séton au cou ; si au bout de trois jours la rougeur de l'œil persiste, purgez l'animal avec le remède suivant.

Purgatif propre au déclin des fièvres inflammatoires.

Séné mondé, deux onces ; crême de tartre, une once, ou autant de sel d'epsum à son défaut, le tout bouilli trois ou quatre minutes dans une décoction de racine de guimauve, doit être retiré du feu, infusé, passé avec expression et donné à froid pour une dose.

Deux autres jours après, si l'ophtalmie n'est point guérie, on bassinera les yeux avec de l'eau tiède animée de quelques gouttes d'eau-de-vie ;

et l'on fera prendre des bains de rivière à l'animal jusque sous le ventre, une heure le matin et autant le soir.

Les lotions de fleurs de sureau et de camomille, infusées à la dose d'une demi-poignée chacune, dans une pinte d'eau; un verre de vin rouge animé par quelques gouttes du baume du commandeur, me paraissent d'excellens remèdes, principalement ce dernier collyre. Voici comment vous l'emploierez : vous y tremperez le bout pointu d'un très petit linge ou un brin de paille, et le laisserez égoutter dans le grand angle de l'œil; cinq à six gouttes suffiront, en ayant soin de répéter l'opération huit fois par jour.

Rougeur de l'œil.

Une rougeur sans inflammation ni douleur tache fortement l'œil du bœuf; cette incommodité est ordinairement produite par une légère contusion : versez avec une paille quelques gouttes de sang de pigeon, ou l'eau vulnéraire, l'eau de rose, l'eau-de-vie camphrée; si ces remèdes résolutifs ne dissipent pas la rougeur en très peu de jours, il faudra saigner l'animal.

Larmoiement.

La chassie, l'ophtalmie et autres maux de la vue produisent quelquefois un écoulement continuel de larmes, dont la matière est si âcre, qu'elle excorie la peau des joues où elle se répand; lavez tout de suite les yeux avec de l'eau un peu dégourdie, et bientôt après avec le collyre suivant.

Collyre fortifiant contre le larmoiement.

Mêlez quatre onces d'eau de fenouil, et une once et demie d'esprit-de-vin camphré.

Fistule lacrymale.

C'est une tumeur inflammatoire qui se montre au grand angle de l'œil; elle perce bientôt, forme un abcès et donne lieu à la fistule. Le larmoiement ancien est une des causes de ce mal, que l'on traite comme le phlegmon et l'abcès.

Taie sur l'œil.

Les taies ou taches blanchâtres qui obscurcissent la cornée, proviennent des fluxions ou ophtalmies, et des ulcères de cette partie. Quand la taie est récente on la fait disparaître en la saupoudrant avec du sucre candi pulvérisé; quand elle est superficielle, ce que l'on connaît à sa grande blancheur, on la dissipe en la touchant avec du fiel de brochet, ou de carpe, ou de perdrix, et en y instillant souvent de l'eau froide, dans laquelle on aura mis quelques gouttes d'eau-de-vie; mais un blanc d'œuf du jour, dans lequel on a tourné un morceau d'alun, surpasse tous ces remèdes; l'espèce de pommade qu'il fournit doit remplir l'œil à demeure jusqu'à la guérison; on l'assujettit au moyen d'un bandage : les taies anciennes, réputées incurables, le dragon même, lorsqu'il commence à se former, cèdent à cet excellent collyre.

Goutte sereine et cataracte.

On sait que cette maladie éteint graduellement la vue, sans vice apparent dans les yeux;

l'aveuglement arrive quelquefois tout d'un coup. Dans le commencement, les saignées, les sétons, les purgatifs de séné et d'aloès succotrin, la vapeur de l'esprit-de-vin, du café, qu'on approche tout près des yeux de l'animal, sont les remèdes le plus en usage; mais la goutte sereine, presque toujours incurable, et la cataracte, doivent faire engraisser les bœufs ou vaches qui en sont atteints, et les envoyer à la boucherie.

MALADIES DES NASEAUX.

Ecoulement des naseaux.

La principale maladie des naseaux est un écoulement d'humeur, tantôt liquide, tantôt épaisse, semblable au pus ou à une écume jaunâtre verdâtre; mais réellement cet écoulement est moins une maladie particulière que le symptôme ou la suite de la morfondure ou de la péripneumonie (voyez plus bas aux *Maladies de la poitrine*). Il convient donc de combattre la cause, et l'effet cessera aussitôt. Les seuls remèdes particuliers que l'on doive administrer pour l'écoulement, sont des injections d'eau de mauve, ou guimauve, ou mercuriale, ou pariétaire, qui adouciront l'âcreté de l'humeur, et des fumigations des mêmes plantes. Dans l'état et sur la fin on emploiera l'injection d'orge, aigremoine et noyer, déjà indiquée pour nettoyer la langue charbonneuse; on nettoiera aussi les naseaux avec une fumigation composée d'un petit picotin d'orge bouillie et crevée dans suffisante quantité d'eau.

Si les naseaux, infectés par l'écoulement, se remplissent de chancres, on coupera ces tumeurs et on les touchera avec l'esprit de vitriol,

comme il a été dit pour *le charbon dans la bouche ;* on multipliera les injections et fumigations détersives ou qui nettoient, dont nous venons de parler en dernier lieu.

Saignement des naseaux.

Des exercices violens, l'abus des remèdes échauffans, des sternutatoires, la rupture de quelque vaisseau, comme après un coup, une chute, etc., peuvent occasionner l'hémorrhagie des naseaux chez le bœuf : introduisez promptement dans les naseaux des tampons d'étoupes imbibés dans du vinaigre; au défaut de vinaigre bien fort, on les trempe dans de l'encre à écrire, et on trempe des linges dans l'eau froide et nitrée, ou dans le vinaigre : on les applique tout autour de la tête et du cou de l'animal.

Si le saignement résiste, jetez quelques seaux d'eau froide sur la tête et sur le corps; en même temps saignez l'animal au cou ou à la veine crurale, ou au plat de la cuisse, ou coupez-lui quelques nœuds de l'extrémité inférieure de la queue; donnez-lui ensuite le breuvage *rafraîchissant et anti-septique*, indiqué pour l'ophtalmie, et une décoction semblable en lavemens, ou bien des lavemens de petit-lait, et d'eau acidulée légèrement par le vinaigre.

Il est bien important de ne pas laisser les tampons plus d'un quart-d'heure dans les naseaux, de crainte que le sang n'aille inonder la panse et le poumon en s'écoulant par l'arrière-bouche. J. Robinet dit l'avoir vu arriver à un bœuf qui mourut aux champs quelques heures après qu'on lui eut administré ces tampons.

MALADIES DE LA BOUCHE.

Aphtes.

En traitant du charbon, nous avons fait connaître le plus dangereuux mal de la bouche : les autres maux sont infiniment moins graves, mais il ne faut point les négliger : ils sont entièrement du ressort du bouvier. Nous allons d'abord nous occuper des aphtes.

Ce sont de petits ulcères superficiels et de peu d'étendue, situés sur la langue, les lèvres, les gencives et le palais : renfermée dans la bouche, c'est une maladie légère ; mais il arrive quelquefois qu'elle s'étend le long de l'œsophage, des estomacs et des intestins, et qu'elle excite la fièvre, le dévoiement et la dysenterie : on voit combien il importe de traiter les aphtes à temps. On peut dire, pour ces légers ulcères, ce que l'on a fait observer pour l'écoulement des naseaux ; il faut combattre la cause, qui est souvent une disposition à la putridité, et toujours à l'inflammation. Quand les aphtes ont lieu pendant une maladie, il sera bon de ne songer à leur guérison qu'après celle de la maladie principale, parce qu'ils peuvent être une crise salutaire : ces petits ulcères cèdent facilement à l'esprit de vitriol ou de soufre, qu'on adoucit avec un peu de miel rosat. On se sert à leur défaut d'eau de rabel ; mais il est préférable de laver la bouche avec la préparation suivante, et de l'employer en mastigadour.

Masticatoire anti-putride contre les aphtes.

Prenez gousses d'ail pilées, quatre ; sel de

table, une cuillerée à bouche ; poivre concassé, une once ; faites bouillir le tout un instant dans un verre de vinaigre ; trempez dans ce mélange un linge dont vous entourerez un billot ; vous administrerez ce masticatoire pendant une heure, matin et soir.

Excoriation, ou écorchement de la langue.

Une espèce de maladie inflammatoire et putride, produite par des herbages et feuilles d'arbrisseaux infectés de chenilles, rend la langue excoriée, comme si on la mettait dans de l'eau bouillante ; pour enlever la peau rude dont elle est recouverte, il faut combattre ce mal en faisant boire à l'animal de l'eau vinaigrée, en lui donnant chaque jour le breuvage anti-putride indiqué contre la gangrène, ou le suivant.

Breuvage tempérant et anti-gangréneux.

Prenez feuilles de chicorée sauvage, quatre poignées ; sel de nitre, une demi-once ; faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, environ un quart-d'heure ; ajoutez-y feuilles de sauge et d'absinthe, de chaque, une poignée ; retirez le vase du feu, couvrez, laissez infuser une heure, passez à travers un linge et mettez dans la colature, quinquina en poudre, une demi-once ; eau de rabel, un gros, dans laquelle vous aurez fait dissoudre deux gros de camphre.

Donnez en boisson et en lavemens le breuvage anti-septique de feuilles d'oseille et de sel de nitre ; employez aussi en lavemens le petit-lait acidulé ; lavez de temps en temps la langue pelée avec du vin miellé, dont la proportion sera de quatre onces de miel, qu'on fera fondre dans

une demi-chopide de vin rouge ; ensuite on mettra dans la bouche de l'animal un billot enveloppé d'un linge enduit de miel, pendant une demi-heure ; on réitérera ce masticatoire quatre fois le jour.

Barbillons.

Voyez, pour cette prétendue maladie, le chapitre où nous indiquons les erreurs des bouviers.

Luette relâchée.

Cette maladie légère est extrêmement incommode, car l'animal ne peut rien avaler. Quand vous voyez un bœuf, en bon état, faire d'inutiles efforts pour prendre sa nourriture, ouvrez-lui la bouche, regardez au fond et vous apercevrez le relâchement. On y remédie en introduisant sur la luette un morceau de bois plat, flexible et saupoudré de poivre en poudre ; mais cette méthode est embarrassante, et, par cette raison, réussit rarement ; il vaut mieux employer le gargarisme suivant.

Prenez feuilles de plantin, quatre poignées ; faites-les bouillir un instant dans une pinte d'eau ; passez cette décoction, ajoutez-y deux verres de vinaigre et une demi-once de poivre en poudre. Ce mélange refroidi, vous éleverez la tête du bœuf, et lui ouvrant la bouche, vous lui jetterez deux verres de cette liqueur sur la luette, et vous continuerez jusqu'à ce qu'elle soit dans son état naturel. Ne donnez à manger à l'animal que de l'herbe ou du regain arrosé d'eau salée, pendant trois jours.

Étranguillons.

L'étranguillon ou étranguillons est l'inflamma-

tion des glandes de l'arrière-bouche ; elle est ainsi nommée parce que le bœuf qui en est atteint ne peut presque pas manger et boire : l'enflure de la tête, de la langue et des yeux sert aussi à caractériser cette maladie.

Il faut alors faire promptement, une, deux ou trois saignées, suivant le degré de l'inflammation ; on donnera ensuite le breuvage adoucissant composé de guimauve, graine de lin et miel ; on emploiera les lavemens de petit-lait ou décoction de feuilles d'oseille nitrée ; enfin, on étuvera souvent la tête et le gosier avec une décoction de plantes émollientes, comme mauves, bouillon blanc, pas-d'âne, pariétaire, mercuriale, etc.

Roideur.

Le cou, la tête, les reins et les articulations sont quelquefois si roides que l'animal ne peut remuer ni le cou ni la tête. Pour diminuer la tension des fibres, qui cause la roideur, on les fomentera avec la décoction tiède des plantes indiquées ci-dessus, et on y appliquera le cataplasme émollient de feuilles de mauve, ou celui de mie de pain bouillie dans du lait. La roideur passera au bout de quelques jours ; si elle persiste, elle sera alors causée par l'engorgement des vaisseaux, par quelque coup, etc., et il faudrait saigner l'animal, le mettre à la diète et autres remèdes genéraux.

Avant-cœur ou ancœur.

Les bêtes à cornes éprouvent quelquefois au fanon une enflure que l'on nomme *avant-cœur*, *ancœur* ou *mal de fanon* : sans vous arrêter aux prescriptions particulières pour cette maladie,

examinez de quelle nature est la tumeur et traitez-la en conséquence; seulement si elle était phlegmoneuse, et que l'inflammation s'accrût rapidement depuis la partie intérieure du fanon jusque sous la gorge, ouvrez la tumeur avant sa maturité : l'incision faite, introduisez dans la plaie un plumasseau chargé de l'onguent vésicatoire, puis recousez par-dessus les bords ou lèvres de la peau avec du gros fil ciré et une aiguille. Au bout de deux jours, décousez, levez l'appareil et bassinez souvent avec la fomentation des plantes émollientes; terminez par les pansemens indiqués pour l'ulcère bénin.

MALADIES DES ARTICULATIONS.

Effort d'articulation.

Les bœufs sont moins sujets que les chevaux aux luxations incomplètes, ou membres démis; mais il en est encore beaucoup chez qui la luxation incomplète du bras avec l'épaule, du canon avec les os du paturon, les rend boiteux toute leur vie. Par l'effort d'articulation, les ligamens qui contiennent les os articulaires, étant distendus ou tiraillés, il faut les raffermir sur-le-champ, soit en les fomentant avec de l'eau froide saturée de sel, un morceau de pain tendre, trempé dans l'eau de puits, et maintenu humide, soit avec la fomentation des herbes aromatiques (comme sauge, thym, lavande, romarin, absinthe), soit avec l'eau d'alibour. Si l'engorgement est formé, que la chaleur et une tension douloureuse annoncent une tumeur, on suivra le traitement du phlegmon.

Effort des reins.

L'effort de reins que font les bêtes à cornes en tombant ou en se relevant, a encore été mis sur le compte de la musaraigne. (Voyez *Erreurs des Bouviers.*) Le symptôme particulier de cet accident est un mouvement alternatif qui se remarque sur les côtés, comme le *tour de bateau* du cheval.

On traite ce mal comme le phlegmon, en commençant par les cataplasmes adoucissans; ensuite on frotte les reins avec parties égales d'esprit de térébenthine et d'eau-de-vie, et surtout on empêche l'animal de se coucher, crainte qu'en se relevant il ne renouvelle l'effort.

Crampe au jarret.

On sait que cette indisposition est une roideur du jarret, qui met obstacle à la flexion de la jambe : quand la crampe dure et continue au-delà d'un quart d'heure, surtout si elle est fréquente, frottez fortement le jarret et la jambe de bas en haut avec un bouchon de paille, mouillé d'esprit de térébenthine.

Varice articulaire.

La varice est un boursouflement qui survient au dedans du jarret, sur son articulation. Cette tumeur vient souvent à la suite d'un ancien effort de jarret. Le remède à ce mal est de frotter la partie avec de l'extrait de saturne pendant, au plus, huit jours. Ce temps écoulé, si la varice n'est point guérie, on y appliquera des pointes de feu.

Entorse (*vulgairement mémarchure*, *tressaut*, *mal de nerfs.*)

Lorsque le pied du bœuf a été comprimé, ou serré dans une ornière, entre deux pavés, que l'animal a fait un faux pas, etc., et que par suite il ait fait un effort de boulet et boite, le bouvier considérera si l'articulation de la jambe boiteuse est plus chaude que celle de la jambe opposée. Si cela est, et que l'animal feigne lorsqu'on la lui touche, c'est l'annonce d'une entorse. Alors, sur-le-champ, saigner l'animal pour prévenir l'engorgement, et employez les remèdes prescrits ci-dessus pour l'*effort d'articulation*. Autrement, suivez le traitement du phlegmon ; mais communément les fomentations et cataplasmes suffisent.

MALADIE DES PIEDS.

Boiterie.

Lorsque le bœuf boite, il faut examiner si le mal est apparent ou non, s'il n'y a ni plaie ni tumeur, il faut tâter la jambe depuis la pointe de l'épaule jusque sur le sabot, par-devant. Si l'animal boite de derrière, on passera doucement la main, depuis le haut du plat de la cuisse jusqu'en bas, pour voir s'il feint plus dans un endroit que dans l'autre.

Quand vous vous serez assuré qu'il n'y a ni enflure ni sensibilité douloureuse, vous prendrez le pied, le nettoierez de toute ordure, pierres, chicots, etc., et pincerez doucement et également la sole de corne dans son pourtour pour la sonder; si l'animal feint, en retirant son pied, vous ferez une légère ouverture à cet

endroit pour découvrir la cause de sa boiterie; si au contraire il ne feint pas, et que vous ne voyiez aucune cause, vous ferez prendre quelques bains à l'animal, le laisserez quelque temps en repos, et le verrez bientôt guéri.

Enclouure.

Quand vous examinez le pied du bœuf qui boite, et que vous trouvez dans l'entre-deux du sabot, la fourchette et les talons, un clou ou un caillou, une épine, un morceau de verre, un chicot de bois ou autres choses semblables, vous le retirerez le plus délicatement possible. Quoique le sang sorte souvent en abondance, il n'y a pas ordinairement de danger, il suffira d'y mettre un plumasseau imbibé d'essence de térébenthine : c'est un mal léger qui se guérit de lui-même.

Mais si le séjour du clou, chicot, épine, etc., a formé de la suppuration, il faut faire une ouverture pour lui donner issue et empêcher qu'elle ne remonte à la couronne et aux environs; on pansera ensuite la plaie avec la térébenthine mêlée de son essence.

Nous ne conseillons pas les résolutifs, tels que le vitriol, le blanc d'œuf délayant de la suie de cheminée, le vinaigre avec la terre, etc., que l'on prescrit communément pour ronger les chairs baveuses et les filandres. En donnant ces nuisibles prescriptions, la routine ne songe pas que le pus, ne trouvant point d'écoulement, séjourne dans le pied, creuse, fuse et produit un ravage extrême en attaquant les tendons et les ligamens : l'enclouure alors devient bien sousouvent incurable.

Inflammation des pieds.

Il se forme fréquemment dans la fourchette ou dans l'entre-deux des sabots, ou sur la sole, un amas de sable ou de terre qui, par un séjour prolongé, fait une espèce de mastic et contraint l'animal à boiter. Pour remédier à cet accident, qu'un peu de soin prévient toujours, il faut laver le pied avec de l'eau tiède, et appliquer sur la sole les cataplasmes adoucissans de feuilles de guimauve, mauve, ou de panade de mie de pain et de lait frais. L'inflammation est-elle considérable, y a-t-il chaleur, douleur, rougeur, engorgement! saignez le bœuf à la pince, comme je l'ai indiqué à la manière de saigner, et enveloppez le dessus et le dessous du pied avec les cataplasmes ci-dessus; vous pouvez aussi mettre tout simplement un morceau de mie de pain imbibé d'eau tiède. Si l'inflammation dégénère en vessies, plaie, ulcère, gangrène, vous recourrez au traitement indiqué pour chacune de ces maladies; les vessies s'ouvrent avec des ciseaux pour épancher leur sérosité, et se pansent avec des plumasseaux imbibés de teinture d'aloès. Il en est de même pour la maladie dite *crapaud du bœuf.*

Fourbure.

La fourbure, qui paraît attaquer le jeu des muscles et des articulations, se montre presque toujours aux pieds. La couronne, qui est la partie supérieure du dessus du sabot, est sensible; les jambes sont enflées, quelquefois il n'y a que celles de devant; l'animal ne peut ni marcher ni remuer les pieds, et les extrémités semblent être d'une seule pièce. Un travail, une marche forcée, le passage subit du chaud au

froid, sont les causes ordinaires de la fourbure : si l'on a lieu de penser qu'elle tient à la première, on saignera une ou deux fois à la jugulaire, puis on fera dissoudre une once d'assa-fœtida dans un demi-setier de vinaigre bouillant ; on y ajoutera autant de thériaque, et dès qu'elle sera fondue on mêlera le tout dans une pinte de vin rouge froid, et on le fera avaler à jeun à l'animal, après l'avoir bien couvert ; on lui bouchonnera doucement les jambes depuis le bas jusqu'en haut, et on le promenera un peu de temps à autre, afin de rétablir la circulation et le jeu des muscles.

Si la seconde cause produit la fourbure, vous saignez également le bœuf et lui donnez plusieurs lavemens de plantes émollientes, telles que feuilles de mauve, pariétaire, pas-d'âne, violette, etc. ; ensuite vous mêlez parties égales d'eau-de-vie et d'essence de térébenthine, et vous en frottez les reins et les jambes malades, jusqu'aux couronnes, pour ranimer la circulation et raffermir les fibres. Vous réitérerez ces lotions de trois heures en trois heures, et vous promenerez l'animal sept à huit fois dans la journée, un quart-d'heure ou une demi-heure, selon qu'il sera en état. Le lendemain vous lui préparerez et ferez prendre le breuvage suivant : dans trois chopines d'eau mettez une demi-livre de sel de table, ajoutez le jus de huit ognons pilés, puis recommencez à frotter entre le boulet et la couronne, avec l'essence de térébenthine pure ; si le bœuf n'était pas guéri, vous continueriez ces remèdes le jour suivant.

Lorsqu'on néglige ou traite mal la fourbure et l'enclouure, les sabots tombent et le mal est incurable.

Seime ou fente aux sabots.

La seime est une fente qu'on remarque depuis le haut du sabot jusqu'en bas ; dès qu'on l'a reconnue il faut en rafraîchir les bords en poussant légèrement le bistouri jusqu'au vif. Cela fait, on y applique un plumasseau chargé de térébenthine, que l'on serre fortement de peur que la chair ne surmonte la corne.

Nous avons dit que l'on prévient la seime en empêchant le desséchement du pied ; comme ce desséchement la cause seul, il faut humecter la corne, en appliquant autour du sabot une emmiellure de miel et de saindoux mêlés par égales parties. Lors même que la seime ne se montrerait pas quand le pied ou la sole de corne sont desséchés, on doit les entretenir souples en les graissant avec du saindoux ou les féces d'une huile quelconque.

Si au contraire la fourchette, trop humide, se trouve échauffée ou pourrie, appliquez-y un mélange de blanc de céruse et de vert-de-gris, délayé dans une suffisante quantité de vinaigre ; ce topique absorbant dessèche convenablement.

MALADIES EXTÉRIEURES DU VENTRE.

Enflure du ventre par intempérance.

En traitant de la nourriture, nous avons vu que lorsque les bêtes à cornes mangent avec trop d'avidité des herbes et pâtures trop succulentes, comme la luzerne, les jeunes pousses d'arbres, les coquelicots, le ventre enfle considérablement, se durcit, la rumination cesse, et l'animal peut à peine respirer. Ce n'est pas tout, la fermentation de ces alimens verts, en-

tassés dans la panse, est quelquefois si prompte, les estomacs sont tellement tendus et d'un volume si prodigieux, que les bestiaux tombent comme frappés de la foudre : cette dangereuse enflure est seulement occasionnée par la masse et la fermentation des alimens, de l'herbe pleine de rosée, et par la dilatation excessive d'un air qui sort impétueusement dès qu'on lui procure une issue.

Il faut donc lui ouvrir un passage : à cet effet, dès qu'il s'aperçoit du gonflement excessif des flancs, et que la peau semble rebondie comme une vessie, le bouvier introduit dans le flanc gauche, entre les côtes et les hanches, une canule pointue percée de plusieurs trous dans sa longueur ; l'air s'échappe par ces trous, et l'animal désenfle souvent. Plusieurs pâtres ont pour habitude d'enfoncer un canif dans le flanc, à quatre pouces des reins et des dernières côtes, puis ils introduisent dans cette ouverture une canule de sureau pour que l'air s'échappe ; mais lorsque l'enflure est considérable, le danger est si imminent, qu'il ne faut point perdre de temps à ces essais.

Donnez promptement des breuvages alcalins, comme l'eau de chaux à la dose d'un litre ; si cela n'opère pas assez vite, donnez bientôt après un gros d'alcali fluor ou ammoniac dans un litre d'infusion d'herbes aromatiques Multipliez les lavemens émolliens de pariétaire ; jetez plusieurs seaux d'eau fraîche sur le dos, réchauffez le dessous du ventre avec une bassinoire pleine de feu : si l'enflure diminue, faites courir la bête, mais très peu, parce que souvent la fourbure se joint à l'enflure ; on peut aussi faire nager l'animal dans une rivière ou un étang.

Après avoir réitéré le breuvage d'alcali fluor, l'enflure cessée, on tiendra un jour ou deux l'animal à la diète. Quand l'enflure est menaçante, on doit sur-le-champ avoir recours à la ponction par le trois-quarts, que nous avons décrite dans le chapitre des remèdes.

Enflure du ventre par irritation.

L'enflure du ventre est due à la trop grande quantité de bons alimens ; celle-ci provient des alimens viciés et caustiques, quelque peu qu'en ait mangé le bétail. Nous avons donné la liste des plantes dangereuses, telles que les colchiques, renoncules ou clairs bassins, tithymales ou réveille-matin, les grains bruinés, les pousses des plantes altérées par ce qu'on appelle *brouissure* du printemps après les gelées, etc. On distingue cette enflure de la précédente en ce que l'animal éprouve une rétention d'urine ou pisse le sang, et rend une bouse liquide mêlée de matières sanguinolentes. En examinant soigneusement ces symptômes, le bouvier observera aussi les plantes des endroits où le bœuf a pâturé ; il y trouvera immanquablement quelques herbes pernicieuses, et donnera en assurance les remèdes suivans.

Breuvages de lait tiède à la dose d'une pinte, de décoction de graines de lin et de racines de guimauve, d'huile d'olives ou de lin une demi-livre, légèrement tiède, et autres boissons mucilagineuses réitérées d'heure en heure et même plus souvent ; lavemens émolliens de substances semblables. On donne ensuite le purgatif anti-putride que nous avons indiqué pour l'ophthalmie : trois à quatre jours après la purgation on donne de temps en temps à l'animal du pain trempé

dans du lait, et on le remet ensuite à l'ordinaire.

Enflure du ventre occasionnée par les vents, ou tympanite.

Cette indisposition, qui affecte aussi le bas-ventre, est produite par une quantité de vents renfermés dans cette partie et dans les boyaux; la peau du ventre est tellement tendue, qu'elle rend un son sourd quand on le frappe : c'est le dernier degré des tranchées venteuses. Outre cette tension du ventre, la constipation et les vains efforts de l'animal pour rendre des vents, font reconnaître la tympanite.

Mettez de suite en usage les frictions sèches ou bouchonnemens, saignez sitôt que vous serez assuré que la digestion des alimens est faite : donnez le breuvage suivant.

Breuvage stomachique, carminatif ou anti-venteux.

Prenez feuilles de sauge, de menthe, d'absynthe, de chaque, une poignée; baies de genièvre et semences d'anis, de chaque, une demi-poignée; faites légèrement bouillir le tout pendant cinq minutes, dans une pinte d'eau; retirez du feu et faites infuser en couvrant le vase; la liqueur froide, passez; ajoutez-y une pinte de vin rouge, et donnez-en deux doses à six heures de distance.

Donnez en même temps les lavemens que voici.

Lavemens carminatifs ou anti-venteux.

Prenez feuilles de mercuriale, dite *foireuse*, et fleurs de camomille (petite marguerite à odeur

forte), de chaque, une poignée; semences d'anis ou de coriandre, une demi-poignée; faites bouillir légèrement dans deux pintes d'eau; retirez du feu, laissez infuser une heure, et passez.

Promenez de temps à autre un peu l'animal, tenez-le à la diète; le lendemain réitérez les remèdes prescrits : s'il est encore constipé, faites-lui boire trois pintes de petit-lait à chaque fois, et donnez-lui ces lavemens.

Lavemens purgatifs.

Prenez feuilles de mercuriale, deux poignées; faites bouillir légèrement dans deux pintes d'eau; coulez sur deux onces feuilles de séné, et ajoutez-y six onces de sel d'epsum.

MALADIES D'ACCIDENT.

Hernie du ventre ou coup de corne.

Il n'est pas rare que les bestiaux se battent avec furie, et que leurs coups de corne produisent une petite bosse, annonce du déplacement d'un boyau, sans toutefois que la peau soit endommagée. Dans ce cas, la hernie n'est pas complétement formée, et on peut traiter la tumeur qui a suivi le coup de corne, comme il est dit à l'article *Contusion;* mais si les chairs du bas-ventre se séparent, que la bosse devienne considérable, et que les boyaux tombent sur la peau, il faut, pour tâcher de les remettre en place, bassiner la partie avec de l'eau-de-vie, et les soutenir par le moyen d'un suspensoir de toile.

Brûlure.

Le feu pris subitement à une étable, le contact de l'eau bouillante, la mauvaise application

des cautères actuels, peuvent occasionner des brûlures aux bestiaux. Pilez rapidement des pommes de terre, appliquez-en la pulpe sur la partie brûlée, et renouvelez quatre fois le jour ce remède simple et efficace, ou bien faites promptement un mélange de vinaigre et de farine de froment, couvrez-en la brûlure, et laissez tomber d'elle-même la pâte séchée qui en résultera.

Si la brûlure était fort étendue, et qu'il n'y eût que la surpeau de levée, en forme de vessie, saignez l'animal pour prévenir l'inflammation, fomentez le mal avec de l'eau de racine de guimauve, et couvrez-le d'un cataplasme de farine de lin, délayée avec l'eau précédente.

Corne cassée ou renfoncée.

Quand le bœuf s'est cassé une corne, et qu'elle n'est pas tombée entièrement, on la coupe à l'endroit de la rupture avec un fer tranchant rougi au feu; on peut encore la scier jusqu'à l'os qui forme la seconde corne : on tiendra bien ferme la tête de l'animal.

On emploie aussi ces moyens lorsque les cornes se recourbent de manière à blesser l'animal. Si la première opération produit beaucoup de sang, pilez une poignée d'orties et de sel, appliquez sur la partie et garnissez-la d'étoupes. Employez aussi l'amadou, et la poudre de lycoperdon.

Suffocation.

Quand une étable est incendiée, et que les bestiaux se trouvent suffoqués par la fumée, il faut les traîner rapidement à la porte ou dans une cour; après les avoir exposés à l'air libre,

faites-leur respirer sur-le-champ de l'alcali volatil fluor, ou, à son défaut, de bon vinaigre, et mettez-leur deux plumasseaux imbibés de cette liqueur aux deux commissures des lèvres : prenez en même temps un soufflet, et soufflez-leur par la bouche et les narines; quand vous soufflerez par les narines, vous leur serrerez les lèvres; si au contraire vous soufflez par la bouche, ce sont les narines que vous boucherez. Faute de cette précaution, l'air s'échapperait d'un côté ou de l'autre, et il n'entrerait rien dans les poumons. Dès que vous sentirez un petit battement de cœur, vous saignerez à la jugulaire.

Morsures.

Quand un chien ou un loup a fait de profondes morsures au bétail, il faut inciser la peau pour dégorger le sang extravasé; si les chairs sont meurtries, on les coupera jusqu'au vif afin d'établir une bonne suppuration; à cet effet on lave la plaie avec du vin chaud, et on y applique des plumasseaux imbibés d'essence de térébenthine : on finit le traitement comme celui de l'ulcère bénin.

Rage.

Incisez fortement la plaie produite par la morsure d'un animal enragé, ou plutôt appliquez-y un fer chauffé jusqu'au point de blanchir; donnez des lavemens émolliens; et si l'animal était en moiteur, bouchonnez-le fortement en le tenant bien couvert pour faciliter la transpiration; administrez en même temps le breuvage hydrophobique suivant.

Prenez tiges, feuilles et fleurs sèches de mouron

rouge (*anagallis*), deux poignées ; faites infuser dans une pinte d'eau, et passez ; ajoutez-y ensuite alkali volatil concret ; donnez trois fois ce breuvage dans la journée, et deux fois dans la nuit ; continuez à l'administrer ensuite matin et soir pendant six jours.

Piqûres des insectes, ou vers du bouvier.

Il est bon de faire passer dans une rivière ou un étang les bestiaux piqués par les insectes, et même de leur laver de temps en temps la peau avec une grosse éponge humide en manière de bouchon ; cela suffit pour guérir les piqûres ordinaires ; mais lorsqu'elles produisent des tumeurs, il faut les étuver avec du suc de persil ou de l'urine tiède. Si ces tumeurs sont inflammatoires, on les fomentera avec la décoction de plantes émollientes ; si on soupçonne que la mouche-asile ait déposé ses œufs sous la peau, à l'endroit de ces tumeurs, il convient de les inciser, pour en tirer les œufs ou les vers et y appliquer les remèdes prescrits pour les contusions, ou un morceau de mie de pain trempé dans de l'eau de puits, ou seulement frotter de saindoux salé.

MALADIES DES OS.

Luxations ou déplacement et déboitement des os.

Lorsque, par des coups, des chutes, des efforts extraordinaires, un os est dérangé de sa place naturelle, le bouvier fera tirer doucement la jambe suivant les cas, et repoussera l'os avec les mains pour le faire rentrer. L'opération achevée, il étuvera la partie avec de l'eau-de-vie camphrée, ou, à son défaut, avec de l'eau saturée de sel.

Fracture des os.

Que la fracture soit simple ou composée, c'est-à-dire, qu'il n'y ait qu'un os de cassé dans la partie blessée, ou qu'il y en ait deux, on la traite de même manière. Après avoir réuni l'os, on le retient en situation, par le moyen d'une compresse imbibée d'eau-de-vie camphrée, par-dessus laquelle on met un gros plumasseau d'étoupes, que l'on contient avec des éclisses, ou morceaux de bois très minces, soutenue avec une bande de toile. Cela fait, on arrose l'appareil quatre fois le jour avec cette eau-de-vie, et on abandonne le reste à la nature.

Quant aux côtes cassées, comme on ne peut y mettre d'appareil, on se contente de les bassiner fréquemment avec de l'eau-de-vie camphrée. Le boitement, le cliquetis, la douleur, l'inflammation de la partie, avertissent assez de la fracture des os. Comme elle est très difficile à guérir, si peu qu'elle soit considérable, il vaut mieux envoyer l'animal à la boucherie que d'essayer de la combattre.

Carie, ou gangrène des os.

Cette dissolution des os provient de coups violens, de chutes, par l'impression de l'air ou par l'âcreté du pus d'une plaie voisine. On distingue la carie en raboteuse et vermoulue. Dans la première, on sent des aspérités sur la surface de l'os; dans la seconde, l'os est réduit en une espèce de poudre. Dans les deux cas, il s'écoule une matière noirâtre, il s'exhale une odeur infecte, et l'ulcère ne peut se cicatriser.

Panser fréquemment les plaies des os, les défendre des impressions de l'air en les couvrant

d'un plumasseau imbibé de teinture d'aloès; les saupoudrer de myrrhe pulvérisée; enfin, emporter la carie vermoulue en ratissant l'os avec une rugine jusqu'à ce qu'on ait enlevé toute la partie gâtée, ce qui se connaît quand on voit sortir quelques gouttes de sang, sont les seuls remèdes de cette cruelle et rare maladie.

Ankylose.

L'ankylose est une maladie des articulations, par laquelle les os réunis ou soudés ne forment plus qu'une seule pièce incapable de plier. L'ankylose la moins dangereuse est celle où seulement les ligamens ne sont plus flexibles. Les contusions, les luxations ou os démis, les fractures, le gonflement des os et des ligamens, les dépôts purulens, la carie, sont les causes les plus ordinaires de l'ankylose, à laquelle le cliquetis des os annonce une disposition prochaine; aussi, quand le bouvier entendra ce bruit fâcheux, doit-il penser à vendre ou engraisser l'animal qu'il menace; car, dès que les os sont soudés, le mal est incurable. On peut remédier à la sécheresse des ligamens en bassinant souvent la partie douloureuse avec la décoction épaisse et tiède de plantes émollientes, et en y appliquant des cataplasmes de mie de pain trempée dans du lait, et de farine de lin délayée avec l'eau de guimauve.

Exostose, ou tumeurs des os.

On connaît cette maladie à une élévation dure, insensible, qui se trouve située sur un os. Dès qu'on s'en aperçoit, on doit chercher à la résoudre en la bassinant avec l'extrait de saturne, ou avec le feu. Si celui-ci ne dissipe pas la tumeur, le mal est sans ressource.

MALADIES DE LA PEAU.

La Gale.

M. Chabert, dans son *Traité de la gale et des dartres des animaux*, distingue la *gale sèche* et la *gale humide*. La première a des pustules remplies d'une matière visqueuse qui, bientôt desséchée sur la peau par le contact de l'air, se montre sous la forme d'écailles. Ces pustules sont très petites, très nombreuses et très rapprochées; la démangeaison qu'elles produisent est extrême. La seconde a des boutons plus larges, remplis d'une humeur blanchâtre, et sont de véritables ulcères; aussi, la gale humide est-elle suivie de moins de démangeaison, mais de plus de douleurs que la gale sèche.

Presque toutes les causes des maladies condamnent le défaut de propreté et de soin, mais celles de la gale le font plus encore; car les alimens échauffés, les grains corrompus, les eaux croupies, la malpropreté des étables, le défaut d'exercice, les pluies froides qui resserrent les pores, le passage subit d'un air froid à un air chaud, le manque de bouchonnemens, donnent lieu à cette dégoûtante et contagieuse maladie.

Le traitement de ce mal exige plusieurs soins: 1°. il faut séparer exactement les animaux sains des malades; 2°. ceux qui pourront aller aux champs seront conduits dans un enclos particulier, sur les terrains secs et élevés; 3°. on les tiendra couverts, à l'abri de l'air, et on mettra des muserolles à ceux qui voudraient se lécher; 4°. on lavera, nettoiera et renouvellera souvent leurs couvertures, leurs cordages, leurs compresses et muserolles; on leur donnera fréquemment de la

litière fraîche; 5°. on bouchonnera et étrillera à fond les endroits galeux, puis on les lavera avec une décoction de mauve et de pariétaire, ou toute autre plante émolliente. Ce bouchonnement et ces fomentations doivent avoir lieu matin et soir, jusqu'à ce que les parties des peaux soient désenflées; mais, si l'animal est trop dévoré de démangeaisons, il faut les réitérer plus souvent. Si l'on écorche en bouchonnant et étrillant, on maintient sur les endroits écorchés des compresses imbibées de fortes décoctions de racines fraîches de guimauve et de graine de lin. Ces compresses, souvent renouvelées, doivent toujours être humides et tièdes.

6°. Après trois jours de régime, saignez les bestiaux aux veines des mamelles, ou mammaires, parce qu'en saignant à la jugulaire, la démangeaison se montrerait aussitôt dans l'ouverture qu'aurait faite la flamme, et l'animal se frottant, il en résulterait des élévations et pustules à cette partie.

7°. Faites prendre, le matin, à midi, et le soir, ce breuvage tempérant : Prenez feuilles de mauve et de chicorée sauvage, de chaque, une bonne poignée; sel de nitre, une once; tartre de vin pulvérisé, deux onces; faites bouillir dans trois chopines d'eau jusqu'à ce que ce dernier sel soit fondu; passez et donnez tiède.

8°. Donnez, par jour, trois lavemens émolliens de mercuriale, mauve ou senneçon, et bouillon blanc; continuez ainsi pendant cinq jours.

9°. Les cinq autres jours suivans, mettez le bétail galeux à l'usage de ce dépuratif :

Bol (1) *dépuratif contre les maladies de la peau.*

Prenez fleur de soufre, une once; mercure doux, deux gros; antimoine diaphorétique non lavé, une demi-once; miel commun, quantité suffisante pour incorporer ces substances et en faire un bol, que vous donnerez à jeun. Comme il vaut mieux l'administrer en opiat, vous mettrez assez de miel pour qu'il soit un peu liquide; vous en chargerez une spatule et l'enfoncerez en travers de la bouche de l'animal. Donnez tout de suite après le breuvage qui suit.

Breuvage contre la gale.

Prenez de patience et d'aunée (*enula campana*), coupées par tranches, de chaque, une once; fumeterre, deux poignées; faites bouillir dans deux pintes d'eau, jusqu'à réduction d'un quart; retirez du feu; ajoutez sel ammoniac, purifié et pulvérisé, une once; laissez refroidir, passez, et donnez en une seule dose, après avoir fait avaler le bol précédent.

10°. Revenez ensuite pendant quatre jours à l'usage des remèdes tempérans; alors, les peaux deviendront souples, et la démangeaison disparaîtra peu à peu. Pour en délivrer entièrement les bestiaux, vous leur administrerez, matin et

---

(1) Les bols ou pilules sont, comme l'on sait, un composé de substances médicales, incorporées ensemble au moyen de plus ou moins de miel. Les pilules pour le gros bétail peuvent avoir la grosseur d'une noix. Aujourd'hui on est dans l'usage de les administrer en forme d'opiat, qu'on donne sur la langue en se servant d'une spatule. On doit préférer les breuvages aux bols.

soir, la lotion suivante, jusqu'à ce qu'ils cessent de se frotter.

Lotion contre la gale.

Prenez, urine humaine, trois pintes; lait de vache, une pinte; tabac en feuilles, quatre onces; faites bouillir à petit feu dans un pot de terre, pendant un quart d'heure; retirez du feu, laissez infuser, et conservez pour l'usage.

Cette liqueur se conserve huit jours en hiver et quatre en été. Le tabac sert d'éponge pour laver les parties galeuses. On l'emploie chaude. Si elle était insuffisante, on bassinerait la gale avec l'eau de tabac (*ou huile de tabac*), de Strasbourg.

Terminez par poser un séton, si vous craignez un reste d'humeur, et bassinez les jambes avec l'eau de Goulard. Il faut traiter la gale promptement, de peur qu'elle ne devienne organique.

Dartres.

Les dartres, produites ordinairement par les mêmes causes que la gale, demandent presque aussi le même traitement : je me bornerai donc à recommander l'emploi des remèdes mucilagineux et gommeux, préférablement à celui des remèdes actifs : ainsi les topiques émolliens de lait de vache, les décoctions de mauve, de racine de guimauve, de graine de lin, doivent être spécialement ordonnés, pour assouplir les peaux et éteindre la démangeaison, ou prurit.

Les cataplasmes appliqués sur les dartres seront composés de farine de lin bouillie dans du lait : on les frottera sur la fin avec parties égales d'huile de laurier et d'onguent mercuriel.

Quand les dartres sont très anciennes, il faut

se contenter de les laver plusieurs fois le jour avec du lait coupé d'eau, et les frotter le soir avec l'onguent populeum : on l'enlève le matin pour lotionner de nouveau. On met plusieurs sétons au fanon, et quand la suppuration est bien établie, on fait des onctions de mercure et d'huile de laurier sur la tête, siége ordinaire des dartres : si elles résistent à ces applications, on les lave et recouvre d'extrait de saturne.

Ébullition.

Les grandes fatigues, les sueurs, en accumulant la transpiration dans les pores, donnent lieu à l'ébullition : cette indisposition couvre tout le corps de petits boutons superficiels ; n'employez ni saignées, ni rafraîchissans, comme le font à tort beaucoup de bouviers : donnez le breuvage sudorifique suivant.

Prenez feuilles de sauge, de rue, de sabine, fleurs de sureau, de chaque, une poignée ; faites-les bouillir dans trois chopines d'eau ; passez ; ajoutez alcali fluor ou concret, un demi-gros ; couvrez l'animal chaudement.

Erysipèle.

On reconnaît l'érysipèle par la chaleur, la rougeur, la démangeaison de la peau : cette maladie étant une inflammation, il faut saigner tout de suite, plus ou moins souvent, selon le degré de l'érysipèle : on fera boire du petit-lait mêlé de vinaigre ; on appliquera d'abord sur la partie affectée un cataplasme de mie de pain et de lait, puis, quand l'inflammation est apaisée, un cataplasme de fleurs de sureau et de feuilles de sauge, bouillies et réduites en farce : ce ca-

taplasme se renouvelle quatre fois le jour, jusqu'à guérison ; quand il n'y a plus de démangeaison, ni de chaleur, on étuve, de temps en temps, l'érysipèle avec de l'eau-de-vie camphrée.

Transpiration arrêtée.

On ne peut traiter d'aucune maladie, sans accuser la malpropreté et la négligence. Celle-ci nous rappelle particulièrement cette vérité de tous momens. Quand les bestiaux demeurent en des étables malpropres, qu'ils ne sont ni lavés ni bouchonnés, qu'on les fait passer brusquement du chaud au froid, la transpiration s'arrête et menace des maux les plus dangereux.

La transpiration étant arrêtée, faites sur-le-champ une espèce de thé avec deux poignées de fleurs de sureau infusées dans deux pintes d'eau bouillante, et donnez-les à l'animal : couvrez-le chaudement : au bout de deux heures, répétez ce breuvage, ou deux onces de thériaque délayées dans une pinte de vin rouge froid ; mais, pour l'administration de cette potion cordiale, il importe qu'il n'y ait nulle inflammation.

Les Poux, ou maladie pédiculaire (vulgairement Pouillotement).

Frottez la partie où les poux pullulent avec de l'onguent gris ou une forte décoction d'aloès : employez encore du mercure dissous dans de l'esprit de nitre, étendu dans trois parties d'eau.

CHAPITRE VII.

Maladies-causes, Maladies internes du bétail. —Maladies particulières aux vaches et aux veaux.

MALADIES-CAUSES.

La Fièvre.

La fièvre étant bien moins une maladie particulière, que le produit d'une autre maladie, nous ne nous arrêterons pas à la manière de la guérir, nous nous attacherons seulement à la faire reconnaître et à conseiller quelques remèdes généraux, jusqu'à ce que l'on se soit assuré de sa source et de sa nature.

Manière de reconnaître la fièvre du bétail.— Les signes de la fièvre varient suivant la maladie; toutefois, ordinairement il y a dégoût, diminution ou absence de rumination, abattement, tristesse; l'animal a la tête pesante, les paupières enflées, les yeux quelquefois larmoyans; des humeurs glaireuses lui sortent de la bouche et quelquefois des naseaux; son haleine brûle et sent mauvais; les oreilles, les cornes et souvent tout le corps sont très chauds; il bat des flancs, il chancelle, il tremble plus ou moins fortement; le pouls et les artères battent avec une vitesse analogue à l'ardeur de la fièvre. La diète, l'eau acidulée, des lavemens émolliens, de très légers purgatifs conviennent seuls dans le commencement des fièvres, avant que l'on en ait reconnu la cause.

La pléthore, ou surabondance de sang.

Une trop grande quantité de sang, causée par le repos, et une nourriture trop substantielle, occasionnent la pléthore, qui est encore moins une maladie qu'une cause, puisqu'elle produit des vertiges, des convulsions, des maux de tête et d'yeux, la fièvre, des engorgemens inflammatoires, etc. On la reconnaît par la plénitude du pouls, le gonflement des veines; par la chaleur de tout le corps, l'assoupissement, les yeux pleins d'eau (signe de la douleur de la tête), par les lassitudes et l'engourdissement des membres, etc.

La diète, le travail, l'exercice, les boissons délayantes et les saignées sont les remèdes graduels de la pléthore.

Inflammation interne.

Voilà les causes ordinaires de l'inflammation interne : des travaux excessifs, les coups, les chutes, les alimens viciés, les boissons malsaines; les purgatifs, les cordiaux donnés à tort, les plantes âcres dont j'ai parlé en commençant. Voici maintenant les symptômes : ceux de la fièvre, la fièvre elle-même, la respiration gênée, la fiente durcie et comme en marrons, la rougeur des urines, celle des yeux, la toux, etc.

L'inflammation interne, comme toutes les maladies, a trois degrés, le commencement, l'état et la fin. Dans le commencement, la diète, les saignées plus ou moins nombreuses, les remèdes généraux, tels que l'eau nitrée, les lavemens émolliens, doivent être mis en usage, ainsi que le breuvage suivant.

Prenez racines de scorsonère, une poignée; ratissez-les et faites-les bouillir pendant une

demi-heure, dans trois pintes d'eau; ajoutez-y feuilles de cerfeuil et de bourrache, de chaque, deux poignées; lavez-les et mettez-les bouillir aussi une demi-heure; passez cette décoction dans un linge, et donnez-la froide pour une dose.

Dans l'état, c'est-à-dire si l'inflammation résiste à ces prescriptions, placez un vésicatoire ou un séton frotté d'onguent vésicatoire le plus près possible de la partie souffrante; employez des fumigations émollientes et des fomentations d'infusion de mercuriale ou de pariétaire.

J'ai rangé la fièvre, la pléthore, l'inflammation, sous le nom inusité de *maladies-causes*, qui me semble très bien exprimer le genre de ces affections. Si je n'eusse craint de grossir inutilement cet ouvrage, j'aurais disposé une série de *maladies-symptômes*, comme le tremblement, l'hémorrhagie, le dégoût, etc.

MALADIES INTERNES. — MALADIES DE LA TÊTE.

Vertige, ou Vertigo.

Le vertige est à la fois un mal particulier et une *maladie-symptôme*, puisque souvent il est isolé, et souvent aussi il annonce et précède une autre maladie. Dans tous les cas, on le reconnaît en ce que l'animal a la vue obscure, qu'il chancèle et se laisse quelquefois tomber; qu'il a les oreilles et les cornes fort chaudes; qu'il tient la tête baissée et refuse tout aliment. Les bestiaux sujets aux palpitations et aux flatuosités, ceux qui ont le ventre paresseux, les pléthoriques, ceux qui ont des vers, qui ont éprouvé des chutes, des contusions, ou qui ont mangé de l'ivraie, sont le plus exposés aux vertiges.

La saignée à la jugulaire, ou à la veine du plat

de la cuisse, doit commencer le traitement de cette maladie, surtout si l'animal est jeune et phéthorique. Quel que soit son tempérament, la boisson de petit-lait acidulé ou les eaux minérales froides ou tièdes de Seltz, de Plombières, sont d'un très grand secours quand on peut se les procurer. Un masticatoire de deux onces d'assa-fœtida concassée, fera couler abondamment la salive et provoquera ainsi une secrétion salutaire; des sternutatoires réitérés conviennent également. Trois jours après, on purge le malade avec deux onces d'aloès, dissous dans une chopine d'eau bouillante, et édulcoré avec quatre onces de miel ordinaire.

Il faut faire précéder et suivre ces remèdes par de forts bouchonnemens et des bains de rivière ou d'étang, si la saison le permet. On dissipe subitement l'accès ou le redoublement du vertige par l'odeur de l'alkali fluor et celle de fort vinaigre. Si cette maladie est causée par quelques sérosités au cerveau, il faut employer, après les remèdes généraux, les vésicatoires à la nuque, et les sétons de chaque côté du cou; encore, ces remèdes violens étant souvent infructueux, il faut se débarrasser de l'animal.

Apoplexie.

La pesanteur de la tête, les vertiges, l'envie fréquente de vomir, l'engourdissement, l'écoulement des larmes, le froid des oreilles, des cornes et des extrémités, sont les avant-coureurs de l'apoplexie : mais souvent son attaque est imprévue. L'apoplexie est l'inondation du cerveau par le sang ou la sérosité; la pléthore, des coups, des chutes, des abcès ou autre tumeur qui ont

comprimé accidentellement cet organe, sont les causes communes de l'apoplexie.

L'apoplexie sanguine, ou par le sang, se traite au moyen de trois saignées, le purgatif indiqué précédemment pour le vertige, et quelques lavemens stimulans.

L'apoplexie séreuse, ou par sérosité, ne veut point de saignées; il lui faut des lavemens faits avec des feuilles de tabac, deux onces pour trois pintes d'eau, auxquelles on ajoute une once de sel de table : il lui faut ensuite le purgatif suivant.

Breuvage purgatif.

Prenez aloès succotrin, une once et demie; vinaigre tartarisé, quatre onces; miel, trois onces; jetez dans une chopine d'eau bouillante; laissez infuser trois heures; donnez froid à l'animal, étant à jeun, et n'ayant pas eu à souper la veille.

Administrez ensuite un breuvage cordial composé d'une demi-once de cannelle en poudre bouillie pendant trois minutes dans un verre d'eau, lequel sera mêlé à une pinte de vin rouge froid. Les sternutatoires ordinaires, et l'odeur du soufre enflammé, produisent de bons effets; la respiration plus libre et le pouls beaucoup plus faible dans l'apoplexie séreuse que dans la sanguine, font reconnaître son caractère.

Assoupissement et léthargie.

Si ces maladies sont occasionnées par la pléthore, on suivra le traitement indiqué contre cette disposition : sont-elles causées par des coups, on pansera la tumeur suivant son genre. Des plantes âcres et brûlantes, comme l'ivraie, y ont-elles donné lieu, on mettra en usage les

adoucissans et rafraîchissans indiqués en pareil cas.

Paralysie.

La paralysie, cette privation générale ou partielle du mouvement et du sentiment, est encore moins une maladie qu'une suite de maladie. Ainsi, elle succède communément à la pléthore, à l'apoplexie, aux convulsions, à la colique, à la dysenterie, etc.

Il faut avoir égard à la cause pour le traitement. La saignée ne convient qu'à la paralysie qui suit l'apoplexie sanguine et la pléthore; les remèdes de l'apoplexie conviennent du reste; ainsi, donnez le breuvage purgatif, les lavemens stimulans, et de plus un breuvage fortifiant, fait avec une infusion de feuilles de sauge ou de mélisse, ou de baies de genièvre concassé, à la dose d'une poignée pour une pinte d'eau. Les eaux minérales chaudes de Plombières, de Bourbonne, etc., tant intérieurement qu'en bain ou en douche, sont ce qu'il y a de meilleur : comme ces remèdes ne peuvent se prescrire que pour le bétail de ces villes, on fera usage, à défaut des eaux, d'une fomentation aromatique de romarin, infusé à la dose de six poignées dans trois chopines d'eau. On enveloppe aussi les parties paralysées avec des feuilles d'yèble, passées au four jusqu'à ce qu'elles soient amorties.

Morfondure.

La morfondure est une maladie assez fréquente chez le bœuf, à raison de la négligence des bouviers. Quand l'animal a chaud, ou qu'il est en sueur et qu'on l'expose au froid, au vent ou à la pluie, la transpiration qui a lieu à la tête s'arrête

subitement, et l'humeur qu'elle produisait reflue dans le nez. Aussi, le bœuf morfondu jette-t-il par les naseaux une humeur glaireuse et fluide, semblable à du blanc d'œuf; la tristesse, la toux et le manque d'appétit, suivent cet écoulement.

Traitez cette maladie comme la *transpiration arrêtée*. Si le bœuf éprouve des battemens de flanc, et que sa respiration soit gênée, saignez-le au cou; employez la fumigation des plantes émollientes, soit mercuriale, mauve ou senneçon, et tenez l'animal à la diète et aux remèdes généraux.

MALADIES DU GOSIER.

Angine, ou Esquinancie inflammatoire, appelée vulgairement mal de gosier, bouchure, etc.

Cette maladie aiguë, dont les symptômes sont le frisson, la fièvre violente, l'empêchement d'avaler, la pesanteur de la tête, le gonflement inflammatoire du gosier, la difficulté de respirer, l'extrême chaleur des oreilles, des cornes et des extrémités, ainsi que l'agitation des flancs, tient à la succession rapide du chaud et du froid et aux plantes âcres et brûlantes.

Saignez promptement et fréquemment, tant au cou qu'au plat de la cuisse; scarifiez dans la bouche ou sur la langue pour dégorger les parties, et lavez immédiatement après, avec une décoction de racines de guimauve fraîches à la dose d'une once pour une pinte d'eau, mêlée d'une chopine de bon vinaigre. Employez les fomentations de plantes émollientes, de mauve, ou de bouillon blanc, et les cataplasmes de guimauve et graine de lin, soit pour calmer la douleur, soit pour faire percer la tumeur en dehors. Les

vésicatoires à la nuque peuvent produire un bon effet. Dès que vous apercevrez l'abcès, n'attendez pas qu'il perce de lui-même, faites-en l'ouverture, et lavez-le ensuite avec une décoction d'orge, de sommités de ronces et de feuilles d'aigremoine ou de noyer, à laquelle vous ajouterez une cuillerée à bouche de miel pour chaque chopine d'eau. Quant à l'intérieur, mettez l'animal à la diète, en lui donnant seulement un breuvage adoucissant de mauve, racines de guimauve, graines de lin, à la dose d'une once, édulcoré d'une cuillerée de miel; employez les lavemens purgatifs indiqués, afin de tenir le ventre libre. Si l'esquinancie résiste à ces remèdes, et ne veut ni se résoudre, ni suppurer, craignez l'angine gangréneuse, et traitez en conséquence. *Voyez* ci-après.

Esquinancie catarrhale, fausse angine, ou mal de gorge.

Cette esquinancie, beaucoup moins dangereuse que la précédente, est presque toujours sans fièvre; seulement, on voit au fond de la bouche du bœuf une légère inflammation qui produit de petits abcès.

Purgez avec deux bonnes poignées de pruneaux, une once et demie de crême de tartre, deux onces de feuilles de séné, le tout bouilli dans une pinte d'eau et édulcoré d'une livre de miel commun. Lavez la bouche très fréquemment avec une injection détersive d'orge, feuilles de noyer, de chaque, une poignée pour trois pintes d'eau, édulcorées d'une cuillerée de miel; ou employez le masticatoire composé de quatre gousses d'ail pilées, d'une cuillerée de sel de

table, d'une once de poivre concassé, le tout bouilli un instant dans un verre de vinaigre. Si l'animal avale difficilement, et que le gosier soit dur et très chaud, appliquez-y un cataplasme de feuilles de jusquiame cuites sous la cendre ; ce cataplasme est excellent ; enveloppez le cou avec une peau de mouton, la laine en dessous : cela fait tenir le cataplasme. Au défaut de jusquiame, employez les mauves, ou la farine de lin, ou la mie de pain trempée dans du lait.

Esquinancie gangréneuse.

La fièvre est d'abord légère, mais elle s'accroît le troisième jour. Alors on voit un gonflement et des taches jaunes ou brunes dans l'intérieur de la bouche et même jusqu'aux lèvres ; ces taches deviennent des aphthes. Quand le mal est plus profond et plus caché, la difficulté d'avaler, le râle, la sortie de quelques lambeaux membraneux le montrent assez; les aphthes ou ulcères se répandent dans les naseaux, l'œsophage ou gosier, dans les estomacs et les intestins, ce qu'il est de la dernière importance de prévenir ; car rien ne pourrait sauver l'animal. Les symptômes mortels de cette dernière maladie, ordinairement contagieuse, sont l'enflure de la langue, l'infection de l'haleine, la respiration laborieuse, le pouls petit et irrégulier : en ce cas l'animal meurt du cinquième au neuvième jour.

Purgez d'abord comme pour la fausse angine : après l'évacuation, faites prendre tous les matins, à jeun, les breuvages indiqués contre la gangrène (voyez article *Gangrène*) ; présentez-lui des pommes crues et non mûres, coupées en

tranches, des feuilles d'oseille, de chicorée amère ; donnez-lui le petit-lait acidulé ou l'eau vinaigrée. Touchez les aphthes avec une once de miel, mêlée de quarante gouttes d'esprit de sel ou de vitriol. Employez ce remède plusieurs fois le jour et de la même manière que pour *le charbon dans la bouche.*

Esquinancie convulsive.

La seule difficulté d'avaler caractérise cette maladie ; il ne paraît ni rougeur ni engorgement, ni tumeur, et l'animal suffoque rapidement : il n'y a rien à faire, parce que cette esquinancie est ordinairement la suite de la pourriture du poumon, du foie, etc., et le terme de ses accidens.

MALADIES INTERNES DE LA POITRINE.

Toux.

Nous ne prétendons pas ici soigner la toux causée par la morfondure, la péripneumonie, la pleurésie, l'hydropisie et autres maladies de la poitrine. Pour guérir cette toux, il faut traiter la maladie qui l'a produite. La toux dont nous voulons parler est la toux simple, causée par l'inflammation de l'ouverture du fond de l'arrière-bouche du bœuf.

Cette iuflammation étant ordinairement légère, il n'est pas nécessaire de saigner. Tenez l'animal à la diète, au son mouillé, à l'eau blanche miellée, aux breuvages de mauve et autres plantes émollientes. Au bout de cinq jours, si la toux ne se calme pas, tenez le bœuf à une chaleur modérée, présentez-lui, pour nourriture, en très petite quantité, des navets

et des choux rouges, hachés et mêlés avec du son de froment; donnez-lui soir et matin, jusqu'à la fin de la toux, le breuvage suivant.

Breuvage adoucissant, béchique et incisif, contre la toux.

Prenez trois pintes d'une décoction de racines de guimauve, sèches, une demi-once, fraîches, une once, et de fleurs de mauve ou violettes, une poignée; ajoutez-y blanc de baleine dissous dans une quantité suffisante d'huile d'amendes douces, une demi-once; gomme pulvérisée, trois gros; donnez-en deux doses, à une heure de distance.

Péripneumonie.

C'est l'inflammation du poumon, que décèlent la fièvre, l'oppression, la toux, la puanteur de l'haleine, le flux par les naseaux, quelquefois la sécheresse de l'orifice de ces parties et de la langue; l'animal cesse de ruminer, tient la tête basse et il a les yeux chargés. Quand il s'y joint l'abattement, la faiblesse, le râlement, la rougeur des yeux, le bœuf est en grand danger. Si l'animal est jeune et vigoureux et qu'il ait fait de violens exercices, il saigne du nez et son sang est rouge et très chaud.

L'état du pouls et le degré de chaleur des cornes, des oreilles et des extrémités, influent beaucoup sur les symptômes. Tout ce qui arrête subitement la transpiration peut causer la péripneumonie.

Faites trois ou quatre saignées dans les premiers jours de la maladie; mettez le bœuf à la diète avec l'eau blanche; passez-lui un séton sous la partie la plus basse du fanon; faites-lui

avaler le breuvage adoucissant et béchique précédent, et faites-lui respirer la vapeur de la fumigation composée d'herbes émollientes bouillies. Un quart d'heure après, ôtez-lui le sac fumigatoire et mettez-lui dans la bouche un masticatoire composé de cinq onces de miel et de six figues grasses pilées, le tout bien mêlé et trituré; tenez le ventre libre, au moyen de lavemens de plantes émollientes, ou de feuilles d'oseille, ou de substances purgatives indiquées pour l'angine. Continuez ces remèdes jusqu'à ce que les symptômes soient dissipés.

Sur la fin de la maladie, donnez le breuvage suivant, afin de diviser les humeurs amassées dans la poitrine.

Prenez racines d'aunée, coupées par tranches, fraîches, une once, sèches, la moitié; feuilles d'hysope et de lierre terrestre, de chaque, une poignée; faites bouillir dans trois chopines d'eau l'espace d'un quart d'heure; passez; ajoutez miel, quatre onces, et donnez froid. Terminez la cure par le purgatif indiqué pour l'ophthalmie et autres affections.

Si la péripneumonie résiste, ou augmente, il est à craindre qu'elle ne devienne maligne; alors on donne à l'animal des breuvages anti-putrides, comme celui-ci.

Breuvage contre la pourriture des humeurs.

Ayez crême de tartre pulvérisée, une once; écorce de quinquina, trois gros; faites bouillir le tout une demi-heure, dans une pinte d'eau; ajoutez feuilles de bourrache, une poignée; passez; ajoutez deux gros de camphre dissous dans un peu d'eau-de-vie et une cuillerée de miel. Donnez froid, pour une dose.

Deux heures après, faites boire à l'animal une décoction de racines fraîches d'aunée ou de baies de genièvre. S'il jette par les naseaux, employez l'injection détersive d'orge et de feuilles de noyer, indiquée pour l'esquinancie, et une fumigation d'orge bouillie ; le lendemain, donnez un breuvage vulnéraire, composé d'une chopine de vin rouge et d'une once de baume du Commandeur mêlés ensemble.

Pleurésie.

Cette maladie est l'inflammation de la membrane qui tapisse intérieurement la poitrine et que l'on nomme *la plèvre*. Le dégoût, la tristesse, l'abattement, les sueurs, quelquefois la toux, les battemens de flanc, la sensibilité des côtes, la dureté du pouls, la sécheresse de la langue et de la bouche, la chaleur considérable de tout le corps en sont les symptômes. Quant aux causes, la pléthore, les exercices violens, les coups sur la poitrine, les boissons échauffantes, les plantes âcres et surtout le passage subit du chaud au froid, et tout ce qui peut enflammer le sang, occasionnent la pleurésie.

Cette maladie, comme la précédente, peut, avec un bon traitement, se résoudre en trois ou quatre jours. Pour cela, on saigne d'abord de deux heures en deux heures, suivant la force de l'animal et la violence de la maladie; pour tout le reste, on suit la prescription de la péripneumonie.

Si, au bout de cinq jours, le bœuf va mieux, on lui fait avaler une pinte d'eau de son, dans laquelle on a fait bouillir, un quart d'heure, deux poignées de baies de genièvre. Si, au contraire, il va plus mal, on doit craindre la suppuration, la gangrène intérieure, et la mort.

Vomique.

On nomme ainsi un amas de pus, enveloppé d'une membrane dans la substance du poumon. Cette maladie très dangereuse, pour ne pas dire incurable, vient à la suite des deux maladies précédentes, et ne se reconnaît que par un écoulement abondant de pus, qui se fait subitement par les narines, quand le bœuf tousse. Quand cet écoulement dure plus de six semaines et que les humeurs en sont puantes, on doit appréhender la pourriture du poumon. Enfin, voici le traitement que l'on peut essayer.

Pour faciliter l'ouverture de l'abcès, et l'évacuation de l'humeur, on fait respirer à l'animal la vapeur de l'eau chaude, on le met à la diète et à l'eau blanche miellée; on lui fait prendre le breuvage d'herbes émollientes, édulcoré de miel, pendant huit jours; on lui donne en même temps des lavemens purgatifs et le breuvage qui suit.

Breuvage vulnéraire et résolutif.

Prenez sommités, ou feuilles et fleurs de mille-pertuis, de pied de lion, de sanicle, de mille-feuilles, de bourse à berger, de scordium ou germandrée d'eau, de verge dorée, plus ou moins de l'un ou de l'autre, deux poignées; faites bouillir légèrement dans une demi-pinte d'eau : la décoction refroidie, passez-la, ajoutez-y une chopine de vin et un gros de baume de soufre térébenthiné (1); donnez pour une dose.

---

(1) Ce baume s'emploie dans les cas d'ulcères aux poumons; c'est un très bon vulnéraire.

Empyème.

L'empyème est une inondation purulente de la poitrine : il dépend souvent de la péripneumonie et de la vomique : on le reconnaît lorsque, après le vingtième jour de la maladie, la fièvre, la toux sèche, l'oppression subsistent, et que l'animal éprouve des agitations, des frissons, des enflures œdémateuses. Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette maladie, attendu qu'elle est incurable.

Hydropisie de poitrine.

Nous ne donnerons encore que l'indication des symptômes de l'hydropisie pulmonaire, parce qu'elle est incurable comme la précédente, et qu'il suffit de la faire reconnaître, pour que le bouvier ne la confonde pas avec une autre affection. Un amas d'eau dans la poitrine cause cette maladie ; cet amas va quelquefois jusqu'à deux seaux. La respiration difficile et fréquente, beaucoup plus laborieuse quand l'animal a un peu marché ; le battement des flancs et surtout l'élévation des côtes, quand il respire. La toux sèche, quelquefois un écoulement de mucosité par les naseaux ; le pissement de sang, ou des urines épaisses et briquetées ; la fièvre lente, le pouls petit, inégal, intermittent, tels sont les signes de l'hydropisie de poitrine, aussi difficile à guérir que toutes les autres.

Palpitation de cœur.

Quand le mouvement extraordinaire du cœur est léger, qu'il provient d'une cause connue et passagère, comme la fièvre, la pléthore, le desséchement des maladies de la peau, l'exercice

violent, etc., saignez et mettez en usage les remèdes généraux ; s'il vient d'un vice local qui rend la palpitation fréquente ou continuelle, le mal est incurable : les vertiges et les flatuosités accompagnent ordinairement les palpitations.

Faiblesse de cœur.

Si vous ne sentez aucun battement de cœur, et que le bœuf soit froid par tout le corps, ne le saignez pas, bouchonnez-le fortement; faites-lui avaler un breuvage de deux onces de thériaque délayée dans une pinte de vin rouge, et couvrez-le bien chaudement; mais si des sueurs excessives, succédant à une maladie inflammatoire, se refroidissent tout à coup sur le corps et les extrémités, c'est un avant-coureur de la mort.

MALADIES DU BAS-VENTRE.

Indigestion.

Les détails que j'ai donnés sur les diverses enflures du ventre, me dispensent de m'étendre beaucoup sur l'indigestion; nous n'en dirons donc que peu de chose, pour ne pas nous répéter. Les causes en sont la trop grande quantité de nourriture succulente, ou l'âcreté des plantes et leur mauvaise qualité; d'où il suit que l'on doit distinguer, 1°. l'indigestion par intempérance; 2°. l'indigestion par irritation de la panse (voyez *Enflure par intempérance, irritation*, etc.). Les coliques, le cours de ventre, des vents empestés, sont, outre l'enflure du ventre, les symptômes de l'indigestion; l'animal est dégoûté, tient la tête basse et cesse de ruminer. Faites-lui avaler sur-le-champ cinquante à soixante

gouttes d'éther vitriolique dans une chopine d'eau tiède; donnez breuvages et lavemens de mercuriale; et si ce traitement est insuffisant, employez ceux que j'ai prescrits pour l'enflure de ventre.

Flux de ventre, diarrhée, dévoiement simple.

Dès le commencement de cette maladie, cessez de conduire le bœuf malade au pâturage; donnez-lui pour nourriture ordinaire de la paille et du son sec de froment, et pour boisson de l'eau tiède ou du petit-lait blanchi avec de la farine d'orge; administrez des lavemens de mauve et de pas-d'âne, et mêlez des fèves rissolées dans le son.

Le lendemain, faites avaler à jeun une once de diascordium ou thériaque, qu'on délaiera dans une pinte de décoction de baies de genièvre; réitérez ce breuvage pendant trois jours s'il le faut. Si l'animal est trop affaibli par le dévoiement, préparez-lui une sorte de thé avec rhubarbe et séné, de chaque, demi-once; réglisse et grains d'anis, de chaque, une once, infusés dans une pinte d'eau, à laquelle, après l'avoir passée, on ajoute une pinte de vin.

Si ces remèdes sont infructueux, ce qui est fort rare, on lui donne des breuvages et des lavemens de grande consoude, feuilles d'ortie, aigremoine, mille-pertuis, de chaque, une poignée dans une pinte d'eau, à laquelle on ajoute une pinte de vin rouge et deux gros d'eau de rabel pour les breuvages. Ces remèdes sont dits astringens ou resserrans.

Flux sanglant ou dysenterie.

La dysenterie s'annonce par un frisson qui est suivi de chaleur ; l'animal éprouve des coliques, d'inutiles envies de fienter : après de violens efforts, il rend un peu de matières glaireuses et sanguinolentes ; il survient de la fièvre, souvent très ardente. Les plantes âcres et échauffantes, les boissons de mauvaise qualité, les purgatifs violens, les humeurs bilieuses et corrosives, et le pus des abcès, sont autant de causes de dysenterie.

Saignez d'abord l'animal en proportion de ses forces et de la violence de la maladie ; donnez des lavemens de son et de graine de lin ; administrez-lui un breuvage d'eau de riz, à laquelle on ajoute une once de gomme arabique par pinte : la dose du riz est de deux onces, qu'on fait bouillir, jusqu'à ce qu'il soit crevé, dans une suffisante quantité d'eau, et réduire à deux pintes. Tenez toujours l'animal à la diète pendant tout le temps du traitement : c'est alors le cas d'administrer les lavemens détersifs (ou qui nettoient), d'orge et de miel, qui suivent les lavemens émolliens. Quand les accidens seront diminués, purgez le bœuf avec deux onces de séné mondé, huit onces de tamarin et une once de sel d'epsum, le tout bouilli dans une décoction de racines de guimauve.

Cette dysenterie est dite bénigne ; l'autre, qui est maligne, opiniâtre et contagieuse, rend la langue sèche, baveuse et gercée : l'animal fait le sang pur ; il éprouve des tranchées, un grand accablement, sa bouche est remplie d'aphthes. Le bouvier, après avoir administré les remèdes ci-dessus, auxquels il peut ajouter les

eaux minérales froides en boisson avec avantage, s'il est à portée de le faire, doit appeler un vétérinaire éclairé, car cette dysenterie est fort dangereuse. (1)

Tenesme ou épreintes.

Le tenesme est une envie fréquente et pour ainsi dire continuelle, mais inutile, de fienter; l'animal ne rend tout au plus qu'un peu de matière mucilagineuse sanguinolente, et quelquefois comme du pus. Le tenesme est le symptôme principal de la diarrhée et de la dysenterie; mais il appartient encore à d'autres maladies vers lesquelles on dirige le traitement. Nous le considérons isolément ici : en conséquence, nous conseillons les lavemens gras et calmans, composés d'une jointée de son de froment, d'une poignée de graine de lin, bouillies dans trois pintes d'eau, jusqu'à ce que le lin ait rendu son mucilage; refroidi et passé, ce lavement se mêle avec deux onces d'huile d'olive : si cela n'agit pas assez promptement, on ajoutera deux têtes de pavots avec leurs graines, pour chaque pinte de décoction.

Constipation ou échauffement.

C'est un état totalement opposé au cours de ventre; l'animal cesse de fienter, soit par la chaleur et la sécheresse de son tempérament,

---

(1) Si les déjections sont purulentes, il faut que le bouvier prépare le lavement que voici : Prenez quatre poignées de mille-pertuis, et faites-les bouillir dans deux pintes d'eau; faites dissoudre une once de térébenthine dans deux jaunes d'œufs, que vous mêlerez avec la décoction vulnéraire.

soit par la fatigue que lui occasionnent la chaleur du temps, des exercices violens, etc.

Donnez des lavemens d'eau tiède, de bouillon blanc ou pariétaire; si les lavemens ne peuvent d'abord débarrasser les intestins, il faudra fouiller le rectum, comme nous l'avons dit; si la chaleur du tempérament est considérable, mettez en usage la saignée, la diète, les breuvages de petit-lait, et le son mouillé pour toute nourriture. Deux jours après, si le bœuf n'a pu fienter, purgez-le avec une demi-livre d'huile de lin tiède et nouvellement faite; donnez-lui la même huile en lavement à la dose d'une pinte, à laquelle vous ajouterez une once et demie de sel de cuisine dissous dans un verre de vinaigre; enfin, si tout cela est infructueux, donnez des lavemens d'herbes vulnéraires, indiquées pour breuvage dans la péripneumonie maligne, soit pied de lion, mille-feuilles, verge d'or, etc.

COLIQUES OU TRANCHÉES.

Colique ou tranchée bilieuse.

Cette colique est ainsi nommée parce qu'elle est excitée par une bile âcre, qui irrite les intestins; elle se manifeste par la perte de l'appétit, la soif, la chaleur des cornes, des oreilles, par la qualité des matières qui sont mêlées dans la bouse; l'animal se tourmente, se couche et se relève aussitôt. Quoique la saignée ne convienne pas aux maladies bilieuses, il faut cependant la pratiquer dans celle-ci pour prévenir l'inflammation qui menace le bœuf; cela fait, on le met à la diète et à l'eau nitrée, on lui donne le petit-lait tant en boisson qu'en lavemens: les pommes aigrelettes et les feuilles d'oseille, mêlées en-

semble, forment une très bonne nourriture dans cette maladie, en n'en donnant qu'une très petite quantité.

Colique venteuse.

Les signes de cette colique ne sont point obscurs : le gonflement du ventre, sa tension, sa dureté, les grouillemens qui résonnent dans les gros boyaux, les vents qui sortent par le fondement, et souvent la difficulté de respirer, font assez reconnaître ce genre de colique qui se traite ainsi :

Mettez à la diète, au petit-lait pour boisson ordinaire; donnez le breuvage composé de mauve, de graine de lin et de miel; le lendemain, remplacez ce breuvage par le suivant :

Breuvage calmant.

Prenez chicorée sauvage, vipérine et mercuriale, de chaque, une poignée; faites bouillir environ huit minutes dans une pinte d'eau, laissez infuser, coulez; ajoutez une once de sel de nitre, une demi-once de camphre dissous dans un demi-gros d'éther vitriolique, ou dans deux gros d'eau de rabel : donnez aussi les lavemens qui suivent.

Lavemens carminatifs ou contre les vents.

Prenez feuilles de mercuriale, fleurs de camomille, de chaque, une poignée; semences d'anis ou de coriandre, une demi-poignée; faites bouillir légèrement dans deux pintes d'eau, laissez infuser une heure, passez et donnez tiède.

Si, au bout de sept à huit heures, les douleurs ne se calment point, saignez le bœuf, et

faites-lui avaler cinquante à soixante gouttes d'éther vitriolique dans une chopine d'eau.

Tranchée d'indigestion.

Nous renverrons naturellement le lecteur aux articles *Indigestion et Enflure de ventre par intempérance*; mais, pour ne rien omettre, nous dirons d'abord que l'on peut combattre cette tranchée par une infusion de camomille et de sauge, dans laquelle on mettra trente gouttes d'éther ou un gros et demi d'eau de miel : cinq à six tasses de café noir ont été employées avec beaucoup de succès par M. Husard; ce remède est un peu cher, mais il est des indigestions alarmantes où l'on ne doit pas hésiter à en faire usage.

Tranchée d'eau froide, vulgairement mauvaise eau.

Quand un bœuf éprouve les symptômes des tranchées après avoir bu une grande quantité d'eau froide, surtout s'il était en sueur, couvrez-le chaudement avec une couverture de laine repliée, et donnez-lui le breuvage prescrit pour la transpiration arrêtée : si, deux heures après, il semble souffrir encore, vous le saignerez.

Tranchées vermineuses ou tranchées de vers.

La présence des vers dans la bouse, le défaut d'appétit, l'agitation de l'animal et la maigreur, annoncent que les coliques vermineuses sont fréquentes : employez les remèdes suivans :

Breuvages vermifuges ou contre les vers.

Prenez coraline ou mousse de mer roussâtre et suie de cheminée, de chaque, quatre onces; faites bouillir dans une pinte d'eau et réduire à moitié, passez, exprimez, donnez pour une dose: réitérez ce breuvage le matin à jeun pendant trois jours. En même temps, et pendant six jours, faites bouillir une jointée de suie dans deux pintes d'eau ou une pinte de lait; passez, et donnez tiède en lavement. M. Lafosse conseille un breuvage de trois onces de suie dans un demi-septier de lait. M. Chabert indique comme le meilleur vermifuge l'huile noire empyreumatique, mélangée à la dose d'une livre dans trois d'essence de térébenthine. On prend trois onces de ce mélange, on l'étend dans une cornée d'infusion de sarriette pour les bœufs de la forte espèce; les bœufs moyens et les vaches n'en prennent que deux onces, les veaux un gros. Mettez l'animal à la diète trois jours avant l'administration de ce remède: trois heures après qu'il l'a avalé, donnez-lui un lavement d'eau fortement miellée; réitérez une ou deux fois ce lavement s'il n'agit pas d'abord: ne donnez à manger que deux heures après; continuez ce traitement pendant six jours.

Tranchées vives ou inflammatoires.

Quand le bœuf se couche et se relève souvent, qu'il s'agite, regarde son ventre, et que l'on ne peut attribuer sa colique à aucune des causes précédentes, sa maladie vient de *l'inflammation interne*, et il faut employer les remèdes prescrits à l'article de ce nom; mais tout de suite calmez les douleurs en versant cinquante gouttes

d'éther vitriolique, ou en faisant dissoudre une once de crême de tartre pulvérisée dans une infusion de camomille, à la dose d'une pinte.

Jaunisse.

La couleur jaune du blanc des yeux, de la commissure des lèvres, de la partie intérieure de l'entrée du fondement, le manque d'appétit, la bouse noirâtre, les jambes engorgées, les poils piqués, la chaleur de tout le corps, sont les signes non équivoques de la jaunisse; la lenteur excessive des mouvemens de l'animal et le refus qu'il fait de boire, caractérisent encore cette maladie, qui est un épanchement de bile: tout ce qui peut vicier les humeurs, ou resserrer, ou relâcher les couloirs du foie, occasionne la jaunisse.

La diète, les breuvages de racines de fraisier, de feuilles d'oseille et de vinaigre, les lavemens de pariétaire et de bouillon blanc, le petit-lait pour boisson ordinaire, pendant trois jours, sont les remèdes les plus appropriés dans le commencement : après eux, donnez tous les matins à jeun, jusqu'à la fin de la jaunisse, le breuvage que voici :

Breuvage contre la jaunisse.

Prenez feuilles de grande chélidoine, vulgairement nommée *éclair*, de rue et de pariétaire, de chaque une poignée; faites bouillir le tout pendant un quart-d'heure dans une pinte d'eau, laissez refroidir, passez, ajoutez un pinte de vin blanc et donnez pour une dose.

Incontinence d'urine.

Cet écoulement involontaire, souvent insensible et sans douleur, doit être combattu avec le breuvage astringent que l'on donne pour la diarrhée; ce breuvage s'administre pendant quinze jours : dans cet intervalle on fait prendre chaque jour au bœuf un bain froid d'une heure.

Rétention d'urine.

On reconnaît cette maladie en ce que le bœuf se campe souvent pour pisser, sans pouvoir y parvenir, ou ne rendant que quelques gouttes.

Le bouvier conduira l'animal dans une bergerie, il tirera et retournera le fumier des moutons sens dessus dessous, et le laisse là pendant une heure. Cette opération simple réussit ordinairement quand la rétention est légère; si ce moyen est insuffisant et que la maladie soit causée par l'arrêt de l'urine dans la vessie, tâchez de dégager cet organe en le comprimant petit à petit et très doucement : pour cela, passez la main par le rectum.

Si la rétention provient de l'inflammation, donnez à l'animal le breuvage diurétique (qui fait uriner) indiqué pour le traitement interne de l'œdème, et administrez-lui pour lavemens une décoction de racines de fraisier, à la dose de deux pintes, dans laquelle vous aurez fait dissoudre une once de sel de nitre : tenez à la diète avec le petit-lait nitré pour boisson ordinaire; si c'est en été, faites prendre des bains de rivière ou d'étang.

Suppression d'urine.

Cette maladie diffère de la précédente, en ce

qu'elle est causée par un vice de l'organe, ou par quelques corps étrangers, qui empêchent l'urine de couler librement.

Si le mal vient de quelques corps étrangers qui obstruent les reins, comme une pierre, des calculs, etc., il est incurable; et ce qu'on a de mieux à faire est de tuer promptement l'animal qui souffre extrêmement : il se tourmente, plie les reins, les regarde souvent et éprouve beaucoup de fièvre.

Ces douleurs subsistent quand la suppression est seulement causée par l'inflammation des reins; mais, en ce cas, on peut la guérir. A cet effet, on met le bœuf à la diète, à l'eau blanche nitrée, aux breuvages et aux lavemens diurétiques prescrits pour la rétention.

Pissement de sang.

Le pissement de sang est une maladie très fréquente et non moins dangereuse. Les causes en sont multipliées : quand les bêtes à cornes sont conduites dans les bois et les pâturages où il y a des plantes âcres, comme les renoncules, les tithymales, les anémones, et tant d'autres de même espèce; quand on les condamne à une marche excessive, à un travail forcé; quand on leur donne à contre-temps, ou à trop forte dose, des drogues échauffantes et des purgatifs violens, comme l'aloès, le baume de soufre térébenthiné, etc.; lorsqu'elles reçoivent des coups, éprouvent des chutes, font de grands efforts, ou enfin qu'elles sont sujettes au calcul, surtout celui de la vessie, on doit redouter le pissement de sang.

Mettez premièrement l'animal à la diète et aux

remèdes généraux; donnez-lui des breuvages et lavemens mucilagineux d'herbes émollientes, racine de guimauve et graine de lin, cela pendant les trois premiers jours; le quatrième, administrez les lavemens astringens indiqués plus haut contre la diarrhée, et le breuvage suivant.

Breuvage contre le pissement de sang.

Ayez de la seconde écorce de chêne, pulvérisée, deux onces; feuilles de plantin, de bourse à pasteur, et queue de cheval (vulgairement queue de chat), de chaque, une poignée; faites bouillir un quart-d'heure dans deux pintes d'eau; retirez du feu, et ajoutez sommités de mille-pertuis fleuries, une demi-poignée; passez et donnez à froid.

Les pâtres de certains endroits emploient contre le pissement de sang, une pinte de petit-lait, mêlée d'huile de pétrole noire et de thériaque, de chaque, une once; ce remède réussit quelquefois. On met aussi un drap mouillé et plié en quatre sur le dos du bœuf. (1)

MALADIES PARTICULIÈRES AUX VACHES.

Chaleur des vaches taurinières ou taurelières.

Ces vaches, conformées comme le taureau, qui le recherchent continuellement sans concevoir, doivent êtres saignées à la jugulaire, suivant leurs forces; ensuite, on leur coupe un petit bouton vermeil qui se trouve dans la vulve, et

(1) Pour les maladies épizootiques, voyez les ouvrages de MM. Chabert, Paulet, Joseph Robinet, Lafosse, de Sauvages, et ne négligez pas d'appeler en même temps un artiste vétérinaire, les caractères de ces maladies étant toujours graves et particuliers.

on touche la plaie que forme l'incision avec un bouton de feu. Cela achevé, on leur donne seulement du son mouillé et de l'eau blanche pour toute nourriture pendant trois jours.

Le lendemain, la vache étant à jeun, donnez-lui un breuvage composé de feuilles de rue, une poignée; foie d'antimoine, une demi-once; le tout bouilli dans trois chopines d'eau pendant un quart-d'heure, et présenté froid pour une dose. Continuez la diète encore six jours, mais ajoutez un peu de paille.

Avortement.

Vous connaîtrez l'avortement aux signes ordinaires du part; alors vous ferez avaler à la vache une pinte de vin, dans laquelle vous aurez fait dissoudre une once et demie de thériaque, et la tiendrez chaudement; vous prendrez une couverture, la passerez sous le ventre de l'animal et en ferez tenir les deux côtés, à droite et à gauche, par deux personnes qui souleveront insensiblement cette couverture pour retenir le fœtus; deux heures après, vous présenterez à la vache un seau d'eau blanche avec une bonne jointée de farine d'orge, et ensuite du son mêlé d'avoine et de sel. Si la vache n'est que légèrement blessée, ces remèdes peuvent empêcher l'avortement; saignez-la au cou, nourrissez-la bien et ménagez-la autant que possible.

Si, au contraire, l'avortement a lieu d'abord, et que la vache paraisse abattue, qu'elle ait des battemens de flancs et respire avec effort, abstenez-vous de donner le vin de thériaque indiqué ci-dessus; administrez seulement quelques lavemens d'eau tiède, et mettez la vache au son mouillé et à l'eau blanche, jusqu'à ce que les

accidens soient calmés ; donnez lui ensuite peu à peu une bonne nourriture.

Part laborieux, ou contre nature, double part.

Nous avons vu que, lorsqu'une vache est trop grasse, ou couverte par un taureau trop gros, son fruit trouve un passage trop resserré au moment de la mise bas. Tâchez alors de distendre le col de la matrice, en injectant de l'eau tiède et mucilagineuse, soit une pinte de décoction de mauve, guimauve ou graine de lin. Tirez le veau de force. Si l'on ne peut y parvenir, et que l'on veuille conserver la vache, il faut que l'artiste vétérinaire se frotte les bras d'huile, s'arme d'un bistouri, et, pénétrant jusqu'au jeune sujet avec les plus grands ménagemens, le coupe en deux, d'un coup assuré, sans être trop fort ; en même temps, on donnera du vin chaud à la vache pour la fortifier et faciliter l'extraction des parties du veau.

On sait que le veau doit se présenter les deux pattes de devant allongées et rapprochées, avec la tête en dessus. Quand les deux pattes se présentent seules, gardez-vous de tirer le veau, car la tête est peut-être renversée sur les épaules, ce qui occasionnerait un trop violent effort ; repoussez plutôt rapidement le jeune sujet dans le corps de la mère, afin que la tête reprenne sa position naturelle. Pour toute autre position contre nature, huilez la main et remettez le veau en situation. On tire le veau en lui passant un nœud coulant de corde à la mâchoire inférieure ; mais il ne faut user de ce moyen que lorsqu'on ne peut faire autrement et que la mère est très faible ; des breuvages toniques, comme

vin, cidre, bière, dans lesquels on aura délayé une once d'extrait de genièvre et une demi-once d'extrait de gentiane, et même quelque peu d'eau-de-vie, en cas de grandes difficultés, animent la vache, lui font faire des efforts et sont de beaucoup préférables. En même temps, on donne deux lavemens tièdes d'une infusion de feuilles de sauge.

La trop forte constriction de la matrice ne cause guère moins d'obstacle à la sortie du veau que sa faiblesse : pour la relâcher, saignez la vache au cou, à la quantité d'une pinte ; si cette saignée est infructueuse, réitérez-la six heures après ; dans l'intervalle, administrez souvent des lavemens de mauve, ou simplement d'eau tiède.

Dans tous les cas de rétention du veau, mettez sur les reins de la vache un drap plié en quatre doubles et imbibé dans l'eau tiède que l'on ne laissera pas refroidir ; donnez-lui pour nourriture du son légèrement mouillé et de l'eau tiède, jusqu'à ce qu'elle ait mis bas.

Quand une vache porte deux veaux, la mise bas du second tarde plus ou moins ; on reconnaît sa présence en ce que la mère ne fait aucune attention au premier né, s'agite, regarde continuellement son flanc et continue de faire des efforts et de pousser des mugissemens; si cet état fatigant se prolonge, aidez la vache en lui faisant prendre une bouteille de vin chaud ou trois chopines de bière, ou deux pintes de cidre, et en l'excitant à éternuer en irritant les naseaux avec un peu de tabac, ou de la racine d'iris de Florence en poudre.

Renversement de la matrice.

Cette incommodité est ordinairement la suite

d'un part laborieux ou double; quelquefois aussi la matrice, que plusieurs bouviers nomment le *ros*, est déplacée par de violens efforts, par la toux, les tranchées, par irritation, surtout si la vache a récemment vêlé. Cette partie se montre quelquefois continuellement à certaines vaches, tellement que l'on est obligé de les boucher, c'est-à-dire de coudre à demeure le vagin ; alors, si au bout d'un certain temps, le vagin étant r'ouvert, la matrice se renverse encore, il faut le refermer, engraisser la vache, et la tuer : mais cela arrive rarement.

La matrice renversée descend souvent jusqu'au-dessous des genoux ; lorsqu'elle est exposée à l'air froid, elle devient rouge et saignante ; dès qu'on la voit, on prend une serviette bien blanche, fine, et légèrement humectée d'eau tiède ; on la passe dessous cette partie, qu'on soulève ainsi doucement, et on la repousse de même dans le vagin, appelé vulgairement *la nature de la vache*. On fait ensuite une décoction de fleurs de sureau, à la dose d'une poignée, qui doit bouillir légèrement dans un demi-septier de vin rouge ; on passe cette liqueur, et dès qu'elle est refroidie, on y trempe un tampon d'étoupes qu'on pousse dans le vagin. Cette opération terminée, on ferme les lèvres du vagin avec quelques points de suture qu'on fait avec une aiguille enfilée de fil ciré. Le lendemain, on peut découdre le vagin et imbiber de nouveau les étoupes dans la liqueur ci-dessus, afin d'empêcher le relâchement de la matrice. Ayez soin d'élever la litière sous les jambes de derrière, afin de tenir cette partie plus haute que le devant ; donnez à la vache une nourriture rafraîchissante.

Crevasses aux mamelons, têtes ou trayons.

Lorsqu'on aperçoit des crevasses aux trayons des mamelles, il faut les bassiner de temps en temps avec de l'urine humaine. Au bout de quatre jours, si elles ne sont pas guéries, on fera fondre de la cire jaune dans un peu d'huile d'olive, et l'on se servira de ce cérat pour graisser les têtes après avoir tiré la vache. On peut encore employer la lotion que nous avons indiquée contre la gale; il sera bon d'en retrancher le tabac en feuilles; frottez-les spécialement avec l'herbe aux mamelles, ou préparez une épaisse décoction de cette herbe pour laver les trayons.

Obstruction du lait, vulgairement airs de terre.

Les vaches-nourrices sont exposées à l'engorgement du pis; hâtez-vous de le traiter comme le phlegmon; en cas d'augmentation, employez les fomentations résolutives.

Pommelière.

C'est la phtisie pulmonaire qui attaque les vaches lorsqu'elles restent trop long-temps sans vêler. (Voyez *Maladies de la poitrine.*)

Maladies des veaux.

Les maladies des veaux sont, 1°. le dévoiement, qu'on guérit en donnant aux veaux plusieurs fois le jour, jusqu'à guérison, des jaunes d'œufs délayés dans du vin rouge, et en leur administrant quelques lavemens faits avec la racine fraîche de grande consoude, ou, à son défaut, avec de la graine de lin ou du son.

2°. La gale et les poux : frottez le veau avec de l'onguent gris ou mercuriel, qui se fait avec une

livre de saindoux et deux onces de vif argent que l'on broie ensemble dans un mortier jusqu'à ce que le mercure soit totalement éteint.

CHAPITRE VIII.

Erreurs des bouviers. — Emplois divers des produits des bêtes à cornes. — Notice historique sur le bœuf.

Ce travail serait incomplet et peut-être infructueux, si nous omettions de parler des erreurs qui pullulent dans les traditions des pâtres et dans la plupart des livres-manuels d'agriculture. Si nous ne les signalions pas, je ne fais aucun doute que l'habitude et la routine ne les fissent préférer aux prescriptions des plus habiles vétérinaires, tant celles que j'ai rassemblées ici avec soin, que celles qu'ils pourraient donner verbalement.

Erreurs des bouviers.

Le charbon musaraigne, qui porte le nom de cette petite souris, est encore attribué à sa morsure. D'autres bouviers prétendent que l'*effort d'articulation*, qu'ils nomment éreigne ou éreintement, provient de ce que cette souris passe sur le dos du bœuf. Pour l'une et pour l'autre de ces maladies, ils conseillent de tuer la souris, quand on peut la prendre, et d'en faire, avec diverses drogues, un bouillon que l'on donne au bœuf. On voit combien ce remède commun est ridicule pour des maux si différens,

surtout si l'on se rappelle que des scarifications, des saignées, le traitement de la gangrène, sont indispensables à la première maladie.

Barbillons.—Les barbillons, qui sont les deux filets de la langue que la nature a placés chez tous les quadrupèdes, sont considérés comme une maladie par les bouviers ignorans. Dès qu'un bœuf est dégoûté, n'importe pour quelle cause, ils disent qu'il a les *barbillons*, et retranchent ces filets comme la cause du dégoût. Si l'ail, le sel pilé, délayés dans du vinaigre, avec lesquels ils frottent ces filets, après les avoir coupés, raniment l'appétit de l'animal, ils ne manquent pas de l'attribuer à l'incision qui cause un mal réel au bœuf, pour le guérir d'un mal imaginaire.

Fièvre.—Sans s'attacher à reconnaître la cause qui produit la fièvre, les bouviers donnent un breuvage composé de rue et savigny bouillies dans une chopine de cidre avec de la poudre à tirer. On conçoit quel bon effet produit un pareil breuvage contre l'inflammation.

Plaies, *Crevasses*, *Écorchures*.—On a peine à croire qu'une personne, dans son bon sens, conseille de dessécher des plaies avec du blanc de céruse, du vert-de-gris, du poivre, de la mine de plomb et de la litharge d'or : ces substances minérales et vénéneuses causeraient les plus grands ravages, et le poivre ajouterait, s'il est possible, à l'inflammation horrible qu'on aurait causée.

Plusieurs marcaires disent qu'il faut râcler le charbon avec une pièce de cuivre ou d'argent.

Pour remède à la dysenterie, ils conseillent de donner les plantes âcres qui souvent l'ont produite, la morelle, la queue de cheval, etc.

Pour la constipation, qu'ils appellent *mal de bœufs vieux échauffés*, il faut, selon leur avis, donner du vin, de la thériaque, c'est-à-dire des échauffans, tandis que les émolliens sont indispensablement nécessaires. D'autres disent que l'herbe chargée de rosée engraisse les vaches. (Voyez *Manuel du parfait Bouvier*, page 30.)

On dissout indifféremment les drogues dans du vin, du lait ou de l'urine humaine; et le premier est cordial, le second, adoucissant, le troisième, topique. Pour l'indigestion d'eau, on conseille sérieusement de serrer la queue de l'animal, avec un cordon, tout près des fesses, et de le faire courir quatre cents pas. Pour guérir la morsure de l'araignée, qui ne mord pas, on recommande de donner au bœuf un breuvage de lait caillé et de fiente de cochon, qui lui est extrêmement nuisible.

La Tamouche ou Cru jaune, dénomination de certains pâtres, pour le flux des naseaux, se guérit, disent-ils, en enfonçant dans les naseaux une branche d'osier ou de saule, nouée par le bout. On tourne et retourne cette branche jusqu'à ce que le bœuf jette beaucoup d'humeur, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'intérieur des naseaux soit écorché.

Que l'on se rappelle les remèdes indiqués pour la toux et qu'on les rapproche de celui-ci : prenez une poignée de suie de cheminée, autant de fiente de poule desséchée et réduite en poudre, une poignée de sommités d'orties pilées, le tout délayé dans de l'urine d'homme; ou bien une chopine de vin, dans lequel on aurait fait tremper trente heures la première écorce de houx.

Le *venin dormant* (emphysème) se guérit,

suivant ces docteurs, par le remède suivant : Couvrez la bête d'orties par tout le corps, à l'exception de la tête ; enterrez-la ensuite dans du fumier, en ne lui laissant que la tête de libre : laissez-la trois heures dans cette position.

Le jus de feuilles de lierre, pimprenelle et mouron rouge, ronge les taies et dragons qui se forment sur l'œil.

Quant au charbon dans la bouche, qu'on nomme *sur-langue*, on le guérit en frottant la langue avec un morcau de drap rouge ou d'écarlate ; car sans cela *la langue tomberait en vingt-quatre heures*.

On fait une grande différence entre l'enflure du ventre de la vache et celle du bœuf, comme si les organes digestifs n'étaient pas les mêmes chez les deux sexes : pour la vache, on applique sur le ventre du lard fricassé avec de la bouse de vaches nourries d'herbes.

Pour hâter la mise bas, on ne se serait pas douté que la pelure d'ognon fût un excellent spécifique.

Une certaine douleur de côté, qui répond à je ne sais quelle maladie, exige un breuvage composé d'eau tiède et de papier blanc coupé en petits morceaux. Enfin, je ne cesserais pas si je voulais rapporter en détail les prescriptions absurdes et dangereuses dont fourmillent la plupart des manuels consacrés à l'agriculture, tels que *le Parfait Bouvier, le Manuel du Bouvier*, etc., ainsi que les recettes orales dont les campagnes sont inondées. Puisse cet ouvrage détromper les cultivateurs et les engager à réfléchir sur le mal qu'ils font à leurs bestiaux en les faisant traiter par des ignorans ! Il vaudrait mille fois mieux qu'ils les abandonnassent à la nature.

Emplois divers des produits des bêtes à cornes.

Nourrir l'homme pendant sa vie en travaillant pour faire croître les grains, en lui prodiguant le laitage; le nourrir après sa mort en lui offrant l'excellent aliment de sa chair; l'éclairer de son suif; le chausser de son cuir; traîner ses fardeaux; engraisser ses terres; ce n'est pas encore tout ce que fait le bœuf et les avantages qu'il procure : je vais en donner la série, et l'on verra qu'ils sont innombrables.

La viande que fournit le bœuf est excellente, fraîche, salée et fumée : elle est à la fois un aliment général et fournit les meilleurs assaisonnemens, soit que ses sucs soient étendus dans le bouillon, resserrés dans les jus, coulis, gélatines, etc.

Sa graisse est encore excellente, comme assaisonnement : elle est inappréciable, comme suif, pour nous donner de la lumière.

Le lait est le meilleur rafraîchissant et la meilleure nourriture; il remplace le lait maternel pour les enfans, et les accoutume à une nourriture plus robuste. Il est un des plus agréables assaisonnemens de nos mets; il neutralise les mauvais effets de l'extrême chaleur, des travaux continuels, des veilles, des soucis; il répare les corps maigres et épuisés; en boisson simple ou mélangé d'eaux émollientes, il convient dans toutes les maladies de poitrine et dans toutes les inflammations internes : il sert en cataplasmes, en fomentations, tant pour les hommes que pour les animaux : la goutte, les hémorrhagies, les douleurs causées par les humeurs âcres et irritantes, les empoisonnemens, réclament son secours. Le lait bouilli remédie même à la

diarrhée et à la dysenterie : l'usage des caillés de lait est regardé en Amérique comme le meilleur préservatif contre la fièvre ; le petit-lait est à la fois rafraîchissant, tempérant et légèrement purgatif ; il excite même les urines : aussi la médecine humaine et la vétérinaire l'emploient-elles dans les inflammations, les rétentions d'urine, les maladies de la peau ; le petit-lait sert encore à blanchir les étoffes. Le lait est le meilleur cosmétique dont on puisse se servir pour la peau. La crême ou la portion butireuse du lait est la substance la plus exquise. Elle guérit les gerçures et crevasses des parties délicates du corps : son emploi principal est la confection du beurre.

Le beurre frais sert en cuisine et en pâtisserie, qui ne seraient rien sans son aide. Fondu, salé, il est une des plus puissantes ressources de l'économie domestique. (Voyez *Manuel des Habitans de la campagne, de la Maîtresse de Maison.*) En médecine, on l'emploie frais intérieurement, pour émousser les particules des poisons corrosifs. A l'extérieur, on en fait usage pour mûrir les tumeurs, panser les vésicatoires, pour composer divers cataplasmes et onguens.

Le fromage, tant frais que sec, est un assaisonnement, un mets dont l'usage est général et dont les modifications sont variées à l'infini.

C'est aux boutons particuliers que produisent les mamelles des vaches, que l'on doit l'inestimable découverte de la vaccine.

Les exhalaisons des étables à vaches, quand ces animaux sont tenus convenablement, sont très salutaires pour les personnes attaquées de la poitrine.

On se sert de la bouse desséchée comme de combustible, dans les pays où le bois est très

cher. En France, on en compose *l'onguent de Saint-Fiacre*; c'est-à-dire qu'on la mélange encore humide avec partie égale de terre franche, pour recrépir les murs, enduire les ruches, faire l'aire des granges, bâtir des poulaillers et autres petites étables. Quand on délaie seulement la bouse demi-sèche avec de l'eau, comme un mortier, on est sûr de conserver intactes les racines des arbres ou autres plantes que l'on envoie au loin. Il est bon de mettre de ce mortier autour du pied des arbres et arbustes que l'on veut préserver de la gelée. On sait de quel usage est la bouse mêlée avec la paille, pour engraisser les terres. Outre ce fumier, qu'on peut mélanger avec celui de tout autre animal, si l'on mêle très peu de chaux vive avec la bouse, on aura un engrais excellent. La bouse mêlée avec de l'argile fait un très bon mortier pour enduire les ruches (1). On voit, par l'Écriture sainte et d'après les recherches de plusieurs savans, que, dans les contrées sablonneuses de la Judée et de l'Arabie, la bouse offre quelquefois, dans les disettes, un aliment aux hommes. Le fabricant d'indiennes fait usage de cette substance pour la préparation des couleurs. La bouse humectée sert encore au maréchal-ferrant pour attendrir le sabot du cheval.

Le poil des bêtes à cornes sert de bourre pour les harnois, les banquettes, les coussins et

---

(1) Une multitude d'insectes vit dans les bouses, les décompose et les rend plus propres à l'engrais; mais c'est un motif pour enlever tout de suite les bouses en cas d'épizootie, afin que ces insectes volans pour la plupart n'aillent pas ensuite se poser sur les bêtes saines.

autres meubles. Les débris de sa peau, qui ne se préparent pas comme cuir, se font bouillir avec la corne de ses pieds, les débris de ses cornes, et le tout ensemble donne de la *colle forte*, dont on fait le plus grand usage dans tous les arts où l'on travaille le bois. Les cornes sont employées par les tablettiers à faire des peignes, des boîtes et autres ustensiles ; les couteliers s'en servent pour le manche des couteaux, canifs, etc.

Le sang de bœuf forme un excellent mastic, d'où on tire une couleur bleue très précieuse, connue sous le nom de *Bleu de Prusse*. Il est encore utile dans les raffineries de sucre et dans les fabriques d'huile de poisson, pour clarifier et dépurer les liquides. Le fiel est aussi d'une utilité spéciale ; il prévient l'affaiblissement des couleurs sur les étoffes de fil et de coton, décrasse les étoffes de laine et de soie, et enlève les taches graisseuses en ménageant les couleurs (1). Le quatrième estomac du veau, ou la *caillette*, fournit la *présure* avec laquelle on caille le lait pour en faire des fromages. Cette substance est le lait, qui n'est pas encore passé dans les intestins : on la prépare en l'épluchant bien pour la dégager des poils et des grumeaux qui s'y trouvent ; on la lave dans plusieurs eaux et on la laisse égoutter. Cela fait, on la broie avec deux cuillerées de crême et on l'assaisonne de sel et poivre. Ce mélange se renferme dans la *caillette* du veau, ou dans une vessie sèche de porc, et se suspend dans un endroit sec, pour servir au besoin.

---

(1) Voyez *Manuel du Teinturier*, *Manuel d'Économie domestique*, *Manuel des Demoiselles*.

Beaucoup de personnes mettent quelque peu d'ancienne présure dans la nouvelle qu'elles préparent, et je pense que l'on doit les imiter. Dix à douze grains de présure font *prendre* ou cailler une chopine de lait. Au reste, on en met le moins possible, afin d'empêcher qu'elle ne donne mauvais goût.

Les boyaux du bœuf ont aussi leur utilité: frais et bien nettoyés, ils servent aux charcutiers pour entonner des cervelas et entourer des langues fourrées; sous le nom de *baudruche* ils servent à battre l'or en feuilles très minces. On les emploie encore à recouvrir les aérostats. En Espagne on en fait des outres pour transporter le beurre, le saindoux et autres comestibles semblables, en sorte que dans ce pays les denrées se vendent à l'aune.

Notice historique sur le bœuf. — Les Grecs et les Romains sacrifiaient les bœufs, les taureaux et les génisses aux dieux du premier ordre. Le taureau surtout était la victime par excellence et l'objet d'une cérémonie particulière, appelée *taurobole*. On choisissait toujours les plus beaux animaux; on leur dorait les cornes, on les couvrait de bandelettes et de fleurs, on les offrait à telle ou telle divinité, selon la couleur de leur poil : ainsi, les bœufs noirs étaient sacrifiés aux dieux des enfers, et les blancs à des divinités plus riantes. Les anciens Juifs sacrifiaient aussi les plus beaux individus de leurs troupeaux : on sait que les Egyptiens adoraient le bœuf Apis.

Les bêtes à cornes servaient aux besoins de la vie comme à ceux du culte.

On les mangeait rôtis par moitié, et souvent tout entiers.

Dans le moyen âge, le bétail a encore été victime de la superstition, quoique différente. M. Thiébaut de Berneaud rapporte que vers la fin du quatorzième siècle, dans un village près de Beauvais, on pendit, d'après sentence juridique, un taureau qui avait tué un jeune garçon. Il dit aussi que dans une province voisine, d'après les conseils d'un charlatan, on brûla vif un taureau sain pour guérir le bétail malade d'une très dangereuse épizootie.

Maintenant la seule cérémonie où figure le bœuf, est celle du dimanche *gras*. A Paris, on choisit un bœuf énorme, nommé à juste titre *le bœuf gras*; on lui dore les cornes, on lui met sur le dos un groupe de figures de cartons, peintes de couleurs agréables, et décorées de guirlandes de fleurs : un cortége nombreux de masques l'environne, et le conduit, au son de la musique, chez le roi, les princes, les ministres et les principales autorités; on le promène ainsi pendant les trois jours gras.

Tout le monde connaît comment les Espagnols ont mis à profit l'humeur belliqueuse du taureau, qu'ils excitent par les vives attaques de dogues furieux, et d'hommes habiles dans cet art dangereux. Ces hommes, nommés *taureadors*, courent autour du taureau et le blessent légèrement pour accroître sa fureur. Ils sont fréquemment victimes de leur audace, et on les emporte souvent de l'arène le ventre ouvert par les cornes de l'animal. Mais qu'importe! un autre *taureador* succède, et les flots d'un peuple innombrable, les femmes les plus élégantes, et la cour même, applaudissent avec transport un spectacle aussi odieux.

SECONDE PARTIE.

BÊTES A LAINE.

CHAPITRE IX.

LE MOUTON.

Manière de connaître l'âge des bêtes à laine. — Etats divers. —Choix du bélier. — Choix de la brebis. — Nourriture, engraissement. — Tonte des moutons. — Races de brebis. — Castration des moutons et moutonnes.

Peu faite pour captiver l'attention du naturaliste, à raison de son naturel craintif et stupide, la brebis doit exciter tout l'intérêt de l'agronome et du cultivateur; sa fécondité, les ressources qu'offrent sa laine, sa chair, sa peau (ressources dont nous détaillerons les immenses avantages en traitant spécialement des produits de cet animal), et même sa stupidité qui contribue à la rendre docile, tout, après le bœuf, en fait le plus précieux trésor de l'agriculture. Par malheur la brebis est peu robuste et sujette à de nombreuses maladies; de plus, les animaux carnassiers la poursuivent de préférence, et elle n'a aucun moyen pour se défendre ou pour fuir : mais un berger attentif à prévenir, à soigner les maladies de son troupeau, et qui veille avec vigilance à sa garde, ne craint que très peu ces inconvéniens. Voyons comment il

faut agir pour parvenir à cette sécurité, et pour tirer tout le profit possible des bêtes à laine.

Manière de connaître l'âge des bêtes à laine. — La première connaissance que doit avoir le berger, est celle de l'âge de son troupeau, afin de régler convenablement la castration, la monte, l'engraissement; cette connaissance s'acquiert par l'inspection des dents. En qualité d'animal ruminant, la brebis n'a de dents qu'à la mâchoire inférieure; ces dents, étroites et pointues, sont au nombre de huit: l'animal les a toutes dès la première année de sa vie, alors que, mâle ou femelle, on le nomme *agneau*. Dans la seconde année les deux dents du milieu tombent et sont renouvelées par deux dents plus larges et non pointues. Dans la troisième année, de chaque côté des dents dont nous venons de parler, une dent de lait tombe et se remplace par une dent semblable aux premières remplaçantes. La quatrième année, l'animal a six dents nouvelles et larges; la cinquième, il ne lui en reste plus de pointues. Ainsi l'on connaît l'âge de la brebis jusqu'à cinq ans; plus tard on l'apprécie par l'état des dents mâchelières: plus elles sont usées, noirâtres, rares, plus l'animal est vieux; mais il n'est pas ordinaire de le laisser vivre si long-temps. La chute des secondes dents n'est point déterminée, elle dépend de la dureté des herbes que les troupeaux ont à brouter: les pâturages de bruyères les leur usent beaucoup plus vite que tout autre; dès qu'une brebis a perdu assez de dents pour qu'elle mange, et, par suite, digère avec effort, il faut se hâter de l'engraisser et de la tuer. On connaît encore l'âge du bélier par ses cornes, qui forment un nouvel anneau chaque année.

Etats divers des individus. — Le mâle se nomme *bélier*, la femelle *brebis*; le petit, qu'on appelle *agneau*, garde ce nom pendant un an; les béliers châtrés, et c'est le plus grand nombre, prennent le nom de *moutons*; les femelles, dans le même cas, sont dites *moutonnes*, mais ordinairement on ne fait guère cette distinction, et tous les individus inhabiles à se reproduire sont appelés moutons.

Choix du bélier. — Pour avoir un bon bélier, choisissez celui qui a la tête grosse, le nez camus, les naseaux courts et étroits, le front large, élevé et arrondi, les yeux noirs, grands et vifs, les oreilles grandes et couvertes de laine, les cornes fortes et bien recourbées, l'encolure large, le ventre grand, les testicules gros, la queue longue et forte à sa racine : il importe surtout que sa laine soit bien tassée et garnisse bien l'animal jusqu'aux pattes et sous la poitrine. Toutes ces précautions sont indispensables, car le bélier communique sa constitution aux petits : le bélier vit douze à quinze ans; il préfère les vieilles brebis aux jeunes.

Choix de la brebis. — Par la même raison qui doit rendre sévère sur le choix du bélier destiné à la propagation du troupeau, il faut l'être également pour les brebis. Une bonne brebis doit avoir le corps grand, les épaules larges, les yeux gros, clairs et vifs, le cou gros et droit, le dos large, le ventre grand, les tétines longues, les jambes menues et courtes, et la queue épaisse. Comme il n'y a que la laine blanche qui reçoive des couleurs vives par la teinture, il faut avoir soin que le bélier et les brebis soient blanches, ou tout au moins que celles-ci n'aient que quelques taches brunes par-

devant ; il est encore essentiel que le bélier et les brebis soient en parfaite santé.

Accouplement. — Le bélier et les brebis peuvent s'accoupler à dix-huit mois et même avant ; mais pour prévenir l'affaiblissement des parens et la mauvaise constitution des agneaux, on fera mieux d'attendre qu'ils aient deux ans révolus : à sept ou huit, l'un et l'autre commencent à s'affaiblir, par conséquent ce sont les agneaux des bêtes de cet âge qu'il faut vendre préférablement. Les brebis entrent en chaleur, pour l'ordinaire, depuis le mois de novembre jusqu'à la fin d'avril ; elles y sont en tout temps lorsqu'on les nourrit de pain de chenevis, et qu'on leur donne beaucoup d'eau salée : mais il vaut mieux les faire couvrir à l'époque où elles sont en chaleur naturellement. Un des signes de cet état est de monter les unes sur les autres ; une agitation peu ordinaire à ces paisibles animaux, de longs et fréquens bêlemens achèvent de la caractériser : la surabondance de graisse rend les brebis inféconds.

Plusieurs auteurs éclairés prétendent qu'un bélier suffit à cent brebis, d'autres ne lui en veulent donner que la moitié, et beaucoup d'agronomes conseillent de ne lui en faire servir que ving-cinq à trente. Sans nul doute un bélier robuste peut suffire au moins au nombre moyen ; mais pour l'empêcher de s'épuiser, et avoir des agneaux plus vigoureux, ne lui en faites servir que trente à quarante. Les brebis retiennent ordinairement de la première visite du bélier ; celui-ci se bat à coups de cornes et de tête dans le temps qu'il est en amour : il redevient ensuite paisible comme le reste du troupeau.

Mise bas. — La gestation de la brebis est de cinq

mois ; pendant ce temps le berger veillera avec un soin particulier à ce que rien ne l'effraie et ne la porte à se jeter contre les arbres, les murs, les portes, ou à se presser fortement contre les autres brebis, ce qui la ferait avorter : les brebis pleines ne doivent pas non plus être menées trop vite ni exposées à sauter des fossés, des arbres abattus, de grosses pierres, etc. ; on les nourrira mieux qu'à l'ordinaire, et on évitera qu'elles mangent des herbes de la classe des emménagogues.

La brebis ne produit ordinairement qu'un seul agneau, quelquefois deux, et très rarement trois, même cela n'est pas à souhaiter, attendu la faiblesse des petits et la difficulté de les nourrir. A moins que la brebis qui a deux agneaux ne soit très forte et que ses mamelles ne soient bien remplies, qu'en même temps la saison ne soit déjà bonne pour les pâturages, il ne faut pas lui laisser ses deux petits, à plus forte raison faut-il en tout temps lui ôter le troisième.

On reconnaît l'approche de la mise bas par de fréquens bêlemens, le gonflement des tétines qui se remplissent de lait, et par un écoulement de sérosités qui s'échappent des parties génitales, et que les bergers appellent les *mouillures*. Le berger observera la brebis en travail ; si elle souffre trop long-temps, il s'assurera si cela vient de ce qu'elle est trop échauffée, trop agitée. Les oreilles plus chaudes qu'à l'ordinaire, le pouls plus prompt que dans les autres brebis, la langue et les lèvres sèches, le battement des flancs, sont les symptômes de la force de sa constitution, qui nuit à l'extraction de l'agneau : saignez alors la brebis, ainsi que nous l'avons conseillé pour la vache en pareil cas. Si

on s'aperçoit au contraire que ce retard est l'effet de sa faiblesse, on lui fera boire deux verres de vin légèrement trempé d'eau, ou de piquette, ou de boisson, ou de bière, ou de cidre, où de poiré : si l'on veut donner du vin pur et fort, un verre suffira.

L'agneau se présente-t-il bien et sort-il sans difficulté, on laissera la nature opérer; s'il a peine à sortir, le berger huilera ses doigts et le tirera peu à peu et doucement, au même moment où la brebis fait elle-même des efforts pour le pousser au dehors. Pour se bien présenter il faut qu'il montre le bout du museau à l'ouverture de la matrice, qu'on nomme aussi portière, et qu'il ait les deux pieds de devant rapprochés au-dessous du museau et un peu en avant; les deux jambes de derrière doivent être repliées sous le ventre et s'étendre en arrière à mesure qu'il sort du ventre de la brebis. Si l'agneau n'est point dans cette situation, le berger huilera de nouveau ses mains, et tâchera de le retourner; si la matrice s'irritait trop, on y injecterait un verre de décoction tiède de racines de guimauve. Le forceps s'emploie avec avantage quand l'agnèlement est trop laborieux. Quelques heures après que la brebis aura *agnelé*, vous lui donnerez environ une chopine d'eau blanche tiède, du son, de l'orge ou de l'avoine, et la meilleure nourriture que pourra vous offrir la saison : ces deux derniers grains, mêlés avec du son, des navets, des carottes, des panais, des salsifis, des pois cuits ou mis légèrement en ébullition après avoir trempé vingt-quatre heures, des fèves cuites, des choux, du lierre, augmentent le lait de la brebis. Quand l'allaitement

de la brebis est trop prolongé, elle maigrit, dépérit, et sa laine perd beaucoup de sa qualité.

Soins de l'agneau. — Lorsqu'une brebis est morte en agnelant, ou qu'elle n'a pas assez de lait pour nourrir, il faut donner son agneau à une autre mère qui aura perdu son petit, ou à une chèvre. Si sa mère adoptive refuse de le recevoir, on le couvrira de la peau de l'agneau mort, si cette peau est encore fraîche, ou plus simplement encore, on frottera l'agneau mort contre celui que l'on veut lui substituer : ce moyen réussit ordinairement pour tromper toutes les femelles (voyez dans le cours de cet ouvrage, et *Manuel du Charcutier*). Le berger veillera à ce que l'agneau tette bien, à ce que d'autres agneaux ne lui dérobent pas son lait, à ce que sa mère soit en bonne santé. Il prendra garde qu'il ne souffre pas du froid; en ce cas, il enveloppera le jeune animal d'un linge chaud, ou le couchera près d'un feu doux, de manière à ce que la tête revienne vers le ventre. Si la brebis a beaucoup de lait, on peut la traire plus ou moins, selon la quantité de lait qu'elle peut avoir; on met quelques grains de présure dans ce lait, et on le mange lorsqu'il est pris : cela s'appelle *de la caillette,* et fait de bons goûters pour l'été ; on en fait aussi des fromages.

Si l'on n'a ni brebis ni chèvre pour allaiter l'agneau privé de sa mère, on le nourrit au biberon, comme il a été dit pour les veaux, soit au moyen d'une éponge ou d'un linge allongés en forme de pis, et que l'on trempe dans du lait tiède de brebis, de chèvre ou de vache; on lui présente le biberon aussi souvent qu'il aurait tété sa mère, et on le tient bien chaud dans un panier rempli de plumes, afin de remplacer la

chaleur qu'il aurait trouvée en se couchant contre elle; si l'on veut ménager le lait, on peut de temps en temps donner à l'agneau de l'eau tiède chargée de farine d'orge.

Au bout de dix-huit à vingt jours, si l'agneau commence à brouter l'herbe, on peut lui donner la nourriture suivante, dans des auges peu profondes : de la farine d'avoine seule ou mêlée avec du son et des pois crevés dans l'eau bouillante (les bleus sont plus tendres et plus nourrissans que les gris, on les nomme pois de brebis); on peut écraser ces pois dans du lait pur ou coupé d'eau; on peut aussi se servir de la farine d'orge, mais elle dégoûte les agneaux, parce qu'elle reste dans leurs dents; de l'avoine ou de l'orge en grains, le foin le plus fin, la paille d'avoine battue deux fois pour la rendre plus douce, du trèfle sec, des gerbées d'avoine, du sainfoin, des herbes des prés bas; au reste, ne donnez que très peu long-temps, et très rarement, du grain aux agneaux, parce que cette nourriture leur cause des indispositions. On mange les agneaux à l'âge de trois semaines au plus tôt, à un mois et demi à deux mois au plus tard; aux environs des villes on vend une grande quantité d'agneaux; mais à moins qu'ils ne soient faibles, mal constitués, que les brebis n'en aient plus d'un, on aurait bien plus de bénéfice à les élever : nous parlerons plus tard des maladies et des produits des agneaux. A l'âge de six mois on sépare les agneaux non châtrés des agnelettes, de crainte qu'ils ne s'énervent avec elles.

Castration des moutons et des moutonnes. — Ainsi que la plupart des mâles des animaux domestiques, les jeunes béliers sont châtrés pour rendre leur chair plus délicate, et plus disposée

à l'engraissement : cette opération est aussi favorable à la laine qu'elle rend plus épaisse et plus douce; elle change encore le naturel de l'animal, qui devient plus lent, plus craintif et plus doux ; il perd ses cornes, ainsi que sa vivacité : on le nomme alors *mouton*.

On châtre les bêtes à laine de plusieurs façons : 1°. par incision du bas des bourses quand l'animal n'a que huit, dix jours et même moins ; on fait sortir à la fois les testicules, et on en coupe les cordons : c'est ce que l'on nomme *châtrer en agneau*; 2°. quand l'agneau est plus âgé, c'est-à-dire de six semaines à deux mois, on fait séparément l'incision des testicules : cela s'appelle *châtrer en veau*, parce que, comme je l'ai dit, la castration des veaux s'opère ainsi; 3°. quand un bélier a servi long-temps et qu'on veut l'engraisser pour le manger un peu plus tard, on emploie le *bistournage* ou le *billonage* (*voyez* castration du taureau); 4°. on châtre les femelles en leur enlevant les ovaires, et elles sont dites *moutonnes* : ce genre de castration n'ayant pas encore été traité dans ce Manuel, je vais en donner les détails.

Le berger prend un agneau femelle d'environ six semaines, et le couche sur le bord d'une table, de manière que la tête soit pendante hors la table. Un aide placé à sa gauche étend la jambe gauche de derrière, et l'empoigne à l'endroit du canon, c'est-à-dire au-dessus des ergots, pour la tenir en place; un autre aide placé à droite de l'opérateur rassemble les deux jambes de devant de l'agneau avec la jambe droite de derrière, et les empoigne toutes les trois à l'endroit des canons. L'agneau étant ainsi retenu et couché sur le dos, l'opérateur soulève la

peau du flanc gauche avec les deux premiers doigts de la main gauche et forme un pli à égale distance de la partie la plus haute de l'os de la hanche et du nombril. L'aide du côté gauche allonge ce pli avec les doigts jusqu'à l'endroit des fausses côtes ; alors le berger ou l'opérateur coupe ce pli avec un couteau bien tranchant, de façon que l'incision n'ait qu'un pouce et demi de longueur, et suive une ligne depuis la partie supérieure de la hanche jusqu'au nombril. L'ouverture faite, il coupe peu à peu l'épaisseur de la chair jusqu'aux boyaux, sans les toucher, introduit l'index dans le ventre, cherche l'ovaire gauche, et le fait sortir ; l'autre ovaire et la matrice suivent ; il coupe le second ovaire, et rentre la matrice. Cela achevé, il coud l'ouverture avec du fil ciré, en observant de piquer seulement l'aiguille dans la peau ; il laisse sortir les deux bouts de fil au dehors, et met un peu de graisse sur la plaie. Dix à douze jours après, quand la peau est cicatriséee, le berger coupe le fil au point de couture du milieu, et tire ensuite les deux bouts pour le faire sortir entièrement, afin d'empêcher qu'il ne produise une suppuration.

Les agnelettes ne se sentent de cette opération qu'un ou deux jours, quand elle est bien faite et que le temps est sec et beau ; elles ont les jambes un peu roides et ne tettent pas : le troisième jour elles sont comme à l'ordinaire.

Nourriture des moutons.—Importans pour tous les animaux, les soins hygiéniques de la nourriture le sont principalement pour les moutons, puisque la plupart des remèdes de leurs maladies se réduisent à un régime sain. Le pâturage des terrains humides expose ces animaux à la *pourriture* ; celui des endroits qui, trop mouillés

pendant l'hiver, se dessèchent l'été, n'est pas moins dangereux, puisqu'il peut faire périr tout un troupeau en quelques jours. Les terres en pente, de nature sablonneuse, crayeuse, qui se couvrent de chiendent, de genêts, de bruyères ; les pâtures d'ajonc, de fougère, de *cogniole* ou *setuque ovine*, de pimprenelle, sont ce qu'il y a de meilleur pour les troupeaux.

Il faut, autant que possible, les faire paître tous les jours après la rosée ou la pluie, quand l'herbe en est dégagée, et leur donner une demi-once de sel seul ou dans une demi-poignée de son. Malgré le préjugé de certains cantons, on doit les abreuver journellement dans l'eau la plus légère et la plus claire; l'eau courante est préférable : dans les temps humides on ajoute à leur boisson un peu de sel marin.

En hiver, quand l'herbe des pâturages manque, il faut avoir recours à celles qui résistent à la gelée, comme la pimprenelle et le pastel ; aux feuilles de légumes et de racines que l'on peut se procurer malgré la mauvaise saison, comme les choux de bouture, les choux cavaliers et frangés, les têtes de navets et de carottes, les racines, les pommes de terre, les topinambours, les graines de bourre de foin, de genêt, de navette, de colza, les lentilles, l'avoine, les pois de brebis, les gerbées de dragée, celles de vesce et haricots recueillis avant la maturité, les fines pailles d'avoine, les feuilles de cytise, d'aune, de charme, de frêne, de peuplier ; les jeunes fougères séchées doivent être mêlées ensemble afin de prévenir le fâcheux effet de la nourriture au sec, qui fait dépérir les moutons : il est superflu de dire qu'il ne faut point les faire passer brusquement du vert au sec.

Ce que nous avons dit relativement au danger que présente l'abondance des herbes trop succulentes pour les bêtes à cornes, est la même chose pour les bêtes à laine. De plus, toutes les herbes aqueuses, qui viennent spécialement dans les vallons humides ou à l'ombre des bois, sont très pernicieuses pour les moutons. Linnée compte cent dix-huit espèces de plantes dangereuses pour ces animaux, et ce sont presque entièrement des plantes de marais.

Engraissement des moutons. — Nous avons vu que la première condition de l'engrais des bêtes à laine est la castration, non que les individus qui conservent leur sexe ne puissent prendre plus tard la graisse, mais leur chair est toujours coriace, et, en outre, conserve une odeur, un goût désagréables, désignés vulgairement sous le nom de *belin;* l'âge entraîne aussi ce désagrément, aussi engraisse-t-on communément les moutons à quatre ans. Il y a deux espèces d'engrais, 1°. l'engrais d'herbes; 2°. l'engrais de pouture : le premier s'obtient en faisant, pendant trois mois, pâturer les moutons abondamment, et en leur donnant, à leur retour du pâturage, du son ou de l'avoine et de l'herbe mêlés de sel; le second a lieu par l'usage du *maton*, c'est-à-dire des tourteaux de colza, navette, chenevis, mêlés avec de la farine d'orge, ou d'avoine, ou de maïs, ou de sarrazin; on fait boire abondamment les moutons, et ils ne tardent pas à éprouver, dans les deux cas, la cachexie graisseuse. Les signes de cet état sont, que l'on ne sent plus les vertèbres de la queue de l'animal; qu'il se forme des tampons de graisse à la poitrine et aux épaules, et que l'on sent des vessies graisseuses sur le dos : une fois parvenus

à ce point, les moutons doivent être immédiatement tués, car ils mourraient de la pourriture avant moins de trois mois.

Tonte des moutons. — Les agneaux exceptés, toutes les bêtes à laine doivent être tondues à l'époque où, comme les autres animaux, elles éprouvent une sorte de mue; en écartant les mèches de la vieille laine, on voit la nouvelle se montrer par-dessous, ce qui arrive à la fin de mai (1); c'est l'instant de la tonte, que l'on exécute ainsi, d'après le procédé de M. Daubenton. Le berger couche l'animal sur une table percée de trous, par lesquels passent des courroies qui l'assujettissent à volonté; on se sert de grands ciseaux nommés *forces*, on coupe rapidement et très court la laine, en prenant bien garde d'entamer la peau du mouton : cette méthode est bien préférable à l'ancienne habitude de lier les pieds de l'animal et de le coucher par terre.

Comme la laine du dos, de la croupe, des épaules, dite la *mère laine* (2), est de meilleure qualité que celle du ventre, beaucoup de personnes trient leurs laines; mais quand les moutons sont bien tenus, qu'ils ont souvent de la litière fraîche, cette précaution est inutile : le *suint*, cette matière graisseuse, sorte de transpiration qui s'exhude de tout le corps du mouton pour lubrifier la laine, est désagréable aux tondeurs; aussi beaucoup de fermiers font-ils laver la laine à *dos*, c'est-à-dire quand le troupeau porte encore sa toison : ils sont dans la persuasion que cette opération rend la laine plus

---

(1) Les vieilles bêtes muent avant les jeunes.
(2) Voyez *Manuel des Habitans de la campagne.*

blanche; mais cela n'a d'autre effet que d'incommoder l'animal; car le blanchîment emporte ensuite toutes les impuretés de la laine. Au reste, nous le répétons, quand un troupeau est soigné avec propreté, tenu convenablement, la laine est une fois plus touffue, plus belle et plus blanche après la tonte; il est bon de faire baigner les moutons un peu à l'eau courante pour rafraîchir leur peau : on leur donne aussi plus de sel que de coutume, afin de faire monter le suint, et on évite de les conduire au grand soleil, qui brûlerait leur corps dépouillé.

Race des brebis. — Parlons d'abord du mouton commun de France, et de ses variétés : 1°. le mouton du Berri, solognot ou berrichon, très abondant en laine de la première qualité; 2°. le mouton des environs de Beauvais, très gros et fournissant beaucoup de suif; 3°. celui de Normandie, auquel on reconnaît des qualités semblables; 4°. les troupeaux de Flandre, leur laine passe pour être de seconde qualité; 5°. le mouton de pré salé et de nos provinces maritimes, renommé pour la délicatesse de sa chair; 6°. les bêtes à laine du Roussillon, dont la laine approche de celle du bélier-mérinos; 7°. le mouton de la Beauce. Parmi les races étrangères, nous compterons le mouton anglais, que distingue l'absence des cornes et la finesse de la laine; le mouton d'Espagne ou mérinos, espèce célèbre par sa laine abondante, fine et frisée, que l'on multiplie sans peine en France depuis quelques années, et que l'on devrait multiplier encore davantage. La connaissance des autres espèces est inutile au cultivateur.

CHAPITRE X.

BÊTES A LAINE.

Devoirs du berger. — Parc des moutons. — Tenue des bergeries. — Désinfection des bergeries. — Instructions du berger. — Manière de connaître la bonne laine. — Moyens d'écarter les loups. — Manière de connaître l'état de santé des moutons. — Maladies externes et internes. — Produits des bêtes à laine. — Notice historique sur les moutons.

Devoirs du berger. — Quoique nous ayons déjà vu quels soins le berger doit prendre de la nourriture des troupeaux en général, de celle des brebis pleines et nourrices, des agneaux, il y a encore beaucoup de conseils importans à lui donner. Le premier est de visiter journellement ses bêtes lorsqu'il s'aperçoit qu'elles ne mangent que peu, qu'elles marchent avec peine, qu'elles se frottent, qu'elles bêlent plus fréquemment. Le matin, en entrant dans la bergerie, où il tiendra toujours la litière extrêmement propre, il ôtera à la main les ordures qui pourraient se trouver après la laine; il aura la précaution de couper la laine autour du pénis, pour prévenir l'inflammation qui s'y détermine souvent à raison des urines et des impuretés dont la laine voisine de cette partie se charge fréquemment; il tondra également celle qui entoure les mamelles de la brebis, afin d'éviter que les agneaux ne l'avalent peu à peu en tétant,

ce qui produit dans leurs estomacs de petites boules feutrées, analogues aux *égagropiles*, et que l'on appelle *gobbes;* le berger aura encore l'attention d'empêcher que les agneaux ne se tettent mutuellement.

Manière de couper les cornes du bélier. — Les cornes des béliers ont plusieurs inconvéniens: d'abord, elles attirent en pure perte une substance qui serait mieux employée à renforcer la toison, à féconder les brebis, à nourrir la chair; de plus, en se battant entre eux, les béliers peuvent se blesser; en passant dans la porte de la bergerie, ils peuvent encore causer des contusions aux moutons et faire avorter les brebis pleines; leurs cornes les gênent pour manger, parce qu'en s'engageant dans les fuseaux des rateliers, elles empêchent l'animal d'éplucher la paille ou autre fourrage: il convient donc de les couper, ce que le berger fera aisément, soit avec la scie, soit avec le couteau.

La première méthode, que l'on nomme aussi à main *friande* ou *anglaise*, est la plus simple et la plus facile; voici comment il faut l'exécuter. Un homme prend le bélier entre ses jambes et lui tient fortement la tête, un autre lui scie les cornes avec une scie anglaise ou à main; la chose est faite en un moment. La seconde méthode est empruntée aux Espagnols: on creuse deux fosses de six pouces de profondeur, qui, relativement l'une à l'autre, forment une croix; on pose un madrier dans celle que l'on a faite un peu moins large, on renverse le bélier dans l'autre; on appuie fortement sa tête sur le madrier, un aide appuie sur la corne un couteau ou ciseau tranchant, de quatre à cinq livres, sur lequel un troisième berger frappe un

ou deux coups avec un maillet de bois ; la corne est aussitôt coupée : c'est à l'âge d'un an que l'on fait l'amputation des cornes du bélier.

Amputation de la queue. — Les Espagnols et les Anglais coupent la queue des agneaux d'un ou deux mois, dans le but de reporter au corps la substance qui se développe inutilement dans cette partie : je pense que le berger français doit les imiter. Il prendra les agneaux, les uns après les autres, entre ses jambes, et fera la section avec son couteau, à trois ou quatre pouces de la naissance de la queue, pas plus près, car il y aurait du danger : on ne met rien sur la plaie, qui se sèche d'elle-même en peu de jours.

Le berger fera encore sagement, s'il a un grand troupeau, de le partager en trois divisions : celle des brebis pleines, qu'il fera paître séparément lorsqu'elles approcheront du part ; celle des brebis non couvertes, et enfin celle des moutons. Lorsqu'en rentrant dans les cours, ou en approchant des parcs, ces animaux viennent à se mêler (ce qu'il faut éviter, seulement pour les brebis pleines), il est facile de les séparer : le berger de chaque division crie *trie*, *trie*, et les moutons s'empressent de courir chacun vers leur guide ; on les habitue aisément à cette manœuvre, ou plutôt il suffit d'y dresser le bélier ou quelques individus, tous les autres suivent : c'est de cette manière que l'on s'y prend quand deux troupeaux se sont mêlés dans une prairie ; on peut aussi les marquer avec une lettre rouge ou bleue, par le moyen du ciment ou de l'indigo.

Une des plus importantes mesures que doit prendre le berger, c'est de ne pas exposer son troupeau à l'ardeur du grand soleil, et de le

mettre à l'ombre aux heures de la forte chaleur; c'est pourquoi, aux mois de juillet et d'août, il faut qu'il rapproche ses moutons des vallées ombragées, mais jamais humides. Au reste, il aura soin de les faire avancer, reculer ou tourner, suivant que les différentes heures du jour répandront l'ombre sur les coteaux.

Parc des moutons. — La source de presque toutes les maladies des bêtes à laine est leur séjour dans des bergeries étouffées, surtout en été; aussi, dans cette saison, il faut qu'elles passent la nuit en plein air, dans des parcs; dans les provinces méridionales de la France, les moutons doivent être parqués de même pendant l'hiver, puisque la nature a pourvu à ce qu'ils ne souffrissent pas du froid. On pourrait même, à la rigueur, les traiter ainsi partout; cependant, dans les endroits situés au nord, on peut avoir des bergeries, mais à condition qu'elles seront tenues de cette façon.

Tenue des bergeries. — Une bergerie doit être située sur un endroit sec et élevé, mais il faut qu'elle ne forme aucune pente; le sol doit en être pavé, et toujours recouvert de litière fraîche. Les portes et les fenêtres en seront constamment ouvertes afin que l'air se renouvelle, et que les bêtes à laine puissent sortir dans la cour attenante, quand leur instinct les y portera; cette cour doit être bien close, et couverte d'un toit de planches; c'est un véritable parc, dans lequel, même au plus fort de l'hiver, vous trouverez souvent les moutons, tant ils craignent peu le froid. (Voyez à ce sujet *les ouvrages de Daubenton, de M. Teissier, et le Manuel des habitans de la campagne*, pages 284 et 285.) La bergerie ne doit faire éprouver ni chaud, ni froid, ni difficulté de respirer lorsqu'on

y entre; une température modérée, un air dégagé de toute odeur méphitique sont indispensables à la santé des moutons; pour y parvenir on leur mettra de la litière fraîche tous les jours; c'est un peu d'ennui, mais le bon état du troupeau, la qualité supérieure de la laine, la délicatesse et l'abondance de la chair, la quantité et l'excellence du fumier qui, n'étant point piétiné, est une fois meilleur, dédommageront bien le berger de ses peines. Une auge peu profonde, pleine d'eau pure, devra toujours être dans les bergeries; tenue de cette manière, une étable à moutons, alors, aura beaucoup d'avantages, et n'offrira aucun des nombreux inconvéniens qu'on lui reproche avec raison. Comme on ne parque qu'après les pluies, une bonne bergerie est presque toujours nécessaire.

Râteliers. — M. Morel de Vindé a fait construire dans ses bergeries des râteliers-mangeoires du plus grand avantage : ils sont assez droits pour que le fourrage ne tombe point sur la tête de l'animal, et assez inclinés pour qu'il descende suffisamment. Les mangeoires sont en prisme, afin que l'agneau ne puisse y sauter, ni les salir : il ne peut non plus passer dessous, s'y prendre et y périr. Ces râteliers-mangeoires sont construits de manière qu'ils se placent et déplacent sans le secours d'aucun ouvrier, ce qui est extrêmement avantageux pour le nettoyage. Ils sont, suivant qu'on le désire, râteliers de côté ou doubliers. Pour les rendre propres à ce dernier usage, il suffit de planter des poteaux de quatre pieds de haut, et distants de six pieds, et d'y suspendre ces râteliers dos à dos. Ils se joignent par le derrière de la grande planche de la mangeoire, et s'appuient l'un sur l'autre.

Désinfection des bergeries. Quand une ber-

gerie mal tenue est infectée, il faut plonger un balai, ou une forte brosse dans l'eau bouillante et laver avec force et long-temps les murs, les râteliers, le pavé; si le sol est en terre, on en enlevera quatre pouces que l'on remplacera par une nouvelle couche de terre. On brûlera dehors le fumier sur lequel auront séjourné les bêtes malades; on emploiera du reste les moyens indiqués pour purifier les étables à bœufs.

Instructions du berger. — Un berger ne doit rien ignorer de ce qui se rapporte à la conservation, aux produits des bêtes à laine; la fin de ce chapitre va lui en donner les moyens.

Manière de connaître la bonne laine. — Le berger veut-il savoir quelle est la qualité de la laine d'un mouton, il en prend une mèche sur le garrot, partie du corps où elle est toujours plus belle; il sépare ensuite les filamens de l'extrémité de cette mèche pour les mieux voir, et les place séparément sur une étoffe noire, à côté d'échantillons de laine fine, superfine, moyenne, grosse, super-grosse (ce sont les divisions de la laine), et connaît à quelle division doit se rapporter celle du mouton.

Les laines sont douces ou rudes, fortes ou faibles, nerveuses ou molles; pour reconnaître leur douceur ou leur rudesse, le toucher seul suffit. Quant à leur force, ou leur faiblesse, le berger en prend des filamens qu'il tend, en les tenant des deux mains par les deux bouts; s'ils cassent aisément, la laine est faible; plus ils résistent, plus elle a de force. La différence de la laine nerveuse à la laine molle se distingue comme cela. On en serre une poignée dans la main, que l'on ouvre ensuite; la première se renfle à l'instant autant qu'elle était renflée avant

qu'on la comprimât ; la seconde renfle peu, lentement, ou demeure affaissée ; la mauvaise laine est la laine *jarreuse*, c'est-à-dire, celle où l'on trouve en grande quantité un poil dur et luisant que l'on nomme *jarre* ou *poil de chien*. Ce poil ne prend aucune teinture, et par conséquent la laine jarreuse n'est bonne que pour faire des étoffes grossières, ou bourrer des matelas. La laine des bêtes mortes ou malades a moins de qualités manufacturières que celle des bêtes bien portantes. Enfin, le berger, autant que possible, ne laissera jamais dans les toisons aucune partie qui aurait eu de la gale, ou qui serait jarreuse ou feutrée.

Moyens d'écarter les loups. — Quand il a un vaste troupeau parqué, le berger ne saurait prendre trop de précautions contre les loups ; d'abord, selon ce que nous dirons au dernier chapitre, en parlant du chien, il en élevera et dressera plusieurs à la garde des moutons ; à cette première précaution il joindra celle d'attacher des sonnettes au cou du bélier, et d'un certain nombre de moutons ; les bêtes à laine étant toujours les premières à sentir leur ennemi, dès qu'il s'approchera, ces moutons s'effraieront, agiteront leurs sonnettes de manière à vous donner l'éveil. Il est important encore de faire des feux, ou du moins de la fumée près des troupeaux : si vous l'aimez mieux, élevez une lanterne au bout d'un bâton, près le parc et en face de votre cabane ; si cette lanterne est suspendue d'une manière mobile et de verres de diverses couleurs, le loup en sera encore plus effrayé.

Le berger veillera attentivement sur son troupeau lorsqu'il le conduira près des bois ou des champs, dont l'herbe est assez haute pour que

les loups puissent s'y cacher; le voisinage des haies, des buissons où ils se tiennent en embuscade, demande aussi la plus grande vigilance. Dans les temps de brouillard, et à l'entrée de la nuit, les loups sont aussi fort à craindre; au surplus, crainte de l'humidité, il vaut mieux alors cesser le pacage du troupeau.

Enfin, la dernière mesure à prendre contre ces animaux féroces, c'est de tirer la nuit sans nécessité quelques coups de fusil; on accoutume peu à peu les moutons au bruit de cette arme, en tirant pendant le jour à quelque distance d'eux, et s'en rapprochant par degrés. Dès que le loup paraît, le berger crie au *loup!* excite ses chiens, et rassemble promptement son troupeau près de lui.

Manière de connaître l'état de santé du mouton. — Pour qu'une bête à laine soit saine, il faut que ses gencives soient vermeilles, que ses lèvres ne soient point relâchées, et que le bord de la paupière soit d'un rouge vif; ce dernier signe est certain. Quand, après lui avoir retourné le bord de la paupière, on le voit pâle, c'est un sûr indice de maladie; aussi le berger aura-t-il soin de *retourner* souvent ses bêtes. Une autre annonce de santé vient de la peau et de la laine : si, entre les mèches de la laine, on aperçoit la peau de l'animal légèrement teinte de rouge, il se porte bien; si la laine est égale, qu'elle ne forme point de *tirons*, c'est-à-dire de mèches détachées, qu'elle tienne bien à la peau lorsqu'on la tire, vous n'avez à redouter aucun mal pour votre mouton.

MALADIES EXTERNES ET INTERNES DES MOUTONS.

PREMIÈRE CLASSE.

Bouquet, ou noir museau.

Ce mal, que l'on nomme encore, suivant les lieux, *biquet*, *barbouquet*, *charbon*, *paire*, *faux nez*, *gratelle*, *feu sacré*, *verveine*, est une espèce de gale au museau, qui s'étend parfois jusqu'aux tempes et au-dessous de l'oreille; récente, cette maladie se guérit au moyen d'un onguent de soufre et d'huile d'olives, avec lequel on frotte le museau une fois par jour; ancienne, et par conséquent plus tenace, cette gale veut l'emploi d'un onguent composé de parties égales de chenevis pilé, de soufre, ellébore noir, euphorbe, le tout incorporé ensemble.

Le *bouquet*, spécialement nommé *gratelle*, dans ce cas, attaque les agneaux qui ont mangé de l'herbe humide, et presque toujours il est mortel pour ceux qui tettent encore : employez un mélange d'hyssope ou autre herbe aromatique pilée, et de sel; frottez-en le museau, et lavez avec du vinaigre.

Comme le plus grand nombre des maladies du mouton, celle-ci se communique; en se frottant au râtelier, les bêtes malades y déposent le virus, que les bêtes saines touchent ensuite de leurs lèvres : il est donc important d'isoler les premières; et lorsqu'il les aura pansées, le berger, avant de rentrer dans la bergerie, se lavera les mains avec du vinaigre. Si le mal persiste, il faudra saigner l'animal à la jugulaire, de la même manière que les bœufs, mais avec un canif, et ne lui tirer qu'un demi-setier de sang.

Tumeurs phlegmoneuses ou œdémateuses.

Voyez leur traitement à cet article pour les bœufs; on ne donnera jamais que le quart des doses.

Gale par acares.

Quand le mouton se frotte constamment et cesse de manger, que sa laine se détache, il est galeux; en le visitant, le berger sent de la dureté dans la peau, aux endroits où se montre la démangeaison, où des grains résistent sous le doigt; des boutons rouges et enflammés succèdent et deviennent bientôt blanchâtres et verts; commencez par isoler l'animal, et si la gale ne fait que se montrer, frottez-le de linimens huileux animés avec de l'essence de térébenthine ou de l'huile empyreumatique; le mal est-il plus avancé ou resiste-t-il, frottez les pustules avec la térébenthine pure ou mêlée d'un peu de suif : on coupe la laine aux endroits galeux.

Si la gale est considérable, tondez entièrement la bête, et frottez-la plusieurs fois par jour de la pommade suivante : mercure divisé, une once; gomme arabique, une demi-once; poudre de racine d'ellébore, une once : on peut donner aussi des bains de vapeur de soufre; mais le remède le plus actif est de laver la gale avec de l'eau ou huile de tabac des marchands de Strasbourg; il sera bon de faire boire chaque jour à l'animal un demi-setier d'une infusion de fumeterre.

Il y a une autre espèce de gale qui n'est point suivie de démangeaisons; elle fait encore plus tomber la toison que la gale par acares.

Dartres.

Voyez article *Dartres*, dans la première partie.

Claveau, ou petite-vérole du mouton.

Encore une maladie contagieuse et dont il est bien difficile de garantir les troupeaux, malgré les précautions de l'autorité (1); maladie tellement commune, tellement dangereuse, que la meilleure prescription est de tâcher d'en diminuer les désastres au moyen de l'inoculation : toutefois, on ne se résout à cette mesure que lorsque le claveau commence à se manifester dans un canton.

Le claveau ou *clavée*, *clavelin*, *gravelade*, *picotte*, *rougeole*, est la plus cruelle et la plus meurtrière des maladies des bêtes à laine; c'est une fièvre inflammatoire avec une éruption de pustules de la grosseur d'une lentille jusqu'à celle d'une pièce de vingt sous. Les accidens sont nombreux; l'éruption ne fait point cesser la fièvre qui la précède; tout le corps, et surtout la tête, enflent d'une manière monstrueuse, les paupières se tuméfient, toutes les autres parties de la tête sont affectées de dépôts gangré-

(1) Quand le claveau est dans une bergerie, on est obligé d'en faire la déclaration au maire, qui assigne un endroit particulier de pacage pour trois mois. Cette terrible maladie se communique aux bêtes saines lorsqu'elles passent sur les routes fréquentées par les moutons claveleux; lorsque des bergers, guérisseurs ou chiens, qui ont approché de ces derniers, s'approchent d'elles, et même lorsqu'elles sont quelques instans sous le vent des troupeaux malades.

neux, les narines rendent des humeurs épaisses et extrêmement fétides. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce triste sujet, puisque, dès que le claveau est développé, il faut tuer et enterrer profondément les moutons malades : voici de quelle manière on pratique l'inoculation.

On prend avec une lancette le liquide limpide d'un bouton claveleux lorsqu'il est blanc, et on l'introduit sous l'épiderme seulement ; on le met au plat des cuisses chez les brebis et à l'avant-bras chez les béliers, à raison du voisinage des testicules. Au bout de quelques jours, l'éruption et la fièvre se déclarent ; faites boire chaque matin aux bêtes inoculées une infusion d'herbe aromatique, comme hyssope, marjolaine, romarin, etc., avec moitié vin blanc, ou un huitième d'eau-de-vie. Si vous craignez que les pustules ne tournent en gangrène, frictionnez-les avec un liniment volatil ; sont-elles quelque part tout-à-fait gangréneuses, scarifiez-les et pansez-les avec le digestif animé et des huiles volatiles. De tous vos moutons inoculés, vous n'en perdrez pas un dixième, tandis que par l'invasion naturelle ce serait à grand'peine un dixième que vous auriez sauvé, encore avec des dépôts purulens prolongés long-temps après la maladie. On fera bien de passer un séton au bas du cou pour l'écoulement des humeurs.

Engorgement des mamelles de la brebis.

Lorsqu'on sèvre trop brusquement les agneaux, ou qu'on les tue sans prendre aucune précaution pour le lait de la mère, il en résulte des engorgemens laiteux extrêmement douloureux et suivis quelquefois d'accidens très graves ; il faut suivre le même traitement que pour l'obstruc-

tion du lait des vaches, en ayant égard à la différence de la taille; outre cela, on fait boire à la brebis de l'eau mêlée de sel marin; c'est presque là sa seule nourriture. La saleté du fumier peut engendrer ce mal. Quand la maladie s'aggrave, il faut frictionner la mamelle avec un liniment volatil.

Piétain.

Ce mal est un ulcère produit par le suintement d'une humeur séreuse et fétide qui corrode la face interne et supérieure de l'onglon du mouton; l'animal alors marche sur ses genoux. Prenez un instrument tranchant, soit un rasoir ou un couteau bien effilé, coupez légèrement la corne désorganisée, et lavez l'onglon avec de l'égyptiac, de l'eau de rabel ou du sulfate de cuivre. Avant que le mouton en vienne à ne plus faire usage de ses pieds, il commence par boiter, et l'on aperçoit une petite tache blanche sur la sole de l'onglon, du côté interne. « Aussitôt, dit M. Morel de Vindé, nettoyez le pied avec un couteau tranchant; si vous ne pouvez découvrir la plaie, parez légèrement en amincissant le moins possible la corne, afin de découvrir le mal; l'avez-vous aperçu, vous prenez une plume à écrire, dont vous trempez les barbes dans de l'eau forte, et vous la passez deux fois dans un sens opposé sur la tache blanchâtre : elle produira une petite fumée, et le piétain sera guéri.

Fourchet.

Quand les moutons ont fait de trop longues courses, la boue, la terre, la poussière, introduites dans le canal biflexe (la soudure, ou réunion de l'onglon) du pied, y déterminent une

inflammation qui s'annonce par la boiterie, et qui augmente si l'on continue à faire marcher l'animal; pour prévenir cette maladie, il serait bon de laver les pieds des bêtes à laine après de longs voyages, ou mieux encore, de les faire passer dans un ruisseau. Faute de cette précaution, le berger introduira la pointe d'un canif dans la peau qui recouvre la partie située entre le partage de l'onglon, il la fendra, séparera le canal biflexe de cette peau, puis lavera le pied avec une décoction mucilagineuse, et l'environnera de linge ou de filasse.

Ulcère du boutri.

Le *boutri* est l'extrémité du pénis, que la laine environnante imbibée d'urine, salie de fumier, ulcère assez fréquemment; coupez bien la laine, lavez la partie malade avec une épaisse décoction de racine de guimauve, et frottez-la avec du beurre frais ou du cérat; on doit souvent renouveler la litière.

Les poux, ou pouillotement.

Cette maladie, qui, comme tant d'autres, est due en partie à la malpropreté, attaque principalement les agneaux et les *anthénoises*, c'est-à-dire les jeunes bêtes à laine de deux ans. Un des meilleurs remèdes est le bain complet après la tonte; s'il était insuffisant, on emploierait l'onguent gris qui s'emploie pour tuer les poux des veaux. On s'aperçoit des poux, parce que la laine que les bêtes se tirent a des mèches plus longues, nommées *tirons*.

Piqûres d'insectes.

Le mouton est attaqué extérieurement par deux

sortes d'insectes : l'hippobosque, qui se tient caché dans sa laine et y produit des tumeurs en y déposant ses œufs. Un berger attentif a bientôt guéri le mal ; il extrait la larve et frotte la tumeur de saindoux. Le second ennemi est l'œstre, mouche qui s'introduit dans le nez des bêtes à laine pour y déposer ses œufs. Depuis la moitié de l'été, époque où l'œstre s'introduit, la larve vit neuf mois dans les sinus frontaux du mouton, qu'elle inquiète à l'excès ; il n'en résulte cependant aucun accident grave ; mais l'animal mange moins, s'écarte davantage, maigrit, et vous courez risque de confondre les signes de son inquiétude avec les symptômes d'une maladie ; ayez donc soin, autant que possible, d'écarter l'œstre avec un rameau, et surtout en éloignant votre troupeau du grand soleil.

DEUXIÈME CLASSE.

Vertige, ou tourni.

Le mouton attaqué du *tourni*, ou *torni*, tourne sur lui-même, se jette contre les pierres, les arbres, court rapidement, s'arrête tout d'un coup, en un mot, paraît atteint de folie : il faut se hâter de le tuer. Cette maladie, qui est due à la présence des vers hydatides dans le cerveau, est sans remède.

Maladie de sang, chaleur, ou lourdie.

C'est, à proprement parler, l'apoplexie du mouton. La pléthore en est la prèmière cause ; la grande ardeur du soleil, une nourriture trop considérable et trop nutritive, de fortes courses, en sont les causes secondes, et suffisent quel-

quefois pour en déterminer les attaques. Le mouton tient la bouche ouverte pour mieux respirer; il râle, il bat les flancs, il rend le sang par le nez, et le globe de l'œil devient rouge; de tels symptômes ne souffrent pas d'hésitation; saignez promptement à la veine angulaire, c'est-à-dire à celle qui passe au bas de la joue; laissez ensuite l'animal couché à l'ombre, et tenez-le à la diète pendant un ou deux jours.

Mal de sologne, ou mal rouge.

Malgré la ressemblance des symptômes, ne confondez point, dit le savant Teissier, *le mal de sologne* avec *la maladie de sang, ou lourdie*; vous saignerez le mouton de même à l'instant, quoique souvent cette saignée ait peu d'efficacité; si vous parvenez à le guérir, empressez-vous de le vendre, car il ne tarderait pas à éprouver une rechute mortelle, ou tomberait dans la pourriture: la plus grande différence entre la maladie précédente et ce mal, c'est que, dans ce dernier cas, l'animal est déjà languissant et bave, et que dans l'autre, il est plein de vigueur et ne rend que du sang.

Phthisie pulmonaire, ou mouton poussif.

Voyez le traitement des maladies de la poitrine, de la péripneumonie, dans la première partie, et appliquez-le ici en diminuant les doses. Au reste, il vaut mieux tuer le mouton, parce que la phthisie, très dangereuse pour tout animal, dégénérerait chez lui en pourriture.

Catarrhe, ou morve du mouton.

C'est un écoulement verdâtre par les naseaux,

qu'il faut s'attacher à prévenir par la bonne tenue des bergeries, l'absence de l'humidité, une température modérée, enfin, tout ce qui prévient l'arrêt de la transpiration. Nous avons vu que le mouton est garanti du froid par sa toison ; mais quand le froid, surtout le froid humide, le pénètre et le morfond, il en souffre extrêmement, et la morve s'ensuit. Ne le faites donc point pâturer, avant la rosée, dans la neige, ni rester plus de quatre heures dans le milieu du jour aux pacages d'hiver, car, si le catarrhe s'établit, il n'y aura nulle ressource.

Indigestion d'herbes vertes, ou météorisme.

Les dangereuses indigestions que l'excès des herbes vertes et succulentes cause trop souvent aux bêtes à cornes ne sont pas moins meurtrières pour les bêtes à laine, et quelquefois elles le sont davantage. Les remèdes sont les mêmes. Quand le mouton est suffoqué par la fermentation des alimens, qui dégage beaucoup d'air intérieurement, il faut lui percer la peau avec un canif sur le côté gauche, et introduire par l'ouverture une canule de la grosseur d'un doigt, ou une branche de sureau pour faire échapper l'air; si cela est insuffisant, la ponction par un trois-quarts de mouton est urgente. On introduit, comme nous l'avons dit pour le bœuf (voyez *indigestion*, *enflure par intempérance*), une infusion d'herbes aromatiques par l'ouverture. Les breuvages alcalins d'eau de chaux, à un quart de litre; quinze à vingt gouttes d'alkali fluor ou d'ammoniac dans deux décilitres d'une décoction de sauge; ces breuvages, réitérés plusieurs fois, et suivis de lavemens de pariétaire, sont les re-

mèdes les plus convenables pour combattre cette maladie.

Falere.

Cette maladie est le paroxysme du météorisme ou de l'indigestion méphitique par l'excès du vert : elle est particulière au Roussillon, où il ne se passe guère de mois qu'elle n'enlève plusieurs moutons. Ces animaux, paraissant en bonne santé, tombent tout à coup dans la stupeur; ils ne voient, n'entendent plus ; des convulsions rapides succèdent à leur immobilité ; ils se jettent à terre, se relèvent, grincent des dents, et bavent avec abondance. Le ventre se tuméfie, une diarrhée verdâtre achève d'épuiser l'animal, qui meurt bientôt en donnant tous les signes des plus cruelles douleurs : tous ces accidens ont lieu, en une heure, deux, ou tout au plus trois heures. Comme le mouton mort du *falere* est bon à manger, les bergers du Roussillon ne s'en inquiètent que très peu et laissent mourir l'animal; en le dépeçant, on voit dans ses estomacs et intestins une flamme pétillante ; c'est le gaz carbonique que l'indigestion méphitique a dégagé avec violence. La ponction du rumen, par le trois-quarts, et des breuvages stimulans pourraient sauver l'animal.

Pourriture.

Ce nom vulgaire désigne assez bien la cachexie aqueuse qui désorganise sans ressource les bêtes à laine soumises à un mauvais régime, habitant des étables humides et malpropres, paissant des herbes aqueuses et chargées de rosée, de pluie, éprouvant fréquemment les accidens qui déterminent l'arrêt de la transpiration. On voit quels sont les préservatifs de cette maladie ; quant aux

remèdes, il n'y en a point d'autres que l'emploi de ces préservatifs, lorsqu'il en est encore temps. La pourriture, que l'on nomme aussi *foie pourri, maladie du foie*, *gomer*, est une hydropisie générale. Les symptômes qui l'annoncent sont le manque d'appétit, la pâleur des paupières, la tenue incertaine et la chute de la laine qui se détache par flocons ; pour combler le mal, des vers s'engendrent et fourmillent bientôt dans le foie et les canaux de la bile ; l'animal peut traîner un an ou deux au plus ; mais si l'année est humide, ce ne sont plus des individus, ce sont des troupeaux entiers qui périssent, quoique la maladie ne soit pas contagieuse, la même cause agissant simultanément.

Dans le commencement de la maladie, le régime suivant pourra sauver les bêtes pourries. Conduisez-les dans les pâturages les plus secs ; donnez-leur du sel avec modération ; ne les faites que très peu et très rarement boire de l'eau pure ; que chaque matin elles aient chacune un petit verre de vin, de bon cidre ou de bière, suivant les localités ; de fortes infusions de sauge, hysope, romarin, et autres herbes aromatiques, seront leur boisson habituelle ; leur nourriture se composera de plantes amères, stomachiques, comme chicorée sauvage, fenouil, que l'on mêlera avec du son ; des poudres de tanaisie, germandrée, absinthe, mêlées avec un peu de sel ; enfin, tout ce qui peut activer la circulation et corriger les humeurs sera mis en usage.

Vers des moutons.

Le vertige ou *torni* nous a déjà appris l'existence des vers hydatides dans le cerveau des bêtes à laine ; elles en nourrissent deux au-

tres espèces presque aussi dangereuses, ce sont, les *fasciales hépatiques* ou *douves*, et les *filaires*. Les premières sont placées dans le foie et dans les canaux biliaires ou conduits de la bile, qu'elles tuméfient; les secondes, encore plus dangereuses, rongent la trachée-artère et le poumon. Les organes où séjournent ces vers sont tels qu'on ne peut les en extraire, aussi ne faut-il pas tenter de remèdes, et quand l'agitation, la toux, le dépérissement du mouton annoncent leur présence, il faut l'engraisser vite, comme on peut, et l'envoyer au boucher. Au reste, ces vers ne se développent principalement que par un mauvais régime et une nourriture aqueuse; c'est la pourriture qui les engendre spécialement.

Produits des bêtes à laine. — Selon l'expression du grand Buffon, la bête à laine n'a rien reçu en propre que pour le rendre à l'homme; sa toison fait nos vêtemens, nos lits, nos tapis; sa peau, préparée en basane, couvre nos livres, et fait nos souliers en imitant le maroquin; on en fait aussi du chagrin, du parchemin, du vélin; en mégisserie, elle sert de fourrure pour les housses de chevaux. Au nord de l'Asie, les fourrures d'agneau sont tellement estimées que l'on tue les brebis pleines, afin d'avoir la peau de l'agneau non encore né, parce qu'elle est plus fine et plus blanche. La chair de mouton est savoureuse, ferme et de facile digestion; bien que blanche et parfaitement tendre, celle de l'agneau se digère moins aisément. La graisse des bêtes à laine fournit un excellent suif blanc et cassant; il y en a de deux qualités : celui qui s'amasse autour de la queue, des reins, surtout sur le gauche, est très ferme; le suif qui entoure l'épiploon et

les intestins l'est moins. Leur fumier, plein de carbone, est le plus chaud de tous les engrais; il est à remarquer qu'un terrain d'un quart d'arpent où trois cents moutons ont parqué pendant huit jours se trouve suffisamment fumé.

Dans les endroits où les vaches sont rares, le lait de brebis peut servir à tous les usages de leur lait; j'ai déjà dit que l'on en prépare d'excellentes caillettes : comme la partie séreuse y domine, on doit l'employer particulièrement en fromage; aussi le fait-on, et le fromage de Roquefort, si justement estimé, se confectionne avec du lait de brebis. Ce lait fournit encore du beurre blanc et solide, mais cassant, peu onctueux, et dépourvu de saveur. (1)

Notice historique sur le mouton. — Les premiers hommes furent pasteurs; il n'est aucun peuple ancien qui n'ait élevé des troupeaux. Le bélier figure à la fois dans l'Écriture-Sainte et dans la Fable; les brebis étaient souvent offertes en sacrifices; quand leur toison était noire, on les immolait aux dieux des enfers.

Je n'ajoute pas à ce chapitre le résumé des erreurs des bergers, non certes que la matière manque, mais parce que c'est à peu près les mêmes sottises que j'ai signalées en traitant du bœuf.

---

(1) Tout ce que j'ai dit sur le mouton commun peut également servir pour les troupeaux mérinos. Ces précieux animaux ne demandent pas plus de soins, produisent davantage, vivent plus long-temps, fournissent une nourriture aussi agréable que la chair du mouton ordinaire; et si les cultivateurs entendaient bien leurs intérêts, on n'aurait bientôt plus de bêtes à laine communes que pour la fabrication des étoffes grossières et pour la bourre des matelas.

CHAPITRE XI.

LA CHÈVRE.

Mœurs de la chèvre. — Choix de la chèvre. — Choix du bouc. — Accouplement. — Chevreau. — Nourriture et soins des chèvres. — Maladies. — Produits de la chèvre.

Mœurs de la chèvre. — La chèvre est robuste, agile, hardie, capricieuse, et pourtant elle n'est ni sauvage ni farouche; elle se familiarise avec la plus grande facilité; elle est susceptible de reconnaissance et d'attachement. Quoique d'un tempérament très chaud, elle n'est ni gloutonne, ni malpropre, et même sa propreté est excessive. La vivacité de ses regards, la pétulance et la bizarrerie de ses mouvemens, ses bêlemens expressifs, son assurance au bord des précipices, ses manières dédaigneuses ou caressantes, selon qu'on lui donne ce qui lui déplaît ou lui convient, tout en fait un animal très intéressant pour l'observateur. L'utilité de ses produits pendant sa vie et après sa mort, le peu de dépense et de soins qu'elle exige ne la rendent pas moins intéressante aux yeux de l'agriculteur; pour le cultivateur pauvre, la chèvre est un trésor.

Choix de la chèvre. — Une bonne chèvre a le corps grand, la croupe large, les cuisses fournies, la démarche vive et légère, les mamelles grosses, le pis long, le poil doux et touffu; il est indifférent qu'elle ait ou n'ait pas

de cornes, à moins qu'on ne veuille la conduire avec des moutons. Il ne l'est pas qu'elle soit d'un caractère doux, car il est des individus qui sont intraitables : au reste, ne contraignez, ne battez jamais la chèvre, parce que son naturel est l'indépendance, et que vous ne pourriez bientôt plus vous en rendre maître. Les chèvres ont quelques dents de moins que les boucs.

Choix du bouc. —Le bouc, mâle de la chèvre, doit être grand, fort, vigoureux; il doit avoir le cou court et charnu, la tête légère, les oreilles pendantes, les cuisses grosses, les jambes fermes, le poil noir, épais et doux, la barbe longue et fournie. Cet animal est extrêmement lascif; il peut suffire à cent cinquante chèvres, dès l'âge d'un an; l'odeur qu'il exhale est on ne peut plus désagréable.

Accouplement. — Le bouc et la chèvre sont en état de se reproduire, l'un à un an, l'autre à sept mois; mais, selon que nous l'avons constamment observé, il faut attendre que ces animaux aient pris tout leur accroissement avant de les accoupler, parce que leurs produits seraient faibles et défectueux; de plus, la chèvre, dont le part est presque toujours laborieux, courrait risque de périr ou d'être estropiée à cette portée précoce, et resterait d'ailleurs constamment maigre et chétive. Attendez qu'elle ait dix-huit mois ou deux ans, suivant sa force; elle peut alors, chaque année, produire jusqu'à sept; le bouc engendrera à dix-huit mois, jusqu'à quatre ou cinq ans, à raison de sa grande ardeur, qui le dévore et l'épuise de bonne heure : ces animaux ne vivent guère que huit à neuf ans.

La chèvre entre ordinairement en chaleur aux mois de septembre, octobre et novembre, et

même seulement dès qu'elle approche du bouc ; les signes de cet état sont les mêmes que dans la vache, agitation, bêlemens, écoulement blanchâtre par la vulve. Il vaut mieux la faire saillir en automne qu'en toute autre saison, parce qu'alors elle est moins sujette à avorter ; il vaut mieux encore retarder l'accouplement jusqu'au mois de novembre, afin que les petits trouvent de l'herbe tendre lorsqu'ils commenceront à brouter. Dans le voisinage des villes, où l'on peut vendre les chevreaux de lait, et où leur prix augmente en raison de leur précocité, on fera bien de faire couvrir la chèvre à la fin de juillet ou dans le mois d'août, pour avoir des chevreaux quelque temps après Noël. La chèvre porte cinq mois et met bas au commencement du sixième ; ainsi, il faut compter cinq mois et demi entre la conception et le pacage du petit.

Chevreau. — Le chevreau est communément unique ; quelquefois la chèvre en porte deux, très rarement trois, plus rarement encore quatre, et jamais davantage ; il tette quinze jours sans que l'on tire sa mère ; au bout de ce temps, et même avant, il peut brouter : quand on veut l'élever, on l'envoie pâturer avec sa mère, ou mieux encore, on le renferme dans l'étable où on lui donne des pousses d'arbres extrêmement tendres, tandis que celle-ci va aux champs ; on le laisse téter pendant un mois ou six semaines, deux mois au plus quand il est faible. Si on veut le tuer ou vendre comme chevreau de lait, on le fait de quinze jours à trois semaines : ce dernier cas est préférable, le chevreau ayant alors plus de graisse et la chair plus ferme ; plus tard, il acquerrait un goût désagréable, que l'on désigne vulgairement sous le nom de *chevrotin* ou

bouquin. Lorsqu'on veut engraisser les chevreaux pour les vendre dans leur accroissement, on les coupe à six mois ; la chair en est toujours longue, blanchâtre, indigeste, et se vend à bas prix : néanmoins, en la mêlant avec de bon bœuf, elle peut offrir encore une nourriture convenable.

Nourriture et soins des chèvres. — Nourrissez les chèvres pendant l'été, en les conduisant paître de grand matin, avant que la rosée ne soit levée; elles diffèrent en cela de tout autre bétail. Elles trouvent à manger partout, et vous n'aurez besoin que d'empêcher qu'elles causent du dommage, ce qui arrive souvent, car dans leur humeur capricieuse elles vont d'un endroit à l'autre, rongent, coupent, foulent les haies, les divers arbustes et les font périr ; c'est ce dégât qui les fait sévèrement proscrire dans les taillis et autour des propriétés. Pour le prévenir, ne les conduisez que dans les bruyères, les friches, les terres stériles couvertes de ronces et de buissons ; c'est là le meilleur pacage pour elles et aussi pour vous, puisqu'il ne peut servir à rien autre chose. Les terres humides, les gras pâturages, les endroits marécageux leur déplaisent également ; elles aiment à grimper, à courir sur les montagnes incultes ; aussi le chevrier le plus intelligent ne peut-il en conduire qu'une cinquantaine. Il est bon d'acheter un troupeau entier, et non de le former petit à petit, en les achetant séparément ; dans le premier cas, elles s'accordent mieux entre elles, et restent ensemble lorsqu'on les mène aux champs.

La pauvre paysanne qui n'a souvent qu'une ou deux chèvres, et dont les enfans sont trop petits ou trop grands pour les garder, fera bien

de leur cueillir des alimens et de les leur donner. Comme l'air est très nécessaire aux chèvres, on ne les tient pas à l'étable, on les attache après un piquet avec une corde très longue, afin qu'elles puissent sauter et tourner à leur fantaisie, et on leur présente la nourriture en petite quantité; cela est nécessaire, d'abord parce que leur estomac est conformé comme celui du bœuf, ensuite, parce qu'elles la gâteraient et la fouleraient aux pieds si elles l'avaient en abondance; on peut même, pour s'épargner la peine de cueillir des pousses d'arbres, des rejetons de haies, des ronces et autres choses semblables, les mettre au piquet dans un fossé, une *étrouble* ou gueret, auprès de quelques buissons voisins du logis; mais il faut qu'elles soient habituées de bonne heure à être ainsi captives : si vous attachiez tout d'un coup une chèvre formée à d'autres habitudes, quelque bonne nourriture que vous lui présentiez, elle la disperserait, bondirait et ne mangerait pas.

On n'a point à redouter que les chèvres se fassent mal en mangeant des herbes salies par d'autre bétail ou gâtées par des insectes; car elles sont si délicates, que si vous leur donnez du fourrage froissé, cueilli malproprement, elles préféreront s'abstenir de leurs repas. On prétend que l'herbe aux puces, le pouliot, leur sont contraires; que l'herbe appelée quintefeuille et le dictame leur donnent beaucoup de lait. En été, on les ramène à l'étable pendant le temps de la grande chaleur, parce qu'elle leur serait contraire. Les temps pluvieux, humides et froids leur sont encore plus funestes. L'hiver, on nourrit les chèvres à l'étable avec des pousses, des feuilles d'arbre sèches, des vrilles et petites branches

de vigne, des navets et des choux ; on leur donne toujours de l'eau extrêmement propre ; si l'on veut augmenter leur lait, on leur présente de l'eau blanche, de l'eau salée et un peu de salpêtre de temps en temps ; on peut leur offrir aussi des tourteaux mélangés avec le fourrage, et des racines : il faut les abreuver soir et matin. Quand les chèvres sont prêtes à chevroter, et quelques jours après, on les nourrit avec de bon foin.

On ne saurait trop souvent renouveler leur litière et maintenir leur étable sèche et à l'abri de toute humidité ; les étables de chèvres devraient toujours être situées sur une élévation naturelle ou artificielle. Les boucs et les chèvres des terrains humides sont chétifs, souffrans ; la corne de leurs pieds prend un accroissement considérable ; on les appelle à *longs sabots* : on peut, pendant l'été, ne leur point mettre de litière ; leur étable doit être bien aérée.

Maladie des chèvres. — Ces animaux, dont le tempérament a tant de rapports avec la brebis, sont cependant beaucoup plus robustes ; les mêmes maladies leur sont communes. On traitera donc les chèvres d'après les conseils que nous avons donnés pour les moutons ; mais on aura rarement besoin d'y avoir recours. Les chèvres ont trois indispositions qui leur sont particulières, et auxquelles elles sont exposées plus fréquemment ; savoir : l'*hydropisie*, l'*enflure* et le *mal sec*. En voici les causes, les symptômes peu compliqués, et les remèdes plus simples encore.

Hydropisie des chèvres.

Lorsqu'une chèvre boit habituellement trop

d'eau, son ventre se gonfle, se tend, elle cesse de manger et de bondir; alors, avant que l'hydropisie soit entièrement formée, on lui fait, au moyen du trois-quarts, une ponction au-dessous de l'épaule, afin de faire écouler l'eau; on guérit la plaie qui en résulte en l'étuvant de vin chaud et en y appliquant un emplâtre de poix de Bourgogne.

Enflure.

Cette enflure est celle de la matrice; les vives douleurs que les chèvres souffrent en mettant bas, ou la rétention plus ou moins prolongée de l'arrière-faix, causent l'enflure de cet organe; on s'en aperçoit aisément, et pour la guérir on fait avaler aux chèvres un verre de bon vin rouge, ou trois demi-setiers de vin doux cuit. Au reste, il est important de les veiller quand elles chevrotent, de les aider avec un verre de vin, ou une chopine de bière, cidre ou poiré, de les tenir bien chaudement, et de leur bassiner la vulve avec une décoction tiède de racine de guimauve, feuilles de mauve ou toute autre herbe émolliente, afin de relâcher les parties et de prévenir l'inflammation. (1)

---

(1) On voit souvent des chèvres qui, après la mise bas, ont plus ou moins long-temps un écoulement sanguin par la vulve : c'est quelquefois la suite de l'enflure de la matrice, quelquefois aussi du relâchement de cette partie. On étuve la vulve avec parties égales de vin rouge et d'eau, dans lesquelles on a fait bouillir des fleurs de sureau. A cet effet, on trempe une éponge fine ou un linge fin bien propre dans cette liqueur tiède, et on l'applique à plusieurs reprises sur la partie.

Mal sec.

Le symptôme très apparent de cette maladie est le desséchement absolu des mamelles, de telle sorte qu'elles ne contiennent plus une goutte de lait; les grandes chaleurs causent ce desséchement : pour y remédier, on frotte le pis avec de la crême; on ne mène paître les chèvres que de grand matin à la rosée, et on les nourrit d'herbes tendres et relâchantes.

Produits de la chèvre. — Outre un petit chaque année, la chèvre donne du lait pendant cinq ou six mois, c'est-à-dire, jusqu'à ce que le froid le fasse tarir; ainsi, avec des soins, son lait, quoique de beaucoup diminué, pourrait se conserver pendant l'hiver. Une très bonne chèvre, de la forte espèce, bien nourrie, peut donner quatre pintes de lait par jour; mais le plus grand nombre en fournit la moitié. Le lait de chèvre tient le milieu entre celui de vache et de brebis; on l'ordonne en médecine pour rétablir les estomacs délabrés, et bien souvent il supplée au lait d'ânesse. Il y a des chèvres dont le lait a constamment le goût de *chevrotin* ou *bouquin* : ce goût passe quelquefois en le faisant bouillir; d'autres n'ont ce désagrément que quelque temps avant la mise bas, époque à laquelle le lait de toutes les femelles se détériore. Le lait de chèvre n'est pas assez crêmeux pour faire de bon beurre; celui qu'il produit est trop blanc, et a un goût de suif; mais, en revanche, il fournit des fromages excellens. On trait les chèvres soir et matin, de la même manière que les vaches.

La chèvre se laisse téter facilement par d'autres jeunes animaux que son petit : on a profité de cette disposition pour lui faire nourrir des

enfans. La chèvre-nourrice témoigne beaucoup d'affection pour ce nourrisson étranger, qui devient ordinairement très robuste.

Le suif, ou graisse de la chèvre, sert à faire des chandelles ; sa chair, quoique très médiocre, nourrit le pauvre, et on peut la rendre mangeable en la mêlant avec du mouton et du lard ; son fumier, aussi chaud que celui des moutons, a les mêmes propriétés ; son fromage sert d'appât pour prendre le poisson. Non seulement la peau fait des outres, mais elle fournit une chaussure souple et brillante ; elle se prépare aussi en maroquin, et les chèvres de Corse fournissent du maroquin aussi beau que celui du Levant. Le poil, quoiqu'assez grossier, ne laisse pas de rendre plusieurs services ; non filé, il est employé par les teinturiers à la composition du *rouge de bourre* ; filé, il sert à la fabrication de plusieurs étoffes grossières, comme le camelot, le bouracan ; il couvre des boutons, des ganses et autres ouvrages de passementerie. Les cornes servent à faire des cornets à bouquin. Ainsi que les boyaux de mouton, ceux de chèvre peuvent fournir des cordes pour les instrumens de musique.

On a long-temps cru, et dans quelques endroits on croit encore, que l'*orfraie — engoulevent*, en venant la nuit téter les chèvres, faisait tarir leur lait et leur donnait la mort. Ce préjugé a été si répandu, que cet oiseau a gardé le surnom de tette-chèvre : il est inutile d'en démontrer l'absurdité.

Les chèvres ont été connues de tous les peuples anciens ; le bouc était le symbole de la lubricité.

TROISIÈME PARTIE.

BÊTES DE SOMME.

CHAPITRE XII.

LE CHEVAL ET L'ANE. (1)

Espèces, éducation, maladies du cheval. — Mœurs. — Nourriture. — Travaux. — Maladies. — Produits de l'âne.

Cet utile et noble animal, que Buffon nomme justement la plus belle conquête de l'homme, le cheval, devrait occuper la place la plus importante et la plus étendue dans le *Manuel du zoophile ;* mais en publiant le *Manuel complet*

(1) Avant de traiter des bêtes de somme, nous devrions finir par le porc ce qui concerne le même bétail. Suivant l'ordre adopté dans cet ouvrage, nous devrions donner d'amples détails sur la conformation, les mœurs, l'éducation de cet animal ; sur la manière de le châtrer, de l'engraisser; sur le choix du verrat et de la truie; sur l'accouplement, la gestation, le part ; sur les produits du cochon et ses races diverses; sur les maladies auxquelles il est sujet : mais ces points importans, ainsi que tout ce qui se rattache directement ou indirectement à l'usage de cet animal, aux bénéfices qu'il peut procurer, se trouvent longuement décrits dans le *Manuel du Charcutier*, que j'ai publié tout récemment.

du vétérinaire, M. Lebeaud m'a placé entre de strictes répétitions, ou des renvois utiles; car il me paraît impossible de faire mieux, de réunir plus de choses, de les classer avec plus de méthode, de les décrire avec plus de clarté, d'imprimer davantage enfin ce cachet de l'expérience qui fait la supériorité des compositions de ce genre. On devine que le choix ne m'a pas embarrassée, et que je me suis décidée bien vite à renvoyer le lecteur à l'excellent ouvrage de M. Lebeaud. J'aurais pu le faire en gros, c'est-à-dire me contenter de cet avertissement; mais, désirant mettre les lecteurs à même d'apprécier le *Manuel du vétérinaire*, je vais entrer dans quelques détails.

Pour la description analytique des parties du cheval, d'après M. de la Guérinière, celle des qualités physiques d'un cheval de choix, l'anatomie du cheval, la différence de ses poils et de ses marques, ses allures, les vices auxquels le cheval est sujet, enfin, pour l'âge et la taille, consultez le premier chapitre, depuis la page 1 jusqu'à la page 37.

La description et l'amélioration des races, la monte et le part, les soins à donner aux jumens en travail et à leurs poulains, la dentition, les moyens de reconnaître l'âge du cheval jusque dans la vieillesse la plus reculée; la manière de dresser les chevaux de trait, de bât ou de labour, doivent occuper ensuite le zoophile, le propriétaire, le fermier, le marchand de chevaux, qui tous trouveront les plus justes et les plus complètes instructions dans le second chapitre de l'ouvrage, de la page 39 à la page 80.

L'hygiène générale du cheval, et le ferrage, pages 89 et 120, captiveront justement leur atten-

tion. Nous terminerons ces indications par la nomenclature des maladies du cheval, en renvoyant depuis la page 139 à la page 241.

Listes des maladies du cheval, par ordre alphabétique.

Abcès.
Amputation de la queue.
Arètes, ou queues de rat, grappes, peignes.
Asthme.
Atteintes.
Avant-cœur.
Aphthes, ou chancres de la bouche.
Avives.
Barbes, lampas.
Barres blessées.
Bleime.
Blessures.
Blessures au pied.
Capelet.
Castration.
Cerises.
Chancres.
Charbon.
Coliques.
Constipation.
Contusion, ou coups.
Convalescence.
Corps.
Courbature.
Cours de ventre.
Crapaud, ou fic.
Crapaudine.
Crevasses.
Dartres, pustules.
Digestion défectueuse.
Dysenterie, ou gras fondure.
Eaux aux jambes.
Écart, ou effort d'épaule; cheval épaulé.
Efforts, entorse, tour de bateau, mémarchure.
Encastreture, pour le ferrage.
Enchevêtrure.
Engorgement des jambes, gonflement.
Éparvin.
Érysipèle.
Esquinancie, étranguillons.
Faiblesse, maigreur.
Farcin.
Fatigue.
Ferrage.
Fièvre.
Fluxion.
Forme.
Fortraiture.

Fourbure.
Fourchette pourrie.
Fourmillère.
Fusée, sur-os.
Gale, teigne.
Ganglion.
Gangréné.
Gourme.
Graisse des jointures.
Hémorrhagie.
Hydropisie.
Inflammation.
Jardon.
Javart.
Jaunisse.
Langue coupée.
Loupe.
Lunatique.
Malandre.
Mal de cerf.
Mal de taupe, ou de nuque.
Mal de feu, ou d'Espagne.
Mal de tête, isolé ou contagieux.
Maladies de poitrine.
Maladies des poulains.
Maux de reins.
Maux d'oreilles.
Maux d'yeux.
Matière soufflée au poil.
Molette.
Morfondure, rhume.
Morsures venimeuses, piqûres d'insectes.
Morve.
Musaraigne.
Nerferrure.
Ognon.
Onglet.
Osselets.
Pissement de sang.
Plaies, suppuration.
Pousse.
Pulmonie et péripneumonie.
Quartiers (faux).
Rage.
Rétention d'urine.
Rhumatisme.
Rouvieux.
Seimes.
Solandres.
Sole (maladies de la).
Sueurs.
Tendons.
Toux.
Tranchées.
Transpiration arrêtée.
Traversine.
Tumeurs.
Ulcères.
Varice.
Vers.
Vertigo.
Vessigon.

Les moyens dont on fait usage pour dresser

les chevaux, la description détaillée des instrumens et les principes élémentaires de l'art du manége, enfin, tout ce qui intéresse l'équitation termine cet intéressant manuel.

Mœurs. — Nourriture, travaux, maladies, produits de l'âne.

Il en est des animaux comme de certaines classes de nos semblables; moins ils nous sont onéreux, plus ils nous sont utiles, et plus nous les dédaignons. Le modeste animal qui nous inspire cette réflexion est bien loin d'être méprisé par le zoophile éclairé, qui mesure le mérite réel des animaux à leur utilité. L'âne patient, sobre, laborieux, constant au travail, qui porte des fardeaux très lourds, tire une petite voiture et se laisse conduire par un enfant, lui paraît un animal précieux sous tous les rapports. On lui reproche, il est vrai, d'être entêté et capricieux, de ne marcher qu'à force de coups; mais ce reproche est bien plutôt la condamnation du maître; avec quelques poignées de chardons ou d'herbage, on le mène comme il convient.

La nourriture de l'âne n'exige ni soins ni dépense; l'été, on lui met une entrave de corde qui tient ses deux pieds de devant presque joints, et on le laisse pâturer seul dans les vaines pâtures; on ne se donne pas même la peine de le garantir du mauvais temps. L'hiver, on lui donne des chardons secs, le foin ou la paille que rejettent les bœufs et les chevaux, les feuilles et les débris de racines que l'on se trouve avoir. Il faut seulement faire attention à lui donner régulièrement à boire deux fois le jour un seau d'eau très propre. Quand la femelle nourrit, surtout si on vend son lait, il est bon de lui donner de l'eau

blanche et quelques poignées de son ; quand l'âne a beaucoup travaillé, la même chose lui serait nécessaire ; parce que cet animal est frugal et patient, ce n'est point une raison pour le rendre malheureux et l'épuiser avant l'âge.

L'âne porte de très grosses charges sur les reins, soit à poil, soit dans des paniers placés à droite et à gauche sur ses côtés ; il traîne aussi bien qu'il porte ; son allure lente et douce le rend la monture des femmes, des enfans, et des malades qui ont besoin d'un exercice modéré. Quoiqu'on n'ait pas généralement l'habitude de ferrer les ânes, il convient de le faire pour ceux qui travaillent beaucoup, afin de leur conserver le sabot en bon état ; mais ils marchent alors avec moins d'assurance : ils peuvent labourer des terres légères.

L'âne est très rarement malade ; sa plus fréquente indisposition est d'avoir la peau écorchée par le bât, les mouches s'élancent sur ces plaies et font beaucoup souffrir l'animal. Frottez la partie malade de saindoux, lavez-la avec un peu de vin chaud, couvrez-la d'étoupes, et la guérison ne tardera pas ; au reste, les maladies qui peuvent assaillir l'âne et ses dérivés, le *mulet* et le *bardeau*, étant les mêmes que celles du cheval, voyez à cet effet le *Manuel du Vétérinaire*.

L'âne entre en chaleur au mois d'avril ou de mai ; il ne faut pas lui permettre de s'accoupler avant l'âge de quatre ou cinq ans, afin qu'il soit plus vigoureux ; l'ânesse peut lui être présentée à trois ou quatre ans ; elle porte onze mois et quelques jours. Quoiqu'elle avorte difficilement, il faut la faire moins travailler pendant la gestation. L'ânon naît très vif ; quoique moins délicat

que le poulain, il demande à peu près les mêmes soins; pendant une dixaine de jours après le sevrage on lui donne de l'orge ou de l'avoine écrasée. Ce sevrage a lieu de huit à neuf mois. L'ânesse nourrice doit être bien nourrie avec de l'eau blanche et du son deux fois par jour, surtout si on vend son lait. Dans ce dernier cas, il faut s'abstenir de la faire travailler, parce que son lait échauffé perdrait ses qualités bienfaisantes.

On aide, s'il y a lieu, l'ânesse pendant la la mise bas comme les autres femelles. Quand on veut qu'elle porte tous les ans, on la présente au mâle quelque temps après sa délivrance, ce qui est un mauvais calcul : c'en est encore un de faire travailler le jeune âne avant trois ans et demi au moins; l'exigence des maîtres de ces pauvres animaux les abâtardit d'une manière pitoyable. On châtre rarement l'âne, par la facilité d'avoir des mulets.

On sait combien le lait d'ânesse est bon pour les poitrines délicates et les estomacs délabrés; la peau de cet animal sert à faire des cribles et des tambours.

L'habitude qu'il a de se vautrer sur l'herbe et dans la poussière indique combien le pansement de la main lui est utile. Aussi les ânes étrillés journellement sont-ils plus forts et plus beaux que les autres; l'âne vit ordinairement vingt-cinq à trente ans. On connaît son âge à ses dents, comme le cheval.

QUATRIÈME PARTIE.

BASSE-COUR.

CHAPITRE XIII.

POULE, DINDON, PINTADE.

Choix de la poule et du coq. — Soins du poulailler. — Nourriture. — Couvaison. — Soins des petits poulets ou poussins. — Chapons. — Coqs-vierges de Normandie. — Maladies. — Produits de la poule. — Dindonnes couveuses. — Procédés divers de couvaison. — Soins des poussins d'Inde. — Dindonneaux aux champs. — Nourriture. — Engrais. — Ennemis et poisons des dindons. — Maladies. — Produits. — Notice sur la pintade.

Concurremment avec le gros et menu bétail, la poule contribue à procurer les véritables richesses à l'homme; l'admirable fécondité de cet oiseau, la bonté de ses produits, l'extrême facilité que l'on trouve à le nourrir, le petit nombre de ses maladies que l'on prévient ou guérit si aisément, tout en fait, pour l'utilité, la reine des volatiles.

Choix de la poule. — Les poules présentent une infinité de variétés et de couleurs; il y en a de noires, de blanches, de brunes, de rougeâtres; le plus ordinairement ces couleurs sont mélangées; les premières passent pour les plus

fécondes; les poules huppées sont généralement plus grosses, et pondent des œufs plus gros : les poules de grande taille, les flandrines sont préférables pour ce motif, et pour la qualité des poulets, car les poules communes donnent une plus grande quantité d'œufs. La meilleure pondeuse est donc noire, d'une taille moyenne; elle a la tête grosse et haute, la crête rouge et couchée sur le côté, les pattes bleuâtres, l'œil vif et le cou gros; elle doit se faire entendre fortement et souvent; elle est vieille à quatre ans; on le reconnaît à la dureté de ses pattes.

Choix du coq. — Un bon coq doit être d'une taille plus grande que petite; son plumage doit être rouge ou d'un noir obscur ; la patte doit être grosse et bien garnie d'ongles et d'ergots ; la cuisse bien emplumée, la poitrine large, le col élevé, bien fourni de plumes; la crête rouge et comme vernissée, la huppe bien fournie, s'il est huppé, le bec court et gros, l'œil vif, l'aile forte, la queue grande et repliée en faucille: il faut aussi qu'il guide et gouverne bien ses poules, qu'il soit éveillé, ardent, bon chanteur; que sa voix soit éclatante, et qu'il fasse entendre presque continuellement un son sourd. Il vit dix ans, mais il est épuisé de trois à quatre; il peut servir à trois mois.

Soins du poulailler. — La propreté que nous avons tant recommandée jusqu'ici n'est pas moins indispensable pour la volaille. Le poulailler est ordinairement une petite étable basse, malpropre, infecte, sans fenêtres, ni ouverture, couverte en chaume et bâtie souvent en balai, dont les tiges sont assujetties par des lattes et piquets; on ne peut rien imaginer de mieux pour entretenir le mauvais air, les mauvaises odeurs, que

les poules détestent, et loger la vermine qui les ronge. C'est encore bien pis quand le poulailler est situé dans un endroit humide, bas, et que, selon l'usage de beaucoup de pauvres métayers, il sert à la fois aux cochons.

Le poulailler doit être placé sur la partie la plus élevée de la cour, et le plus loin possible du colombier et des étables du gros et menu bétail, afin que les chants et divers cris des volailles n'y portent pas le trouble. Ce poulailler sera d'une grandeur relative au nombre des volailles qu'il doit loger et offrir au moins le double d'espace nécessaire; il sera pavé ou mieux encore dallé, pour que l'on puisse le balayer et laver de temps en temps. Aux deux parois de droite et de gauche, cette étable carrée aura une petite croisée garnie de volets, et fermant bien; ces volets seront exactement fermés pendant la nuit, de crainte de la fouine, et seront ouverts pendant le jour pour renouveler l'air, et aussi pour éclairer la personne qui va lever les œufs et soigner les couveuses. De gros bâtons que l'on équarrira iront transversalement d'un volet à l'autre, et seront placés un peu au-dessous des fenêtres qui doivent être assez rapprochées du toit. On a l'habitude de ficher ces bâtons ou *juchoirs* à demeure, et par conséquent on ne peut ni les débarrasser des amas de fiente qui s'y forment, ni des poux qui s'en font un gîte. Je propose de terminer les deux extrémités de ces juchoirs par un crochet de fer, que l'on entrera dans un piton ou petit anneau de fer, de la même manière que l'on met les tringles; alors, sans perdre de temps, on pourra nettoyer exactement les juchoirs; voici comment on s'y prendra :

On en aura plusieurs semblables; chaque se-

maine, on enlevera les juchoirs malpropres et on les remplacera par d'autres; on mettra ensuite ces juchoirs salis tremper soit dans une mare, un ruisseau, un cuvier, enfin dans tout réservoir d'eau où les bestiaux n'iront pas boire. L'eau détachera les immondices de ces juchoirs, et au bout de quelques jours vous n'aurez qu'à les secouer un peu avant de les retirer, pour qu'ils soient complétement nettoyés; vous les mettrez sécher dans quelque coin, puis vous les remettrez en place, quand les autres seront salis. Il y aura trois ou quatre juchoirs dans le poulailler, suivant le nombre des poules; ils devront être un peu éloignés l'un de l'autre, et sur le même plan, d'abord parce que la volaille placée sur le juchoir le plus élevé pourrait fienter sur l'autre, puis parce que ce juchoir étant toujours préféré par les poules, elles se presseraient et se battraient pour y tenir toutes ensemble. Au surplus, si l'étable est tenue bien proprement, elles seront moins jalouses d'avoir place sur le haut juchoir, car elles ne le recherchent qu'afin d'éviter les mauvaises odeurs. Les juchoirs ne doivent pas être trop élevés, afin que la volaille y monte sans effort; une ouverture devra se trouver au-dessus de la porte, et au niveau du juchoir; une échelle placée au-dessous aidera les poules à y monter: il est bon de mettre devant le poulailler une petite fosse pleine de cendre et de sable fin pour qu'elles puissent se vautrer. Si l'on pouvait avoir à côté un mûrier ou un cerisier dont on leur abandonnerait les fruits, cela serait très profitable. Dans les angles du poulailler et à diverses hauteurs on mettra des paniers ou des nids en planche ayant la forme de ceux des pigeons, mais une fois plus grands; ces nids se-

ront bien garnis de paille fine, et contiendront des œufs de faïence, parce que les poules, qui s'aperçoivent que l'on enlève leurs œufs à mesure, vont pondre ailleurs dans quelques coins bien retirés, et leurs œufs sont perdus; ces œufs de faïence ou de craie leur font illusion. J'ai conseillé de mettre les nids à diverses hauteurs, parce que le sol du poulailler étant réservé pour les oies et les canards, les poules couveuses pourraient s'inquiéter de les voir si près d'elles, et que du reste les nids de ces derniers doivent être placés à terre : on étendra un peu de paille sur le sol dans la partie du poulailler où l'on voudra faire coucher les oies et les canards; il faut les mettre en avant des poules afin qu'ils n'en reçoivent pas la fiente. Quand on a assez d'espace, on fait très bien de mettre les canards et les oies dans un endroit séparé.

Passons maintenant à la tenue du poulailler. L'hiver, on enlevera la fiente trois fois par semaine, et quatre pendant l'été : ainsi que dans les colombiers, on suspendra des paquets de lavande dans l'intérieur, afin de combattre les mauvaises odeurs que la volaille craint beaucoup. Pour détruire les poux, on fermera bien toutes les ouvertures du poulailler, après l'avoir nettoyé, et on y brûlera de la sauge verte. La fumée aromatique qui s'exhalera fera périr la vermine et chassera la fétidité de la fiente.

La fille de basse-cour veillera le lever et le coucher de la volaille; elle remarquera leur allure et leurs mouvemens. Un coq qui se porte bien, s'élance ardent et joyeux du poulailler; il s'empresse de cocheter ses poules; s'il s'en abstient, c'est qu'il est malade. Dès qu'elles ont quitté le juchoir, les poules se mettent à courir, à gratter; elles témoignent leur contentement

de revoir le jour par un petit gloussement ; si quelques-unes restent immobiles ou marchent lentement en traînant l'aile, sans se faire entendre, sans chercher leur nourriture, c'est un signe certain qu'elles souffrent. Quant au coucher de la volaille, il suffit d'empêcher que les poules ne se précipitent les unes sur les autres, ne se battent, n'expulsent souvent les moins fortes du juchoir. Il faut aussi veiller à ce que les poulets un peu gros se juchent, et les aider s'il y a besoin. Lorsqu'un de ces animaux n'est pas juché, il s'agite, s'élance à plusieurs reprises, retombe, entraîne les autres et inquiète le poulailler. Quand les poules refusent de se jucher, c'est encore un symptôme de maladie.

Nourriture. — Nous nous étendrons peu sur la nourriture des volailles, car chacun sait qu'elles ne rebutent rien, grains, herbages, légumes, racines, insectes, chair crue ou cuite, graisse, laitage, etc. Nous allons spécialement détailler la manière de les nourrir, selon leurs différents états : 1°. les poules pondeuses : elles ne demandent presqu'aucun soin ; le matin et à midi, on leur jette une poignée de criblûres, dont elles ne laissent pas perdre un grain. Jette-t-on quelques fruits gâtés, les miettes de la table, le moindre débris en un mot, elles en profitent et passent tout le jour à chercher des vermisseaux en grattant la terre (1). Si on les nourrissait plus abondamment, elles pondraient moins, ou produiraient des œufs enveloppés seulement d'une membrane

(1) Pour fournir abondamment des vers à la volaille, on fait une pâte avec du levain d'orge, du son et du crotin de cheval. Au bout de trois jours, cette pâte fourmille de vers, si on l'a mise dans un endroit chaud.

qui se briserait dans le nid. Si on néglige de leur donner du grain, elles sont aussi moins fécondes. Il est important de leur fournir de l'eau fraîche et pure, au moins deux fois par jour, afin qu'elles n'attrapent pas la *pépie*.

Les poules pondent chaque jour, excepté sur la fin de l'automne et pendant l'hiver. Si l'on veut cependant avoir des œufs frais pendant cette dernière saison, où ils sont rares et chers, il faut choisir ses meilleures pondeuses, leur faire, dans l'étable des vaches, un petit enclos en treillage, pour qu'elles n'aillent point inquiéter ces animaux. Là, on les nourrit de sarrazin, de chenevis; ces grains échauffans les excitent à pondre; elles donnent des œufs tout l'hiver; mais elles sont absolument stériles au printemps. Pendant la gelée, il faut renouveler très souvent l'eau des volailles.

La poule couveuse, dans son zèle ardent pour ses œufs, demeurerait sans manger et sans boire, si on ne la levait par force pour lui faire satisfaire ses besoins; deux fois par jour, levez donc la poule du nid, et donnez-lui à manger; sortez-la un peu pour lui faire prendre l'air. Si vous voulez examiner si les œufs sont *clairs*, c'est-à-dire inféconds, faites-le en l'absence de la couveuse. Pour qu'ils soient bons, il faut que, dès le troisième jour de l'incubation, on aperçoive, en les regardant à contre jour, une tache au bout le plus allongé : cette tache est le germe du mâle (1). Les œufs qui ne présentent point cette tache doivent être ôtés de la couvée

(1) Si cette tache est tout-à-fait au bout de l'œuf, il contient un poulet : si elle se présente un peu de côté, l'œuf contient une poulette.

et remplacés par de bons œufs ; mais, je le répète, tout cela doit s'exécuter loin de la poule-couveuse, qui s'en inquiéterait et pourrait déserter les œufs. Rapportez-vous-en à elle pour les retourner, afin qu'ils aient tous le degré de chaleur convenable. Si elle a la mauvaise habitude de piquer ses œufs, présentez-lui en un durci, sortant de l'eau bouillante : elle le becquetera, se brûlera le bec et ne recommencera plus.

Quand les petits sont éclos, ce qui a lieu après vingt jours, on donne à la poule et aux poussins une pâtée formée de sarrazin moulu, ou mieux encore d'orge délayé avec des cailles de lait : cela rafraîchit la mère sans la dévoyer, et fortifie les petits : on attend environ cinq jours pour donner cette pâtée aux derniers ; le premier jour de leur naissance, ils n'ont pas besoin de nourriture.

Couvaison. — La division que nous venons de suivre nous dispense d'entrer dans de grands détails sur la couvaison : il nous reste cependant plusieurs choses à dire sur cet intéressant sujet : premièrement, si l'on veut exciter la poule à couver, on la met sur le nid, en l'échauffant avec du chenevis et quelques gouttes de vin. Si, au contraire, on veut l'en empêcher, ce qui est plus ordinaire, on la nourrit de laitues, de navets cuits et mélangés ; on lui plonge la partie postérieure du corps dans de l'eau froide. Cette pratique est en usage, surtout pour les jeunes poulettes, les poules acariâtres et les poules ergotées comme les coqs, car elles couvent mal, sans patience et sans assiduité : aussi faut-il le leur refuser. On fait souvent couver des œufs de cane par des poules, qui ne s'aperçoivent pas que c'est une progéniture étrangère.

Soins des poussins. — Quand les petits sont près d'éclore, il faut y veiller, parce qu'il s'en trouve ordinairement quelques uns, et presque toujours le dernier à éclore, qui ont besoin qu'on les aide à percer la coquille. Pour cela, on prend une épingle et on soulève le bout de la coquille, à travers lequel s'aperçoit le bec du poulet ; on prend bien garde à ne pas le toucher, car il mourrait aussitôt. On fait boire, de cette manière, du vin tiède et sucré aux poussins languissans ; on en met dans sa bouche, on y introduit le bec de l'oiseau, il l'ouvre et boit. Afin de fortifier la poule, il est bon de la nourrir pendant les cinq premiers jours avec du pain émietté dans du vin, du poiré ou du cidre ; pour lui donner de l'appétit, on émiette du pain dans du lait ; on donne aussi des porreaux hachés. La chaleur n'est pas moins utile aux poussins que la bonne nourriture : s'ils sont dévoyés, vous leur présenterez du jaune d'œuf dur haché. Aussi faut-il avoir soin de les mettre dans un endroit chaud, parce qu'autrement la mère les tiendrait constamment sous ses ailes, ce qui les empêcherait de prendre des forces. Au bout d'une huitaine de jours, s'il fait beau, vous les mettrez à l'air avec leur mère, sous une *cage à poulets*, sous laquelle vous aurez mis la pâtée de sarrazin moulu et de cailles de lait : vous y substituerez bientôt du grain. Une quinzaine à peu près écoulée, vous laisserez les poulets rôder dans la cour avec leur mère.

Chapons. — A l'âge de trois mois, et avant la fin de juillet, quand les poussins sont devenus poulets et qu'ils ont marqué, c'est-à-dire quand leur crête est poussée, on leur enlève les organes sexuels dits *amourettes*, afin de les disposer à

l'engraissement ; pour cela on leur incise la partie du ventre voisine de la cuisse gauche, et on tire doucement les testicules sans offenser les intestins ; on recoud ensuite l'incision avec du fil ciré, on la frotte d'huile, on la saupoudre de cendres ; on donne, pendant quatre jours, une soupe au vin au nouveau chapon, que l'on a mis à une température modérée : j'ai oublié de dire qu'on leur coupe la crête ; l'on découd ensuite et l'on tire le fil un peu plus tard. Lorsqu'on a fait un grand nombre de chapons, on rassemble les amourettes, qui se vendent très cher, parce que c'est un mets fort délicat ; on enlève de même les ovaires aux poulettes, qui se nomment *poulardes* : ce dernier cas est beaucoup moins fréquent.

Coqs-vierges de Normandie. — Voici le moyen d'avoir les coqs-vierges qui forment des pâtés si estimés. Dès que les poulets ont marqué, on les sépare des poulettes, on les met sous une cage à poulets dans un endroit aéré, mais un peu obscur, et on leur donne abondamment une pâtée de farine de sarrazin, d'épluchures de riz, que l'on se procure chez les épiciers, ou bien du petit blé mondé, appelé *blé d'Egypte ;* on peut aussi y mélanger les farines que l'on râcle après avoir fait le pain : on pétrit cette pâte avec du lait ou des caillés de lait, on la sale légèrement, et avant un mois ou six semaines on a des *coqs-vierges* superbes.

Maladies de la poule et du coq. — *La pépie, le bouton, le dévoiement, la constipation, la goutte, la gale* et *les poux*, sont les maladies de la volaille.

La pépie. — Quand la poule est attaquée de la pépie, elle cesse de boire et de chanter, sa

crête est pâle, ses mouvemens sont lents, et dans le coq ces symptômes sont suivis de l'abstinence du plaisir. Sans perdre de temps ouvrez le bec des volailles, et vous verrez le bout de la langue entouré d'une pellicule jaunâtre : vous enlevez cette pellicule avec une épingle, et leur mettez tout de suite un peu de vin dans le bec pour les assoupir et les empêcher de ressentir la douleur de l'opération. Si vous tardiez à les délivrer de la pépie, les poules périraient en peu de temps. La malpropreté de l'eau ou le manque de boisson sont les causes de cette maladie, qui, quelquefois aussi, vient sans cause apparente.

Le bouton. — Le bouton, aussi dangereux, est dû au séjour d'un poulailler malpropre, non aéré et humide : on le reconnaît à la tristesse de la poule ; sa démarche est lente, sa tête baissée ; elle ne se secoue point au soleil, elle cesse de gratter ; sa crête est noirâtre et molle, sa queue est pendante, et ses plumes ne sont plus lisses ; alors vous prenez la poule, vous soufflez et écartez les plumes du croupion, et vous coupez le bouton qui se trouve sur cette partie : à cet effet, vous vous servez de ciseaux très fins ou d'une très grosse aiguille ; mais, dans ce dernier cas, on ne peut que percer le bouton, en extraire l'humeur, et cela souvent ne suffit pas, surtout si le bouton est très gros : prenez bien garde à ne point entamer la partie grasse du croupion ; cela fait, vous versez sur l'incision un peu de vin salé, ou mieux encore du vinaigre anti-putride. La pauvre bête souffre et crie, mais elle est guérie à l'instant. Si c'est un coq que vous devez opérer, vous le séparerez des poules et le tiendrez enfermé quelques jours

tout seul après l'opération ; si vous le laissiez avec d'autres coqs, il pourrait les cocheter : vous enfermerez aussi les poules opérées à part, de peur que les autres volailles ne la becquettent ; de plus, comme il faut lui donner une nourriture rafraîchissante et délicate, ses compagnes la lui déroberaient. Un coq attaqué du bouton s'abstient de caresser ses poules : la goutte ne se guérit pas. Le sarrazin, le chenevis, guérissent les poules dévoyées ; si les poulets ont le dévoiement, on leur donne du pain émietté dans du cidre ou du vin ; les laitues cuites et autres herbes relâchantes, pétries avec des navets et du son, font disparaître l'échauffement ou constipation des poules.

Les poux de poule, au ventre bordé de noir, est suivi d'un autre à tête et à corselet pointu des deux côtés ; ces insectes remuent sans cesse, et fatiguent à tel point la volaille, qu'elle laisse son manger pour s'éplucher, et maigrit horriblement. La propreté seule peut l'en délivrer ; nous en avons donné les moyens.

J'ajouterai à ces indications le conseil de ne point manier trop fort l'ovaire de la poule, comme les ménagères le font communément pour tâter si elle a l'œuf ; c'est un moyen sûr de la fatiguer et de lui faire produire à la longue des œufs seulement revêtus d'une membrane ou dépourvus de blanc. Quand la coque de l'œuf est mollasse, comme l'embonpoint de la poule est cause de cet accident, on lui donne moins à manger ; on met de la craie dans sa boisson, et de la brique pilée dans sa pâtée ; les pepins de raisins arrêtent la ponte, et le sel la favorise : si la volaille est galeuse, il faut la rafraîchir.

Produits de la poule et du coq. — Nous nous

abstiendrons de vanter la chair délicate des poulets, des poulardes et chapons, de parler de l'usage général des œufs, nous dirons seulement que le blanc d'œuf est à la fois un mastic et un vernis; que le jaune est un remède anodin, qu'il sert au dégraissage des étoffes, et que les plumes de la queue du coq font des plumeaux pour les meubles; la plume du ventre de la volaille bourre des lits grossiers. Les amandes amères sont un poison pour les poules.

Poules et poulets d'Inde.

Dindonnes couveuses; procédés divers de couvaison. — Ainsi que la poule ordinaire, la poule d'Inde ne semble exister que pour couver; elle demeure sur ses œufs avec une telle assiduité, qu'elle répugne à les quitter pour apaiser sa faim : toute stupide qu'elle soit naturellement, elle prend garde à ne point salir les œufs avec sa fiente; elle les retourne adroitement afin qu'ils reçoivent de tous côtés une égale chaleur. Trente à trente-deux jours de cet état de fatigue et de fièvre que produit l'incubation, suffisent à peine à son ardeur. La dinde est la plus patiente, la plus assidue et la plus adroite des couveuses : faites-la donc couver d'abord ses œufs, puis des œufs de poule; cette seconde couvée, qui n'est que d'une vingtaine de jours, la fatiguera beaucoup moins que la première, et vous donnera le moyen d'avoir des poulets de primeur. Plusieurs personnes mêlent des œufs de dinde et de poule ensemble, en mettant les premiers huit jours plus tôt, afin que les petits éclosent tous à la fois. Cette méthode ne vaut pas celle que nous venons d'indiquer, la diffé-

rence de la coque empêchant ces œufs mêlés de réussir ; on ajoute seulement trois œufs de poule à la couvée : nous verrons bientôt pourquoi.

Si vous avez un grand nombre de dindonnes, marquez leurs œufs avec du charbon, réunissez les œufs pondus les premiers, et faites-les couver afin que les petits soient plus forts et qu'ils viennent promptement. Si aucune de vos dindes n'était disposée à couver, vous l'exciteriez par un peu de chenevis, vous lui plumeriez quelque peu le ventre, vous la fouetteriez d'une tige d'ortie, surtout vous la tiendriez chaudement sur un paillasson et l'enivreriez d'un peu de vin et d'eau-de-vie ; alors vous la poseriez sur le panier des œufs, et lorsqu'elle reviendrait à elle-même, elle couverait avec la plus grande ardeur. Vous rassemblerez de même d'autres œufs sans attendre la fin de la ponte : il sera bon de faire couver plusieurs femelles à la fois, d'abord pour pouvoir prévenir les accidens, ensuite pour former des groupes de dindonneaux d'égale force. A force de stratagèmes et de soins on parvient à faire couver le dindon ; mais sitôt qu'il voit les petits éclos il s'en effraie, les délaisse, ou les tue ; il faut veiller à ce qu'il n'approche point des petits éclos sous la dinde, car il leur donnerait aussi de mortels coups de bec.

Soins des poussins d'Inde. — Débarrassez le petit nouveau-né d'une pellicule jaunâtre qui tapisse l'œuf, et d'une mucosité aussi jaunâtre qui recouvre l'extrémité supérieure du bec ; cette mucosité a la figure et le nom d'un grain de chenevis : faites boire au petit quelques gouttes de vin, sans le condamner à avaler du poivre, et lui plonger les pattes dans l'eau, comme il est d'usage en Suède et dans plusieurs pays du

Nord. Ces premiers soins doivent être suivis de beaucoup d'autres, car les poussins sont extrêmement délicats. Nourrissez-les d'abord avec de la mie de pain trempée dans du vin, que vous leur présenterez dans le creux de la main ou sur une palette. En cas d'orage et de tonnerre, vous les mettrez auprès du feu dans un panier rempli de plumes : vous userez de la même précaution lorsque, plus avancés en âge, ils se seront trouvés saisis par le froid. Quand les petits seront un peu plus forts, vous les diviserez en petits groupes, et mettrez auprès une cage à poulets, élevée de quatre pouces, sous laquelle vous placerez leur manger; ils passeront dessous, et la mère ne pourra le leur dérober. Ce manger consiste en un mélange de fromage blanc ou caillés de lait, d'œufs durs hachés, d'ortie-grièche et persil, plantes les plus salutaires pour les dindons; cette pâtée, un peu plus qu'humide, se distribue sur de petites pierres plates; on met auprès un vase à boire peu profond. On jette autour de la cage de l'orge et de l'avoine pour la mère, et on lui donne pour boire un vase très élevé, afin que les petits ne puissent y atteindre et s'y noyer. Il convient d'abriter les petits pendant les six premières semaines, et de leur faire en même temps respirer l'air; à cet effet on met le dinde au piquet avec une longue et grosse ficelle attachée au pied : les petits ne parcourent que la circonférence sur laquelle elle peut s'étendre, et en cas de pluie ou de grand soleil, ils entrent dans une cabane de planches que l'on a placée auprès d'eux. Si l'on a mis trois œufs de poule dans la couvée, on a l'avantage de voir que les petits poulets, qui becquettent presque en naissant, montrent à manger à leurs compagnons.

Vous pouvez mettre plusieurs couvées sous la conduite d'une seule dinde ; mais il faut prendre les petits du même âge, car elle piquerait les plus gros ; ne lui en donnez pas davantage que ses ailes étendues peuvent en couvrir, parce que le surplus, privé de cette chaleur naturelle, dépérirait, et de plus inquiéterait la mère, qui voudrait tous les réunir : si elle mène des poulets avec ses petits, ils seront beaucoup plus gras que sous la conduite d'une mère de leur espèce. Continuez la nourriture précédente jusqu'à ce que les poussins d'Inde puissent en digérer une plus substantielle, c'est-à-dire jusqu'à deux mois environ. On les envoie aux champs après la moisson ; on leur donne à boire fréquemment, surtout quand il fait chaud : pour se rafraîchir ils se cachent dans de hautes touffes d'herbes, mais il faut que le dindonnier veille à ce qu'ils n'y restent pas long-temps, parce qu'ils en sortiraient les pattes torses et estropiées.

Dindonneaux aux champs. — Les poussins, faibles jusqu'à deux mois, *poussent le rouge* à cette époque, c'est-à-dire que leurs crêtes et leurs caroncules se gonflent et se colorent : c'est un moment de crise pour eux ; lorsqu'ils l'ont passé, ils prennent le nom de dindonneaux et n'exigent plus des soins si assidus et si minutieux : ils logent alors en plein air ou sur le perchoir jusqu'au mois d'octobre ; on les envoie dans les guérets après la moisson, la fauchaison, la vendange ; au bois après la fainée et la glandée. Une fille de douze à quinze ans en conduit une centaine, et les mène peu loin pour ne les point fatiguer et pouvoir les faire rentrer promptement en cas de pluie ou d'orage. Comme toute humidité les incommode, elle les sortira

avant et après la rosée, depuis huit heures du matin jusqu'à dix, et le soir de quatre à sept, pour éviter aussi la grande ardeur du soleil ; si elle a le moyen de les mettre à l'ombre, à la fraîcheur, de dix à quatre heures, il vaudra mieux qu'elle les dispense de faire le trajet des champs à la maison.

Nourriture des dindonneaux. — Les pains de cretons, ou marc de suif, divisés en petites portions et délayés dans une chaudière avec des herbes, des racines, des grains cuits, de l'ortie hachée, forment une pâtée que l'on donne deux fois par jour aux dindonneaux ; le matin, avant d'aller aux champs, et à une heure. Si l'on veut qu'ils engraissent, on peut employer d'autres tourteaux, comme marc de noix, lin, navette, colza ; mais il faut que ce soit rarement et en très petite quantité, car la chair en prendrait le goût. Les glands donnent une chair cassante, très jaune et peu agréable. Toutes les plantes toniques et stomachiques leur conviennent et doivent entrer dans leur mangeaille : le fenouil, la chicorée amère, la mille-feuille et autres semblables.

Engrais des dindons. — Lorsqu'on a ainsi gouverné les dindonneaux pendant six mois environ, on songe à les engraisser. Pour cela, on les tient dans un lieu sec, obscur, bien aéré, ou on les laisse rôder dans la cour sans leur permettre d'en sortir ; on les nourrit abondamment avec la pâtée précédemment indiquée, à laquelle on ajoute du son et force pommes de terre ; chaque soir, on ôte le reste de la pâtée qui commence à s'aigrir, on la donne aux porcs, et on lave bien le plat qui la contenait. Après un mois, on leur fait avaler chaque soir, avant de les coucher, des

boulettes de farine d'orge, de six à quinze ou vingt. Au bout de huit jours, on a des dindons excellens et fort gras, qui pèsent depuis vingt jusqu'à vingt-cinq livres; les dindonnes s'engraissent mieux, et leur chair est plus délicate. En Provence, on les engraisse avec des noix entières qu'on leur fait avaler en passant la main sur l'œsophage. On commence par une noix, et l'on va jusqu'à quarante; la noix se divise dans le jabot : cet engraissement a l'inconvénient de rendre la chair huileuse. D'autres fois, on se contente d'ajouter des coquilles de noix aux racines qu'on leur donne; cela supplée aux petits graviers que la volaille avale pour broyer sa mangeaille dans le *gesier*, ou jabot.

La castration n'est point en usage pour augmenter la graisse des dindons : cet oiseau étranger, étant extrêmement délicat dans l'état de poussin, et même de dindonneau, il ne pourrait point supporter une opération si douloureuse.

Ennemis et poisons des dindons. — La vesce, les pois carulers, la jusquiame, la ciguë, la grande digitale à fleurs bleues, empoisonnent les dindons; l'usage trop fréquent de la laitue et autres herbes relâchantes leur cause le flux de ventre; or, sitôt qu'ils sont dévoyés, ils sont perdus. Les plantes aromatiques doivent être généralement préférées aux plantes émollientes, pour les dindons; il faut éviter aussi qu'ils mangent trop de limaçons, car ils seraient encore exposés aux dangers du dévoiement. Le froid leur est très contraire, et surtout la pluie; s'ils s'y trouvent par hasard, on doit bien les essuyer et leur souffler du vin chaud sur le dos et sous les ailes.

Les pies mangent les œufs de dinde; la fouine,

le putois, sont ses ennemis, comme de toute autre volaille; les bêtes fauves, entr'autres le loup, poursuivent les troupeaux de dindons.

Maladies des dindons. — La première et la plus dangereuse maladie de ces oiseaux, est la *pousse du rouge*, c'est-à-dire, quand leurs mamelons et caroncules se gonflent et se colorent; si, par malheur, à cette époque, le temps est variable et pluvieux, ils n'en réchappent pas. Échauffez-les en leur donnant de la mie de pain trempée dans du vin rouge, et une pâtée composée de poivre, fenouil, persil et graine de chenevis; saignez-les à la veine axillaire, sous l'aile.

Le blanc est presque aussi à craindre que le rouge: cette maladie est ainsi nommée, parce que le bout des ailes et de la queue des dindonneaux blanchit, le plumage se hérisse, et les paysans disent que leurs dindons sont *échauffés*. On leur trouve sur le dos deux ou trois plumes, dont le tuyau est rempli de sang; on les leur arrache, et cette extraction les sauve. Lorsqu'ils sont dévoyés ou constipés, réchauffez-les dans un panier de plumes; dans leur premier âge, quand ils sont tristes, malades, et traînant l'aile, enveloppez-leur les pattes de linge, de peur qu'ils ne les becquettent, et placez-les couchés auprès du feu; faites-leur avaler plusieurs grains de poivre, et donnez-leur à manger plusieurs fois par jour. A un âge plus avancé, les dindons éprouvent un engorgement à la tête, qu'on guérit en leur frottant les narines avec du beurre frais, ce qui provoque l'écoulement de l'humeur qui le produit. Le sang porté également à la tête la couvre de boutons; étuvez-les avec une décoction de vinaigre, ognons, poivre, et faites manger

au dindon malade du grain de chenevis ; s'il est près de périr, coupez la tête, le reste de l'animal est bon.

Voici la dernière et la plus cruelle maladie du dindon ; elle l'attaque au maximum de sa croissance : c'est une irruption de pustules que l'on compare au claveau des moutons, à la petite-vérole. Ces boutons s'attachent intérieurement aux environs du bec, du gosier, et extérieurement dans les endroits dégarnis de plumes, comme les mamelons, le dessous des ailes et des cuisses. Ce mal est tellement meurtrier, que les fermiers tuent promptement les dindons qui en sont atteints : on peut cependant tenter de les guérir. Il faut commencer par isoler les bêtes malades, crainte de la contagion, brûler les boutons extérieurs avec un fer rouge, et laver les autres avec du vinaigre mêlé d'un peu de vitriol ; on donne seulement du vin à l'animal ; s'il ne va pas mieux, on le tue promptement. Je ferai remarquer, en finissant, que la chaleur douce et le vin sont les principaux remèdes des dindons. Un poussin de six jours, laissé pour mort, et déjà jeté sur un fumier, fut ramassé par le dindonnier qui le couvrit d'un linge tiède, le plaça sur la cendre chaude au coin du feu, lui fit avaler quelques gouttes de vin, et le mit ensuite dans un panier rempli de plumes : ces soins eurent tant de succès, que ce poussin devint par la suite le plus beau d'un troupeau de cent vingt dindons.

Produits des dindons. — On sait quelle excellente nourriture fournit la chair de dindon rôtie truffée, en daube, en ragoût ; mais ce que l'on sait moins, c'est que cette chair salée, ou conservée dans du saindoux, ou de l'huile d'olives comme le thon, est encore un mets très délicat.

La fiente de dindon est bonne pour fumer les terres fortes : les grandes plumes des ailes des dindons blancs, préparées convenablement, peuvent servir à faire des panaches. On réunit celles de la queue et des ailes des dindons noirs pour en faire des *plumeaux* grossiers; la plume du ventre peut servir à remplir des lits pour enfans.

Notice sur la Pintade.

Il est bon d'avoir quelques pintades dans sa basse-cour, parce que les œufs en sont bons à manger, et que la chair des pintadeaux est très délicate; qu'enfin la pintade est moins sujette aux maladies que le coq d'Inde : mais on ne peut en avoir un grand nombre, parce que c'est un oiseau vif, inquiet, turbulent, qui se rend maître dans la basse-cour, et se fait craindre de toutes les volailles, même des dindons, qui sont beaucoup plus forts; outre cela, son cri aigre et perçant est fort incommode; si l'on avait une petite cour séparée, et sur un terrain sec, on ferait bien d'y élever des pintades. Cet oiseau, assez rare, se vend très bien; on ne le garde jamais en troupeau, sa course est trop rapide, et son humeur trop pétulante. Son plumage, d'un gris bleuâtre semé de taches blanches, sert aux mêmes objets que celui des dindons.

CHAPITRE XIV.

BASSE-COUR.

L'OIE, LE CANARD, LE PIGEON.

Mœurs de l'oie, ponte. — Soins des oisons. — Nourriture. — Pacage. — Engraissement. — Plumaison. — Produits. — Maladies. — Notice historique. — Habitudes, ponte, nourriture, engrais, plumaison, maladies, produits du canard. — Le pigeon. — Pigeons fuyards. — Colombier. — Manière de le peupler. — Soins des pigeons. — Ponte. — Pigeonneaux. — Pigeons de volière. — Maladies des pigeons. — Produits. — Colombine. — Notice historique sur le pigeon.

Ainsi que l'observe le grand Buffon, l'oie n'est l'objet de nos dédains que parce qu'on la compare avec le cygne. En effet, sa corpulence, son port droit, sa démarche grave, son plumage net et lustré, souvent d'une blancheur éclatante, son naturel social, qui la rend susceptible d'un fort attachement et d'une longue reconnaissance, sa vigilance anciennement célébrée, la bonté et la variété de ses produits, tout contribue à la rendre l'un des plus intéressans et des plus utiles de nos oiseaux domestiques.

Mœurs de l'oie. — L'oie est à la fois docile et courageuse; elle se plie à la vie des autres volailles, et demeure tranquillement avec elles; mais dès qu'on l'attaque ou l'effraie, même si un

étranger passe auprès d'elle dans le temps qu'elle a des petits, elle s'avance fièrement le cou tendu, le bec béant, et rend un sifflement semblable à celui d'une couleuvre, et que les villageois appellent son *jurement*. Les mâles se battent entre eux à grands coups d'ailes et en entrelaçant leur cou, pour la possession des femelles; aussi faut-il que le troupeau d'oies soit très nombreux lorsqu'on a plusieurs *jars* ou *gars* (mâles). Un seul suffit à huit femelles. L'oie défend sa couvée et se défend elle-même contre l'oiseau de proie, avec le plus grand courage; elle est naturellement propre; elle fuit les mares trop bourbeuses, et lisse fréquemment son plumage. Quoique soumise et faite à la domesticité, elle conserve un secret penchant pour la liberté, et lorsqu'on habite près d'une rivière, on est exposé à perdre beaucoup d'oies, parce que les oies sauvages qui s'abattent dans les prairies les emmènent avec elles. Pour prévenir cette émigration, il faut leur arracher quelques plumes des ailes, afin qu'elles ne puissent plus voler; il vaut encore mieux, quand elles sont encore jeunes, leur casser le bout de l'aile qu'on nomme le *fouet*. Quant à la reconnaissance et à l'attachement dont l'oie a donné beaucoup d'exemples, voyez dans Buffon, le récit naïf du concierge de Ris, au sujet de son ami, le jars (*jacquot*).

Ponte. — L'oie ne pond jamais en hiver, et ne commence à pondre qu'au mois de mars, à moins qu'une fermière intelligente ne l'ait excitée dès le mois de février, en lui donnant du sarrazin ou un peu de chenevis. On doit ainsi accélérer la couvaison, afin qu'elle finisse d'assez bonne heure pour que les *oisons* (les petits) puissent prendre toute leur croissance dans la

belle saison, ces volailles craignant beaucoup le froid; de plus, on a l'avantage d'apporter les premières oies au marché, ce qui se vend toujours plus cher.

Les oies pondent tous les deux jours, sans faire de nid, mais toujours dans le même lieu, qu'elles ne choisissent pas toujours dans le poulailler. Si on enlève leurs œufs, elles font une seconde et même une troisième ponte; mais si l'on continue à enlever les œufs, elles s'épuisent et périssent en s'efforçant de continuer : elles pondent de quinze à dix-huit œufs, et les couvent pendant vingt-sept ou trente jours, selon le degré de chaleur; son assiduité est telle qu'elle oublierait de boire et de manger, si l'on ne plaçait sa nourriture tout auprès du nid. Les jars qui les accompagnent sans cesse, les abandonnent dans le temps de l'incubation. De quelque couleur que doivent être les oisons à l'avenir, ils naissent couverts d'un duvet d'abord jaunâtre, puis ensuite gris. Comme le duvet blanc est le plus estimé, il faut tâcher d'avoir des oisons de cette couleur; pour cela, il importe surtout de choisir des jars blancs. Les deux espèces d'oies, la grande et la petite, se mêlent indifféremment; la première est préférable, parce qu'elle fournit une plus grande quantité de plumes; mais la chair de la seconde est plus délicate.

Soins des oisons. — Immédiatement après la naissance des petits, vous leur préparerez une pâtée faite avec du sarrazin pilé et détrempé dans du lait, ou des caillés de lait; après cinq à six jours vous remplacerez cette nourriture par des pommes de terre cuites, mêlées avec du sarrasin; on les nourrit ainsi jusqu'à ce qu'ils aient environ un mois. Plusieurs personnes joignent de temps

en temps, à la pâtée précédente, un mélange de retraite de mouture, ou de son gras, pétri avec des chicorées, des laitues ou du cerfeuil hachés, et du grain. Cette dernière nourriture me paraît plus assortie aux habitudes de l'oie; toutefois, il est bon de donner aux oisons des alimens un peu échauffans, afin de les préserver de la diarrhée. Jusqu'à ce qu'ils aient quinze ou dix-huit jours, on doit les tenir chaudement, parce que leur léger duvet serait insuffisant pour les garantir du froid. Si le soleil est chaud, on peut les laisser sortir avec leur mère, pourvu néanmoins qu'elle ne rencontre point d'eau, car elle y conduirait ses petits, qui périraient par l'impression du froid et de l'humidité. Quelque peu que le temps menace de la pluie, tenez bien soigneusement les oisons renfermés, parce qu'il est très rare qu'ils ne meurent pas quand ils ont été mouillés. Lorsqu'ils seront âgés d'un mois, abandonnez-les aux soins de leur mère, avec laquelle ils iront pâturer; mais à leur retour des champs, vous leur donnerez la pâtée de sarrasin et de racines pour les empêcher d'être dévoyés.

Nourriture de l'oie. — Tous les grains, la plupart des herbes, toutes les racines, les substances grasses, les marcs en tourteaux, conviennent à l'oie; mais elle recherche de préférence l'orge, la vesce, le trèfle, les chicorées, la laitue surtout, et les pommes de terre: il faut éviter avec soin de lui donner habituellement des choux, parce qu'il en serait de sa chair comme de celle du lapin, que l'on nourrit avec ce légume. La grande diversité des objets qu'on peut lui donner contribue encore à augmenter le bénéfice qu'elle procure; on assortit sa nourriture aux ressources qu'offre la ferme. Quand on donne

à manger à l'oie, elle jette de grands cris de joie.

Pacage de l'oie. — Les oies, les jars, les oisons, réunis en troupe nombreuse, vont pacager sous la conduite d'un enfant; leur garde est des plus faciles; car ces oiseaux, qui marchent lentement, pesamment, qui sont d'un naturel tranquille et d'un fort appétit, mangent paisiblement sans s'écarter. Le gardeur d'oies n'a donc rien à faire qu'à les guider à l'aide d'une longue et fine branche d'arbre; qu'à les empêcher d'aller sur les terres ensemencées, où ils feraient un grand dégât, et aussi à les éloigner des prés, parce que leur fiente en souillerait et brûlerait l'herbe. Le pâtre doit encore veiller à ce que ses oies ne mangent ni jusquiame, ni ciguë, ni la grande digitale à fleurs bleues, qui sont un poison pour elles, comme pour les dindons et les canards. Il remarquera aussi si elles ne sont point dévoyées, et tâchera de les conduire vers quelque mare ou quelque étang avant de les ramener au logis.

Engraissement des oies. — La gourmandise est souvent barbare et stupide : les exemples de cette vérité ne manquent pas; mais, à défaut de ceux que nous fournissent plusieurs pratiques des gourmands de l'antiquité, et tant d'autres (*voyez* article *Pigeon*, *Manuel du charcutier*), les supplices des oies à qui l'on crève les yeux, à qui l'on cloue les pattes sur des planches pour les mieux engraisser, mettent la sensualité au rang des vices les plus horribles, au rang de la cruauté. J'estime trop mes lecteurs pour m'appesantir plus long-temps sur ce sujet; que les animaux et tous les êtres n'engraissent que lorsqu'ils sont heureux; la graisse de ces malheureuses victimes est plutôt une maladie que l'effet

de l'embonpoint, et l'on court risque de s'inoculer des souffrances par cet aliment malsain. Pour engraisser parfaitement des oies, il suffit de les retirer du pâturage un mois environ avant l'époque où on veut les vendre ou les manger. On les laisse seulement rôder dans la cour, sans leur permettre de nager ; on les nourrit abondamment de pommes de terre et de son délayés dans des eaux grasses. Une dixaine de jours avant le terme de l'engrais, on remplace le son par de la farine d'orge ; de temps en temps, on jette un peu d'avoine à l'oie, qui devient bientôt grasse à lard.

Plumaison des oies. — Le plus grand bénéfice des oies est leur plume, dont on rembourre des lits, des oreillers, des bergères et des coussins. Cette précieuse volaille donne deux fois par an une ample récolte de plumes : celles qu'on lui enlève après sa mort ne sont pas aussi estimées ; la première, appelée *plume vivante*, se vend beaucoup plus cher que la seconde, dite *plume morte* : les marchands savent très bien les distinguer. Dans beaucoup d'endroits, on ne plume les oies qu'au printemps.

C'est au commencement de mai et de septembre, avant la mue, que l'on s'occupe de la *plumaison* des oies. Il est important de choisir un beau jour, et de bien observer si l'oie n'est ni dévoyée, ni constipée. Il faut apporter beaucoup d'attention pour enlever la plume d'un seul coup, et tenant la main bien droite, parce qu'en arrachant la plume de côté on courrait risque d'écorcher la volaille ; il en faut aussi laisser quelque peu, de manière que l'oie, dépouillée de son duvet, ne soit pas entièrement nue. Cette précaution est surtout nécessaire en septembre.

C'est le ventre et le croupion que l'on dégarnit ainsi. On laissera tout entier le duvet placé sous les ailes, parce que cette partie-là repousse difficilement, et que la volaille reste long-temps triste et languissante.

Dès qu'une oie est plumée, il faut la frotter de vinaigre saturé de sel ; sans doute, le pauvre animal, que la plumaison a déjà fait bien souffrir, éprouve encore une douleur cruelle ; mais ce n'est que l'affaire d'un jour, et on lui évite de se déchirer long-temps le corps, parce que les oies éprouvent des démangeaisons violentes lorsqu'elles viennent d'être dépouillées.

Pendant les trois jours qui suivent la plumaison, il faut leur donner une pâtée d'orties hachées et de caillés de lait salés : cette nourriture les rafraîchit et les préserve de la pépie dont nous avons déjà parlé. Comme ces oiseaux, honteux et souffrans, vont se cacher souvent après l'opération, il faut les chercher et les faire boire et manger par force ; il est encore important de bien nettoyer leur étable pour que les exhalaisons de la fiente ne les incommodent pas.

Les oies sont encore soumises à une autre épreuve. Aux mois de mars et de septembre, on leur arrache les grandes plumes des ailes, qui servent à écrire ; il faut attendre, pour faire cette opération dans le dernier mois, que le duvet arraché précédemment soit en partie repoussé. Il est bien préférable de dégraisser ces plumes dans de l'eau bouillante que dans la cendre chaude ; si cette cendre n'a pas assez de chaleur, l'effet est nul ; si elle en a trop, elle peut brûler le *canon*, et par conséquent occasionner une grande perte.

Produits des oies. — Récapitulons les pro-

duits de cet utile oiseau. Nous venons de voir quels bénéfices peut produire sa plume, qui se vend toujours, et toujours avantageusement; les plumes à écrire qu'elle fournit ne restent jamais sans débit; les plumes du bout de l'aile sont encore recherchées par les personnes qui désirent que la plume résiste sur le papier; ce qui reste aux ailes fait une sorte *d'époussetoir* que les villageois nomment *plumat;* on l'obtient en cassant l'aile à moitié après la mort de l'animal : sa chair est excellente rôtie, et lorsque l'oie n'est plus jeune, elle fait de bonnes daubes et ragoûts : l'intérieur du ventre et les intestins sont garnis d'une graisse qui, non fondue, est précieuse pour guérir les gerçures et crevasses auxquelles sont exposées toutes les nourrices, et aussi pour celles que produisent les engelures. Fondue, cette graisse est exquise pour l'accommodage des légumes, qui lui doivent un goût très délicat; elle se conserve très bien. Les oies très grasses en donnent quelquefois près d'une pinte et demie.

La chair d'oie salée ou marinée se garde fort long-temps et fournit de très bons mets (voyez *Manuel du Cuisinier*). Sa fiente, mêlée avec le fumier de vache, en très petite quantité, peut servir aux terres froides; seule elle brûle les mauvaises herbes.

Maladies de l'oie. — La pépie, le dévoiement, la constipation, une espèce de coup de sang, voici les maux auxquels l'oie est sujette : quant au premier, nous avons vu, en traitant de la poule, quel est le moyen de guérison. A l'égard du second, quand on s'aperçoit que les oies ont la diarrhée, on les dispense pendant quelques jours d'aller au pâturage, et on leur donne pour nourriture du sarrasin ou chenevis pilé, mouillé

avec du vin, du poiré ou du cidre; on leur présente de petits glands de chêne, et bientôt on les voit guérir. Si, au contraire, les oies sont constipées, au retour du pacage, on leur donne force laitue, cerfeuil, et ce régime a un prompt effet. La dernière maladie est la plus dangereuse; c'est une espèce d'apoplexie; l'oie, à qui le sang porte à la tête, tourne sur elle-même et tombe morte si on ne lui porte un prompt secours: heureusement ce secours est facile; il consiste à saigner l'oie, ce que l'on fait en perçant avec la pointe d'une grosse aiguille ou avec le bout d'un canif, une veine apparente qu'elle a sous le pied.

Notice historique sur l'oie. — On sait que la vigilance de l'oie avertit les Romains de l'assaut que les Gaulois tentaient secrètement la nuit sur le Capitole, et que cet avertissement fut le salut de Rome; aussi l'honorait-on publiquement, et le censeur fixait-il chaque année une somme pour l'entretien des oies. Cet oiseau, qu'éveille le plus léger bruit, peut encore, en cas d'attaques nocturnes, être utile au cultivateur.

Habitudes, ponte, nourriture, engrais, plumaison, maladies, produits du canard.

Le canard a les plus grands rapports avec l'oie, mais son plumage est plus beau, et sa démarche est loin d'être aussi noble; il a toujours l'air entravé, et dès qu'il est sur l'eau il nage avec facilité, et ses mouvemens sont remplis de souplesse. Quoiqu'il aime à barboter dans les mares bourbeuses pour y chercher les insectes et les vers, il est très joyeux sur les belles eaux claires où il fait le plongeon au soleil. On peut donc le

défendre un peu sur l'article de la maladresse et de la propreté, mais il faut entièrement convenir de sa voracité; il se jette avidement sur tout ce qu'il rencontre, grains, herbages, racines, balayures, viandes gâtées, les boyaux mêmes des autres volailles et de celles de son espèce, et cela après avoir déjà pris amplement ses repas; il pousse la gloutonnerie jusqu'au point de s'étrangler.

La cane pond ordinairement quinze à vingt œufs, mais on peut aisément la porter à en pondre davantage, en les lui ôtant à mesure, comme à la poule, et en lui donnant quelques grains échauffans. La ponte commence dans le mois de février, et continue jusqu'en mai et quelquefois plus tard, si la saison est froide; la cane, qui pond tous les deux jours, non seulement ne fait point de nid, mais elle dépose ses œufs partout où elle se trouve; pour prévenir cet inconvénient et le risque de perdre les œufs, tenez la cane enfermée le matin jusqu'à ce qu'elle ait pondu, ce qu'elle fait à bonne heure. Ses œufs sont plus délicats que ceux de poule; la coque en est épaisse, jaunâtre, et le jaune est rougeâtre et abondant.

Un canard suffit à douze canes; les canards nommés *canards de Barbarie* ayant la chair plus délicate que le canard ordinaire, il est bon que le mâle soit de cette espèce; les canetons auront une fois meilleur goût.

Le surplus des œufs de la cane sera donné à couver soit à des dindonnes, à des poules, à des chapons qui meneront les petits avec une assiduité on ne peut plus intéressante; il arrive très souvent que l'on fait éclore les canetons de préférence sous la poule, parce que celle-ci

n'ayant aucune inclination pour l'eau, n'y mène pas ses élèves; ils n'y vont, guidés par leur instinct, que lorsqu'ils sont assez forts pour que l'eau ne puisse leur être nuisible. La cane, au contraire, conduit tout de suite ses petits dans les mares ou ruisseaux voisins, et la fraîcheur de l'eau les fait périr : ne lui laissez donc librement guider les canetons que lorsqu'ils auront atteint douze jours; et si la saison est froide, vous ferez sagement d'attendre un peu plus encore.

La nourriture des canards n'est pas difficile à indiquer, tout leur convient; on peut les réunir en troupes et les faire pacager comme les oies, pourvu que le pâturage ne soit pas sur un terrain sec. Quand on veut les engraisser, on les tient pendant une vingtaine de jours dans la cour, sans leur donner d'autre eau que celle de leur boisson; on leur donne en petite quantité à la fois, parce qu'ils s'étoufferaient, une pâtée comme celle des oies. Les canards privés d'eau engraissent plus promptement, leur chair est plus ferme, plus blanche et plus délicate que ceux qui barbotent à loisir. Arrangez-vous de manière à avoir des canetons et canards engraissés à bonne heure, afin de les vendre plus cher.

On plume les canards comme les oies; la plume est moins estimée; néanmoins lorsqu'elle est mêlée avec la dernière elle est d'un bon usage. Les maladies du canard sont aussi celles de l'oie, sauf qu'il est moins sujet aux coups de sang; en revanche, et grâce à sa voracité naturelle, il a si souvent le flux de ventre, que l'on dit vulgairement *aller comme un canard*. Ce n'est point une raison pour lui laisser cette indisposition; on le traitera comme l'oie dé-

voyée, et on le privera de barboter jusqu'à ce qu'il soit guéri. Le canard a la vie tellement dure, qu'après l'avoir saigné, en lui coupant à moitié le cou, si on le laisse là, il se relève et marche même : j'en ai vu un dans cet état s'éloigner encore d'une vingtaine de pas. Cet oiseau est moins productif que l'oie ; il ne fournit pas de graisse comme elle, mais en récompense sa chair est d'un goût plus délicat et d'un usage plus distingué; on la sale et la marine aussi pour la conserver. Il loge à terre sur le sol du poulailler; les mêmes herbes qui sont des poisons pour l'oie, l'empoisonnent (la jusquiame, la ciguë, la grande digitale à fleurs bleues).

Les pigeons. — Occupons-nous maintenant des pigeons; ces animaux dont les mœurs sont si touchantes, dont l'entretien est si peu dispendieux et le bénéfice si certain, doivent avoir une place distinguée dans le *Manuel du Zoophile.* Est-il quelqu'un qui, dans sa vie, n'ait pas désiré quelquefois d'être pigeon, de goûter les plaisirs d'un naturel si doux, d'une fidélité si tendre, joints au bien inappréciable de la liberté ? Voici donc les plus heureux comme les plus aimables êtres dont je me sois occupée jusqu'alors, et mon travail m'occupera agréablement.

Sans nous arrêter à décrire les diverses espèces de pigeons, qui nous occuperaient beaucoup trop long-temps, nous indiquerons les seules et grandes divisions reçues en économie rurale, 1°. les pigeons fuyards ou de colombier; 2°. les pigeons privés ou de volière.

Pigeons fuyards. — Ces oiseaux demi-domestiques sont bien plus nos hôtes que nos esclaves; ils ne viennent dans le colombier que nous leur

préparons qu'autant qu'ils s'y trouvent heureux ; s'ils y sont gênés, si quelque chose leur déplaît, ils vont chercher un asile plus agréable ; ils se nourrissent eux-mêmes dans les champs de tout ce qu'ils peuvent rencontrer ; et, bien qu'ils pondent moins et soient moins gras que les pigeons de volière, comme ils ne coûtent rien, ils sont d'un profit bien plus grand.

Colombier. — Le colombier, ou demeure des pigeons, doit être situé sur un terrain élevé, sec ; il faut qu'il domine un vaste horizon et soit éloigné de toute espèce de bruit. Celui du feuillage des grands arbres, quand ils sont agités par le vent, déplaît aux pigeons. Les colombiers sont en forme de tour ou carrés ; les premiers sont préférables, à cause de l'échelle tournante que l'on place au milieu, et qui permet d'approcher des nids sans s'y appuyer. Il doit régner autour une corniche large de dix pouces, afin d'empêcher les animaux grimpans de s'introduire dans le colombier ; cette corniche sert aussi de promenade pour les pigeons, et il serait bon qu'il y eût à l'intérieur trois corniches semblables pour faire promener les petits, selon leur âge.

Il est important que le colombier soit parfaitement clos et recrépi pour prévenir l'accès des belettes, des fouines et des rats ; les derniers surtout sont le plus à craindre, parce qu'ils se glissent plus aisément, cassent les œufs pendant la nuit, et font déserter les pigeons qu'ils épouvantent. Il doit avoir une fenêtre au sud, garnie d'un treillis avec une trappe d'une grandeur convenable pour laisser passer le pigeon, et qui s'ouvre et ferme à volonté par une corde ; il ne faut fermer cette trappe que la nuit et l'ouvrir

de grand matin, sans jamais l'oublier. Le colombier sera meublé de nids ou *boulins*, mis en échiquier les uns sur les autres; il vaut mieux que ces boulins soient en terre vernissée en dedans, qu'en planche ou en osier : les premiers sont trop chauds, les seconds logent trop la vermine et s'usent trop promptement. Du sol aux boulins laissez au moins quatre pieds, car on a vu de gros rats sauter plus haut. Dans la partie supérieure du colombier, à dix-huit pouces du dernier boulin, faites régner autour du colombier une banquette de quinze pouces de profondeur, qui excédera le dernier boulin d'environ six pouces, afin que les pigeons puissent se promener, se caresser et se coucher pendant le mauvais temps. Au-dessous de chaque nid scellez un bâton qui l'excédera à droite et à gauche de cinq pouces, pour faire poser les pigeons qui entrent ou sortent du nid; enfin, le colombier doit être blanchi tant intérieurement qu'extérieurement, parce que les pigeons aiment cette couleur, et qu'ils voient leur gîte de plus loin.

Manière de peupler le colombier. — Votre colombier en bon état, mettez-y une quantité de pigeons relative à sa grandeur; ces pigeons proviendront des premières couvées de l'année précédente : renfermez-les et donnez-leur de l'eau nouvelle et des grains de sarrasin et de chenevis pour accélérer la ponte; dès qu'il y aura des petits éclos, ouvrez la trappe, les pigeons iront chercher de la nourriture. Diminuez alors peu à peu celle que vous leur fournissiez, et à la deuxième ponte vous ne leur donnerez plus rien; ils resteront et fourniront eux-mêmes à leurs besoins : prenez toujours des pigeons à trois lieues au moins de leur habitation, afin qu'ils n'y retournent pas.

Soins des pigeons. — Ces oiseaux doivent être tenus avec une extrême propreté ; nettoyez à fond leur demeure quatre fois l'année : la première fois, avant l'hiver ; la seconde, à la fin de cette saison ; la troisième, après leur première couvée ou volée ; et la dernière, après la seconde volée : ne nettoyez jamais pendant la couvaison, de peur que la poussière ne vole sur les œufs, et qu'ils se refroidissent ; jetez dehors tous les petits morts ou languissans : chaque fois que vous prendrez les pigeons, vous nettoierez le nid avec une brosse rude. N'entrez jamais en ouvrant brusquement la porte, mais commencez par frapper quelques petits coups pour ne point effrayer les pigeons qui se trouveraient par derrière. Blanchissez de temps à autre le colombier avec le lait de chaud, sans y brûler de l'encens ou du benjoin, comme on a la mauvaise habitude de le faire en beaucoup d'endroits ; contentez-vous d'y promener une botte de paille enflammée, et de suspendre auprès de chaque boulin des paquets de sauge et de lavande, car les pigeons aiment beaucoup les bonnes odeurs : lorsqu'il pleuvra, donnez-leur à boire et à manger, afin qu'ils ne soient point forcés de sortir, car la pluie leur est très contraire ; placez deux vieilles morues salées dans le colombier. On sait que ces oiseaux aiment tant le sel, que les pigeons fuyards font jusqu'à six lieues de trajet pour se rendre sur les salines.

Pontes des pigeons. — Les pigeons fuyards ne font guère que quatre à cinq pontes par an, depuis le mois de mars jusqu'en août ; le mâle choisit un boulin, et la femelle l'aide à y faire un nid avec de la paille ; il le garde le premier, et invite, par un doux roucoulement, celle-ci à

s'y rendre : elle y pond deux œufs blancs qu'elle couve de dix-sept à vingt jours ; elle reste sur les œufs depuis trois heures après midi jusqu'à onze heures ; le pigeon prend ensuite sa place : comme ils ont couvé ensemble ils élèvent ensemble leurs petits, en leur dégorgeant dans le bec une pâtée de grains qu'ils leur préparent dans leur jabot.

Pigeonneaux. — Les pigeonneaux sont tellement accoutumés à la nourriture que leur fournissent leurs parens, qu'il faut que le père les chasse du nid quand il s'occupe d'une nouvelle couvée ; alors, forcément, ils cherchent leur nourriture eux-mêmes : prenez-les à un mois. Les pigeonneaux de volière peuvent être pris à vingt jours, quand les plumes viennent au bout de l'aile ; placez-les dans un nid recouvert d'une corbeille à jour, pour laisser à la fois circuler l'air et produire de l'obscurité. Ayez des grains de maïs trempés dans l'eau pendant vingt-quatre heures, retirez le matin et le soir chaque pigeonneau, et faites-lui avaler, selon son espèce, cinquante, quatre-vingts ou cent grains ; au bout de huit ou quinze jours vous aurez des pigeonneaux d'une graisse superbe. Gardez-vous de leur arracher les grosses plumes des ailes, et de leur attacher ou briser les pieds dans le but d'accélérer l'engraissement : ces moyens cruels, condamnés par l'humanité, le sont aussi par l'expérience. Faible et souffrant, le jeune pigeon, ainsi mutilé, dépérit au lieu d'engraisser : les pigeonneaux s'accouplent à cinq ou six mois.

Pigeons de volière. — Ces pigeons, nommés aussi *mondains*, ne sortent de la volière que pour se promener, et se laisseraient plutôt mourir de faim que d'aller chercher leur nourriture :

on voit par là qu'ils sont d'un entretien assez coûteux; mais aussi ils sont très féconds, car ils pondent dix fois par an dans le temps de leur plus grande vigueur, qui est d'un an jusqu'à sept : ils vivent jusqu'à douze ans. La volière doit être carrée au rez-de-chaussée, ou tout au moins moins élevée que le colombier; du reste, close et meublée de boulins et banquettes comme lui : elle doit avoir de plus une trémie divisée en plusieurs parties, selon les diverses sortes de grains, et des bouteilles de grès à longs cols, espèces de pompes disposées de façon que l'eau tombe à mesure que les pigeons boivent. Ne les laissez pas sortir par la pluie de peur qu'ils ne se salissent le ventre et les pattes, ce qui nuit aux petits; à cet effet, mettez devant la volière un treillis couvert d'un toit, pour qu'ils se promènent sans toucher la boue; ils doivent avoir un baquet profond de quatre pouces pour se baigner : mettez-leur, dans la volière, des cônes séchés, composés de terre franche, cumin, vesce et eau saturée de sel. Les cônes doivent aussi être placés dans le colombier préférablement aux morues, les pigeons les becquetteront sans cesse, surtout en nourrissant leurs petits, à qui cela donne fort bon goût. Quant à la nourriture qu'il faut ajouter à celle que les pigeons cherchent eux-mêmes, surtout dans le mois de novembre jusqu'en février, temps où ils ne trouvent plus rien dans les champs, vous leur donnerez de la vesce, de l'orge, du sarrasin, des lentilles, des pois, des féverolles, du maïs hâtif nommé *quarantin*, des criblures, du chenevis, et surtout de la *brechère* qu'on sème spécialement pour eux. Observez que la vesce trop nouvelle ou en trop

grande quantité donne le dévoiement aux jeunes pigeons, et que l'orge et le froment seuls les rendent inféconds : les pepins de raisin sont ce qu'ils préfèrent; les graines sauvages, les insectes, les petits escargots sont aussi de leur goût. Voici la manière de leur distribuer la nourriture : le soir et le matin, mais non pas toujours à la même heure, parce que les pigeons parasites du voisinage viendraient prendre leur part, sifflez pour appeler les pigeons; devant le colombier, et très près, ayez une place nette et propre, et jetez du grain; réservez-en pour les couveuses qui sont alors sur leur nid; vous les servirez à trois heures : remarquez que trop d'abondance rend les pigeons paresseux.

Les pigeons veulent choisir leur compagne; si vous les appariez brusquement, le mâle bat pendant quelque temps la femelle qu'on lui a donnée : aussi ôte-t-on, dès qu'ils mangent seuls, les jeunes pigeons que l'on veut conserver, et les met-on dans un endroit séparé, appelé l'*appareilloir;* le roucoulement des mâles et la coquetterie des femelles ne tardent pas à faire reconnaître leur sexe, et chaque couple s'assortit ponr rester fidèle jusqu'à la mort. Ne laissez jamais de célibataire dans le colombier ou la volière, car ils y répandraient le trouble et la discorde.

Maladies des pigeons. — Ces oiseaux, qui ne semblent être faits que pour le plaisir, sont pourtant sujets à plusieurs maladies; savoir : l'*avalure*, le *chancre*, le *ladre* et la *goutte*. La mue est aussi un état maladif, pendant lequel les pigeons succombent souvent faute d'avoir pu se défaire des trois grandes plumes de l'aile; il suffit d'arracher ces plumes avec soin. La ver-

mine rend aussi les pigeons maigres, souffrans, malheureux : s'ils en sont importunés, qu'ils soient troublés d'autre manière, leur caractère si doux s'aigrit ; ils ne cessent de se battre et désertent en foule le colombier. L'*avalure* est un mal de vieillesse, l'animal est lourd, triste, infécond. Pour combattre le *chancre*, qui leur déchire le gosier, mêlez ensemble parties égales de cumin, sel d'oseille, huile d'aspic, essence de cochléaria, trempez soir et matin une de leurs plumes dans ce mélange, et introduisez-la dans le gosier de l'oiseau malade ; il expectorera une humeur âcre et épaisse ; vous lui donnerez une très petite quantité de sel de nitre étendu d'eau pour boisson. Le *ladre* est une espèce d'indigestion qui saisit les pigeons quand ils perdent subitement leurs petits, parce que la pâtée qu'ils leur avaient préparée demeure dans leur estomac ; donnez-leur d'autres pigeonneaux. Si l'indigestion ne provient pas de l'absence des petits, en hiver, par exemple, enfoncez le pigeon malade dans un bas suspendu à un clou, de telle sorte que les pieds soient placés inférieurement, et faites-lui auparavant avaler quelques gouttes de vin ; si ce moyen est insuffisant, percez le jabot avec la pointe d'un canif ou de ciseaux fins, retirez l'aliment trop abondant qui fermente dans le jabot, lavez et recousez cette partie. Dans les pays chauds, les pigeons sont attaqués d'une éruption de boutons nombreux, semblables à la petite vérole : isolez les oiseaux malades, lavez-les avec du vinaigre nitré, et faites-leur boire de l'eau rougie acidulée par le sel de nitre.

Produits des pigeons.—L'estimable Parmentier et M. Vitry, qui se sont occupés spécialement des

pigeons, en recommandent l'éducation comme extrêmement profitable. En effet, les pigeons fuyards, qui n'entraînent presque aucuns frais, donnent huit à dix petits par an, et ceux de volière sont si féconds, qu'en quarante jours la femelle pond, couve, élève ses petits et pond de nouveau. En tuant les premiers à quatre ans, les autres à sept, après les avoir engraissés pendant une dixaine de jours, on a de bons et gros oiseaux, qui font un mets abondant et délicat; leur plume est douce et peut servir aux mêmes usages que la plume d'oie, avec laquelle on la mêle ordinairement; quoique chaque pigeon en donne peu, le grand nombre de ces animaux forme à la fin une quantité assez considérable. Un autre produit, rempli d'utilité, est leur fumier, appelé *colombine*, dont nous allons parler en détail.

Colombine.— La fiente de pigeon est un excellent engrais pour les prairies humides et froides; elle double la récolte des légumineuses et féconde aussi les terres de montagnes. Comme la colombine est un fumier très chaud, il faut l'exposer à l'air, à la pluie, parce que ses parties salines et extractives brûleraient les germes des plantes; il faut la disséminer à claire-voie sur les terres fortes, comme si l'on semait du blé, d'après l'opinion d'Olivier de Serres. Il vaut encore mieux mélanger la colombine avec du fumier de vache ou du crotin de cheval, mais faire toujours cette opération loin du colombier, crainte des mauvaises odeurs. Les chenevières et les prés se fument principalement avec ce mélange. Quant aux prairies, comme les plumes dont la colombine est mêlée dégoûtent le bétail et le font tousser, on y sème ce fumier à la main un jour de grand vent. La colombine est employée dans

les vases de fleurs étrangères, en en mettant un seizième dans du terreau. Elle est encore excellente pour fumer en arrosant : pour cela, on en met une trentaine de livres dans le fond d'un tonneau plein d'eau de puits. La crudité de cette eau disparaît, et ce mélange, que l'on remue avant de s'en servir, est ce qu'il y a de meilleur pour arroser ; les arbres fruitiers jaunis se raniment par son usage.

Notice historique sur le pigeon. — On sait que cet aimable oiseau était, chez les mythologistes, le symbole de la beauté et de l'amour. Quand les faiseurs de légende du moyen âge ont raconté la fable de la sainte ampoule, ils ont fait apporter cette huile du ciel par un pigeon. La rapidité du vol de cet oiseau et son attachement à sa femelle l'ont fait employer comme messager ; on lui attache un billet sous l'aile. (Voyez, pour les détails de l'éducation des pigeons messagers, le *Manuel d'Économie domestique,* chap. dernier.)

CHAPITRE XV ET DERNIER.

LE CHIEN ET LE CHAT.

Chien de garde. — Chien de berger. — Nourriture des chiens. — Maladies des chiens. — Soins des chats en santé et en maladie.

S'IL nous fallait traiter particulièrement de chaque espèce de chiens, décrire toutes les nuances de leur éducation, depuis le mâtin jusqu'au roquet ; détailler les nombreuses et touchantes qualités de cet animal, qui, selon l'ex-

pression du grand Buffon, *sans avoir la lumière de la pensée, a toute la chaleur du sentiment*; s'il nous fallait signaler tous ses services, rapporter les anecdotes authentiques qui prouvent son courage, son attachement, sa fidélité, il nous faudrait, non ajouter ce chapitre au *Manuel du Zoophile*, mais composer ici un ouvrage nouveau. Mais nous ne devons nous occuper ici que des chiens nécessaires à l'agriculture : 1°. le chien de garde; 2°. le chien de berger.

Chien de garde ou *de basse-cour*. — Prenez les petits d'une chienne forte et vigoureuse, soit de l'espèce du dogue ou du mâtin. Il est important que la mère soit d'une bonne race, bien nourrie, et qu'elle n'ait que peu de nourrissons. Dès que les petits commenceront à courir, vous les dresserez, en mettant le soir des objets étrangers devant et en les agaçant dessus, en criant *kse! kse!* S'ils reculent et s'enfuient, vous les grondez et les enchaînez, mais vous ne les laissez à la chaîne que le temps nécessaire pour servir de châtiment. Si vous les y teniez à demeure, comme on fait trop communément, vous les éleveriez avec bien plus de difficulté, parce qu'ils ne pourraient distinguer la correction. Une fois dressés, les chiens ne doivent pas non plus être enchaînés, parce qu'il est prouvé qu'un chien ne dort jamais à la chaîne, ou du moins que très peu : quand vous le déchaînez la nuit, il s'endort aussitôt. Si vous craignez que, pendant le jour, il se jette sur les personnes qui viennent vous visiter, vous le tiendrez renfermé dans sa loge.

Chien de berger. — L'éducation du chien de berger est un peu plus compliquée; vous le choisirez vigoureux comme les précédens, et de *race*, c'est-à-dire né de parens employés à la garde des

troupeaux : il est essentiel qu'il soit alerte, docile, et d'un naturel doux. Destiné à rassembler le troupeau, à empêcher qu'aucune bête ne s'écarte et n'aille brouter à droite et à gauche des plantes utiles, le chien de berger, s'il est violent, blesse les moutons et leur cause des abcès; il épouvante les brebis pleines, et les fait avorter en les heurtant; enfin, il fatigue et échauffe tout le troupeau en le menant trop vite et trop durement. Il n'est pas moins important que le chien de berger soit grand, robuste, courageux, afin de courir sur le loup sitôt qu'il l'aperçoit.

Cet animal doit, à chaque signe, aller en avant du troupeau pour l'arrêter; en arrière pour le faire avancer; sur les côtés pour l'empêcher de s'écarter. On lui a appris à s'arrêter, à se coucher, à aboyer, à se taire, à se tenir à côté du troupeau, à en faire le tour, et à saisir un mouton par l'oreille au commandement du berger, soit de la main ou de la voix ; voici comment on s'y prend pour le dresser à ces divers exercices.

Education du chien de berger. — En prononçant fortement le mot *arrête,* on lui présente un morceau de pain blanc, ou on l'arrête de force. Pour l'accoutumer à se coucher à volonté, on le caresse quand il se couche de lui-même, on l'y contraint en le retenant par les pattes, et en prononçant *couche;* s'il veut se relever trop tôt, on lui donne sur les oreilles avec une branche d'osier. S'il demeure tranquille, on lui présente à manger.

S'agit-il de lui apprendre à aboyer à votre gré, imitez l'aboiement en lui montrant du pain, que vous lui donnerez s'il aboie; vous prononcerez en même temps *aboie.* Pour le faire taire,

vous crierez *paix-là!* la récompense suivra la soumission, et le châtiment la désobéissance.

Montrez maintenant à votre chien à tourner autour du troupeau ; pour cela, jetez une pierre afin qu'il courre après, et jetez-la successivement de place en place jusqu'à ce que vous ayez fait le tour du troupeau en prononçant toujours le mot *tourne*.

C'est de la même manière que vous l'instruirez à côtoyer les moutons, à aller en avant et à revenir ; vous n'aurez qu'à changer les mots selon la manœuvre, et vous direz suivant le cas, *côtoie*, *vas*, *reviens*.

Commencez à dresser votre chien à six mois, s'il a été bien nourri, et à neuf s'il est faible ; quand il aura reçu ses premières instructions, vous lui ferez garder le troupeau avec un ou deux chiens dressés ; l'exemple et l'habitude le rendront tel que vous pouvez le souhaiter. Si l'on vit dans un pays de bois et de montagnes, où les loups soient communs, il faut que les chiens de berger soient exercés au combat ; que leur cou soit toujours armé d'un collier de cuir garni de pointes de fer ; qu'enfin, quand on prend un loup, on le leur jette en les excitant à le déchirer.

Nourriture des chiens. — Par une économie mal entendue on donne aux chiens des débris de viande et des pains de *cretons ;* il faut s'en garder, car ces alimens les rendent lourds et malades ; donnez-leur deux fois par jour une soupe de gros pain faite avec de l'eau, de la graisse et les fonds du pot au feu : on met une livre de pain au moins dans chaque soupe.

Maladies des chiens. — La maladie dite *des chiens*, qui les attaque à neuf ou dix mois, la *gale*, les *boutons du tiquet*, la *rétention d'urine*,

les *morsures* et autres blessures, les *tranchées*, enfin *l'hydrophobie* ou la *rage*, sont les maux auxquels les chiens sont le plus sujets.

Il est difficile de guérir la première; cependant, en mettant de la fleur de soufre dans de l'eau, de manière à en faire une espèce de pâte qu'on fait avaler aux chiens, en plaçant des morceaux de soufre concassés dans leur boisson, et roulant dans de la farine de petites boules de tabac en poudre, humectées d'eau, qu'on leur fait prendre comme des bols, on peut combattre cette maladie avec succès; néanmoins, et pour beaucoup de raisons, comme il vaut mieux la prévenir, il faudra, avant la dentition du jeune chien, le nourrir avec de la soupe au lait très salée, mélangée de petit-lait, et leur donner pour boisson une infusion de chicorée amère et de racines de réglisse.

On guérit la gale en lavant à l'extérieur avec de l'huile de tabac, et en purgeant avec un peu de fleur de soufre et de nitre dans une infusion de fumeterre.

Le *tiquet*, insecte ainsi nommé vulgairement, s'incruste dans la peau des chiens, leur donne des démangeaisons violentes suivies de boutons: pour les prévenir, visitez souvent le chien, étrillez-le, faites-le baigner; quand, malgré vos soins, les piqûres du tiquet produisent des boutons, frottez-les de saindoux et de sel.

Pour la rétention d'urine, faites boire à l'animal une infusion de sureau, de sabine, rue et autres herbes diurétiques; donnez-lui du petit-lait légèrement nitré. — Les morsures et autres blessures du chien se pansent avec du vin tiède et du saindoux ou beurre frais: pour les tranchées, on lui donne ordinairement des lave-

mens de mauve; mais si ce soin ennuie trop le maître, qu'il lui fasse boire du lait chaud mêlé d'une décoction de mauve ou graine de lin.

Quant à la *rage*, dont on connaît les terribles effets, ainsi que les symptômes, il faut sur-le-champ scarifier ou cautériser profondément la plaie, et faire boire des émolliens au chien mordu d'un animal hydrophobique; après l'application de ces remèdes on l'enfermera soigneusement pour prévenir les dangers d'une cure insuffisante. On ne saurait trop rappeler aux agriculteurs que, pendant les chaleurs, la nourriture des viandes corrompues ou le défaut d'alimens pendant plusieurs jours peuvent occasionner la rage au chien, leur compagnon, leur serviteur, leur gardien et leur ami.

Le chat.

Soins du chat en santé et en maladie. — Notre tâche serait d'une certaine étendue si nous avions à considérer cet animal comme objet d'agrément; il faudrait décrire les variétés de son pelage, l'état qu'on lui fait subir pour lui procurer de l'embonpoint et de la douceur, l'éducation qu'il est susceptible de recevoir, ses malices, ses gentillesses; mais en n'envisageant le chat que sous un rapport d'utilité, nous aurons peu de chose à dire.

On ne prend ordinairement à la campagne aucun soin pour la nourriture du chat, et on le laisse vivre, dit-on, de sa chasse; mais, lorsqu'il a faim, il chasse beaucoup plus les provisions du garde-manger que les souris; car il ne les poursuit et ne les guette jamais par besoin, mais par instinct et par attrait. Ainsi, négliger de nourrir un chat, c'est le rendre à la fois inutile et nuisible, tandis qu'avec quelques débris régu-

lièrement et proprement donnés, le chat ne ferait aucun dégât, et rendrait beaucoup de services. On a encore plus de tort de ne pas donner quelque attention aux maladies de cet animal, non seulement parce qu'il est mal de laisser souffrir les animaux qu'on élève, mais encore parce que c'est se préparer de fréquens sujets de dégoût, et surtout exposer les enfans qui touchent sans cesse les chats. Les maladies auxquelles ils sont sujets sont le *vomissement*, la *toux*, la *gale*. Quand un chat vomit fréquemment, il faut le faire un peu jeûner et lui donner du chiendent vert à manger. S'il tousse et éternue en expectorant des matières glaireuses, tenez-le chaudement et frottez-lui le nez de suif. Enfin, s'il a la gale, isolez-le et frottez-le avec l'huile d'aspic. Comme il se déchirerait en se frottant, après l'application de ce remède, vous revêtirez la partie galeuse d'un morceau de toile. Quand les chates sont privées de leurs petits, ce qui arrive souvent, à raison de leur fécondité, elles souffrent beaucoup de l'obstruction du lait : faites-leur boire une décoction de racines de kane et leurs mamelles se dessécheront.

Je finirai en m'élevant contre le préjugé qui veut que les chats éprouvent le vertigo quand on ne leur coupe pas la queue. Il est de fait que, pendant quelque temps, les chats sont beaucoup plus agités quand on la leur coupe, et qu'ils demeurent paisibles quand on leur laisse cet ornement.

Me voici parvenue à la fin de mon travail : j'ose espérer que le *Manuel du Zoophile* évitera beaucoup de frais, d'ennuis aux cultivateurs, et de souffrances aux animaux qui les servent.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

BÊTES A CORNES.

CHAPITRE PREMIER.

LE BOEUF.

Histoire naturelle du bœuf et de la vache. — Conformation. — Espèces. — États divers. — Habitudes et Mœurs.

CHAPITRE II.

ÉCONOMIE RURALE.

Manière de fonder ou d'améliorer un troupeau de bœufs. — Choix des individus. — Soins à prendre avant, pendant et après le vêlage ou part. — Éducation des veaux. — Méthodes diverses de les élever.

CHAPITRE III.

ÉCONOMIE RURALE.

Soins des génisses et des taurillons. — Pousse des dents et des cornes. — Manière de reconnaître l'âge par ces organes. — Castration. — Choix du bœuf. — Manière de le dresser. — Préférer le bœuf au cheval pour labourer. — Ne point faire travailler la vache. — Races de bœufs.

CHAPITRE IV.

HYGIÈNE RURALE.

Construction des étables. — Devoirs du bouvier. — Nourriture au vert. — Nourriture au sec. — Usage du sel. — Boisson. — Opinions diverses sur les avantages de nourrir le bétail à l'étable ou à l'air. — Devoirs de la vachère. — Soins hygiéniques des vaches-laitières. — Manière de les traire. — Engraissement des bestiaux.

CHAPITRE V.

VÉTÉRINAIRE.

Symptômes généraux des maladies du bétail.—Remèdes généraux ou préservatifs. — Division des maladies.— Remèdes particuliers.—Manière de les administrer.

CHAPITRE VI.

VÉTÉRINAIRE.

MALADIES EXTERNES DU BÉTAIL.

Tumeurs inflammatoires, phlegmon, vulgairement enflure.

CHAPITRE VII.

Maladies-causes. — Maladies internes du bétail. — Maladies particulières aux vaches et aux veaux.

CHAPITRE VIII.

Erreurs des bouviers. — Emplois divers des produits des bêtes à cornes. — Notice historique sur le bœuf.

SECONDE PARTIE.

BÊTES A LAINE.

CHAPITRE IX.

LE MOUTON.

Manière de connaître l'âge des bêtes à laine. — États divers. — Choix du bélier. — Choix de la brebis. — Accouplement. — Mise bas. — Castration des moutons et moutonnes. — Nourriture. — Engraissement. — Tonte des moutons. — Races de brebis.

CHAPITRE X.

BÊTES A LAINE.

Devoirs du berger. — Parc des moutons. — Tenue des bergeries.— Désinfection des bergeries. — Instructions du berger. — Manière de connaître la bonne laine. — Moyens d'écarter les loups. — Manière de connaître l'état de santé des moutons. — Maladies externes et internes.—Produits des bêtes à laine.— Notice historique sur le mouton.

CHAPITRE XI.

LA CHÈVRE.

Mœurs de la chèvre. — Choix de la chèvre. — Choix du bouc. — Accouplement. — Chevreau. — Nourriture et soin des chèvres. — Maladies. — Produits de la chèvre.

TROISIÈME PARTIE.

BÊTES DE SOMME.

CHAPITRE XII.

LE CHEVAL ET L'ANE.

QUATRIÈME PARTIE.

BASSE-COUR.

CHAPITRE XIII.

POULE, DINDON, PINTADE.

CHAPITRE XIV.

BASSE-COUR.

L'OIE, LE CANARD, LE PIGEON.

CHAPITRE XV[e] ET DERNIER.

LE CHIEN ET LE CHAT.

Chien de garde. — Chien de berger. — Nourriture des chiens. — Maladies des chiens. — Soins des chats en santé et en maladie.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

DE L'IMPRIMERIE DE CHAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.